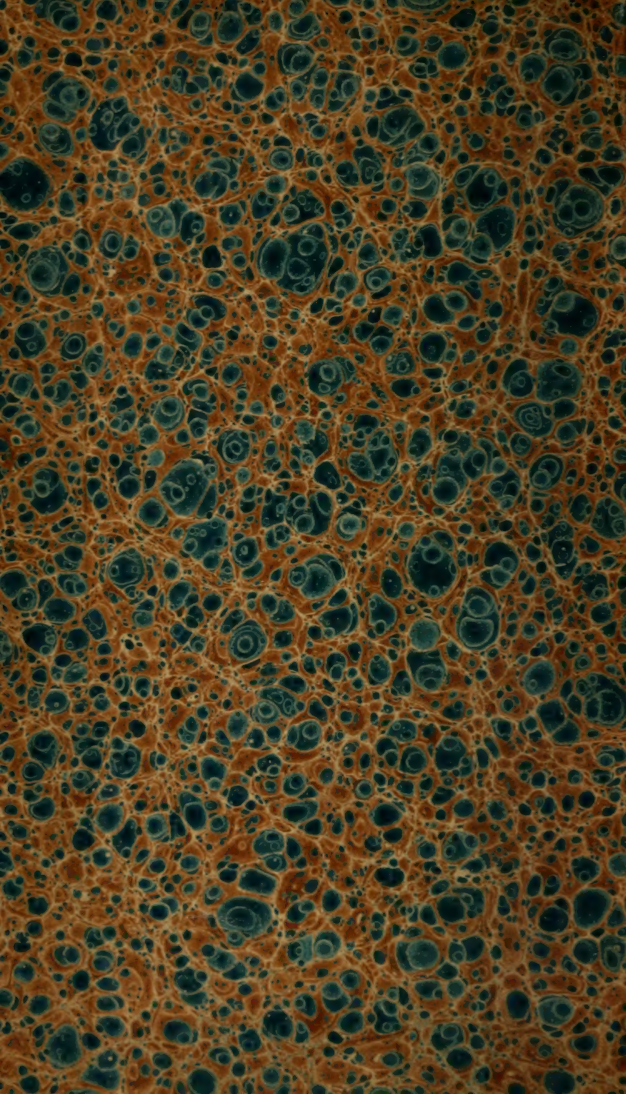
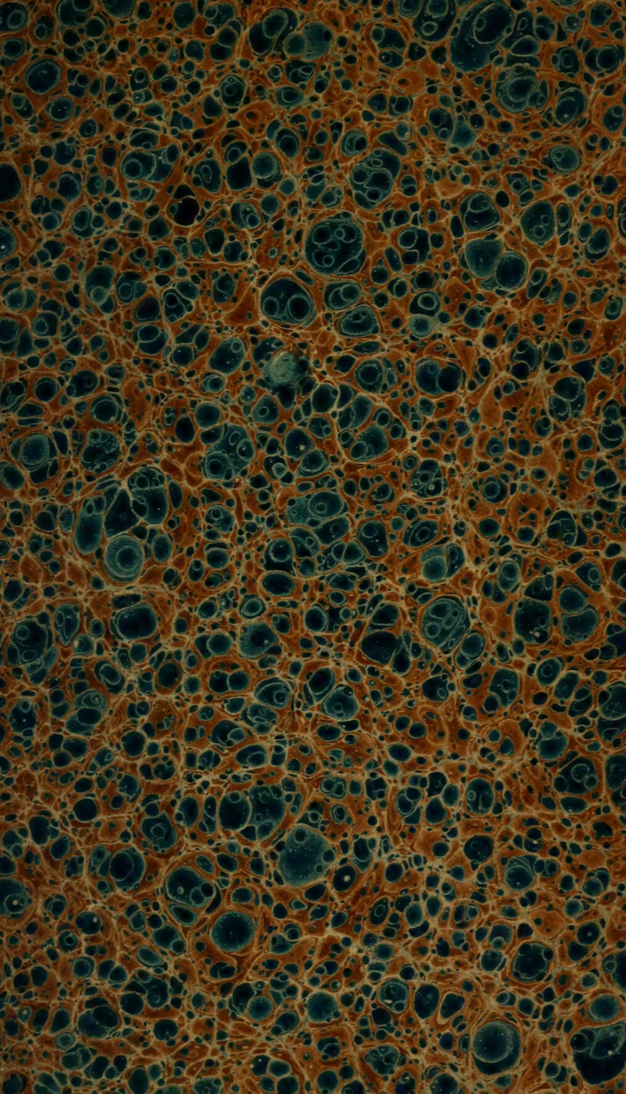




HISTOIRE
ANECDOTIQUE ET RAISONNÉE

DU

THÉATRE ITALIEN,

TOME SIXIEME.

HISTOIRE

ANECDOTIQUE ET RAISONNÉE

D U

THÉÂTRE ITALIEN,

DEPUIS SON RÉTABLISSEMENT EN FRANCE, JUSQU'A L'ANNÉE 1769.

CONTENANT les Analyſes des principales Pieces, & un Catalogue de toutes celles tant Italiennes que Françaiſes, données ſur ce théâtre, avec les Anecdotes les plus curieuſes & les Notices les plus intéreſſantes de la vie & des talens des Auteurs & Acteurs.

Caſtigat ridendo mores.

TOME SIXIEME.



A PARIS,
Chez LACOMBE, Libraire, rue Chriſtine.

M. DCC. LXIX.

Avec Approbation, & Privilége du Roi.



HISTOIRE
DU
THÉATRE ITALIEN,

Depuis son origine jusqu'à ce jour.

LES INDES DANSANTES.

Parodie des Indes Galantes, 21 Juillet 1751 (1).

LE TURC GÉNÉREUX, *Premiere Entrée.*

EMILIE se détermine à découvrir au Bacha le feu qui la consume, & les regrets que lui cause la perte de

(1) Le théâtre représente les Jardins d'Osman Bacha, terminés par la mer.

ſon cher Valere, parce qu'Oſman eſt un Turc débonnaire, qui ne ſe fâche de rien. Il arrive, & la ſalue par un couplet en ſtyle oriental. Elle lui apprend comment elle a été ſéparée de ſon Amant, à l'inſtant où l'hymen allait les unir; Oſman reçoit très-bien la confidence, lui débite un petit madrigal, & s'en va. Le Théâtre s'obſcurcit.

EMILIE.

AIR: *De mon Berger volage j'entends le flageolet.*

L'orage ſur ma tête
Redouble ſon effet;
Au bruit de la tempête,
S'accorde un flageolet.
Malgré tout le ravage
Qui s'excite dans l'air,
Je veux ſur ce rivage,
Chanter un petit air.



AIR: *Voilà la différence.*

Le vent met l'Onde en fureur,
L'amour agite mon cœur;
Voilà la reſſemblance.
Je verrai calmer ces flots,

Sans voir la fin de mes maux ;
Voilà la différence.



On entend les cris des Matelots qu'on ne voit point ; un Vaiſſeau battu de la tempête, traverſe le Théâtre.

Le CHŒUR *des Matelots.*

AIR : *A boire, à boire.*

A l'aide, à l'aide, à l'aide,
A l'orage notre art céde.

EMILIE.

Un Vaiſſeau va périr au Port
Souvent l'Amour a même ſort.

Ceux qui compoſent l'équipage de ce Vaiſſeau malheureux, n'échappent à la fureur des flots, que pour tomber dans les fers du Bacha. Un d'eux eſt Valere, & ſa reconnaiſſance avec Emilie, ſe fait par des couplets fort galans ; mais lorſqu'elle lui apprend que le Bacha ſoupire pour elle, il ſe livre au déſeſpoir, par la crainte qu'elle n'ait reçu le mouchoir.

EMILIE.

AIR : *L'euſſe-tu cru.*

Non, de Barbare en Barbare,

J'ai toujours eu le bonheur
De conserver mon honneur.

VALERE.

Rien n'est plus rare.

Cette scène finit comme toutes les scènes qui se passent entre Amans; c'est-à-dire, en duo; Osman revient, les surprend, & commence par leur faire grande peur. Ici se fait encore une reconnaissance entre lui & Valere, qui lui a rendu en France de grands services.

OSMAN.

AIR: *Vous avez bien de la bonté.*

Cher Seigneur, vous m'avez traité
Tout comme un de vos freres,
Oui, Car vous m'avez racheté,
Quand j'étais aux Galeres,
De votre générosité,
Envers vous ici je m'acquitte,
Tout au plus vîte.

EMILIE & VALERE.

Seigneur, en vérité
Vous avez bien de la bonté.

OSMAN.

AIR: *C'est ce qu'on n'a point vu de la vie.*

Détalez sans cérémonie.

VALERE.

Mais. . . .

OSMAN.

Point de si, de mais;
(à Valere, à Emilie.)
Adieu, bonsoir ma Mie.
Comme un grand Héros je m'en vais;
Faites danser vos gens, je vous prie,
En mémoire de mes bienfaits.

Il paraît un Vaisseau orné de fleurs & de banderolles; on voit sur le tillac une table couverte de mets & de rafraîchissemens; des trompettes se font entendre à la proue & jouent des fanfares, tandis que les Matelots descendent deux à deux, & viennent danser sur le rivage.

VAUDEVILLE.

Iris avait parlé tout bas,
Au jeune Hilas,
Mon cœur en fut outré de rage,
Je la traitai d'ingratte & de volage,
Sans m'écouter, ma chere Iris,
Me regarda, fit un souris,
Et ce souris calma l'orage.



Damon ſervait une Beauté,
Dont la fierté
Prenait toujours un ton ſauvage;
Finiſſez-donc, Monſieur, ſoyez plus ſage.
Elle ſe fâche d'un baiſer;
Il en prend deux pour l'appaiſer;
Le beau tems vient après l'orage.



SECOND VAUDEVILLE.

Pour voguer ſûrement,
L'amour eſt ma bouſſole,
L'eſpérance en eſt l'aimant,
Et ton cœur eſt mon pole.
Eh! vogue, vogue donc,
Sous l'amoureuſe étoile,
Mettons à la voile;
Dans, la belle ſaiſon,
Tout vent eſt bon.



Souvent un bon Vogueur,
S'endort dans la bonaſſe;
Moi j'ai toujours même ardeur,
En quelque tems qu'il faſſe;
Eh! vogue, &c.



Sur nous lorſque la nuit
Etend ſon voile ſombre,
Le flambeau d'amour nous luit,
Et nous guide dans l'ombre ;
Eh ! vogue, &c.



Quand le tems eſt trop fort,
Des écueils je m'écarte ;
Mais pour m'éloigner du Port,
Je ſais trop bien ma carte ;
Eh ! vogue, &c.



On ne craint rien en Mer,
Au printems de notre âge ;
Mais qui s'embarque en hyver,
Doit s'attendre au naufrage ;
Eh ! vogue, &c.



LES INCAS DU PEROU.
Seconde Entrée.

Le Théâtre repréſente un deſert du Perou, terminé par une montagne aride, le ſommet eſt couronné par la bouche d'un Volcan, formée de rochers calcinés.

Carlos ouvre la ſcène avec Phani, à qui il reproche ſes préjugés, & qui ſe détermine enfin à ſe laiſſer enlever. Carlos part pour tout diſpoſer & profiter de la fête du Soleil, que l'on doit célébrer le même jour. Phani, reſtée ſeule, chante les couplets ſuivans :

AIR : *Ah! Maman, que je l'ai échappé belle*

Viens Hymen, hâte-toi, je t'implore,
Viens par ta douceur,
Combler l'ardeur
Qui me dévore,
Viens m'unir au Vainqueur que j'adore ;
Fillette à quinze ans,
Commence à compter les inſtans.



Si tu veux que mon cœur t'appartienne ;
Hymen, dès ce jour,
Crains que l'amour
Ne te prévienne,
Il n'eſt rien qu'à la fin il n'obtienne ;
Ce petit ſournois,
Fait métier d'eſcroquer tes droits.



Viens Hymen, hâte-toi, je t'implore,
Viens par ta douceur,

Combler l'ardeur
Qui me dévore,
Tes attraits ſont des biens que j'ignore ;
Mais ſans les goûter,
Il eſt permis de s'en douter.



Huaſcar Inca vient apprendre à Phani, que le Soleil veut la marier, Phani répond qu'il prend bien de la peine & que ſouvent au nom des Dieux, un fripon nous abuſe. Huaſcar entre en colere, & apprend à Phani qu'il l'obſervait de loin & qu'il eſt inſtruit de ſon amour pour l'Eſpagnol.

HUASCAR.

AIR : *Dans le fond d'une Ecurie.*

Non contens de l'avantage
D'avoir enlevé notre or,
Nos Vainqueurs ont mis encor
Nos Princeſſes au pillage ;
Si j'en croyais ma fureur....
Bientôt l'objet qui t'engage ; . . .
Si j'en croyais ma fureur. . . .
Hélas ! que n'ai-je du cœur !

Il parle bas à l'oreille d'un Péruvien, & dit qu'on va voir beau jeu.

Les Péruviens arrivent pour célébrer la fête du Soleil.

HUASCAR.

AIR : *Ah ! le bel Oiseau , Maman !*

Peuple , chantez le soleil,
Qu'à vos voix l'écho réponde.

Avec le Chœur.

Brillant soleil, brillant soleil,
Tu n'eus jamais ton pareil.

Seul.

La chaleur de tes rayons,
Echauffe la terre & l'onde,
Et l'on n'irait qu'à tâtons,
Si tu n'éclairais le monde ;
Peuple , chantez , &c.



Tu fais mûrir les raisins,
Tu fais pousser les fougeres,
C'est toi qui chauffes les bains,
Où folâtrent nos Bergeres ;
Peuple , chantez , le soleil , &c.



(*On danse avec des Parasols*)

HUASCAR.

AIR *C'est ce qui nous enrhume.*

Chez nous il fait beau quand le soleil luit,

Et quand il fait jour, il n'eſt jamais nuit,
C'eſt aſſez la Coutume;
Quand la chaleur ceſſe, le froid s'enfuit,
C'eſt ce qui nous enrhume.

AIR: *Ah! le bel, &c.*

Peuple, chantez, &c.

La fête eſt interrompue par un tremblement de terre; tout le peuple ſe diſperſe, Phani vient auſſi ſe ſauver. Huaſcar l'arrête & veut l'emmener malgré elle, mais Carlos arrive, calme ſa frayeur; il lui apprend comment Huaſcar a fait enflammer le Volcan en y jettant un caillou. Huaſcar ſe livre au déſeſpoir & ſe précipite dans le gouffre de rage, de n'avoir pas recueilli le fruit de ſa fourberie.

LES FLEURS.

Troiſieme Entrée.

Le Théâtre repréſente les Jardins de Tacmas. Fatime en habit d'homme, demande à Roxane comment elle la trouve dans ce déguiſement; celle-ci lui répond qu'elle eſt on ne peut pas mieux, mais qu'elle va répandre l'al-

larme dans tout le sérail. Fatime répond que les Persans sont bien changés depuis qu'ils ont fait un voyage à Paris, & qu'ils ont vu l'Opéra; enfin Roxane la presse de lui apprendre quel est le projet de ce déguisement; elle lui avoue que c'est pour épier Atalide, qu'elle soupçonne être sa Rivale; celle-ci arrive & chante:

AIR: *Contredanse du Carnaval du Parnasse.*

Qu'on me blâme
Tant que l'on voudra;
Mais chacun saura
Mon amoureuse flamme.
Le silence
Pourrait m'étouffer;
De la bienséance
Je dois triompher.
J'instruirai de mon secret
Quelqu'indiscret;
Mais n'importe,
L'ardeur du caquet m'emporte.

(*A Fatime.*)

Vous êtes le bien venu,
Jeune inconnu;
Apprenez qu'un doux Vainqueur,
Soumet mon cœur.

Qu'on me blâme
Tant que l'on voudra ;
Mais chacun ſaura
Mon amoureuſe flamme.
Par la gêne
Pourquoi s'affliger ?
Raconter ſa peine,
C'eſt la ſoulager.



Tandis qu'elle eſt en train, de jaſer elle apprend à Fatime qu'elle aime Tacmas. Fatime d'abord ſe trouble, mais elle ſe raſſure lorſque Atalide avoue qu'elle n'aime qu'un ingrat ; Tacmas reparaît, reconnaît Fatime, qui lui avoue que ſa jalouſie lui a inſpiré cette ruſe.

TACMAS.

AIR : *Le Démon malicieux & fin.*

Jouiſſez du deſtin le plus doux,
Mon amour n'eſt content qu'avec vous.

FATIME.

Ah! bientôt l'amour content ſommeille,
Il eſt bercé dans les bras des plaiſirs,
Il n'eſt rien alors qui le réveille,
Que l'inconſtance & de nouveaux deſirs.

Tacmas rassure l'inquiete Fatime ; qui lui dit :

Air : *La liberté d'elle même est charmante.*

Mille Beautés comme des fleurs nouvelles ;
Dans ce Jardin à vos yeux vont s'offrir.

TACMAS.

Que craignez-vous ?

FATIME.

L'amour porte des aîles,
N'imitez pas le volage Zéphir,
Le plaisir,
L'inconstance légere,
Vont voltiger sur ce joli Parterre ;
Gardez-vous bien d'y rien cueillir.

La Fête des Fleurs commence. La Ferme s'ouvre, on voit un Parterre orné de fleurs de différentes especes distribuées par touffes.

Un Petit Jardinier s'approche, en dansant, d'un buisson de roses pour en cueillir, il en sort un serpent qui le poursuit jusques sur un arbre ; les Bostangis assomment le serpent, & se réjouissent.

Un Odalisque chante les couplets suivans.

On court ſouvent trop de danger
  A s'engager ;
Au plaiſir le penchant nous mene ;
Mais il ne faut que l'effleurer ;
  Sans s'y livrer ;
Il eſt trop voiſin de la peine ;
Craignez, craignez, jeunes cœurs,
Le Serpent caché ſous les fleurs.



L'amour a des attraits flatteurs,
  Mais ſéducteurs,
Et l'on a peine à s'en défendre.
Quand le Fripon vient d'un air doux,
  A nos genoux,
C'eſt afin de nous mieux ſurprendre ;
Craignez, craignez, jeunes cœurs,
Le Serpent caché ſous les fleurs.



Témire allait chaque matin
  Au bois voiſin,
Du Printems reſpirer les charmes ;
Mais un jour j'entendis des cris,
  Et d'un taillis,
Je la vis ſortir toute en larmes ;
Craignez, craignez, &c.



Iris trouve un enfant un jour,
C'était l'Amour;
Elle en prend soin sans le connaître,
C'est un piege qu'amour lui tend,
Tout en pleurant;
Sous ses doigts il riait, le traître,
Craignez, craignez, &c.



L'imprudente Iris, qui le croit
Transi de froid,
Dans son sein l'échauffe & l'anime;
L'ingrat qui se voit caresser,
L'ose blesser,
Ce cruel en fait sa victime,
Craignez, craignez, &c.



Les Bostangis veulent cueillir des fleurs, un orage s'éleve & ravage le Jardin.

Les Bostangis tâchent de réparer le dommage, ils arrosent le Jardin; on voit naître une plante qui produit successivement des feuilles, des boutons, des fleurs, & enfin l'amour. Entrée de l'Amour qui ranime les fleurs; elles sortent des buissons personnifiées; de jeunes Odalisques qui les représentent,

ont chacun à la main la fleur qu'elle caractérise ; l'Amour forme un bouquet & le présente à Tacmas, ce Prince le reçoit & le donne à sa Favorite.

Dès que Tacmas a déclaré son choix, les Bostangis se joignent aux Odalisques pour le célébrer.

LES AMOURS CHAMPÊTRES.

Parodie de l'acte des Sauvages, 2 Septembre 1751. (1)

PHILINTE, Berger de ce Canton, se plaint à Lisette sa Compagne, que sa chere Hélene reçoit les vœux d'un gros Fermier de Village & d'un Petit-Maître de Paris; il craint d'autant plus leur rivalité, qu'ils sont plus opulents que lui. Lisette cherche en vain à le rassurer, en lui disant qu'ils ne savent pas aimer de même.

---

(1) Le théâtre représente un Paysage agréable, d'un côté est un Coteau chargé d'arbres, de l'autre est une Prairie entrecoupée de ruisseaux.

AIR : *De tous les Capucins du monde.*

L'un eſt un gros Amant ruſtique,
Dont l'amour bruſquement s'explique,
Et l'autre un Freluquet galant,
Que le ſeul goût des plaiſirs touche,
Et qui ſemble plaindre, en parlant,
La fatigue d'ouvrir la bouche.



PHILINTE.

Quand aux champs dès le matin,
Le ſoin du troupeau l'appelle,
Le Ciel devient plus ſerein,
Le jour ſe leve avec elle;
Pour mourir ſur ſon ſein,
On voit les fleurs éclore;
De l'éclat de ſon tein,
La Roſe ſe colore.



Le Roſſignol va chantant,
Joyeux de la voir ſi belle;
Le Papillon voltigeant,
La prend pour la fleur nouvelle;
Les amoureux Zéphirs,
Naiſſent de ſon haleine,

Et mes ardens ſoupirs,
La ſuivent dans la plaine.



Malgré ſa timidité,
Qui la rend plus belle encore,
D'une tendre volupté
Dans ſes yeux j'ai vu l'aurore,
Et ſa bouche exprimer,
Par un charmant ſourire,
Le doux plaiſir d'aimer,
Qu'elle craint & deſire.



Liſette congédie ce tendre Amant; lorſqu'elle voit paraître ſon Rival Petit-Maître; il arrive, un miroir de poche à la main, & ſe rajuſtant les cheveux, il ſe plaint de trouver Hélene trop ſauvage, mais d'un ton qui fait connaître qu'il ſe flatte de l'apprivoiſer bientôt. Tout ce qu'il dit eſt dans le ton convenable du perſifflage, & il ſort après avoir fait la peinture du bonheur dans le couplet ſuivant :

AIR : *M. le Prevôt des Marchands.*

Voici l'image du bonheur;
Quand un Champagne plein d'ardeur,
Rit & pétille dans mon verre,

C'est un instant qu'il faut saisir,
Où bientôt sa mousse légere
Disparaît avec le plaisir.

Richard le Fermier arrive, en parlant de son amour pour Hélene, d'un ton bien différent.

Jarni, c'est un'rage,
D'jour en jour on m'en voit chemer;
J'navons pu de courage
Que pour aimer;
A mon labourage,
Morguenne, au lieu de me livrer,
Mon plus grand ouvrage,
C'est de soupirer.

Richard n'a nulle inquiétude sur ses Rivaux, & n'accuse Hélene que d'indifférence; il ajoute que c'est dommage qu'à son âge elle laisse son petit cœur en friche.

AIR: *M. le Prevôt des Marchands.*

De la femme l'homme est l'appui;
Morgué, qu'est-c' qu'al' ferait sans lui,
J'en parlons à bonnes enseignes;
Aux veignes faut des échalas;
Les femelles, comme les veignes,
Sans souquian ne profitent pas.

Liſette pour le tirer un peu de ſa ſécurité, lui apprend qu'Hélene lui préfere Damon, & Richard en colere ſort, en diſant qu'il va faire ſonner le Toccin. Philinte revient, & Liſette le laiſſe avec Hélene qui paraît; il la preſſe avec tendreſſe, elle ſe défend faiblement & ſemble moins craindre l'Amant que l'amour.

PHILINTE.

AIR: *Mais à quoi bon Fatime, &c. des Indes Danſantes.*

Ecoute la Fauvette,
Par ſes chants s'animer;
Elle te dit, Brunette,
C'eſt un plaiſir d'aimer.

HELENE.

La Colombe qui ſoupire,
Semble me dire,
Par ſon gémiſſement,
L'amour eſt un tourment.

PHILINTE.

AIR: *A mon cœur dans ce ſéjour.*

Vois à l'ombre de ce tremble,
Voler enſemble
Deux Papillons;

Ils formaient deux tourbillons,
L'amour en un seul les rassemble.
A nos cœurs, dans ce séjour,
Tout peint l'amour,
Tout n'est qu'amour.

HELENE.

Air : *Vous voulez me faire chanter.*

Je vis des Oiseaux amoureux,
Un jour sous ce feuillage,
J'étais attentive à leurs jeux,
A leur doux badinage ;
Mais le premier qui s'envola,
Fut le mâle infidele,
J'entends, depuis ce moment-là,
Se plaindre la femelle.

Hélene dit à Philinte, que c'est malgré elle qu'elle l'afflige ; mais elle lui ordonne de ne la plus voir. Philinte se soumet à cet ordre, tout rigoureux qu'il est, & chante du ton le plus tendre, ce couplet si charmant & si connu : *Quand vous entendrez le doux Zéphir, &c.* Resté seul il se plaint de la rigueur de son sort, & voyant arriver ses deux Rivaux, il se cache derriere quelques roseaux.

Richard & Damon se disputent à qui

poſſédera le cœur d'Hélene ; elle arrive, & après avoir écouté ce qu'ils diſent l'un & l'autre, pour la déterminer en leur faveur, elle leur fait promettre à tous deux de ſouſcrire à ſon choix, tel qu'il puiſſe être. Richard répond que cela eſt juſte. Damon qui ne doute pas de la préférence qu'il croit mériter, y conſent de même ; mais Philinte moins confiant que ſes Rivaux, ſort de l'endroit où il s'eſt caché & ſe livre au déſeſpoir, lorſqu'Hélene le prenant par la main, montre au Fermier & au Petit-Maître, que c'eſt l'Amant le plus tendre qu'elle préfere.

Richard & Damon ſe retirent, & les Bergers & les Bergeres des environs, deſcendent deux à deux du côteau, & célebrent par leurs danſes l'hymen de Philinte & d'Hélene, à qui ils préſentent des couronnes de fleurs.

Ces quatre Parodies charmantes ſont de M. Favart, elles firent beaucoup de plaiſir, & la derniere ſur-tout eut le plus grand ſuccès. Elles eurent trente-deux repréſentations de ſuite ; un mois après elles eurent encore une repriſe de douze repréſentations, & pendant

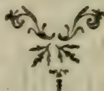
pluſieurs années, il ne ſe paſſa pas de mois qu'elles ne fuſſent jouées pluſieurs fois.

On adreſſa à M. Favart, ces Vers pleins de grace & de vérité (1).

Le goût & la délicateſſe
Préſident aux choix de tes airs,
Le ſentiment & la fineſſe
Sont l'âme de tes heureux vers,
Selon tes vœux, l'on rit, ou l'on ſoupire,
Tu captives les cœurs, tu ſais les enchanter,
Quel charme encore nous ſéduit, nous attire!
Lorſque la Muſe qui t'inſpire
Vient elle-même les chanter!

---

(1) Ces Vers ſont de M. Guérin, qui depuis s'eſt fait connaître au Théatre Italien par les Jumeaux, Parodie de Caſtor & Pollux, & pluſieurs autres Ouvrages du même genre auxquels il a eu part.



LES

LES VŒUX ACCOMPLIS.

Comédie en un acte, en vers libres, mêlée de Divertissemens, 2 Octobre 1751. (1)

La Ville de Paris sous le nom de Lutece, remercie la Joie qui anime tous ses Citoyens. La Bourgogne arrive sur une Barque décorée de pampres & de lierre, & ornée de banderolles aux armes de Bourgogne. Après qu'elle a débarqué & reçu les complimens de Lutece & de la Joie, les Bourguignons qui sont à sa suite forment une danse, à la fin de laquelle on chante les couplets suivans :

A servir le Dieu du Raisin,
Nous mettons notre gloire ;
Mais, si nous faisons bien le vin,
Nous savons mieux le boire.
Pour le prouver, cher Compagnon,
Mettons nous en besogne ;

(1) La scène est dans une Place publique, près de la Seine.

Versons, versons du Bourguignon,
Pour le Duc de Bourgogne.



Partout, ce précieux enfant,
Fait régner la bombance;
Je suis sur que dans cet instant,
Pour fêter sa naissance,
En Saxe on vuide maint flacon,
De même qu'en Pologne;
Versons, versons du Bourguignon,
Pour le Duc de Bourgogne.



Le Duc de Bourgogne en ces lieux,
Vous rit & vous appelle;
Messieurs, en fréquentant nos jeux,
Prouvez-lui votre zele.
Pour venir ici le fêter,
Quittez toute besogne;
Où doit-on plutôt le chanter,
Qu'à l'Hôtel de Bourgogne?



La Bourgogne sort pour aller rendre ses hommages à son Prince. Lutece engage la Joie à la suivre & à faire les honneurs de Paris. Elle reçoit ensuite M. Crisologue, qui est à la fois

Poëte, Peintre & Muſicien; il donne différens échantillons de ſes divers talens, & eſt remplacé par Arlequin qui eſt yvre.

ARLEQUIN, *yvre.*

Aujourd'hui, par toute la France,
Chacun fait éclater ſon zèle à ſa façon,
Les uns par la chanſon,
Les autres par la danſe;
Moi, c'eſt en avalant
De ce jus excellent.
Le verre & la chopine,
Sont les ſeuls inſtrumens dont je ſais faire emploi.
Tandis que l'on chante, je boi;
Tandis qu'on illumine,
Je m'enlumine, moi.



Dans le tranſport de ſa joie il veut embraſſer Lutece, elle le repouſſe & lui demande qui il eſt, & ce qu'il fait?

ARLEQUIN.

Ce que je fais? Parbleu, je fais, je fais. . . .

LUTECE.

Des eſſes

Proprement.

ARLEQUIN.

J'ai bu des santés,

Tant, tant. . . . .

LUTECE.

Que la vôtre chancele.

Il s'excuse sur ce qu'il a bû à toutes les qualités de la Dauphine, & l'amour qu'il a pour la France l'enflamme si fort, qu'il sent qu'il faut s'aller rafraîchir.

Madame Argante suivie de ses deux enfans, qui sont conduits par leur Précepteur nommé Virosoli, & qui la persécutent pour aller voir le jeune Prince & lui réciter le compliment que M. Virosoli leur a fait.

La PETITE FILLE.

Déesse à mille voix, hâte-toi, vole, pars;
Que le nom des Français porté de toutes parts,
Soit l'amour & l'effroi du Peuple Asiatique.
Qu'ils forcent le Tartare à froncer le sourcil;
Puissent-ils occuper un jour le sein Persique,
Les flancs du Potosi, les veines du Brésil,
Les bras de l'Océan, les côtes de l'Afrique,
Les bouches du Danube, & les deux yeux du Nil.

Le PETIT GARÇON.

Je vois le Tamaïs, & le Tigre & l'Euphrate,
Se ſoumettre à des Loix, dont la douceur les
flatte;
Je vois. . . . .

Mde. ARGANTE.

Non, non, ceſſez; j'en ai ſuffiſamment.

VIROSOLI.

Vous entendrez le tout.

Mde. ARGANTE.

Dieux! quel acharnement!

VIROSOLI.

Je ne vous ferai pas grace d'une ſyllable.
Je vois les Norvégiens, je vois le Peuple
Arabe.

Mde. ARGANTE, *fuyant.*

Miſéricorde! Ciel!

VIROSOLI, *la pourſuivant avec les deux enfans, & déclamant tous les trois.*

Je vois ſur les deux Mers,
Les deux aîles du coq ombrager l'Univers,
Sous la Zone torride, & la Zone glacée.

Eh! quelle Nation n'eſt pas intéreſſée
Au bonheur des Français, arbitres des deſtins?
Des fruits de leurs travaux les deux mondes ſont pleins;
Et le Sud & le Nord, tout devient leur Patrie.
Bientôt, s'ils le voulaient, au gré de leur envie,
Ils verraient leurs drapeaux dans le Camp du grand Khan,
Et les Lys étouffer les Cédres du Liban.

Les deux enfans exécutent une petite Pantomime, à la fin de laquelle Madame Argante, qui en eſt très-ſatisfaite, les embraſſe tous deux. On entend un prélude.

Une troupe de jeunes gens entre ſur une marche guerriere; les Garçons ſont armés d'épées nues, & d'un bouclier aux armes de Bourgogne; Les Filles portent des rameaux d'olivier, entremêlés de roſes & de lys; tous enſemble exécutent un Ballet Militaire.

Dans la ſcène ſuivante, Valere apprend à Damon, qu'il vient de trouver dans la foule deux jeunes Villageoiſes charmantes, conduite par un Manant; elles paraiſſent, & Jacot qui

les tient par dessous le bras, chante :

Air : *Ne v'la-t-il pas que j'aime.*

Tous les Bourbons,
Ma foi, sont bons ;
Et v'la pourquoi j'les aime.
Tous les r'jettons
Que j'en avons,
Valent la tige même.

Valere salue les deux Filles, qui lui répondent par des révérences ; toutes ces politesses déplaisent à Jacot, qui cherche à abréger le cérémonial ; mais Thérese & Nicole prennent goût aux cajoleries de Valere & de Damon, qui leur donnent l'un une bague, l'autre une tabatiere. Comme ils vont pour les embrasser ; elles se retirent, & Jacot reçoit les deux baisers ; il se mocque d'eux, ils le menacent : Jacot qui est un homme de cœur, dit qu'il ne demande pas mieux que de leur prêter le collet ; il ôte son habit comme s'il voulait se battre, & on voit dessous une veste de drap d'or ; alors les Galans pris pour dupes, reconnaissent dans Jacot le Baron leur ami ; dans Nicole, Madame de la Rozange ; & dans Thérese, Lisette sa femme de chambre. Après qu'on les

a raisonnablement persifflés, Madame de la Rozange les emmene souper, & de-là au Bal. Le Peuple danse en rond & chante plusieurs Vaudevilles, dont voici quelques couplets.

AIR: *Nous nous marierons Dimanche.*

Un enfant dodu,
Qui nous est venu
Pendant la nuit d'un Dimanche,
Rend tout joyeux;
Tout en ces lieux
Pitanche.
Que notre cœur,
En sa faveur,
S'épanche.
Pour lui faire honneur,
Mon beau serviteur,
Nous nous marierons Dimanche.



Cet enfant répand
Par tout de l'argent,
Pour établir des familles;
Il est déjà,
Le bon Papa
Des Filles.
En v'la six cens,
Oh! que d'enfans

Vont naître !
Tout ces marmouzets
Feront des ſujets
Qui ſerviront bien leur Maître.



Monſieur l'Gouverneur,
Nous met en humeur
De nous marier Dimanche;
L'argent qu'il a
Jetté de ſa
Main blanche,
Va nous fournir
De quoi rôtir
L'éclanche,
Nous ſerons contens,
Car à ſes dépens,
Nous nous marierons Dimanche.



Cette Piece eſt de Panard, qui dans ces ſortes d'occaſions, était toujours le premier à donner les preuves de ſon talent & de ſon zele. Le Public qui lui en ſavait gré, voyait toujours ſes ouvrages avec plaiſir, & celui-ci eut douze repréſentations.



LA VALLÉE DE MONTMORENCI.

Ballet Pantomime, 25 Février 1752.

Le Théâtre représente une Vallée remplie de Cerisiers; d'un côté est une petite éminence, sur laquelle est un Berger qui garde son troupeau, on voit les moutons brouter; de tems en tems le chien du Berger se leve, pour voir s'il ne s'en écarte pas; des petites filles gardent des vaches dans une prairie qui est au côté opposé; plusieurs Paysans montés sur des arbres cueillent des cerises, & remplissent des paniers qu'ils donnent à des Paysannes. Les Paysans après avoir dépouillé les arbres de leurs fruits, s'éloignent pour aller travailler ailleurs, & emmenent avec eux un âne qu'ils ont chargée de cerises.

Madame Favart habillé en Berger, paraît & chante les couplets suivans, qu'elle accompagne de sa Musette.

Raisonnez ma Musette,
Pour attirer Lisette,
Et que vos plus beaux airs
Eclatent dans les airs;



Que l'écho les répete,
Et porte à ma Brunette,
Sur l'aîle des Zéphirs,
Mes amoureux ſoupirs.



A ce Troupeau timide,
Uu Berger ſert de guide;
Un jeune objet vainqueur,
Gouverne ainſi mon cœur.



L'Agneau n'oſe à la plaine,
Courir ſans qu'on l'y mène;
Hélas! un tendre Amant,
Eſt moins libre en aimant.



Je vois venir Liſette,
Taiſez-vous ma Muſette;
Amour, conduis ſes pas,
Echos ne parlez pas.



Liſette, petite Bergere, entre en danſant. Coridon, petit Berger, la cajole, elle le rebute d'abord & s'en défait enſuite avec des bonbons. Au lieu de ſe retirer tout à fait, il ſe cache pour l'épier; Madame Macée, mere de

Lisette paraît, lui met un panier au bras, en lui faisant signe d'aller vendanger, & lui donne une paire de soufflets, pour s'être amusée. Elle continue de la gronder, & se retire en la menaçant. La Bergere jette son pannier, & va s'asseoir sous un arbre. Lisette boude & s'endort. Le petit Berger qui la voit de loin toute seule, se leve, & joue un second air sur sa Musette. Il descend gaiement du côteau, & s'approche en dansant. Il s'apperçoit qu'elle est endormie, & va la tirer par son tablier. Il se retire, emporte le panier de la Bergere pour le remplir de raisin, & après l'avoir rempli, il revient le poser à côté d'elle, sans faire de bruit. Elle continue de dormir, il prend une paille qu'il passe sur les lévres de la Bergere, qui s'éveille en se les frottant. Le Berger se cache derriere un buisson de fleurs. La Bergere s'éveille entiérement, & paraît surprise de trouver son panier rempli à côté d'elle; elle entend le chant des oiseaux, y prend plaisir, & appelle sa cousine Babet pour l'aider à les attrapper.

Babet, autre petite Bergere, accourt avec un filet; elles approchent toutes deux du buisson avec de grandes

précautions, & prennent le jeune Berger, qui paraît enveloppé de leur filet ; elles en marquent leur ſurpriſe, le délivrent & le carreſſent. Le Berger leur offre un nid de roſſignols qu'il a pris dans le buiſſon ; les deux Bergéres vont chercher chacune une cage ; Liſette eſt préférée, & la cage de Babet demeure inutile ; premier ſujet de jalouſie ; ce n'eſt que pour un moment que le petit Berger l'appaiſe avec un bouquet. Liſette triomphante attache ſa cage aux arbres, après avoir vu Babet jetter la ſienne de dépit. D'un autre côté, le petit Coridon qui a obſervé l'empreſſement des Bergeres pour le nid de roſſignols, vient le regarder de plus près, marque du mépris par ſes geſtes, & fait entendre qu'il va chercher un plus beau préſent pour Liſette ; il ſort & revient, pendant le dépit de Babet, qu'il redouble encore, par la préférence qu'il donne auſſi à Liſette ; il eſt accompagné de petits Bergers comme lui, qu'il engage à danſer, pour amuſer ſa Maîtreſſe, à laquelle il offre enſuite une pie qu'elle refuſe ; pour la punir il en fait préſent à Babet, qui l'accepte & lui donne la volée. Coridon court après ſa pie, & ſort

avec ses petits camarades qui se mocquent de lui.

Le Berger invite Lisette & Babet à danser au son du flageolet, dont il joue pendant qu'ils essayent quelques pas. Lisette lui prend le flageolet, dont elle veut jouer, mais elle n'y réussit pas. Le Berger touche le flageolet pendant qu'elle souffle dedans & que Babet danse; mais piquée de danser seule, celle-ci arrache le flageolet, & vient prendre le Berger pour danser avec elle; Lisette vient se mêler dans la danse, ce qui forme un pas de trois, qui exprime une jalousie. Lisette est préférée, & remercie son petit Amant; Babet se retire en leur faisant des menaces. Le petit Berger propose à son amoureuse de jouer à de petits jeux sur l'herbe; ils s'asseyent & jouent au pied de bœuf; le Berger attrape la main de la Bergere, qu'il ne veut pas lâcher qu'elle ne lui donne un baiser; elle s'en défend & s'enfuit; le Berger la poursuit en dansant. Elle tombe, assise & fatiguée, sur un lit de gazon, & se laisse baiser la main, ce qui lui cause beaucoup d'émotion, aussi bien qu'au Berger, qui se jette à ses genoux, & lui baise encore la main en se relevant.

La Bergere, méprisée, amene Mathurin, pere du petit Berger, qui le surprend dans le tems qu'il veut embrasser sa Maîtresse, de façon qu'en se mettant entr'eux deux, il reçoit un baiser de l'un & de l'autre. Il veut corriger son fils, la petite Bergere l'arrête; il s'attendrit pour elle, renvoye son fils, danse avec elle, & chasse une seconde fois son fils avec colere, s'appercevant qu'il vient à la dérobée obtenir de légeres faveurs de sa Maîtresse. Le petit Berger, pénétré de douleur, va s'appuyer contre un arbre, dans le fond du Théâtre.

Babet qui avait disparu, après avoir amené Mathurin, rentre, & amene encore Madame Macée; dans le moment où Mathurin débarrassé de son fils, danse plus librement avec Lisette, & veut lui déclarer ce qu'il sent pour elle; Madame Macée se met entre deux, ce qui couvre Mathurin de confusion. Elle se retourne vers sa fille, pour la punir d'oser danser avec un homme; Le petit Berger accourt, se met entre la mere & la fille, & demande grace. Madame Macée s'adoucit, & présente la main au pere du Berger qui consent que son fils épouse Lisette.

Cette Pantomime agréable, est de M. Favart ; elle avait été donnée à la Foire Saint Laurent, le 28 Août 1745 sur le Théâtre de l'Opéra Comique ; elle y eut un succès prodigieux & ne réussit pas moins lorsqu'elle fut donnée par les Comédiens Italiens. M. Boucher, premier Peintre du Roi, en a tiré les sujets de plusieurs tableaux charmans & ce n'est pas le moindre honneur qu'ait reçu cette Pantomime agréable.



FANFALE.

Parodie d'Omphale en cinq actes, en Vaudevilles, 6 Mars 1752. (1)

TITI, Lieutenant d'Occide, Commandant des Housards, ouvre la scène en faisant connaître l'amour qu'il a pris pour Fanfale. On entend une marche avec un accompagnement de Tambours, & Occide paraît suivi de ses Housards, qu'il congédie bientôt, pour faire confidence à son Lieutenant, du nouveau penchant qui l'entraîne vers Fanfale, Titi lui fait observer que la Sorciere, Grismine, pourroit lui jouer quelques mauvais tours :

OCCIDE.

AIR : *J'aime une jeune Brunette.*

D'un objet rempli de charmes,
On veut fuir l'attrait vainqueur ;
La Fierté qui prend les armes,

(1) Le théâtre représente un Village. On voit d'un côté le Château de Fanfale, & de l'autre le lieu où on rend la Justice.

N'en défend pas notre cœur :
On sent un trouble en soi-même ;
On commence à s'allarmer ;
Mais hélas ! déja l'on aime,
Sitôt que l'on craint d'aimer.

TITI.

AIR : *Ici l'on fait ce que l'on veut.*

Occide chante des Brunettes !
Ce Guerrier qui répand l'effroi,
Débite aujourd'hui des sornettes !
Il est presque aussi sot que moi.

Fanfale arrive suivi de ses Marguilliers & de ses Paysans qui viennent ainsi qu'elle, remercier Occide des services qu'il leur a rendus.

Le MARGUILLIER.

Ecoutez la harangue
Du premier Marguillier ;
J'avons trop bonne langue,
Pour rester le dernier.

CHŒUR.

Gai, gai, gai, mon Officier,
Je v'nons vous remarcier.

Le MARGUILLIER.

Tout'nos Maréchaussées

N'vallont pas un denier,
Vous purgez les chaussées
De tout Avanturier.

CHŒUR.

Gai, gai, &c.

Le MARGUILLIER.

Un loup fort malhonnête
Désolait ce quartier;
Vous avez tué la bête,
Gnia qu'à vous en prier;
Gai, gai, &c.



Quand un lapin ravage
Les choux d'un Jardinier,
Occide avec courage,
Le met dans son clapier;
Gai, gai, &c,



Quand un sanglier gâte
Le bien de not' grenier,
Vous le mettez en pâte
Et l'mangez tout entier;
Gai, gai, &c.



Vous avez pour la pêche,

Débourbé not'vivier,
Cette bonne œuvre empêche
Les crapiaux de crier;
Gai, gai, &c.



OCCIDE.

Peste soit de la fête,
C'est assez m'ennuyer,
Vous me rompez la tête,
Je demande quartier;

Le CHŒUR.

Gai, gai, &c.



Occide voudrait entretenir Fanfale de ses feux, mais elle lui répond qu'il lui parlera de sa tendresse une autrefois, & qu'il doit aller au Greffe, où l'on va dresser un procès-verbal de ses exploits.

Au second acte le Théâtre représente l'Appartement de Fanfale, plusieurs filles y sont occupées à différents ouvrages; elles voudraient engager leurs Maîtresses à recevoir les hommages d'Occide, dont la gloire éclatante ferait honneur à ses appas, mais elle pense différemment, & lui préfere son Lieutenant.

FANFALE.

AIR : *Babet que t'es gentille.*

Occide & ce garçon,
Font un parfait contraſte ;
L'un a l'air d'un Gaſcon,
L'autre eſt ſimple & ſans faſte ;
Son maintien décent,
Son air innocent,
Eſt la nature même ;
Son cœur n'eſt point encore formé,
L'amour ne l'a point animé,
Puiſqu'il n'a pas encore aimé,
Eh bien ! c'eſt lui que j'aime. (*bis.*)



Titi paraît, & les Femmes de Chambres ſe retirent, il apprend à Fanfale, que ſon Commandant ſe prépare à lui apporter un bouquet pour ſa fête. Fanfale répond qu'elle lui ſait peu gré de ſes ſoins & que ceux d'un autre la flatterait davantage. Quelques avances qu'elle lui faſſe, l'imbécille Titi ne peut ſe réſoudre à en profiter, il l'accuſe d'indifférence & de rigueur, tandis qu'elle l'accable de careſſes & de prévenances, ce qui déſeſpere la bonne Dame, & rend cette ſcène très-comique.

Occide pour achever de la mettre de mauvaise humeur, arrive avec ses Housards, qui amenent des Braconiers qu'ils ont pris & auxquels Fansale fait rendre la liberté.

OCCIDE.

Vous êtes bien inhumaine !
Que gardez-vous à vos amis?
Un doux espoir m'est-il permis ?

AIR : *Sans le Dieu de la tendresse.*

(*à sa suite.*)

A la Dame du Village,
Amis, rendez les honneurs.

(*à Fansale.*)

Dans leurs jeux voyez l'image
De mes plus vives ardeurs.
Pour garant d'un tendre hommage,
Prenez ce Monstre & ces fleurs.

Occide donne à Fanfale. & lui fait présenter le loup qu'il a tué, & les fusils des Braconiers Occide prend le panier à ouvrage de Fanfale, & chante en faisant des nœuds.

AIR : *Quel voile importun le couvre !*

Il faut pour charmer les Belles,

Suivre leurs plaiſirs,
N'avoir que leurs deſirs;
En nous amuſant comme elles,
Nous formons nos nœuds;
L'amour nous rend heureux.
Un cœur altier n'eſt plus le même,
Quand d'un objet il eſt épris.
L'Amant devient tout ce qu'il aime,
Un doux retour en eſt le prix.
Il faut pour charmer les Belles, &c.

Les filles de la ſuite de Fanſale quittent leurs ouvrages & danſent pendant que les Houſards travaillent à leurs places. Fanſale & Occide chantent tour à tour les couplets d'un Vaudeville dont le refrain eſt :

On n'éteint jamais les deſirs,
Lorſque l'on file les plaiſirs.

Les filles de la ſuite de Fanſale vont prendre les Houſards, leur attachent des quenouilles & danſent avec eux, en les faiſant filer. On entend le bruit du tonnerre. Griſmine deſcend par la cheminée, ſuivie d'une troupe de Diables, qui mettent le feu aux quenouilles; Fanſale & toute ſa ſuite s'enfuit; Griſmine accable de reproches & de

menaces Occide, qui lui répond qu'un Amant ne craint que ce qu'il aime.

GRISEMINE.

Quand j'étais dans mon printems,
On voyait ton amour tous les ans
S'accroître avec mes appas naissans;
Tout doit se former avec le tems.

OCCIDE.

AIR: *Les cœurs se donnent troc pour troc.*

Votre esprit en vain s'est flatté
De rendre une ardeur éternelle;
Les sermens faits à la Beauté,
Ne doivent pas plus durer qu'elle.

Occide sort & Grismine le menace de le poursuivre jusqu'au bout du monde.

Au troisieme acte, le Théâtre représente les Jardins de Fanfale, elle s'y plaint encore de la timidité de celui qu'elle aime. Grismine approche doucement & la frappe de sa baguette; Fanfale surprise par les charmes de Grismine, tombe sur un banc de gazon, sur lequel elle s'endort, en chantant *j'ai des vapeurs, je me meurs.* Grismine tire son couteau pour la tuer; mais Occide

Occide qui ſurvient à propos le lui arrache en lui diſant : *turlututu rengaîne*, &c. Il tire Fanſale par le bras, la réveille & elle ſe ſauve en voyant Griſmine, ils finiſſent l'acte par un *duo* qui exprime leur fureur.

Le Théâtre repréſente un caveau, dans lequel Occide eſt ſeul & ſe livre aux tranſports de ſa jalouſie depuis qu'il a appris que Fanſale en aimait un autre que lui, Griſmine qui a promis de ſuivre par-tout ſes pas, deſcend auſſi au caveau, il la preſſe de lui revéler par ſon art le nom de ſon Rival ; elle y conſent & fait une conjuration, à la fin de laquelle elle lui apprend que le feſtin eſt préparé pour la nôce de Fanſale. On entend des miaulemens de chats & des monſtres paraiſſent, qui enmennent Griſmine, Occide jure de ſe vanger, ſort & finit le quatrieme acte.

Le Théâtre repréſente un lieu préparé pour un feſtin de nôce ; Fanſale y paraît la premiere, & Tiri la ſuit de près ; mais tandis qu'ils ſe livrent au tranſport de leur amour & à l'eſpérance de leur prochain bonheur, Occide arrive le ſabre à la main.

FANFALE, *à part.*

Oh Ciel ! nous voila dans la crise.

OCCIDE.

Rien n'est égal à ma surprise ;
Un ami jouer de ces tours !

TITI.

C'est ce qu'on voit tous les jours.

Occide entre dans une grande fureur, mais il se calme bientôt en entendant une symphonie douce qui imite le chant du coucou. Il invite Fanfale & son Lieutenant de se marier, & chante :

Cet examen
Fort à propos m'arrête ;
Qu'ils s'aiment tout leur fou.

(*Simphonie.*)

Pour moi je ne suis pas si fou.

AIR : *ça n'dur'ra pas toujours.*

A leur nôce je danse ;
Vivez en bon époux.

TITI.

Ah ! quelle heureuse chance !

FANFALE.

Eſt-il un ſort plus doux ?

FANFALE & TITI.

Que nos tendres amours,
Puiſſent durer toujours. (*trois fois.*)

OCCIDE, *à part, en même tems.*

Ça n'dur'ra pas toujours. (*trois fois.*)

La Piece finit par un Vaudeville dont voici deux couplets :

Dans un cercle la ſaillie
Cauſe ſouvent du dépit ;
La plus légere ironie
Eſt un vice de l'eſprit ;
Dans un repas agréable,
Tous les bons mots ſont bien pris ;
La franchiſe regne à table,
On eſt toujours bons amis.



Que je ſais de gens ſéveres,
Durs & bruſques le matin,
Qui le ſoir, au bruit des verres,
Ont un plaiſir clandeſtin ;
Leur humeur eſt plus affable,
Et dans des ſoupirs jolis,

Avec eux l'Amour à table,
Les rend les meilleurs amis.



Cette Parodie est de Messieurs Favart & Marcouville, & fut faite à la quatrieme reprise de l'Opéra d'Omphale, Tragédie-Lyrique dont les paroles sont de la Motte & la musique de Campra. Fanfale fut très-bien reçu du Public; elle eut six représentations avant Pâques, & seize après la rentrée du Théâtre.

Gratis.

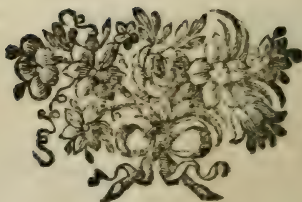
Le 29 Août 1752 les Comédiens Italiens donnerent *gratis* une représentation d'Arlequin & Scapin, Voleur par amour, en réjouissance du rétablissement de la santé de Monseigneur le Dauphin, qui avoit eu la petite vérole. Le 19 Septembre suivant, ils donnerent pour la même occasion un divertissement intitulé Alceste, dont M. de Saint-Foix est l'Auteur. Il parut très-ingénieux, fit beaucoup de plaisir, & eut dix-huit représentations.

Mademoiselle Auguste y dansait une furie avec beaucoup de force & de légereté.

Le Théâtre Italien donna le 18 Mars 1752 pour la clôture de cette année, Fanfale suivi de la Joûte d'Arlequin, de la Vallée de Montmorenci, & du Compliment ordinaire. Il fit son ouverture le 10 Avril encore par Fanfale, précédé d'Arlequin toujours Arlequin, suivi d'un Compliment prononcé par Madame Favart ainsi que celui de la clôture.

Helene Baletti sœur de Joseph Baletti, femme de Louis Riccoboni, arrivée avec la troupe Italienne en 1716, a joué pendant près de trente-six ans sur le Théâtre Italien les rôles de premiere Amoureuse, ceux de Soubrettes, & les travestissemens en hommes, avec un égal applaudissement, tant dans le Français que dans l'Italien, qu'elle dialoguait avec une intelligence & une vivacité admirable; peu de femmes sont aussi instruites que cet estimable Actrice, son esprit & ses talens lui ont mérité d'être admise dans quatre Académies, savoir celle de Rome, de

Ferrare, de Bologne & de Venise; nous avons d'elle en qualité d'Auteur, le *Naufrage*, Comédie en cinq actes en prose, tiré du *Mercator* & du *Rudens* de Plaute; & *Abdili*, Roi de Grenade, en société avec Delisle. Eell est actuellement vivante, jouit d'une santé parfaite, & fait jouir ses amis d'une conversation encore pleine de charmes, quoiqu'agée de près de quatrevingt-quatre ans.



TIRCIS ET DORISTÉE.

Parodie d'Acis & Galatée, 4 Septembre 1752.

MADAME Favart, habillée en Berger, ſous le nom de Tircis, ouvre la ſcène & ſe plaint de l'abſence de Doriſtée, par ce couplet ſi connu, *pareſſeuſe Aurore*, il eſt interrompu par les chants de Colinet, que le chagrin endort, & qui veut faire l'amour gaiement, il conſeille à Tircis de vaincre ſa timidité, & de tout tenter pour vaincre ſon inhumaine.

Tu n'as rien ſi tu n'oſes,
L'amour doit tout riſquer;
Qui craint de ſe piquer,
Ne cueille point de roſes.

TIRCIS.

Doriſtée eſt riche héritiere,
Je ne ſuis qu'un ſimple Paſteur.

COLINET.

Je sçais qu'elle a lieu d'être fiere,
Son pere est un Maître Pêcheur ;
Mais contentement vaut richesse,
L'Amour fait-il le prix de l'or ?
Un cœur offert par la jeunesse,
Pour une Belle est un trésor.

Tircis fait ensuite le récit du commencement & des progrès de sa passion d'une maniere si tendre & si touchante, que Colinet en est ému ; il faut, dit-il à Tircis, donner une féte à ta Maîtresse, & je veux l'arranger pour toi.

C'est le plaisir qui prend les Belles
En dépit de la raison,
Il n'est point pour lui de cruelles,
Tré, tré, trémoussons-nous donc. *Bis.*

Tircis resté seul retombe dans sa langueur.

Doristée arrive, & voulant cacher le plaisir qu'elle a de voir Tircis, elle feint de chercher sa compagne, Tircis profite des conseils de Colinet, & devient pressant. La Bergere qui craint également de ne pas assez résister & de

résister trop, lui annonce un Rival, Tircis en frémit. Ce Rival est Horiphesme, Maître des forges, homme riche, puissant & ombrageux.

On entend une symphonie, c'est le prélude de la fête préparée par Colinet. Doristée en demande le sujet, & Tircis lui apprend que ce sont des Amans unis par les plus tendres nœuds, qui viennent chanter leur bonheur. Cette fête est d'autant plus agréable, que les airs de chant & de danse se sentent de la gaieté naturelle de Colinet, mais elle est troublée par l'arrivée d'Horiphesme, dont l'aspect féroce fait fuir les Jeux & les Amours. Doristée exhorte Tircis à éviter sa présence, il lui obéit.

Horiphesme paraît indigné que de vils Pasteurs osent prétendre amuser sa Maîtresse par leurs jeux. Il menace de les punir de cette témérité, Doristée paraît, & sa présence calme ses transports, il lui déclare ainsi sa passion.

Mon cœur aussi dur qu'une enclume,
S'amolit au feu de l'amour,
Ta beauté sans cesse l'allume,
Je n'ai treve ni nuit ni jour;
L'amour frappe à coups redoublés,
Tous mes sens sont troublés,

Mes esprits accablés;
D'une flame que rien n'appaise,
J'éprouve les cruels effets,
Ma poitrine est une fournaise,
Où l'amour forge ses traits.

DORISTÉE.

La chûte d'un torrent qui gronde,
En roulant le sable avec l'onde,
Peint de vos vœux l'emportement;
Que j'aime un ruisseau dont l'eau pure,
Fait sur les fleurs un doux murmure,
C'est l'image du sentiment!

HORIPHESME.

Est-ce par ces frivoles soins
Que l'on te prouve sa tendresse?
Des Bergers la délicatesse
Dit beaucoup plus & prouve moins,
Que la vive ardeur qui me presse.
Comme un Amant transi t'offrirai-je des fleurs?
Les roses de ton teint surpassent leurs couleurs;
Dois-je des plus beaux fruits te faire des présens:
Ils n'ont point la rondeur de tes attraits naissans.
Il est un don plus précieux

Qui prouve combien j'aime ;
Que pourrait-on t'offrir de mieux ?
Je me donne moi-même.

La froideur de Doriſtée fait ſoupçonner à Horipheſme, qu'il pourrait bien avoir un Rival chéri. Doriſtée lui répond :

N'allez pas le croire.

HORIPHESME.

Daigne donc m'accorder ton cœur,
C'eſt trop diſputer la victoire.

Pour attendrir Doriſtée, Horipheſme imagine de lui donner un Divertiſſement de Forgerons auquel il préſide, ce Divertiſſement eſt très-bien caractériſé ; le Maître de forges croit avoir enchanté ſa Maîtreſſe, & renvoye ainſi ſa Troupe.

AIR : *Tarare pompon.*

Le ſecours de vos Jeux
Ne m'eſt plus néceſſaire,
De l'objet de mes vœux
J'attends un ſort heureux ;
Mes ſoins ont dû lui plaire,
Ses ſens ſont agités.
C'eſt l'inſtant du myſtere.
Sortez.

Horiphesme redouble ses efforts pour se faire aimer de Doristée, il lui parle d'Hymen & d'un Hymen prompt; Doristée pour s'en débarrasser, lui dit qu'elle dépend de son pere, à qui elle sera toujours soumise.

HORIPHESME.

C'est parler en fille sage,
Je vais agir à l'instant,
Votre pere est trop prudent
Pour manquer ce mariage.

Tircis survient tout émû, il est désespéré de ce que Doristée a assisté à la Fête ordonnée par Horphesme, il en fait les plus vifs reproches à sa Bergere, qui lui dit; que ce n'était que pour désarmer la Jalousie de son Rival.

TIRCIS.

O Ciel!

DORISTÉE.

Je n'osais te le dire,
Ah! crois-en ce cœur qui soupire.

TIRCIS.

N'est-ce point une erreur extrême?

DORISTEE, *à part.*

Il voit le trouble de mon cœur,

Il demande encor ſi je l'aime.

TIRCIS.

De ſa fierté je ſuis vainqueur.

(*à Doriſtée.*

Et vous vouliez avec rigueur,
Me cacher mon bonheur ſuprême.

DORISTÉE.

Avant de répondre à tes vœux,
J'ai dû m'aſſurer de tes feux.

AIR : *Nous autres bon Vilageois.*

On file avant d'être époux,
Le tiſſu de ſon eſclavage,
L'Amant eſt rampant & doux,
Le Ver à Soie eſt ſon image;
Dans ſes propres nœuds renfermé,
Il devient froid, inanimé,
Mais bientôt forçant ſa priſon,
Il s'envole en Papillon.

Horipheſme apperçoit du haut d'une montagne, ces Amans qui ſe jurent une tendreſſe éternelle. Ils ſe ſauvent auſſitôt qu'ils le voyent, & Horipheſme entre ſur la ſcène en s'écriant :

De ce vil Berger,
A l'inſtant courons nous vanger,

Vainement il fuit,
Son malheur le suit.
L'Amour en fureur me conduit,
L'Imprudent revient sur ses pas;
Est-ce pour braver le trépas?
Punissons-le, ne tardons pas
Prenons ma carabine,
Car la mort
Est le sort
Que je lui destine.

Le Berger & la Bergere reviennent sur la scène, & Tircis dit à Doristée dans le fond du théâtre:

Le trépas doit me sembler doux,
Sans frayeur je m'y livre,
Puisque je suis aimé de vous.

DORISTEE.

C'est alors qu'il faut vivre,
Cher Amant,
Agis sensément;
D'un Jaloux
Fuyons le courroux;
Ah! je l'entend.

(*Elle fuit.*)

TIRCIS.

La peur me prend.

HORIPHESME.

Meurs à l'inſtant,
 Inſolent.

(*Il tire ſon coup de carabine.*)

TIRCIS.

Hélas ! ne ſuis-je point bleſſé ?
Ma Maîtreſſe me laiſſe,
De frayeur mon ſang eſt glacé,
Et je tombe en faibleſſe.

Horiphesme content de voir tomber Tircis, perd ſon reſſentiment en lui voyant perdre la vie, & le mépris ſuccédant à l'amour qu'il avait pour Doriſtée, il éteint pour jamais ſon amour. Cette Bergere vient avec précipitation pour rejoindre ſon Amant ; quelle eſt ſa ſurpriſe en le trouvant évanoui ! Elle ſe livre à toute la douleur que lui cauſe un ſi cruel événement, ſon ſeul eſpoir eſt de recourir à l'amour, qui fait des miracles quand il lui plaît ; le miracle arrive, car M. Guillaume, Opérateur, paraît ſur le champ avec du baume pour guérir Tircis. Doriſtée le conjure de s'en ſervir au plus vîte.

GUILLAUME.

Oui, je vais agir,
J'ai soutenu Thèse on sait comme,
Et j'ai fait courir.....

DORISTÉE.

Hélas! au lieu de discourir,
Mon cher Monsieur Guillaume,
Daignez le secourir,
Donnez-lui quelque baume,
Sans vous il va mourir.

GUILLAUME.

Parbleu, je vais encore trop vîte,
Je pourrais vous désespérer,
Si je faisais chanter ma suite;
Avant que de rien opérer,
Prenez cette bouteille,
C'est de l'eau sans pareille,
Dès qu'il va la sentir,
Tircis va revenir.

En effet, aussi-tôt que Tircis a respiré le flacon que lui présente Doristée, il soupire.

DORISTÉE.

Il respire,
Il soupire,

Cher Tircis, reprends
Tes ſens

TIRCIS.

Qui m'appelle ?
Ah! c'eſt elle ;
Je m'anime à ſes accens ;
Oui, ta flamme
Me rend l'ame,
Je te vois & je renais.

DORISTÉE.

Plus de crainte,
De contrainte.

(*Enſemble.*)

Aimons-nous pour jamais.

Colinet vient annoncer la fuite d'Horiphesme, qui croit avoir caſſé la tête à ſon Rival, & il forme avec une troupe de Pêcheurs & de Pêcheuſes, un divertiſſement à l'occaſion des nôces de Tircis & de Doriſtée, qui termine le Spectacle.

On doit plûtot regarder cette jolie Piece comme une Paſtorale agréable que comme une Parodie critique; les airs en ſont admirablement bien choi-

fis, les couplets heureux, & le dénouement assez comique. Elle fut très-bien reçue du Public, eut vingt-quatre représentations, & ne fit qu'ajouter à la réputation de M. Favart, qui en est l'Auteur.

LA FRIVOLITÉ.

Comédie en un acte, en vers libres, 23. Janvier 1753. (1)

L'HYVER ouvre la scène avec la Frivolité qui lui fait compliment sur sa parure. Il lui répond que c'est pour elle, & qu'il était impatient de la revoir; la Frivolité, qui n'est pas moins polie, lui réplique qu'il est sa saison favorite puisqu'il rappelle les ris & les jeux avec lui. Elle lui apprend ensuite qu'elle a pris les traits d'une jeune veuve de finance & réside dans son riche hôtel.

J'attire ici toute la France,
Dont je suis la Divinité;

(1) La scène est à Paris, dans l'Hôtel d'une jeune veuve de Finance.

Légere, vive, gaie, étourdie & coquette,
Je fixe les desirs de ce Peuple brillant.
Les ris composent seuls le culte qu'il me rend,
Et mon autel est ma toilette,
Où je reçois les vœux en minaudant;
Le Magistrat que je délasse,
Vient me rendre le soir un hommage badin;
Au Militaire il dispute la place
De mon premier Menin,
Et le jeune Marquis qui tous deux les surpasse,
Sur le beau sexe même, a le pas dans ma Cour,
Il taille mes Ponpons, il leur donne la grace;
Et j'en fais ma Coïffeuse, ou ma Dame d'Atour.

L'Hyver la quitte pour rassembler tous les plaisirs de sa suite afin de mieux célébrer son retour. M. Fauster, Suisse, vient le premier rendre hommage à la Frivolité.

FAUSTER.

Madame, vous voyez un Socrate moderne,
Qui pour ne rien savoir étudia vingt ans,
Et qui honteux d'avoir perdu son tems,
De dépit est parti de Berne,
Pour devenir en France un aimable ignorant.
Tout ce que j'ai, Madame, appris certainement,

C'eſt qu'ici bas tout eſt frivole,
Que la réalité n'eſt que l'amuſement ;
Et pour apprendre promptement
Ce joli ſavoir-là, je viens à votre école.

La Frivolité lui répond qu'il prend le bon parti. Tout eſt, dit-elle, ſoumis à mon éventail ; le ſage comme le fou eſt au rang de mes ſujets.

Le Suiſſe lui dit que pour l'imiter il compoſe un roman qu'il vient lui dédier, & qu'il l'écrit en français, d'un ſtyle fort léger. La Frivolité paraît ſurpriſe d'un honneur ſi rare, & lui demande le titre de l'ouvrage.

C'eſt, *réplique-t-il*,

Le Suiſſe qui rêve ou la Philoſophie
Réduite à rien par un homme d'eſprit.

. . . .

Ce paradoxe vous étonne,
Et choque ouvertement le proverbe reçu.

La Frivolité lui avoue franchement que l'eſprit n'eſt pas une vertu dont on ſoupçonne ceux de ſon pays.

C'eſt de-là, reprend-il, ce que j'ai combattu dans la préface ; l'eſprit comme le Soleil répand ſa lumiere par-tout également, on le tranſplante en commerçant.

Votre commerce, ajoute-t-il, & vos ouvrages nous ont poli ; & nous prenons des armes chez vous pour vous vaincre un jour. On parle votre idiôme dans tous les pays.

Comme celui de Rome & de la Gréce,
A Copenhague on le professe,
Et jusqu'en Amérique il fait des beaux esprits.
La révolution n'est pas si loin qu'on pense,
Notre bon goût se forme, & le vôtre commence
A s'altérer dans vos écrits.
Le Savant parmi vous tombé dans le mépris,
Fait dans le Nord sa résidence,
Et pour les Arts qu'il récompense,
Berlin déjà le dispute à Paris.

La FRIVOLITÉ.

Newton plus que Dupré, nous paraît admirable ;
Et l'électricité nous frappe uniquement,
Ses invincibles coups, qui tiennent de la Fable,
Comme ceux de l'amour exercent à présent
Un empire aussi fort qu'il est inexpliquable,
Nous l'employons universellement,
Et dans notre fureur, jusqu'au feu du tonnerre,
Nous électrisons tout impitoyablement.

Nouveaux titans, dans cette guerre
Nous voulons désarmer le Roi du Firmament;
Et soumettre le Ciel au pouvoir de la terre.

. . . .

Pour l'érudition dont la lourdeur accable,
Si nous la négligeons, le mal n'est pas bien grand.
Le gros savoir fait un Pedant,
L'esprit lui seul fait l'homme aimable,
Qui chez nous est le vrai Savant.

M. Fauster répond que l'esprit en fait par-tout. La Frivolité le persiffle un peu là dessus. Il réplique à cette ironie, que nos piéces, comme nos propos, font les Suisses les héros de la betise, & les chargent d'un vieux ridicule qui n'existe plus que dans notre idée, & qu'il vient prendre sa revanche.

Comme Berne, dit-il, Paris à ses Originaux;
Cette Ville qui toujours tranche,
Ne doit pas se mocquer de nos treize Cantons,
Madame, & vos Marquis valent bien nos Barons.

Une Anglaise survient, il s'éloigne un moment. Miss Blar, qui est le nom de cette étrangere, vient prendre

congé de la Frivolité, & se plaint de ce que l'air de Paris a augmenté l'esprit noir qui la tourmente au lieu de le diminuer. M. Fauster s'avance à ce propos, & lui offre, en qualité de Médecin des Dames, de la guérir ; la Frivolité se joint à lui, & dit à Miss Blar qu'il faut se dissiper. Eh ! le moyen, répart-elle ? rien ne m'amuse & tout m'ennuye. M. Fauster lui propose de prendre un Amant pour son Médecin. Elle dit que le remede est pire que le mal. Vous l'avez donc essayé, réplique t-il ? Non pas à Londres, répond-elle.

M. FAUSTER.

En France, Miledi, l'auriez-vous éprouvé ?

MISS BLAR.

Me taire, c'est assez répondre.

La FRIVOLITÉ.

Chere Miss, votre cœur s'en est-il bien trouvé?

MISS BLAR.

Au mieux le premier jour, je crus alors renaître,
Pour la premiere fois le jour me parut beau,
Et je goûtai le bonheur d'être :
Le second jour mon plaisir s'altéra,

Mon Amant fut absent, mon cœur en sou-
pira ;
Le troisieme il revint, & chassa ce nuage ;
Le quatrieme il parut moins ardent,
Et mon amour troublé s'allarma vivement ;
Le cinquieme il devint volage,
Et tout mon bonheur disparut.
En quatre mots, voilà mon histoire finie ;
Tout calculé bien justement,
Je n'ai vécu que trois jours dans ma vie.

La Frivolité lui demande le nom de son Amant ; elle dit que c'est son favori : ce fripon de Marquis qu'elle lui a fait connoître.

Elle ajoute qu'elle a toujours conservé exactement sa sagesse malgré tout son amour.

M. FAUSTER.

C'est un effort bien surprenant.

MISS BLAR.

Monsieur, particulierement
Dans une fille de Spectacle.

M. Fauster paroît surpris, & lui avoue qu'il la croyoit Miledi.

MISS BLAR.

Souvent je le suis au Théâtre.

M.

M. FAUSTER.

Vous pourriez l'être ailleurs, par un titre plus fort.

MISS BLAR.

Jamais je ne m'allie avec aucun Milord;
Notre profeſſion à Londre eſt glorieuſe,
Une Actrice de nom, quand elle eſt vertueuſe,
Peut aſpirer chez nous au parti le plus grand,
On y rougit du vice, & non pas du talent.

M. FAUSTER.

Si vous jouez la Comédie
En pluſieurs langues, moi j'en fais facilement.

. . . .

Tout-à-coup dans mon cœur je ſens naître pour vous,
Meſtris, une eſtime amoureuſe.

(*Il ſe jette à ſes genoux.*)

MISS BLAR.

Que faites vous?

M. FAUSTER.

Devant une Actrice fameuſe,

Un Auteur doit toujours fléchir les deux genoux.

Miss Blar, qui voit venir le Marquis, oblige le Suisse de se lever, & s'éloigne avec lui pour apprendre, sans être vue, quelle raison amene son perfide.

Le Marquis entre transporté de joie, & vient annoncer à la Frivolité qu'ils ne partiront point, qu'ils vont les revoir, qu'ils vont les entendre. Qui donc, s'écrie-t-elle? Le Marquis, pour désigner les bouffons, parodie alors l'air que chante M. Manelli dans la Serva Padrona, *Sempre in contrasti, & si & no*. La Frivolité, de son côté, partageant son transport, chante *A Serpina Persarete*, & la Jardiniere de la Fausse suivante *che gusto*.

Miss Blar s'approche, & veut savoir pour laquelle il se décide, d'elle ou de Zerbina. Elle ne veut point de partage.

Le MARQUIS.

Je ne prononce point entre Londre & Florence,
De vos divers talens je ne puis me passer,
J'apprends à chanter d'elle, & de vous à penser.

M. Faufter s'écrie à cette décifion, voilà bien le Français.

Son tranfport l'autre jour était l'anglomanie,
Au deffus de Corneille il mettait Shakefpear;
Une nouvelle frénéfie,
Aujourd'hui vient de le faifir :
C'eft la fureur des accords d'Italie.

Le Marquis protefte qu'il veut les établir tout feul,

Et qu'il veut qu'à leur gloire un Autel foit dreffé
Sur les derniers débris & d'Armide & d'Iffé.

M. Faufter l'apoftrophe ainfi :

Français dénaturé, quel tranfport vous égare ?
Ces Opéra du fentiment,
Dont la mélodie eft fi tendre,
Vous les facrifiez, Monfieur.

Le MARQUIS.

Oui, forcément.
Nous n'avons plus d'Acteurs aujourd'ui pour les rendre;
Le dernier des Romains eft prêt à nous quitter.

Mifs Blar foutient qu'il eft indécent

de rire à l'Opéra. Le Marquis répond que l'indécence de l'Opéra est dans la mauvaise musique, & que la plus noble est celle qui a l'approbation des Amateurs.

MISS BLAR.

Tous ces prétendus Amateurs,
Qui la vantent par air avec un ton de Maître ;
A Paris en font les honneurs,
Sans avoir bien souvent celui de la connaître.

La FRIVOLITÉ, *s'adressant à M. Fauster.*

Monsieur est d'une Nation,
Qui toujours neutre, agit sans passion;
Je m'en rapporte à lui, qu'il décide la chose.

M. FAUSTER, *prononce.*

Votre Opéra Parisien,
Me fait priser Lulli, mais Quinaut davantage;
L'intérêt de la scène est le premier soutien,
Et le Poëte sait si bien
De la tendresse exprimer le langage,
Que le cœur avec lui devient Musicien.
A l'égard du chant italique,
Comme j'ai calculé ses accords séducteurs,
Et vû son action d'un œil philosophique,

J'applaudis tout haut la Musique,
Et ris tout bas de ses Acteurs.

Miss Blar témoigne qu'elle sort moins triste après ce Jugement. Le Marquis lui dit qu'il ne lui offre pas sa main pour la conduire, qu'elle a un meilleur Ecuyer dans M. Fauster, qui saisit vivement cette occasion pour se déclarer. Il se récrie dans son transport.

Que l'Hymen nous unisse !
Nous sommes faits pour nous lier ;
La raison est Anglaise, & le bon sens est Suisse.

Le MARQUIS.

Et l'esprit est Français, qui n'en est point jaloux.
Il fait compliment à l'Époux
Quand sa Maîtresse se marie,
Sûr que le lendemain, appaisant son courroux,
Elle sera sa bonne amie.

MISS BLAR, *à M. Fauster.*

Monsieur, je vous donne ma main
Pour vous qui tournez tout, Marquis, en raillerie,
Vous n'aurez point de lendemain.

La FRIVOLITÉ.

Vous partez mécontente.

MISS BLAR.

Oui, puiſqu'il faut répondre.

. . . .

Vos Spectacles changés ne ſont plus qu'une école,
On ne voit plus régner chez eux,
Qu'un plagiat qui me déſole,
Et qu'un déplacement affreux.
C'eſt l'Opéra que partout on copie,
On chante au théâtre Français,
Ou comme lui plûtot on crie
Des vers bouffis faits pour mugir exprès.
La Troupe Italienne en tout le parodie,
Et lui dérobant ſes Moutons,
Ne quitte plus la Bergerie ;
Pour avoir ſa revanche, il a pris leurs bouffons,
Tout paraît traveſti, tout eſt lazzis, chanſons,
Comme on outre le jeu l'on charge la muſique,
Et tout Paris n'eſt plus qu'un Opéra Comique.

M. FAUSTER, *s'en allant.*

. . . .

Pour être bien, Meſſieurs, reſtez toujours Français,

N'imitez que vous-même, & vous ferez parfaits.

(*Revenant.*)

Je reviens ſur mes pas vous dire une nouvelle,
Tout-à-coup il ſe leve une aurore ſi belle,
Qu'elle a rendu le jour à votre chant.
. . . .
Je vous en félicite, adieu, bon jour, bon an.

Après leur départ, la Frivolité dit au Marquis, que pour combattre le ſuccès de Titon & l'Aurore, il faut célébrer leurs favoris par un *duo*; le Marquis veut que ce ſoit par un *trio*, de la façon d'un Serin de Bergame, qui eſt Arlequin déguiſé en Chanteur. Il arrive tout en déſordre, & fait la deſcription d'un combat ridicule que les deux partis ſe ſont livré au Caffé, où il a été lui même maltraité; on l'a pris pour le Muſico des bouffons, ſur quoi la Frivolité lui demande: feriez-vous en effet ce Fauſſet ſi vanté?

ARLEQUIN.

Non Madame, je ſuis une Taille accomplie.

Le Marquis ajoute:

Qu'il compoſe lui ſeul des Opéra burleſques,

Qu'il fait des vers Gascons, des airs Toscans;
Et des Ballets Tudesques.

ARLEQUIN.

J'en tiens de sûrs-garans,
Voilà pour vous, Madame, une Chanson d'élite;
En voici pour nous trois, un morceau triomphant.

La FRIVOLITÉ.

Pour assurer la réussite,
Il faut l'accompagner d'un Ballet Allemand.

ARLEQUIN.

En attendant un Danseur Moscovite.

La FRIVOLITÉ, *chante.*

AIR.

Commo a l'ausel près ol niou,
Mon cor crido, que sa pieta,
Ausi que fa piou, piou,
Per aber la liberta.

Cet air est suivi d'un *trio*, chanté par la Frivolité, le Marquis & Arlequin, qui sortent tous trois à reculons, en saluant le Public à la maniere des bouffons.

Cette Piece charmante eut le plus grand ſuccès; elle eſt la derniere que M. Boiſſy ait donnée au théâtre Italien; la Frivolité qui en eſt le ſujet, & le fond du caractere des Français ne pouvait être mieux traité, que par un homme qui connaiſſait ſi bien le goût de ſa Nation. Elle lui ſut gré d'avoir ſu cacher des leçons auſſi philoſophiques, ſous un badinage auſſi léger. La Cour & la Ville en témoignerent une égale ſatisfaction, & l'Auteur dut à ſon mérite, ce que la plûpart des Ecrivains n'obtiennent que de la faveur. La Frivolité eut trente repréſentations avant Pâques, & pluſieurs autres non moins ſuivies pendant le cours de l'année. C'eſt le dernier triomphe de M. de Boiſſy, ſur le théâtre Italien.

Cet Auteur, né à Vic en Carladez, faiſant partie de la Province d'Auvergne, le 26 Novembre 1694, de Pierre de Boiſſy, Conſeiller du Roi, Prevôt de cette petite Province, & de Marie Felix de Comblat, iſſue d'une famille diſtinguée; il n'avait gueres plus de vingt ans lorſqu'il vint à Paris, & n'eut pendant long-tems que le produit de ſes ouvra-

ges. Il débuta dans la Carriere Littéraire, par une Satyre en vers & en prose, intitulée: l'*Eleve de Terpsicore*, dans laquelle il dit beaucoup de mal de tous les Ecrivains célébres de ce tems. Il fit encore quelques ouvrages du même genre, qui ne firent pas plus d'honneur à son esprit qu'à son cœur; il prit ensuite une route plus noble, & composa pour le théâtre Français.

La Rivale d'elle-même, Comédie en prose & en un acte.

L'Impatient, Comédie en vers & en cinq actes, précédée d'un Prologue en prose.

Le Babillard, Comédie en vers, en un acte.

La mort d'Alceste. } Tragédies.
Alceste & Admete. }

Le Français à Londres, Comédie en un acte.

Avec M. de la Chazette.

Dom Ramire & Zaïde, Tragédie.

Seul.

L'Impertinent malgré lui, ou les Amans mal assortis, Comédie en vers, en cinq actes.

Le Badinage ou le dernier jour de l'abſence, Comédie en vers libres & en un acte.

La Confidente d'elle-même ou les deux Nieces, Comédie en vers & en cinq actes.

Le pouvoir de la Sympathie, Comédie en vers & en trois actes.

Les Dehors trompeurs ou l'Homme du jour, Comédie en vers & en cinq actes.

L'Homme indépendant, Comédie en vers & en cinq actes.

L'Embarras du choix, Comédie en vers & en cinq actes.

La Fête d'Auteuil, Comédie en vers libres & en trois actes, ſuivie d'un Divertiſſement.

L'Époux par ſupercherie, Comédie en vers & en deux actes.

Le Médecin par occaſion, Comédie en vers & en cinq actes.

La Folie du jour, Comédie en vers libres & en un acte.

Le Sage étourdi, Comédie en vers libres & en trois actes.

Le Duc de Surrey, Piece héroïque, en vers & en cinq actes, la même que le Comte de Neuilly.

La Péruvienne, Comédie en vers libres & en cinq actes.

Au Théâtre Italien.

Melpomene vengée, Critique en un acte en vers libres, de la Comédie des trois Spectacles.

Le Triomphe de l'intérêt, Comédie en vers libres en un acte, suivie d'un Divertissement.

Le Je ne sai quoi, Comédie en un acte & en vers libres, suivie d'un Divertissement.

La Critique, Comédie en vers & en un acte, suivie d'un Divertissement, & précédée d'un Prologue, intitulé: *le Superstitieux*, en vers.

La Vie est un songe, Tragi-Comédie, traduite de la Piece Italienne du même titre & sujet, en trois actes.

Les Etrennes ou la Bagatelle, Comédie en vers libres & en un acte.

La Surprise de la haine, Comédie en vers & en trois actes, suivie d'un Divertissement.

L'Apologie du siecle ou Momus corrigé, Comédie en vers libres & en un acte.

Les Billets doux, Comédie en vers

libres en un acte, suivie d'un Divertissement.

Les Amours anonymes, Comédie en vers libres en trois actes, & trois Divertissemens.

Le Comte de Neuilly, Comédie héroïque, en vers & en cinq actes.

La * * * *, Comédie en vers libres & en trois actes, précédée d'un Prologue aussi en vers libres, & suivie d'un Divertissement.

Le Rival favorable, Comédie en vers & en trois actes.

Les Talens à la Mode, Comédie en vers libres & en trois actes, suivie d'un Divertissement, intitulé: *les Muses Rivales*.

Le Mari Garçon, Comédie en vers libres & en trois actes.

Paméla en France ou la Vertu mieux éprouvée, Comédie en vers & en trois actes, suivie d'un Divertissement.

Le Plagiaire, Comédie en vers en trois actes, & trois Divertissemens.

Le Retour de la Paix, Comédie en vers libres & en un acte, suivie d'un Divertissement.

La Comete, Comédie en vers libres & en un acte, suivie d'un Divertissement.

Le Prix du Silence, Comédie en vers libres & en trois actes.

Il a en outre fait plusieurs Opéra Comiques, dont on peut voir les titres dans l'Histoire de ce Théâtre.

On ne peut sans injustice refuser à cet Auteur un esprit brillant, l'imagination vive, une versification légere, un coloris agréable, un talent rare pour le Dialogue, & sur-tout une connaissance parfaite des ridicules du siecle; une allégorie ingénieusement imaginée & agréablement soutenue par des détails brillans; c'est le genre de Comédie dont M. de Boissy a pu se regarder comme l'inventeur, mais on ne trouve pas toujours dans ses Comédies un plan bien imaginé ni une intrigue bien conduite. On serait presque tenté de croire qu'il ne se sentait pas assez de force pour traiter de grands sujets, presque toutes ses scènes sont isolées, & pour en remplir le vuide, il avait recours à des Portraits qui plaisent à la vérité, par le ton & la vivacité des couleurs, mais dont l'assemblage ne peut jamais former un grand tableau; ses talens lui auraient fourni les moyens de remplir plus glorieusement sa carriere, s'il se fut donné la peine d'étudier les hom-

mes, de connaître la nature & d'approfondir les principes de ſon art.

M. de Boiſſy fut auſſi chargé pendant quelques tems de la Gazette de France, & fit voir qu'avec beaucoup d'eſprit on ne réuſſit pas toujours dans les choſes qui ſemblent en exiger le moins. Les dernieres années de ſa vie furent entierement conſacrées à la compoſition du Mercure de France, que lui avait obtenu Madame la Marquiſe de Pompadour, qui protégeait les lettres & à laquelle il avait dédié le Prix du Silence. Cet ouvrage périodique conſacré à la louange, devait naturellement faire le ſupplice d'un Ecrivain porté à la critique; il le fit cependant fructifier conſidérablement, & l'Académie Françaiſe ayant oublié les traits de ſatyre qu'il avait lancé tant de fois contre pluſieurs de ſes Membres, le reçut d'une voix preſqu'unanime; il ne jouit pas long-tems de cet honneur, car il mourut peu de tems après, le 19 Avril 1758.

DEBUT DE JARDINI.

Jardini débuta ainſi que ſa femme le 26 Janvier, par le rôle de l'Amoureux & de l'Amoureuſe, & ne furent reçus ni l'un ni l'autre.

RATON ET ROSETTE.

Parodie de Titon & l'Aurore, 28 Mars 1753.

RATON, Garçon de Ferme, amoureux de Rosette, Jardiniere, l'attend avec impatience avant le lever du soleil; comme elle tarde à paraître, Raton la soupçonne de coquetterie, & de passer mieux son tems avec un Rival. Une symphonie annonce l'arrivée de l'aurore, on entend le chant du coq, le ramage des oiseaux, & les cris de différens animaux qui peuplent une Basse-cour. Rosette paraît sur la Montagne, descend dans son Jardin, arrose ses fleurs au jour naissant, & chante :

Brillantes fleurs,
Vos vives couleurs,
De nos plaisirs sont l'image;
Leur tendre éclat,
Est si délicat,
Qu'un souffle, un rien l'endommage;
Il faut cueillir

Les roſes ſans les ternir,
Et ſans flétrir;
Sans affaiblir le deſir,
Faiſons chaque jour
Renaître l'amour,
Et conſervons ſes attraits
Frais.

Roſette appercevant Raton, lui témoigne ſa joie par les plus viſs empreſſemens.

Cette ſcène eſt ſuivie d'un Divertiſſement.

VAUDEVILLE,

des Bouquetieres.

Prenez de nos bouquets,
Ils ſont tous frais,
Prenez ma double violette;
Galans, voici pour vous,
Des œillets doux,
Venez-en faire emplette.

(*à Raton.*)

Approchez mon beau garçon,
De nous achetez donc
Quelque fleurette,
La roſe & l'bouton,

D'amourette,
La rose & l'bouton.

ROSETTE, *à Raton.*

Je t'aime sans détours,
Et pour toujours,
Mon amitié n'est point légere,
Elle a plus de fraîcheur
Que cette fleur,
Et n'est point passagere;
Cher Amant, je t'en fais don.

(*En lui présentant un bouquet.*)

Reçois aussi Raton,
De ta Rosette,
La rose & l'bouton,
D'amoure e,
La rose & l'bouton.

Gringole, Meûnier, est amoureux de Rosette, & veut l'enlever à Raton son Rival; il paraît à la fenêtre de son Moulin, & chante:

Héla, hé que de train
Si matin!
Attendez-moi, mes drôles;
Garçons, éveillez-vous,
Venez tous,

Armez vos bras de gaules ;
De ces Chanteurs ,
De ces Danſeurs ,
Venez frotter les épaules.

Les Jardiniers & les Bouquetieres ſe retirent ; la frayeur fait le même effet ſur Raton & ſur Roſette , & Gringole ſe félicite ainſi :

Ils ſont tous enfuis de peur
En me voyant paraître ;
Ce qui redouble ma fureur ,
J'ai vu par ma fenêtre ,
J'ai vu Roſette avec Raton.
Oh ! oh ! oh ! oh ! oh ! j'en aurai raiſon ;
Parſanguenne me prend-on
Pour un Oiſon ? (*bis.*)

Perrette , Fermiere , ſort toute tremblante de chez elle , & demande à Gringole le ſujet du bruit qu'elle vient d'entendre ; Gringole lui rend compte de ſon amour pour Roſette , & de la jalouſie qu'il a conçue de Raton. Perrette qui aime autant Raton que Gringole aime Roſette , recommande en même-tems à Gringole , de tâcher d'appaiſer Roſette.

Prenez part à ſa douleur,
C'eſt une bonne recette;
Un ami conſolateur,
Eſt bien-tôt Amant vainqueur.

Perrette rentre chez elle, & Gringole voit arriver Roſette toute en pleurs; il l'aborde un inſtant après, & lui dit d'un ton doucereux :

Belle Roſette,
Je plains votre tourment,
Et je regrette
De bon cœur votre Amant,
Il avait du mérite
Et beaucoup d'amitié;
Ah! pauvr' petite,
Vot' malheur excite
Ma pitié.

ROSETTE.

J'ai perdu tout mon bonheur,
On a pris mon ſerviteur;
O ſort trop funeſte!
O ſort trop funeſte!
Que l'on m'ôte tout mon bien,
Je ne regretterai rien;
Non rien, non rien,
Non rien.

Que l'on m'ôte tout mon bien,
Je ne regretterai rien
Si Raton me reſte.
J'ai perdu tout mon bonheur,
On a pris mon ſerviteur;
O ſort trop funeſte!
O ſort trop funeſte!

Gringole s'offre à la place de Raton, ce qui augmente la douleur de Roſette. Gringole déſeſpérant de l'attendrir, lui apprend que ſon ami eſt parti pour le Miſſiſſipi.

ROSETTE.

O déſeſpoir, pauvre Roſette!

GRINGOLE.

C'eſt un Valet que Roſette regrette.

ROSETTE.

J'aime autant ce ſimple Valet,
Que je te haïs & te déteſte.

GRINGOLE.

C'eſt parler net,
V'la mon paquet;
Je ne demande point mon reſte.

Perrette vient trouver Gringole, & lui demande s'il a réuſſi; Gringole tranſ-

porté de fureur, ne répond qu'en ordonnant à ses garçons de faire expirer Raton sous leurs coups. Perrette pour faire cesser le tapage des Meúniers, dit à Gringole de les renvoyer, & lui promet de gagner Raton, pour qui elle avoue son penchant; fiez-vous à moi, ajoute-t-elle à Gringole, je ne vais rien épargner pour en venir à bout. Perrette vante à Raton les plaisirs de l'inconstance, & fait chanter par un Paysan de la Fete qu'elle a ordonnée, le couplet qui suit.

Courons de la Blonde à la Brune,
A changer tout nous instruit,
Le croissant devient pleine lune,
Après l'biau tems le mauvais suit.
L'Hirondelle,
Peu fidelle,
Change de lieux tous les ans;
Le Papillon volage à l'extrême,
Est errant dans nos champs.
Si l'Papillon,
L'Hirondelle,
La Lune, la pluie & l'biau tems,
Sont changeans,
Il faut changer de même.
(*Tous.*)
Il faut changer de même.

Réponſe de RATON.

Les rochers de ce rivage
N'ont jamais changé d'endroits,
Et les clochers du village
Reſtent toujours ſur leurs toits.
Ces Montagnes,
Ces Campagnes,
Sont-là depuis fort long-tems;
Cette ſource toujours la même,
Va remplir les étangs.
Si les Rochers,
Les Clochers,
Les Ruiſſeaux, les Etangs,
Sont conſtans,
Je ſuis conſtant de même. (*bis.*)

Perrette craignant que ſes Gens ne nuiſent à ſon deſſein, & eſpérant que le téte-à-tête plaira davantage à Raton, les renvoye tous. Elle minaude inutilement, & finit par offrir tout ſon bien à Raton qui le refuſe, en diſant qu'il n'oubliera jamais Roſette.

PERRETTE.

Que cette conſtance eſt parfaite!
(*à part.*)
Quoi, j'en aurai le démenti?

(à Raton.)

Sois donc le mari de Rosette,
J'y consens; je prends mon parti.
Va la chercher, & lui prodigue
Les soins, les transports les plus doux;
Mais comme le chagrin fatigue,
(Au Berger Robin, personnage muet.)
Robin, qu'il boive un coup chez vous.

Gringole revient trouver Perrette, pour savoir des nouvelles de son entreprise. Perrette lui apprend qu'elle n'a pû faire changer Raton; mais qu'elle s'en est vangée.

On apporte Raton endormi. Gringole croit qu'il est mort, mais Perrette lui apprend que ce n'est qu'un breuvage de pavots qu'elle lui a fait donner; ils abandonnent Raton qui se réveille tout engourdi, en disant qu'il n'osera s'offrir en cet état aux yeux de sa chere Rosette.

(Elle arrive)

ROSETTE.

O doux espoir!
Je vais donc le revoir,
Ce cher Amant qui causait mes allarmes,
O doux espoir!
Je vais donc le revoir

Ce

Ce cher Amant,
Qui m'aime constamment.
Ah! le voici,
Mais quel souci
Lui fait encore verser des larmes.
Oh! qu'as-tu donc,
Pauvre Raton,
Mon bel ami?
Il est endormi.
Ah! Raton, réveille, réveille,
Ah! Raton, réveille toi.
En ce jour tu vas être à moi;
Réveille-toi, reçois ma foi.
Ah! Raton, Raton,
Ah! Raton, réveille, réveille,
Ah! Raton, réveille toi.
Il dort encore plus fort, je crois;
Hélas! n'entends-tu pas ma voix?

RATON.

Je sommeille.

ROSETTE.

Tu prends bien ton tems pour dormir;
Viens livrer ton âme au plaisir;
Qu'il te réveille,
Qu'il te réveille.

RATON.

Ah, quel chagrin !
Robin, ce Berger malin,
En me versant du vin,
A fait un sortilege.

ROSETTE.

Que dis-tu donc ?

RATON.

J'aurai pris quelque poison ;
Vous le dirai-je ?
Mon cœur est comme un glaçon,
Charmé de nos nœuds,
Mes feux
Faisaient mon bien suprême ;
Mais à tant d'ardeur,
Succede la froideur.

ROSETTE.

Reprens tes esprits,
Mon fils,
Tu sais combien je t'aime.

RATON.

C'est quelque Jaloux
Qui jette un sort sur nous.

Je m'affaiblis,
Malgré moi je m'aſſoupis,
De mes ſens dépéris
A peine ai-je l'uſage.

ROSETTE.

Je vous plains fort;
En me parlant il s'endort.
Ah! quel dommage!
C'eſt un ſort,
Il n'a pas tort.
Cette indolence eſt unique,
Quel rôle pour un Amant!
Un ſommeil ſi léthargique,
Refroidit le dénouement.
Allons, allons, gai, gai,
Allons, allons, gaiement;
Au mal qui te poſſede,
N'eſt-il point de remede?
Qu'amour vienne à notre aide,
Ainſi qu'à l'Opéra.

Roſette lui dit de la regarder. Raton attache ſes yeux ſur ceux de ſa Maîtreſſe, & l'amour qu'il y trouve, ſuffit pour lui rendre la vie. Ils chantent enſemble ce duo.

DUO.

C'est en vain que l'on s'oppose
Aux vœux d'un cœur bien épris ;
Des tourmens que l'amour cause,
L'Amour lui-même est le prix.

ROSETTE.

Ne craignons plus Perrette ici.

GRINGOLE.

A nos transports nous pouvons nous livrer ;
Ils ont chacun fait un si mauvais rôle,
Qu'ils n'oseront plus se montrer.

On danse, ensuite on chante une ronde sur les plaisirs du mois de Mai, & on finit par un Vaudeville ; en voici deux couplets.

VAUDEVILLE.

RATON.

Nous n'avons plus rien à craindre,
Mes feux se sont allumés ;
En cherchant à les éteindre,
Nos Jaloux les ont rallumés ;
Désormais soyons tranquilles,
Leurs fureurs sont inutiles,

Ils n'ont fait qu'un bruit éclatant,
Autant en emporte le vent.



Ne prenez pas, jeunes filles,
Le Petit-Maître manqué;
Il ne vit que de paſtilles,
Il eſt tout confit, tout muſqué;
De ces Amans à l'eau roſe,
La tendreſſe eſt peu de choſe,
On en eſt la dupe ſouvent;
Autant en emporte le vent.



Cette jolie Parodie ne reçut pas d'abord l'accueil qu'elle méritait; mais M. Favart qui en eſt l'Auteur, toujours ſoumis au Jugement du Public, ne manqua pas d'y faire les changemens que les Spectateurs avaient paru déſirer. Cette déférence fut récompenſée, Raton & Roſette furent très-bien reçus. Ils eurent vingt-huit repréſentations, & ont depuis été ſouvent revus avec plaiſir.

Les Comédiens Italiens firent la clôture de leur Théâtre le 6 Avril, par

la Frivolité, & Raton & Rosette, suivis de deux Complimens; le premier en vers libres, composé par M. de Boissy, & récité par M. Dehesse, & le second en Vaudevilles, fait par M. Favart, & chanté par son épouse. La même Actrice fut chargée de celui de l'ouverture, qui se fit le 30 du même mois, qu'elle chanta également en Vaudevilles, & qui fut suivi de Raton & Rosette, précédée de la Fausse Prévention.



LES FÊTES DES ENVIRONS DE PARIS.

Parodie des Fêtes Greques & Romaines, 4 Juillet 1753.

DANS le premier acte la scène se passe à Charenton, sur les bords de la seine. Dutaillon, Receveur de la terre d'un Financier, vient avec Grippet, son Commis, pour recevoir de l'argent de la Meûniere Farinete, qui en doit beaucoup, & à laquelle on a donné une assignation. Grippet exhorte Dutaillon, à ne se pas laisser éblouir par les charmes de la Meûniere. Dutaillon qui se croit un cœur de roche dit qu'il verra la Meûniere sans être ému. Farinette après avoir fait précéder son arrivée d'un divertissement de Meûniers & de Meûnieres, s'avance d'un air humble, & dit à Dutaillon:

Je viens à vos genoux,
Monsieur, consentirez-vous
A m'entendre ?

DUTAILLON.

Ah ! qu'elle a l'air tendre ?
Oui, levez-vous.

FARINETTE.

Je vous apporte tout mon argent,
Mon bail me ruine abſolument,
Et ce Placet,
Va bientôt vous mettre au fait.

DUTAILLON, *prenant le Placet.*

Donnez, je le lirai,
Je me charge de l'affaire,
Ma chere,
Pour vous je ferai
Ce que je pourrai.

Dutaillon trouve que le Placet n'eſt pas tout-à-fait ſelon l'étiquette, parce que Farinette a négligé de mettre Monſeigneur tout au haut; cependant il ſe radoucit à la vue d'un tonneau de vin rare, dont Farinette lui fait préſent. Séduit par ſes agaceries, il conſent à lui rendre ſon argent, & il accepte ſon vin à condition que le même jour ils en boiront enſemble tête-à-tête; après quelques façons, la Meûniere y conſent. Dutaillon chante ſon bonheur

sur l'air de l'Arriette Italienne, *Spera Forsan*, &c. & la finit par une ronde générale. Cet acte est la Parodie de celui de *Cléopâtre & de Marc-Antoine*

ACTE II.

Le théâtre représente un Jardin, au-dessus de la porte duquel est écrit en gros caractere : *Jardin de l'Arquebuse.*

Eglé seule, sur l'air *des Sabotiers Italiens.*

Loin d'écouter l'ardeur
 De mon cœur,
Que n'avais-je d'un Trompeur,
 Peur ?
N'ai-je pu dans ses yeux
 Lire mieux ?
J'étais de si bonne foi,
 Moi;
 De ses sermens
 Fréquens,
Je doute long-tems;
 Je cede enfin
A mon malheureux destin.
 Funeste jour !
Ah ! cruel amour,
Tu me réservais ce trait,
 Prêt.

Lisette, amie d'Eglé, l'exhorte en vain à prendre un nouvel Amant, & à oublier l'infidélité de Visembrette, Chevalier Gascon; Eglé en demeure toujours inconsolable. Visembrette arrive avec Pezenas; Eglé sort pour l'écouter, & elle entend avec peine l'éloge de l'inconstance que ne cesse de faire Visembrette, en annonçant qu'il a aimé trois différentes femmes depuis Eglé, & qu'il vient de donner son cœur à Nanette. Eglé revient faire les reproches les plus vifs à Visembrette, qui la reçoit en Petit-Maître; elle le quitte en voyant la porte du Jardin s'ouvrir, d'où l'on voit sortir les Chevaliers de l'Arquebuse deux à deux, armés de fusils, portant des drapeaux, & un blanc couronné de lauriers. La marche commence au son des trompettes, timbales, tambours, fifres, &c. Les Chevaliers sont ornés de rubans, & suivis de Coureurs & de Sauteurs, qui viennent tous faire compliment à Visembrette, sur le prix de l'Arquebuse qu'il a remporté. Nanette qui vient ensuite à la tête de jeunes Paysannes, acheve le triomphe de Visembrette, en lui présentant une couronne de laurier.

Nanette vient lui dire que l'on va célébrer ſa gloire au ſon des muſettes & au bruit des trompettes tout à la fois.

VISEMBRETTE.

Ah ! point de Muſettes,
Je veux des trompettes,
Si j'ai le choix.

La marche recommence ; Viſembrette ſe place ſous les drapeaux, & s'en va au bruit des trompettes, tambours & timbales. Le Divertiſſement finit l'acte qui eſt celui de Tyrtée.

ACTE III.

Le théâtre repréſente un beau Jardin, où l'on a préparé une fête ; le Jardin eſt en avant d'une jolie Maiſon de Campagne qui donne ſur le Petit Bezons, où il y a une foire.

Cenie ouvre la ſcène avec Martin, à qui elle avoue ſon penchant pour Damon, dont elle eſt également aimée. Ce Damon eſt un homme de condition qui s'eſt déguiſé en Valet, & eſt entré au ſervice de Cenie, pour découvrir ſi elle n'a point d'autre inclination.

Cenie l'appercevant ſous un habit de livrée, dit à Martin de ſe retirer, parce qu'elle veut éprouver Damon & le forcer à rompre le ſilence, en feignant de l'amour pour un autre; elle s'éloigne un peu & fait ſemblant de ſe promener.

DAMON, *dans l'éloignement.*

AIR: *D'Isbé.*

Ah, quelle eſt belle!
Puis-je approcher?
L'Amant fidele
Doit-il ſe cacher?
Tendre & ſincere,
Pourrais-je, hélas!
Encor me taire?
Non, non, volons ſur ſes pas.
Ah, quelle eſt belle!
Puis-je approcher, &c.

CENIE, *indifféremment.*

AIR: *Ne m'entendez-vous pas.*

Vous venez à propos,
J'ai juſtement, la France,
D'un ſecret d'importance,
A vous dire deux mots.
Vous venez à propos.

AIR : *De s'engager, il n'est que trop facile.*

J'ai plusieurs fois remarqué votre zele,
Et je cherchais à vous entretenir.

DAMON.

Il n'en sera jamais de plus fidele ;
Dites un mot, je suis prêt d'obéir.

CENIE.

AIR : *Aimons-nous belle Thémire.*

Vous me serez nécessaire.

DAMON.

Parlez, pour vous que puis-je faire ?
Je n'aspire qu'à vous plaire.

CENIE.

Je veux. . . . Hélas !

DAMON.

Pourquoi cet embarras ?

CENIE.

AIR : *De mon Berger volage, j'entens le chalumeau.*

Jusqu'ici sans allarmes,
Dans le sein de la paix ;
De l'amour, de ses charmes,
J'ai bravé tous les traits ;

Mais d'une indifférence
Qui fit tous mes plaisirs,
L'amour, l'amour s'offense,
Et cause mes soupirs.

DAMON, *inquiet.*

AIR: *Quoi, vous partez sans que rien vous arrête.*

Quoi, vous aimez, voilà donc ce mystere.
Cenie, ô Dieux !

(*A part.*)

N'a point connu mes feux;
Et cet Amant,

(*A Cenie avec vivacité.*)

Sans doute a su vous plaire ?
L'amour sans doute a su le rendre heureux ?
Quoi, vous aimez ! voilà donc ce mystere ?
Cenie, ô Dieux ! n'a point connu mes feux.

CENIE.

AIR: *Si des Galans de la ville.*

L'aimable Dieu de Cythere
N'a pas toujours un bandeau;
Le choix qu'il a su me faire,
Me flatte autant qu'il est beau;
Mon Amant est son image,
Ce Dieu me dit de l'aimer;

Par ſon plus parfait ouvrage,
Puis-je ne pas m'enflâmer?
L'aimable Dieu de Cythere, &c.

Damon ne peut retenir ſon déſeſpoir, & avoue à Cenie la paſſion qu'il voulait lui cacher. Celle-ci convient qu'elle a donné lieu à cette témérité, qu'elle ne lui pardonne qu'à condition qu'il ira dès ce moment déclarer ſes ſentimens à celui qu'elle aime.

DAMON.

AIR: *Le Seigneur Turc a raiſon.*

Non, non, c'eſt trop m'outrager,
Ma rage eſt extrême.

CENIE.

Où courez-vous?

DAMON.

Me vanger.

CENIE.

Quoi du ſeul objet que j'aime?

DAMON.

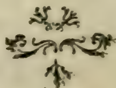
Il va tomber ſous mes coups.

CENIE.

Eh bien, cruel, vangez vous,
Vangez-vous . . . sur vous même.

Damon transporté de joie, se jette aux genoux de Cenie. Le théâtre change, il représente une illumination de toutes sortes de couleurs; le Spectacle finit par un Divertissement. Ce dernier acte est la Parodie de celui des *Amours de Catule & de Délie.*

Cette Parodie eut dix représentations; elle est de M. Gondaut, qui s'était déjà fait connaître avantageusement par les Bergers de qualité. Des occupations plus sérieuses l'ont empêché de continuer cette carriere; il est maintenant Secrétaire du Tribunal des Maréchaux de France.



LES FEMMES.

Comédie en un acte en prose, 2 Août 1753.

Le théâtre repréſente des côteaux, dont le bas eſt arroſé de quelques ruiſſeaux, on voit dans l'éloignement des hommes & des femmes occupés à travailler à la terre. Le Temple de la Folie paraît dans l'un des côtés ; un autel occupe le fond du théâtre ; il eſt couvert de fruits & de victimes. La premiere ſcène ſe paſſe entre la Folie & Arlequin. Ce dernier dit à la Folie que les hommes ont raiſon de ſe plaindre de leur ſort, & qu'il vaudrait mieux n'être pas, qu'exiſter & ſouffrir ; la Folie lui répond, que c'eſt la faute des hommes s'ils ſont malheureux, que la raiſon leur a été donnée avec la vie ; qu'ils ont dédaigné ſes conſeils, & que pour les en punir les Dieux les ont ſoumis à ſa puiſſance ; que lui, Arlequin, ne doit pas être ſi fâché que les autres, puiſqu'elle lui a donné la belle Pſiché. Arlequin replique à la Folie que Pſiché le refuſe. Pſiché arrive tout effrayée, en di-

sant à la Folie que tout est perdu ; que les hommes se révoltent contre les Dieux, sans être épouvantés du sort des Titans, & que loin de craindre la foudre, ils l'implorent, puisqu'elle peut terminer leurs maux. La Folie est fort embarrassée du parti qu'elle doit prendre ; Arlequin lui conseille de partir pour les Cieux, & la prie de le mettre du voyage ainsi que Psiché.

On entend un bruit confus & terrible, les hommes & les femmes qui travaillent dans le lointain, disparaissent ; la Folie se renferme dans son Temple ; Psiché veut la suivre, mais Arlequin l'arrête. Arlequin qui craint la fureur des hommes révoltés, parle en tremblant de son amour à Psiché, elle est également effrayée, & elle ne peut souffrir Arlequin ; cependant pour l'obliger à la secourir, elle lui promet de l'aimer, elle lui jure même qu'elle l'adore. Cela n'empêche pas Arlequin, qui est plus poltron qu'amoureux, de la laisser seule, il s'enfuit d'un côté du théâtre, & Psiché désespérée, fuit de l'autre. Un grand bruit, une symphonie vive annoncent les Hommes ; ils paraissent armés de haches, de massues & de débris d'arbres ; ils expriment par

une danſe terrible leurs noirs deſſeins ; ils ſe diſperſent dans les campagnes, détruiſent tout, & renverſent l'autel. La Folie revient, & menace les Hommes de la vengeance des Dieux, s'ils ne les déſarment pas par leurs remords. Les Hommes loin d'écouter la Folie, s'indignent de ſes diſcours, ils l'environnent en danſant, & la contraignent de rentrer dans ſon Temple, qu'ils embrâſent avec des torches allumées.

Le tonnere gronde, le fond du théâtre ſe couvre de nuages, qui s'entrouvent enſuite, & laiſſent voir dans les airs l'amour ſur un nuage de feu environné de Génies; les Hommes prennent la fuite ; la Folie ſort des ruines de ſon Temple. L'amour & ſa ſuite deſcendent rapidement ſur le théâtre. La Folie appercevant l'Amour, ne peut s'empêcher de rire de ce que le plus petit des Dieux eſt chargé du ſoin de leur vengeance ; l'Amour mépriſe les railleries de la Folie, qui alors affecte de prendre un ton ſérieux, & lui demande ſi c'eſt à l'Amour de détruire le genre humain ? La Folie implore en vain la clémence de l'Amour en faveur des hommes; l'Amour lui ordonne de diſparaître, & la Folie le quitte en faiſant de grands éclats

de rire. Alors les Génies arrivent, l'Amour leur ordonne de ſe préparer à ſeconder ſon courroux.

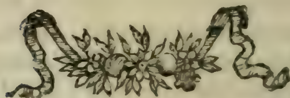
Dans le tems que les Génies s'excitent par une danſe vive à bien remplir ſes ordres, on entend une douce mélodie qui ralentit peu à peu leurs mouvemens, & enfin les rend immobiles ; une troupe de Femmes couvertes de feuillages & de fleurs, danſent au tour d'eux ; la vue de ces objets commence à adoucir l'Amour, & lui fait différer ſa vengeance ; les Génies paraiſſent vouloir ſe défendre des careſſes des Femmes, mais elles les enchaînent avec des guirlandes de fleurs, Pſiché paraît plus brillante que les autres Femmes, & après avoir danſé autour de l'Amour, elle l'enchaîne ainſi que ſes compagnes ont enchaîné les Génies. L'Amour ne peut réſiſter aux charmes de Pſiché ; il lui offre ſes hommages que Pſiché reçoit avec beaucoup de tendreſſe, cela donne lieu à une ſcène de galanterie, à la fin de laquelle l'Amour tombe aux genoux de Pſiché ; la Folie le ſurprenant dans cette poſture, vient lui apprendre que les Dieux ſont irrités de ſes lenteurs, qu'ils ont entendu ſon entretien, & l'ont chargée de venir l'interrompre ; l'Amour ſe trouve

dans une cruelle alternative ; d'un côté, il craint de perdre Pſiché, qui ne veut conſentir à ſon bonheur qu'à condition qu'il pardonnera aux Hommes ; de l'autre, il ne veut pas trahir la vengeance des Dieux ; dans cet état il prend la réſolution d'aller demander dans l'Olympe la grace de l'univers. La Folie qui s'eſt amuſée à ſes dépens, l'arrête, en lui diſant qu'il n'en eſt pas beſoin ; que le deſtin s'eſt rendu, qu'il fait grace aux Hommes en faveur des Femmes ; qu'il immortaliſe Pſiché, que Vénus veut leur donner une féte & les emmener enſuite dans les Cieux ; écoutez maintenant, ajoute la Folie, la ſuite de l'arrêt du deſtin. Les Hommes pour avoir été ſauvés par les Femmes qu'ils avaient outragées, ſeront à jamais ſoumis à leur puiſſance : elles les rendront heureux ou malheureux, ſuivant leur volonté, & peut être leur caprice; d'elles ſeules dépendra leur ſort ; s'ils leur réſiſtent quelquefois, ce ne ſera que pour céder enſuite avec plus d'éclat, & pour mieux cimenter leur pouvoir : enfin, elles partageront avec les Dieux les hommages de l'univers.

Les Génies ſortent, les Femmes les ſuivent, & Arlequin arrive bien ſurpris

de trouver Pſiché immortelle, & adorée par l'Amour. Il la réclame envain : l'Amour lui dit que Pſiché ne l'aime pas, & qu'à ſa place il lui donne la Folie. Ce marché eſt accepté, & la Folie prend Arlequin pour ſon Amant dans l'eſpoir que ſes ſingeries ſoutiendront ſon empire.

¶ Le ſujet de cette Piece parut très-ingénieuſement imaginé, & très-bien exécutée tant de la part de l'Auteur que de celle des Acteurs. C'eſt la premiere que M. Mailhol ait donnée au Théâtre Italien, elle y fut très-bien reçue, & eut dix-neuf repréſentations très-ſuivies.



BASTIEN ET BASTIENNE.

Parodie du Devin de Village, 4 Août 1753.

BASTIENNE ouvre la ſcène par un monologue, dans lequel elle ſe plaint de l'infidélité de Baſtien, par qui elle ſe croit entiérement abandonnée. Elle apperçoit Colas qui deſcend d'une coline en chantant & s'accompagnant de ſa cornemuſe ; comme elle croit ce Colas un grand Magicien, elle l'aborde pour le conſulter ſur ſes amours avec Baſtien, & au lieu d'argent dont elle manque, elle lui offre des boucles d'or fin pour le déterminer à la ſervir ; Colas la tient quitte pour un baiſer, qu'elle lui refuſe en diſant que tous ſes baiſers ſont à Baſtien, qu'elle les garde pour leur mariage. Colas raſſure Baſtienne à moitié, en lui diſant que Baſtien continue de l'aimer, mais que cependant il eſt infidele ; Baſtienne répond qu'elle ne veut point de partage. Colas lui apprend que Baſtien qui eſt coquet, n'a pu s'empêcher de rendre ſes hommages à la Dame du lieu, qui lui fait des pré-

ſens conſidérables ; il conſeille en même-tems à Baſtienne d'affecter auprès de lui de la gaité & de la légéreté pour le rendre conſtant. Baſtienne promet de ſuivre la leçon du Magicien ; Baſtienne eſt bien malheureuſe, elle a refuſé un Financier, un petit Colet qui voulait la faire ſa Gouvernante, pour n'écouter que Baſtien qu'elle adore ; elle prend la réſolution de paraître coquette, & de faire ſemblant de fuir ſon Amant ; elle quitte enſuite Colas en lui faiſant d'humbles remercimens de ſes bons conſeils. Colas, reſté ſeul, rit de la ſimplicité & de l'ingénuité de Baſtienne, qui ne reſſemble pas à tant de filles de Paris qui en revendent à leur mere. Baſtien s'échappe des bras de la Dame du Château, & vient trouver Colas pour ſavoir des nouvelles de ſa Baſtienne. Colas lui aſſure qu'elle a fait un nouvel Amant qui eſt gentil au poſſible. Baſtien en eſt déſeſpéré, & conſulte Colas ſur la maniere dont il s'y prendra pour r'avoir ſa belle ; Colas tire de ſa beſace un livre de la Bibliothèque bleue, & fait en liſant, pluſieurs contorſions qui font enfuir Baſtien : il revient un peu après, & Colas lui conſeille myſtérieuſement de prendre un air galant,

lánt, & de n'être pas un ignorant dans le tête à tête avec Baſtienne, ſinon il lui déclare qu'il la perdra pour jamais. Baſtien eſt bien inquiet de la maniere dont il s'y prendra; la timidité le ſaiſit en appercevant Baſtienne; il ſe détermine cependant à lui parler, ce qu'il fait d'un air très-niais; Baſtienne lui répond ſur le même ton; l'amour réciproque qu'ils reſſentent les échauffe inſenſiblement.

BASTIENNE.

AIR: *Des niais de Sologne.*

Non infidele
Cours à ta Belle,
Soins ſuperflus,
Non Baſtien, je n'vous aîme plus

BASTIEN.

A la bonne heure.
Tu veux que je meure;
Eh bien, je vais...
Du hamiau ſortir pour jamais.

BASTIENNE.

L'ingrat me quitte.

BASTIEN.

Oui, tout de ſuite;

Voudrais-tu donc
Que j'aillions comm'ça sans façon,
Etre de ton joli Monsieur,
Le Serviteur ?

BASTIENNE.

Bastien, Bastien.

BASTIEN.

Vous m'appellais.

BASTIENNE.

Vous vous trompais ;
Quand j'te plaisais,
Dam', tu m'plaisais.

BASTIEN.

La belle merveille !
Quand tu m'aimais,
Moi j't'aimais.

(Ensemble.)

Tu me fuis ; va, je te rends la pareille ;
Deviens volage,
Je me dégage
D'un autre amour,
J'prétendons tâter à mon tour ;
Nouviau ménage
N'est qu'avantage,

Et chacun m'dit,
Que ça réveille l'appétit.

BASTIEN.

Quoique l'on prise,

BASTIENNE.

Quoique l'on dise,

BASTIEN.

Ces grand'Maîtresses,

BASTIENNE.

Des grand'Maîtresses,

BASTIEN.

Si tu voulais,

BASTIENNE.

Si tu voulais

(Ensemble.)

Renouer nos amours,
Je te pourrais

BASTIEN.

Toujours aimer.

BASTIENNE.

Aimer toujours.

BASTIEN.

Rends-moi ton cœur;

Fais mon bonheur ;
Viens dans mes bras.

BASTIENNE.

Hélas !
Qu'il est charmant
De faire un heureux dénouement !

(*Ensemble.*)

Va, je m'rengage,
Et sans partage,
Tian, v'la ma foi.

BASTIEN.

Ton cher Bastien est tout à toi.

BASTIENNE.

Ta chere Bastienne est toute à toi.
Plus de langage,
De verbiage ;
A nos dépens
Ne faisons pas rire les gens.

Colas revient voir Bastien avec Bastienne, & un chœur de Paysans & de Paysannes chante leurs amours.

Madame Favart a eu part à cette piece qui est de M. Harni, que d'autres succès ont depuis fait connaître avantageusement ; celui de la parodie

dont nous venons de donner l'extrait, eſt un des plus complets qu'on ait vus au théâtre Italien. Elle eut 30 repréſentations avant le voyage de Fontainebleau, & autant après le retour. C'eſt dans l'habillement ſimple de ce rôle, que l'on a gravé le portrait & immortaliſé les graces naïves de cette aimable Actrice.

Gratis.

Le 18 Septembre 1753, les Comédiens donnerent *gratis*, en réjouiſſance de la naiſſance de Monſeigneur le Duc d'Aquitaine, les Brouilleries nocturnes, Comédie Italienne, en deux actes, & le retour d'Arlequin, qui fut ſuivi des Maſques de Bezons, Pantomime, & du Ballet des Savoyards.



BRIOCHÉ,

OU L'ORIGINE DES MARIONETTES.

Parodie de Pigmalion, 26 Septembre 1753.

LE théâtre repréſente l'Attelier où Brioché faiſait ſes Marionnettes ; on en voit pluſieurs paquets de toute eſpece, attachés en différens endroits. Sur une table au milieu de l'Attelier, eſt une petite Marionnette debout, attachée ſur un chevalet de Sculpteur. Brioché ouvre la ſcène par un monologue, dans lequel il déplore ſes malheurs ; il a commencé par être pris en Suiſſe pour un ſorcier, & il l'a échappé belle. Il devient enſuite amoureux d'un objet inſenſible, d'une Marionnette qu'il voudrait bien animer, mais la choſe eſt impoſſible. Dans le moment que Brioché s'approche de cette Marionnette pour la faire mouvoir, on entend une ſymphonie qui eſt alternativement vive & tendre ; le théâtre devient plus éclairé. D'où vient cet éclat nouveau, s'écrie Brioché ? & croyant s'apperce-

voir que la Marionnette s'anime ; il s'imagine être dans l'erreur d'un ſonge, ou que l'amour lui a troublé la cervelle. Effectivement la Marionnette lui parle, & lui répond. Brioché en eſt tranſporté ; il déclare ſes feux à la Marionnette, qui ſent autant de trouble & autant de joie que lui.

BRIOCHÉ.

AIR : *A notre bonheur l'Amour préſide.*

Pour moi l'amour fut un badinage,
Je ne cherchais que l'amuſement ;
Je regardais comme un eſclavage,
Et la conſtance & le ſentiment.
A mille objets je rendais les armes ;
Mais jaloux des charmes
De ma liberté,
Sans m'embarraſſer d'être perfide,
Je n'avais pour guide
Que la volupté.
Pour m'enchanter il fallait tes charmes,
Tu fis naître mes premiers ſoupirs ;
L'Amour vengé vient ſécher mes larmes,
Et t'anime enfin pour mes plaiſirs.
A toi, pour jamais mon cœur s'engage ;
A l'amour volage,
Je rends ſon bandeau ;

Pour ne plus voler de Belles en Belles,
J'ai changé ses aîles
Contre son flambeau.



Autre couplet de Brioché, sur l'air : *Et j'y pris bien du plaisir.*

Ah ! que j'ai l'ame ravie !
L'amour comble mon desir ;
De sa puissance infinie
On voit naître le plaisir ;
Tu seras toujours chérie ;
Que tes jours vont s'embellir !
De lui tu tiendras la vie,
Et de moi l'art d'en jouir.



On entend un grand bruit de tonnerre. Brioché & la Marionnette ont également peur, & dans le tems que Brioché invoque l'Amour, & le conjure de se montrer le pere de la Marionnette, la Folie paraît & dit que c'est à elle qu'elle doit la vie & à Brioché, qu'elle prendra soin de l'éducation de sa fille qu'elle lui accorde en mariage.

Cette parodie eſt de M. Gaubier, ancien Valet de Chambre du Roi ; elle réuſſit aſſez mal à la premiere repréſentation ; un des amis de l'Auteur lui ayant demandé comment un homme d'eſprit comme lui avoit pu faire une ſi mauvaiſe Piece, il répondit qu'il y avait long-tems que le public l'ennuyait en détail, & qu'il avait voulu le raſſembler pour le lui rendre une bonne fois. Elle reprit cependant un peu, & eut huit repréſentations.

DEBUT DE Mlle. CATINON.

Le 20 Décembre 1753, la Demoiſelle Foulquier, maintenant Madame Riviere, mais plus connue ſous le nom de Catinon, débuta par le rôle d'Angélique dans *la Mere confidente,* enſuite par celui de Silvia de *la Double inconſtance,* dans lequel elle n'eut pas un ſuccès moins complet & moins mérité par la décence de ſon maintien & les graces naturelles de ſa déclamation ; perſonne n'ignore qu'elle joint à ce talent celui de la danſe qu'elle poſſede dans un degré ſupérieur.

Il eſt dit dans le Mercure de Mars

17[illegible]0, que cette même Actrice, âgée alors de dix ans, débuta dans la petite Comédie des Débuts; mais je ne puis assurer ce fait n'en ayant trouvé aucune trace dans les registres de la Comédie Italienne, d'autant plus qu'il se trouve une contradiction sur l'âge de cette Actrice, qui avait quinze ans à son véritable début en 1753.

LA REVUE DES THÉATRES.

Comédie en un acte, en vers, 22 Décembre 1753.

La Critique ouvre la scène; elle est assise, ayant devant elle une table chargée d'Opéra, de Tragédies & de Comédies modernes, & après avoir lû pendant quelques minutes, elle dit :

Je crois qu'à m'ennuyer, tout l'Univers conspire;
C'est bâiller trop long-tems, Messieurs, faites-moi rire,
Et pour y réussir, écartez de ces lieux
Ces drames décousus, ces Héros ennuyeux,
Dont le triste bon - sens confiné dans des rimes,

Au bruit de mes sifflets s'évapore en maximes.
Quel Dieu vient déranger l'ordre de ce pays?
Le Goût qu'on adorait autrefois dans Paris,
Expire abandonné dans sa propre Patrie;
Des Français inconstans quelle est donc la manie?
Les verrons-nous encor bizarres & légers,
Protéger follement les travers étrangers?
Et du tendre Quinault dédaignant le génie,
Préférer à ses vers les farces d'Italie?
C'en est fait, je prétens ramener aujourd'hui
Un Peuple qui lui seul doit être son appui.
De ce hardi projet je conçois l'importance;
Corriger un Français passe la vraisemblance,
Je le sais; mais enfin dans l'état où je suis,
Je dois tout hasarder pour chasser mes ennuis.
Quelqu'un entre, voyons.

C'est la Mode, elle commence par persiffler, & elle se met ensuite à raisonner & à moraliser; elle fait après une satyre générale des goûts & des mœurs de Paris, & elle finit par entrer dans le dessein de la Critique; elle demande à cet effet audience pour les Comédies & pour l'Opéra; cette audience accordée, la Mode s'en va. La Comédie arrive en habit de deuil, garni de faux

brillans ; la Critique ne peut la rêconnaître, elle est déguisée sous l'habit de la veuve de Moliere (1). Dans cette scène tous les genres de comique qui ont été introduits au théâtre depuis la mort de ce célebre Auteur, Renard, seul excepté (2), sont impitoyablement critiqués. Les Acteurs ne sont pas plus épargnés ; il est question de remédier à de si grands défauts, & pour en trouver les moyens, la Comédie dit à la Critique qu'elle va sur son tombeau consulter son époux.

La CRITIQUE, *seule.*

Puisse-t-il, favorable au dessein qui m'inspire,
Rétablir en ces lieux la gloire & son empire ;
Et nous vengeant enfin de ses froids successeurs,
Au moins pour le jouer, nous créer des Acteurs.

Un Acteur tragique survient avec Oripeau son Confident, tous deux habillés à la romaine ; cet Acteur s'ex-

---

(1) Cette pensée vient d'être rajeunie dans Esope à Cythere.

(2) Le Critique aurait bien dû comprendre la Métromanie dans cette exception.

prime d'un ton guindé & outré. La Critique veut le ramener au naturel, mais ses efforts sont vains, & la Critique ne peut s'empêcher de dire :

Quoi que je fasse, un jour ne suffira jamais
Pour ramener au vrai des Acteurs indiscrets
Dont le jeu ridicule affermi par l'usage,
Du Public indulgent a gagné le suffrage.

La Comédie Italienne succede à l'Acteur tragique. La Critique déclame contre les Parodies d'Opéra qui se sont emparées du Théâtre Italien, & qui y ont détruit tous les genres de comique. Ces Parodies, ajoute la Critique, ne sont que de froides & tristes élégies, & il n'y est question que de bergeries doucereuses, qui affadiraient la Nation Françaife si elle continuait a s'y accoutumer. Les farces Italiennes sont aussi fort décriées dans cette scène. La Comédie Italienne se retire pour faire place à l'Opéra, qui arrive en chantant; après qu'il a cessé de chanter, il fait faire quelques pas à des Danseurs & à des Danseuses qu'il a amenés avec lui.

LA CRITIQUE.

Quel dessein s'il vous plaît vous amene ?

Une DANSEUSE.

Nous venons pour allonger la scène ;
Madame, permettez qu'à l'aide de ces bras,
Je tire en ce moment un Auteur d'embarras. (1)

La CRITIQUE.

Fuyez, ou redoutez l'excès de ma colere,

(*Les Danseurs sortent.*)

Tous ces jeux déplacés, indignes de me plaire,
Bannissent l'intérêt & blessent la raison.

L'OPÉRA.

Sans l'art de mes Danseurs, verriez-vous Titon
Triompher en Héros, des sons de Pergolese,
Et rétablir l'éclat de la scène Françaife ?

La CRITIQUE.

Dans ce triste concours de musique & de chant,

---

(1) Le Parterre mécontent de voir fronder avec si peu de ménagement des Pieces qui faisaient ses délices, n'eut pas pour celle-ci plus d'indulgence que son Auteur n'en avait pour les autres ; il saisit cette plaisanterie & l'applaudit à tant de reprises, qu'il ne fut pas possible d'aller plus loin.

Quel parti prenez vous ?

L'OPÉRA.

Le parti de l'argent.

Mais par un sort fatal qu'à peine je puis croire,
Je perds depuis trois ans ma fortune & ma gloire,
Tantôt pour les bouffons, & tantôt pour Lulli,
Je suis prêt à périr malgré ce double appui.

La CRITIQUE.

On peut remédier au danger qui vous presse.

L'OPÉRA, *en chantant.*

Parlez, que faut-il faire, adorable Princesse ?

La CRITIQUE.

De vos Auteurs fameux connaissant les beautés,
Remettre avec plus d'art ces Poëmes vantés,
Dont à juste raison le Théâtre s'honore.

L'Opéra répond qu'Armide, Atis, & vingt autres chefs-d'œuvres tomberaient à présent, & la Critique combat un préjugé aussi ridicule. La Mode revient avec Mademoiselle Ballarini, jeune Italienne qui est propre à tout ; elle sait chanter, danser,

parler & quelquefois se taire : elle chante un air de Lulli, ensuite une Ariette Italienne ; elle danse le gracieux, elle saute, elle danse la Pantomime : enfin elle tient tout ce qu'elle a promis. La Critique est enchantée de tant de talens, mais elle ne peut être d'accord avec Mademoiselle Ballarini sur la prééminence de la musique Italienne, & il y a entr'elles un grand débat sur les deux musiques. La Critique a beau vanter le dernier succès d'Atis à la Cour de Louis, Mademoiselle Ballarini reprouve cet Opéra qui est trop sérieux, & elle finit par ces quatre vers :

Pour moi lasse à la fin de votre dignité,
Sans attendre à Paris le retour de l'été,
Pour ne plus applaudir à tout ce qui m'ennuie,
Je revole à l'instant au sein de ma patrie.

Cette Piece-ci fut jugée un peu trop sevérement ; elle est de Chevrier mort depuis quelques années, après s'être fait connaitre par plusieurs Ouvrages qui ont fait plus d'honneur à son esprit qu'à son cœur.

*

LE RETOUR DU GOUT.

Comédie en un acte, en vers libres, 25 Février 1754.

LA premiere Scène eſt entre le Goût mis a la Françaiſe, & Mercure ayant ſon caducée à la poche gauche de ſon habit. Mercure demande au Goût la cauſe de ſon retour à Paris: Le Goût lui apprend qu'Apollon lui a ordonné de revenir dans le ſéjour qu'il avait choiſi depuis ſi long-tems, & de s'y fixer pour jamais : il dit à Mercure qu'il a beſoin de ſon ſecours pour briller davantage.

J'ai toujours de ta voix admiré les accens ;
Ce ſoir on me donne une fête ;
Si tu veux la rendre complette,
Viens l'embellir par tes talens.

MERCURE.

J'obéirai, Seigneur ; mais un ſeul point m'arrête.
Quel genre voulez-vous ? Italien ? Français ?

Le GOUT

A l'aide de tes ſoins, tout eſt ſûr du ſuccès ;
Fuis cependant la rapſodie
Du chant guindé de l'Italie.

MERCURE.

Un morceau triomphant vous fera bien juger
Qu'en me prêtant à la chimere,
Que malgré vous on prétend protéger,
J'aſpirais moins à plaire
Qu'à pouvoir corriger.
Mais corriger le monde eſt une étrange af-
faire ;
Bon ſoir.

Un Marquis vient remplacer Mercure ; c'eſt un Petit-Maître qui ne peut parvenir à ſe ruiner : le Goût a beau lui en indiquer les moyens, le Marquis les a tous épuiſés ; le ſeul qui lui reſte, eſt de payer ſes dettes ; mais il ne peut s'y réſoudre.

La troiſieme ſcène eſt entre le Goût & l'Art ; elle renferme une Critique générale des ridicules de Paris.

Artémiſe, femme ſinguliere, ſuccede à l'Art ; le Goût fait ſemblant d'en être amoureux, & ſe mocque

d'elle. Artémiſe jouant le ton paſſionné, feint de ſon côté d'aimer le Goût, mais ils s'apperçoivent bientôt qu'ils veulent réciproquement ſe tromper, & ils ſe quittent ſans ſe regretter :

Le Goût qui aurait beſoin d'être conſolé de la fauſſété d'Artemiſe, eſſuye encore un aſſaut plus violent dans la converſation d'un vieux Gaſcon, qui lui raconte toutes les fadaiſes du tems où il croit avoir vécu.

Il ne fallait pas moins qu'un bouffon pour tirer le Goût de ſon aſſoupiſſement ;

Le BOUFFON.

S'il eſt vrai qu'en ces lieux vous réparez les
torts,
Je viens, Seigneur, au nom de l'Italie,
Me plaindre de l'ignominie
Dont on accable mes accords.
Depuis un an chacun me parodie,
Du théâtre riant, où brille la folie,
J'approuvai les premiers efforts ;
Mon indulgence augmente la manie.
Depuis huit jours le Théâtre Français,
De ſes Auteurs abjure le génie,
Et dans le bas cherchant quelque ſuccès,

Se contrefait & m'estropie.

Le GOUT.

Croyez-vous mieux valoir que notre Tragédie ?
Souffrez tout bas, & ne vous plaignez point.

Le BOUFFON.

L'affront est trop sanglant, & le coin de la Reine,
D'accord avec moi sur ce point,
Doit contre ce théâtre exciter votre haine.
De ce coin triomphant on connaît le pouvoir ;
Dans tout Paris son goût me prône,
Et son argent me fait valoir.

Le GOUT, *souriant.*

Qu'importe le moyen, pourvu qu'on vous couronne ?
Encore un coup, bravez les cris
De l'ennemi qu'on vous oppose.

Le BOUFFON.

Quoi, vous souffrez qu'en prenant mes habits. . . .

Le GOUT.

Il fallait bien qu'ils prissent quelque chose ;
Ne pouvant imiter vos sons & votre accent,

Ils ont pensé qu'ils devaient, sans scrupule,
Substituer au défaut du talent,
De vos habits la charge ridicule.

Le BOUFFON.

Deux Auteurs que je paye, & qui m'estiment fort,
Voulaient pour me venger, lâcher quelques brochures;
Mais Paris est si las . . . . . si las de ces injures,
Que j'ai dû modérer l'ardeur de ce transport.
Pour terrasser une injuste critique,
Je vais dans un morceau brillant,
Justifier notre Musique;
Attention, Seigneur, le début est frappant.
(*Il chante.*)
Après cet air heureux où brille le génie,
Souffrirez-vous encor qu'on fronde nos accens?

Le GOUT.

Que je les aimerais au sein de l'Italie!

Le BOUFFON.

En louant ainsi nos talens,
Votre bonté nous congédie;
Accablés de satyre, & pleins de Partisans,
Nous allons en chantant, revoir notre Patrie.

(*Il chante un autre air après lequel il sort.*)

Le GOUT.

Le départ des Bouffons annonce mon retour.

Mercure revient trouver le Goût ; & après lui avoir annoncé un divertissement brillant pour célébrer son triomphe, il chante les paroles suivantes ;

Du Dieu du Goût célébrons le retour ;
Son ennemi vaincu lui céde la victoire,
Et Paris dans cet heureux jour,
Va lui devoir ses plaisirs & sa gloire.
Aimables jeux qui me suivez partout,
Préparez une brillante fête ;
Célébrer le bon goût,
C'est chanter sa propre conquête.

La réussite de cette Piece qui eut quatorze représentations, dut consoler Chevrier du mauvais succès de *la Revue des Théâtres*. Celle-ci contient une Critique des Adieux du Goût, Comédie en un Acte en vers, donné le 13 Fevrier précédent au Théâtre Français par Messieurs Pattu & Portelance avec un médiocre succès.

LES JUMEAUX.

Parodie en trois actes en Vaudevilles, de la Tragedie Lirique de Castor & Pollux, 9 Mars 1754. (1).

BABET ouvre la Scène avec Manon sa confidente, qui la félicite du plaisir que doit lui causer le Mariage de sa sœur Thérese, qui épouse Olibrius, jeune Capitaine du voisinage. Babet ne reçoit ce compliment qu'avec un médiocre plaisir, parce qu'elle sait que sa sœur déteste Olibrius, & est en secret sa rivale dans l'amour qu'elles ont toutes deux pour Jolicœur, qui n'est que simple Dragon, & frere de mere seulement d'Olibrius; cependant Babet a quelques espérances, parce que M. Grincé, Capitaine de Jolicœur, aime aussi sa sœur Thérese & pourra bien l'enlever le jour de sa noce. Après cette exposition, Babet congédie, de même

(1) La scène est près du Château de Bras-de-Fer, & de la Garnison de Jolicœur. Le théâtre représente un lieu orné pour des nôces.

que dans l'Opéra, ſa Confidente qui ne doit plus reparaître : reſtée ſeule, elle fait comme de raiſon une invocation à l'Amour qu'elle prie de favoriſer ſes deſſeins ; mais comme elle ne compte pas moins ſur le pouvoir de ſes charmes, que ſur celui du Dieu de Cithere, elle tire un miroir de ſa poche, rajuſte ſa parure, met une mouche aſſaſſine & ſort en voyant arriver ſa ſœur Thérèſe qui prévoit qu'elle aura bien de la peine à tenir le ſerment qu'elle va faire à un Epoux qui n'eſt pas ſon Amant.

Jolicœur, cet Amant qu'elle aime, & dont elle eſt aimée, vient lui faire ſes adieux d'une maniere aſſez gaie ; après quelques couplets convenables à leur ſituation, Jolicœur ſe diſpoſe à partir, ſatisfait de ſavoir qu'il eſt aimé de ſa maîtreſſe & plaint de ſon frere : celui-ci arrive & paraît d'abord furieux de ſurprendre ſon frere avec ſa prétendue ; mais il s'adoucit bientôt : & la crainte du ſort commun aux Epoux le détermine à céder Thérèſe à ſon frere, ce qu'il ſemble ne faire que par un mouvement de généroſité parce qu'il faut ſavoir ſe faire honneur de tout ; les Amans ſe livrent

à

à la joie ; mais la Terreur, Soldat d'Olibrius, vient leur apprendre que Grincé s'avance pour enlever Thérese ; Jolicœur & Olibrius courent aux armes. Les femmes de la Noce emmenent Thérese. Grincé & sa suite repoussent Jolicœur & les autres qu'il a rassemblés ; mais Olibrius r'allie ses Gens qui repoussent à leur tour, & le premier acte finit par ce combat.

Au second acte le théâtre représente l'extérieur de la prison éclairée par des lanternes. Thérese seule & en habit de deuil s'avance à pas lents, & parodie ainsi le fameux Monologue *Tristes aprêts, pâles le flambeaux.*

AIR: *Approchons, Vesta repose.*

Faible éclat, lanternes,
Ternes,
Astres de ces noirs cachots,
Tristes fallots,
En rendant moins sombre,
L'ombre,
Vous en redoublez l'horreur,
Malgré ma peur,
Pleurons ici Jolicœur, &c.

Babet arrive & se flatte de tirer Jolicœur de prison, parce que le Geo-

lier est amoureux d'elle, mais elle ne veut travailler à la liberté de Joli-cœur, qu'à condition que Thérese lui cédera les prétentions qu'elle a sur lui ; Thérese y consent & l'on entend une fanfare qui annonce l'arrivée d'Olibrius : il paraît, il apprend aux deux sœurs la victoire qu'il vient de remporter sur Grincé, & ses amis qui le suivent, chantent sa gloire à grand chœur.

THERESE.

AIR: *Je ne dois plus feindre.*

S'annoncer par une fanfare !
Vous avez le cœur bien barbare ;
Au lieu d'avoir la larme à l'œil,
Du malheur de votre cher frere.

OLIBRIUS.

Et vous, pourquoi vous mettre en deuil ?
Cet habit ne vous convient guere.

AIR: *Comme un Coucou.*

Etait-il votre époux ?

THERESE.

O, Dame !
Il était mon Amant chéri.

OLIBRIUS.

Cela suffit-il ?

THERESE.

Une femme
Porte bien le deuil d'un mari.

Olibrius ne demande pas mieux que de remplacer ſon frere, & ſe propoſe à Thérefe qui lui reproche d'oublier en ce moment l'amitié qu'il a jurée à ſon malheureux frere. Olibrius s'en excuſe par force; maximes d'Opéra qui ne ſéduiſent point Thérefe. Olibrius la voyant inébranlable, reprend ſa générofité, projette d'aller trouver Bras-de-fer ſon pere & d'employer ſa protection pour tirer ſon frere de priſon.

OLIBRIUS.

AIR: *Nous autres bons Villageois.*

Comptez ſur un prompt effet,
Il faut s'en réjouir d'avance;
Vous allez voir un Ballet.

THERESE.

Ah! grands Dieux! quelle extravagance,
Quand votre frere eſt en priſon!

OLIBRIUS.

Je crois, parbleu, qu'elle a raiſon;

Allons, Messieurs, retirez-vous,
Elle a plus de bons sens que nous. *Bis.*

Il sort, & Thérese le suit après avoir chanté encore un Monologue en l'honneur de l'Amour.

Le théâtre représente un salon qui sert d'entrée à l'appartement de Bras-de-fer. Olibrius s'y présente, un Laquais lui en refuse la porte, un autre Laquais annonce ainsi son arrivée :

AIR : *Or écoutez, honorable assistance.*

Monseigneur vient, que tout tremble & frémisse,
Il ne paraît que la canne à la main ;
Et lorsqu'il sort, son plus doux exercice,
Est de rosser ceux qu'il trouve en chemin, &c.

Olibrius est avec raison scandalisé de la maniere dont cet insolent Valet annonce son pere. Les portes du salon s'ouvrent & l'on voit un riche appartement d'où sort Bras-de fer. Olibrius le prie de sauver son frere auquel il apprend qu'il lui a cédé sa Maitresse, qui lui répond par ce couplet critique ;

AIR : *Dans le fond d'une écurie.*

Sur ce grand trait de noblesse,
Réfléchissons un moment ;

L'un en cédant sa Maîtresse,
Se montre un mauvais Amant,
Et l'autre mauvais ami,
S'il reçoit la politesse ;
Faible Amant, mauvais ami,
A vous rien ne m'intéresse ;
Faible Amant, mauvais ami,
Ne sont Héros qu'à demi.

Cependant il consent à la demande que lui fait son fils, mais à condition qu'il ira se rendre en prison à la place de son frere. Olibrius y consent; cependant Bras-de-fer lui ordonne avant d'exécuter sa généreuse résolution, d'être témoin des plaisirs qui sont réservés aux gens de qualité. Des Danseuses & des Chanteuses de l'Opéra paraissent, l'entourent & font briller à l'envi leurs talens divers ; mais envain elles essayent de le tenter, il s'échappe, fort brusquement & le second acte finit de même.

Le théâtre représente l'extérieur de la prison, & le guichet. Babet vient pour exécuter le projet qu'elle a formé au second acte. Olibrius arrive dans le même dessein. Il s'avance vers la porte de la prison. Plusieurs Geoliers, dansant avec des trousseaux de clefs à la main, lui en ferment le passage. Olibrius

met l'épée à la main, les chaſſe, ils ſe ſauvent dans la priſon où il les ſuit & entre avec eux. Babet à la fin laſſe de courir après un ingrat, renonce tout d'un coup à ſes projets, ainſi qu'à ſon amour & ſort d'un autre côté.

Le théâtre repréſente le préau de la priſon, on voit au fond des grivois & des grivoiſes autour de pluſieurs tables buvant & chantant la chanſonnette; d'un autre côté Jolicœur déplore ſon triſte ſort, mais Olibrius paraît, l'embraſſe, le conſole, lui apprend qu'il vient briſer ſes fers & à quelle condition il a obtenu ſa liberté; Jolicœur qui n'eſt pas moins généreux, la refuſe à ce prix; mais il ſe rend bientôt lorſque ſon frere lui dit qu'il eſt attendu par Thérese. Il promet cependant de revenir bientôt & de s'arranger de maniere qu'ils pourront la voir chacun à leur tour; il ſort d'abord pour prendre le ſien.

OLIBRIUS.

AIR: *Je vais revoir ma charmante Maîtreſſe.*

Il va revoir ſa charmante Maîtreſſe;
J'ai tout cédé, tréſor, tendreſſe,
Ce trait doit paraître un peu fort;

Par l'excès d'un plus rare effort,
Je cede encor, honneur, noblesse ;
Est-ce grandeur, est-ce faiblesse ?
Je pourrais bien avoir tort. *Bis.*

Le théâtre change encore & représente un paysage agréable ; on voit Jolicœur & Thérese qui reproche à cet Amant le peu d'empressement & de joye qu'il montre en la revoyant ; mais il lui apprend la cause de la tristesse qui empoisonne son bonheur.

JOLICŒUR.

AIR : *Tout roule aujourd'hui dans le monde.*

Mon frere de trop bonne grace,
De ma prison m'a fait sortir ;
Il y veut rester à ma place,
Je ne dois pas y consentir ;
Mon cœur brûlait d'impatience
De vous dire un petit bon jour,
Je vous ai fait ma révérence,
Et je vous quitte sans retour.

THERESE.

AIR : *Ne pensez pas Pierrot bon drille.*

Ton frere, pour briser ta chaîne,
A fait tantôt grand bachanal ;

Ce n'était pas beaucoup la peine,
Pour en profiter auſſi mal.

On entend un bruit de Tambours; Thérefe eſt effrayée, elle s'évanouit, mais elle revient à elle en entendant un fifre qui joue un air agréable; il annonce Bras-de-fer qui deſcend de ſa chaiſe de Poſte & apprend aux Amans qu'il vient d'obtenir de la Cour la grace de Jolicœur & l'agrément d'une compagnie de Dragons, qu'Olibrius & Jolicœur commanderont tous deux alternativement par ſemeſtre.

BRAS-DE-FER.

Air: *Temple que je bâtis en l'air.*

Vous pouvez tous deux vous unir.

JOLICŒUR.

Non, je cours délivrer mon frere.

BRAS-DE-FER.

Tous vos ſoucis doivent finir,
Mon crédit l'a tiré d'affaire,
Pour jamais je vous réunis tous.

THERESE.

Enfin j'aurai donc un époux.

Les Dragons arrivent & célébrent

la réception de leur nouveau Capitaine par une Danse que termine la ronde suivante.

L'autre jour à la Garnison,
Je fis rencontre d'un tendron,
De mine assez friponne;
J'lui dis, bon jour la p'tit' Mignone,
En la saluant fort joliment,
Ratapatapan, ratapatapan, ratapatapan, ratapatapan,
A la Dragone.



Elle était avec un Rival,
Qui voulait faire le brutal;
J'n'aimons pas qu'on m'raisonne,
Entre deux yeux le regardant,
Je lui flanque un moule de gant;
Ratapatapan, &c.



A la garde j'entends crier,
Mais moi que rien n'peut effrayer,
De près je le talonne,
Et de sa fuite fort content,
A la Bell' je r'viens à l'instant.
Ratapatapan, &c.



Je m'approchai pour l'embraſſer,
Elle voulut me repouſſer
En honnête perſonne ;
Mais quand un Tendron fait l'méchant ;
Il faut le m'ner tambour battant.
Ratapatapan, &c.



Tout d'abord, s'effaroucha,
Mais bien-tôt elle ſe fâcha ;
Car une fille eſt bonne,
El'me traita plus poliment,
Et je lui fis un compliment ;
Ratapatapan, &c.



Je lui demandai ſon bouquet,
Auſſi-tôt d'un p'tit air coquet,
La Belle me le donne ;
Et moi qui ſuis reconnaiſſant,
Je l'payai deux baiſers comptant,
Ratapatapan, &c.



Elle en demande encore autant,
J'lui dis mon Officier m'attend,
Et la retraite ſonne ;
Juſqu'au revoir la belle Enfant,

Et je pars d'un air triomphant;
Ratapatapan, &c.



Cette Parodie n'a peut-être pas toute la gaité qui fait le prix de ces ſortes d'ouvrages ; on peut auſſi lui reprocher que les décorations, ainſi qu'à l'Opéra, n'y font pas le moindre rôle ; mais on ne peut diſconvenir qu'elle n'ait ſaiſi & critiqué fort adroitement tous les défauts que l'on peut découvrir dans l'Opéra ; on y trouve auſſi beaucoup de Couplets très bien faits & un choix d'airs fort agréables, elle mérita ſon ſuccès & eut quinze repréſentations. Elle de M. Guerin de Frémicourt, avantageuſement connu par d'autres ouvrages.



ZÉPHIRE ET FLEURETTE.

Parodie de Zélindor, en un acte, en Vaudevilles, 23 Mars 1753.

LE théâtre repréſente un bocage agréable : Zéphir qui eſt amoureux de Fleurette depuis peu de tems juſtifie ſon inconſtance ordinaire devant Papillon ſon confident, & lui apprend qu'il veut éprouver ſa nouvelle Maîtreſſe, ce que Papillon n'approuve pas trop. Zéphir le congédie & ſe rend inviſible en voyant venir Fleurette. Cette jeune beauté ſe croyant ſeule, ſe rappelle un ſonge flatteur qui lui a préſenté ſon Amant, & comme l'heure à laquelle elle doit le voir eſt encore éloignée, elle ſe couche ſur le gazon dans l'eſpérance d'un nouveau ſonge ; Zéphir s'approche doucement & chante à demi voix ces couplets ;

ZÉPHIR.

AIR : *Quand on ſait aimer & plaire.*

Doux ſommeil, quelle eſt ta gloire !
Tu jouis de ſa beauté ;

Dieu flatteur, que ta victoire
Hâte ma félicité.



Sur les yeux de ma Maîtresse,
Etends un voile enchanteur,
Plonge-là dans ton ivresse;
Mais laisse veiller son cœur;
Doux sommeil, &c.



Penchez-vous jeunes feuillages,
Pour la défendre du jour;
Oiseaux, cessez vos ramages,
Pour laisser parler l'Amour. *Bis.*
Doux sommeil, &c.



Zéphir ordonne aux plaisirs de former des chiffres de Fleurs qui expriment *Zéphir vous adore*, Fleurette paraît s'éveiller, les songes disparaissent. On voit dans les airs ces mots tracés en lettres de Fleurs: *Zéphir vous adore.* Fleurette encore endormie croit parler aux Amants qu'elle vient de voir en songe; Zéphir toujours invisible se jette à ses genoux & lui donne un baiser; Fleurette se réveille en sursaut, & croyant embrasser Zéphir, elle ne le voit plus.

Elle apperçoit les lettres de Fleurs suspendues dans les airs par des Zéphirs.

AIR : *Je ne sais pas écrire.*

Ciel ! croirai-je ce que je voi ?
Zéphire a-t-il tracé pour moi
Ce que je viens de lire ?
S'il est épris de mes appas,
Pourquoi ne me le dit il pas,
Plutôt que de l'écrire ?

AIR : *Sous un Ormeau.*

En sommeillant,
L'amour m'offrait un sort brillant ;
Aurai-je en veillant,
Le bonheur dont j'ai joui ?

ZÉPHIR.

Oui.

FLEURETTE.

Je n'entends qu'une voix,
Je ne vois
Rien ici.

ZÉPHIR.

Me voici.

FLEURETTE.

C'est assez,

Paraiſſez ;
A quoi bon ce jeu-là ?

ZÉPHIR.

Me voilà.

FLEURETTE.

Ah! finiſſons,
N'entendrai-je rien que des ſons ?

ZÉPHIR.

Mais. . . .

FLEURETTE.

Que de façons !
Mon cher Amant, parais donc.

ZÉPHIR.

Non.

FLEURETTE.

VAUDEVILLE

de Fanfale.

AIR: *Lorſque l'on file le plaiſir.*

A ne vouloir jamais paraître,
Quel motif peut vous engager ?
Dites moi donc quel eſt votre être,
N'êtes-vous qu'un ſouffle léger ?

ZÉPHIR.

Ce délai n'est pas inutile ;
Il faut aller tout doucement,
Lorsque l'on file,
Lorsque l'on file un dénouement.

Il lui apprend que s'il paraissait à sa vue elle perdrait sur le champ sa beauté. Fleurette est d'abord incertaine sur un si grand sacrifice, mais elle demande à son Amant s'il ne cessera point de l'aimer ; il l'assure que rien ne peut le rendre inconstant. Cette promesse la détermine ; elle presse Zéphir de se montrer, quelque chose qu'il puisse lui en coûter. Il jette la Fleur qui le rendait invisible, Fleurette est enchantée de le voir, & sa joie augmente encore lorsqu'il lui apprend qu'elle a conservé toute sa beauté & la ruse que sa délicatesse lui a fait employer pour s'assurer de son amour. Les plaisirs qui volent sur les pas de Zéphir rendent hommage à leur nouvelle Maîtresse, & la Parodie finit par un Vaudeville dont voici quelques couplets ;

VAUDEVILLE.

C'est dans ce champêtre séjour,

Que les feux ſont durables ;
Les cœurs y ſont du Dieu d'Amour,
Les Temples véritables ;
La ville aujourd'hui ne produit
Que quelques amourettes,
Qu'un jour fait éclore & détruit,
Comme les fleurettes.



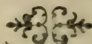
L'amour délicat eſt toujours
Fidele à la nature ;
Dans le maintien, dans les atours,
Trop d'art lui fait injure ;
Des Parterres les plus brillans,
Souvent il fait retraite,
Pour aller cueillir dans les champs,
La ſimple fleurette.



Par un jargon vif & galant,
Nos Amans nous abuſent ;
D'amuſer ils ont le talent,
Mais toujours ils amuſent ;
Ce ſont d'agréables trompeurs,
Au métier d'amourette,
Qui ſavent, pour cueillir des fleurs,
Semer la fleurette.



Cette Parodie qui a réussi & qui l'a mérité, fut d'abord fait en société par Messieurs Panard, Favard & Laugeon, la suppression des Parodies empêcha les Comédiens Italiens de la donner en ce tems-là ; mais une copie de cet ouvrage étant tombée entre les mains d'un nommé Villeneuve, Comédien de Province, il y retrancha un grand nombre de couplets, en ajouta d'autres & en fit faire la Musique par le Sieur Grenier, depuis Violencel dans l'Orchestre de la Comédie Italienne ; Villeneuve la fit aussi imprimer sous son nom, en y joignant seulement un L. suivi de trois étoiles, & se contentant de marquer avec des astérisques les couplets qui n'étaient pas de lui. Lorsque les Parodies furent rendues au Théâtre Italien, Messieurs Favart & Panard, du consentement de Monsieur Laugeon, y firent les changemens que le tems exigeait, & après en avoir retranché tous les couplets de Villeneuve, ils la donnerent au Public telle qu'on la vit alors & conformement à l'extrait que nous venons d'en donner.



Le 30 Mars, le théâtre fit la clôture par Zéphir & Fleurette, précédé des Jumeaux; & l'ouverture se fit par les mêmes Pieces le 21 Avril suivant. Les deux complimens furent prononcés par Mad. Favart & le Sieur Carlin, & applaudis par les Spectateurs.

LES LACÉDÉMONIENNES.

Comédie en trois actes, en vers, 13 Juillet 1754. (1)

Lycurgue a résolu de bannir les vices de sa patrie : il se propose pour y parvenir, d'abroger les Loix anciennes, & d'en publier de nouvelles qui encourageront les Citoyens de Sparte à l'honneur & à la vertu. Il est question de faire approuver & ratifier ces Loix par les Rois de Sparte & par le Sénat, & de faire ordonner que ceux qui ne s'y soumettront pas, seront couverts d'ignominie. Lycurgue a beaucoup de crédit auprès

(1) La scène est dans le Palais de Lycurgue.

des deux Rois, & un grand parti dans le Sénat, ce qui fait craindre aux Citoyens vicieux que les Loix de Lycurgue, dont ils ne peuvent entendre parler sans frémir, ne soient promulguées malgré leurs oppositions. Les Prudes, les Petits-Maîtres, les Coquettes, les Comédiens, tous se réunissent pour faire échouer le projet de Lycurgue. On ignore les articles des Loix; & pour en être éclairci on fait agir Norinde, Acaris, Alcandre & Cyrris. Ces Députés s'adressent d'abord à Trazile l'un des affranchis de Lycurgue, ce Trazile est un fripon que Lycurgue connaît pour tel, il n'a pas par conséquent la confiance de son Maître. Arlequin, autre affranchi de Lycurgue, est un homme simple dont Lycurgue ne se défie point. Trazile s'imagine qu'Arlequin pourrait savoir l'endroit où Lycurgue à déposé les Loix qu'on a intérêt de connaître; il envoye donc les Députés à Arlequin, en leur disant qu'il sera aisé de le séduire, mais que pour lui il n'a pû en venir à bout. Les Députés vont trouver Arlequin, tantôt on le menace de coups de bâtons, tantôt on lui offre tout ce qui pourrait le tenter. On employe Nerine, Suivante

d'Acaris, pour laquelle Arlequin paraît avoir du goût. Alcandre promet des ſommes conſidérables : la fermeté d'Arlequin commence à s'ébranler ; il dit d'abord la moitié du ſecret, en indiquant un Autel où tout ce qu'on demande eſt raſſemblé. Acaris, Alcandre & Cyrris vont tâcher de forcer l'Autel. Nerine fait ſemblant de les ſuivre, & revient doucement écouter Arlequin.

ARLEQUIN, *à part.*

Ils vont être bien attrapés ſur ma foi ;
Ils forceront ſans doute la ſerrure ;
Mais un reſſort caché, qui n'eſt ſu que de moi,
Pourra les arrêter, & contre eux me raſſurer.

(*appercevant Nerine.*)

La traîtreſſe ! je ſuis perdu.

NERINE.

Oui, puiſque j'ai tout entendu.

ARLEQUIN, *bas.*

Ecoute, ils ne ſont point dans notre confidence ;

Je vais faire un marché qui pour toi sera bon ;
On a pour de l'argent séduit mon innocence,
Je te le donnerai pour n'être plus fripon.

NERINE.

Non, il faut rompre le silence.

(*aux Acteurs.*)

Vous travaillerez tous en vain,
Sans le secours de ce Coquin.

ALCANDRE, *à Arlequin.*

Mon cher ami, cesse d'être rebelle,
Dans ces papiers je voudrais seulement
M'instruire d'une bagatelle.

ARLEQUIN.

Vous n'en emporterez aucun ?

ALCANDRE.

Assurément
Je le promets, & je serai fidele.

ARLEQUIN.

Ma main va vous prouver mon zele.

Arlequin ouvre l'autel, tous les Acteurs prennent des écrits & les lisent.

ALCANDRE.

Loi qui défend de voyager.

CYRRIS.

Loi sur la modestie. Ah ! l'homme insupportable !

ARLEQUIN.

Toute la ville ensemble doit manger.
Je serai le dernier à table.

ACARIS.

Les femmes, aujourd'hui ; fi, quelle indignité !

NERINE.

Defendu de parler. Quelle loi détestable !

ARLEQUIN.

Par une musique agréable,
Le Soldat doit être excité.
Les garçons jeûneront. Ça ne vaut pas le Diable.

CYRRIS.

Très-expressément, défendons
De recevoir des présens.

ARLEQUIN.

Les Poltrons
Pour notre honneur & gloire,
Seront noyez. J'ai bien peur de trop boire,

ALCANDRE.

Je ne me trompe pas, nous lui résisterons ;
J'ai trouvé ... victoire ! victoire !

CYRRIS.

Sont-ce encore des loix ?

ALCANDRE.

Non certes.

ACARIS.

Ecoutons.

ALCANDRE, *lit.*

Nicastor, grand Prêtre d'Apollon à Lycurgue.

Les Députés des Lacédémone recevront de notre part une réponse telle que tu me l'as demandée, je te servirai avec plaisir, moins en Ministre des Dieux qu'en Philosophe : je sais comme toi qu'un mensonge utile est un bienfait.

NERINE.

Bon, voilà pour Lycurgue un furieux obstacle.

ALCANDRE.

Au Peuple allons montrer ces bisarres écrits,
Allons, par ce billet, éclairer les esprits

Sur

Sur la fausseté de l'Oracle.

ARLEQUIN.

Un moment, un moment.

ALCANDRE.

Il veut nous arrêter.

(*les Acteurs rient.*)

ARLEQUIN.

Vous ne devez point emporter
Ces Papiers importans. Vous m'avez rendu traître,
Voudriez-vous me trahir le premier ?

(*les Acteurs éclatent de rire & sortent.*)

ARLEQUIN.

Ah ! Je vais me punir d'avoir pû me fier
Aux promesses d'un Petit-Maître.

Arlequin est forcé d'avouer à Lycurgue tout ce qui s'est passé ; Lycurgue en est indigné ; Arlequin est au desespoir & veut s'empoisonner ; Lycurgue l'en empêche, & lui pardonne par un effort de vertu. Cependant les députés courent toute la ville, & divulguent les Loix de Lycurgue. Le peuple furieux met le feu par-

tout ; ils brûlent la plûpart des Palais des Sénateurs, & entrent chez Lycurgue pour y porter la flamme & le fer : alors Lycurgue se présente & dit :

Venez, cruels, venez consommer votre crime;
Punissez votre bienfaicteur.
Délivrez mes yeux de l'horreur
De vous voir ingrats & perfides,
De voir des Citoyens aveuglés par l'erreur,
Contre eux-mêmes tourner leurs armes parricides.
Frappez . . . vous suspendez vos coups !
Manqueriez-vous ici de force ou de courage?
Parlez; sur moi ma main achevant votre ouvrage,
Justifiera votre courroux.
Vous vous taisez . . . votre silence
Est-il l'effet d'un retour généreux ?
J'ose le croire, & mon expérience
Me découvrait en vous des cœurs nés vertueux.
Oui, vous avez devant les yeux
L'éclat immortel de la gloire,
Dont se couvrirent vos Ayeux,
Et vous craignez que vos Neveux
Ne flétrissent votre mémoire.

Gardez ces ſentimens, ils vous rendront heureux;
Sur vos devoirs ils ſauront vous inſtruire;
Ils vous apprendront que mon cœur
N'a demandé, ne cherché & ne deſire
Que d'établir ſur vous l'empire
De la raiſon & de l'honneur.
Tel eſt mon but, que vous nommez coupable,
Je veux former par mes projets divers,
Une Nation indomptable,
Le modele de l'Univers.
Mais vous croyez que mes Loix trop auſteres,
Doivent vous rendre malheureux;
Me puniſſent vos Rois, me confondent les Dieux,
Si je veux être Auteur de vos miſeres!
On me verra toujours blâmer & réprouver
Ce qui pourra vous nuire & vous contraindre,
Mon cœur plus d'une fois a ſu vous le prouver,
Vous penſez, dites-vous, que mes Loix ſont à craindre;
Mais avant que de vous en plaindre,
Vous devriez les éprouver.
C'eſt un point que je vous propoſe,

Ou plûtot que je dois exiger aujourd'hui.
Je vais jusqu'à Pherès consulter un ami;
De vos cœurs permettez que Lycurgue dispose.
Il faut me promettre en ce jour,
D'exécuter mes Loix jusques à mon retour.
Lacédémoniens, vos âmes s'attendrissent,
A mes avis vos regards applaudissent;
C'en est fait, vous êtes vaincus,
Et vos remords vous rendent vos vertus.

(*s'approchant de l'Autel.*)

Amis, votre serment sur l'Autel du silence,
Doit consacrer votre persévérance;
J'ai celui du Sénat & celui de vos Rois.

Un LACÉDÉMONIEN.

Oui, nous jurons d'obéir à tes Loix,
Tant que durera ton absence.

LYCURGUE.

O Dieux! vous comblez donc enfin mon espérance;
Amis, venez des feux arrêter les progrès,
Tandis qu'avec transport je vole vers Pherès.

Lycurgue & les Lacédémoniens sortent précipitamment. Acaris, Cyrris, Alcandre & Nerine restent sur

la fcène ; ils font inconfolables ; leur douleur augmente encore par l'arrivée de Trazile, qui vient apprendre que Lycurgue a quitté Lacédémone pour toujours, & qu'il va fixer fon féjour à Pherès. Nerine & Arlequin fuivent Lycurgue ; Alcandre veut aller dans d'autres climats ; mais il eft arrêté par Trazile, qui lui dit ;

La Loi nouvelle autrement en ordonne ;
Tout Citoyen dès aujourd'hui,
Reftera dans Lacédémone,
Et doit de plus être efclave ou mari.

Alcandre fe réfout à époufer Acaris ; Trazile époufe Nérine, & Cyrris qui n'eft point citoyenne, eft obligée de fortir de Lacédémone.

Cette Comédie n'eut pas autant de fuccès que celle *des femmes* du même Auteur, fans peut-être avoir moins de mérite ; mais elle fut trouvée froide & d'un ton de Mòrale trop fec & pas affez egayé, ainfi que doit toujours l'être celle que l'on employe dans une Comédie; celle-ci eut huit Repréfentations médiocrement fuivies.

DEBUT DU S[r]. VERONESE FILS.

Le Sieur Véroneze le fils débuta le 17 Juillet dans le double Mariage d'Arlequin par le Rôle de Docteur ; il fut applaudi & reçu à penſion.

LA CAMPAGNE.

Comédie en un acte, en vers libres, 14 Août 1754. (1)

Le Chevalier fatigué des plaiſirs & des erreurs de Paris, s'eſt retiré à ſa maiſon de Campagne ; le Comte ſon ami, vient l'y joindre avec ſon épouſe le jour même de ſon Mariage : Le Chevalier lui en marque ſa ſurpriſe.

Le COMTE.

Voudrais-tu qu'imitant ces ſtupides Maris,
Dont l'air benin & la bonté précoce,
Font préſager un funeſte avenir,

(1) La ſcène eſt dans le Château du Chevalier.

J'étalasse par tout les charmes de ma femme,
Et la forçant à me haïr,
Je metrouvasse en batte aux traits de l'épigramme.

Le Chevalier lui répond qu'il est charmé de le posséder, quel qu'en soit le motif. Arlequin vient annoncer la Comtesse : Le Chevalier va la recevoir : Le Comte sort, parce que s'il restoit en tiers, on pourrait le soupçonner d'être jaloux. La Comtesse alors épanche son cœur, elle apprend au Chevalier que son époux, à peine marié, affecte déjà un excès de froideur qui la désespere ; le Chevalier tâche de la consoler, en disant que le Comte est esclave de la Mode, qu'il a peine à avouer son mariage, mais qu'il reviendra de son préjugé. La Comtesse qui aime de bonne foi, peint ses sentimens de maniere que le Chevalier l'assure que le Comte ne tardera pas à connaître tout son bonheur. Le Comte revient en faisant des excuses à sa femme, de ce que peut être il la gêne ; la Comtesse est fort offensée d'un pareil propos ; le Chevalier en fait des reproches très-vifs au Comte, qui après en avoir beaucoup

ri, plaisante le Chevalier sur l'arrivée de Cidalise célébre coquette ; le Chevalier frémit à ce nom, il voudrait retourner à Paris, mais il est obligé de rester par politesse. Le Comte termine ses mauvaises plaisanteries par les Vers suivans.

Voudrais-tu qu'on aimât un jeune homme
qui pense ?
Tu connais les façons ; ardent à les saisir,
Ne vas pas t'ennuyer par excès de prudence ;
Dans ce siecle amusant, penser c'est s'avilir.
Mais sois content, mon cher, Cidalise s'avance ;
Sais-tu bien, Chevalier, qu'elle n'est pas si
mal ?
Pour ne point t'enlever le fruit d'un tête-à-tête,
J'écarte, en m'éloignant, un dangereux Rival.

Cidalise fait beaucoup d'agaceries au Chevalier : il n'en est pas la duppe, & lui dit ;

Vous aimez à jouir des droits de la beauté,
Vous agacez sans être éprise,
Et votre esprit coquet dont on est enchanté,
Sait avec art ménager la surprise

Du faible Amant qu'il a dompté;
Mais votre cœur qui bientôt le méprife,
Affiche l'inconftance & la légereté.

CIDALISE.

Courage, Chevalier, j'aime affez les maximes,
(en bâillant.)
Sur-tout à la Campagne, elles plaifent beaucoup.

Elle continue fur le ton de la Petite-Maîtreffe la plus déterminée; elle foutient qu'il faut fuivre le goût dominant, qu'elle ne croit point aux travers, & que quand on en aurait quelque fois, loin d'en rougir, il faut s'en faire gloire, & les prôner par tout l'Univers.

Le ridicule embellit notre hiftoire,
On fe pare de fes erreurs;
Et fouvent on leur doit le bonheur de fa vie.
La femme du grand monde annonce fes vapeurs;
La Coquette, fa perfidie;
Le fatyrique, fon aigreur;
Le vil protegé fa baffeffe;
Le Petit-Colet, fa fadeur;

Le Gascon, son adresse;
Le Parasite, ses bons mots;
L'Intriguant, ses tracasseries;
Le Petit-Maître, ses chevaux;
Et l'Actrice, ses fantaisies.

Le Chevalier s'efforce de faire entendre raison à Cidalise; mais s'appercevant qu'il perd son tems, il devient un peu caustique.

CIDALISE.

A bout portant, vous tirez donc sur moi;
C'est fort bien, Chevalier, pour le coup je vous cede.

Le CHEVALIER.

Ah! connaissez-moi mieux, je suis de bonne foi;
De lutter contre vous, je me crois peu capable,
D'ailleurs je vous respecte.

CIDALISE.

Oh! le respect m'accable.
De ce terme choquant pesez mieux la valeur,
Le respect ennuyeux dont on fait étalage,
Loin de nous honorer, nous donne de l'humeur;

Ce n'eſt qu'un tribut de l'uſage,
Que par indemnité l'on paye à la laideur.

Le Chevalier eſt délivré d'un entretien qui le fatiguait cruellement, par Durimon, Médecin fort étourdi, quoiqu'âgé de cinquante ans, lequel entre avec précipitation, & tenant à la main de petits papiers à vignettes; ce ſont des bulletins qu'il envoye à trente de ſes confreres qui veulent profiter de ſon expérience.

Le CHEVALIER.

Quoi, de Paris on vous conſulte ici?

DURIMON.

De Paris, dites-vous? des deux bouts de la France;
J'ai guéri ce matin vingt hommes dans Albi,
Travaillés dès long-tems d'une cacochimie.

Il blâme enſuite l'ancienne méthode des Médecins, il affirme que la moderne eſt bien meilleure.

Le Moliere eut raiſon de traiter de mauſſades,
Un tas de gens chargés de Grec & de Latin,
Dont le projet était de guérir leurs malades.
Eſt-ce là, dites-moi, l'objet d'un Médecin?

L'on ne suit plus l'antique usage ;
Jadis on s'attachait à connaître le corps
Et sa complexion ; mais aujourd'hui plus
sage,
La Médecine a su reconnaître ses torts,
Son système n'est plus qu'un riant badinage ;
L'esprit du jour devient son élément,
La gaieté son soutien, & l'air du persifflage
Est son premier talent.

CIDALISE.

Pour être Médecin, il faut être plaisant.

DURIMON.

Je puis sans vanité comparer mes malades,
Aux Héros d'Opéra, qui meurent en chantant.
Par un principe faux, jadis nos Camarades
Les assommaient en commençant ;
Plus raisonnables & moins fades,
Nous les divertissons jusqu'au dernier instant.

Le CHEVALIER.

J'entens, ils meurent aussi vîte ;
Mais un peu plus gaiement.

Durimon, après avoir etalé ses merveilleux talens pour la Médecine, ne peut s'empêcher de parler de ses

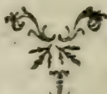
équipages ; voici comment il s'exprime.

En entrant dans le monde avec un certain
nom.
J'eus la demi-fortune, & c'était le bon ton ;
Mais depuis qu'on a vu, jouant l'air d'importance,
Messieurs les Chirurgiens prendre la diligence,
Il a fallu changer. J'ai deux cabriolets,
Douze Chevaux Danois, quatre Juments fringantes,
Un Cul de Singe, trois Soufflets,
Un Vis-à-Vis & deux Désobligeantes.

Julep, garçon Médecin, vient apporter à Durimon la liste des morts & des mourans ; Durimon lui ordonne d'attendre ses ordres par écrit. Nerine & Arlequin arrivent avec précipitation ; ils ont une grande nouvelle à annoncer, c'est qu'ils ont trouvé le Comte pleurant aux genoux de sa femme ; l'Amour a fait la paix. Le Comte & la Comtesse surviennent ; ils s'aiment d'une égale ardeur ; le Comte déteste son égarement en présence de tous les Acteurs ; il en est raillé

par Cidalise, son avis est qu'une si charmante union devroit être célebrée par une fête éclatante. Durimon qui joint à ses brillantes qualités celle d'Auteur, propose de faire exécuter la Servante Maîtresse. Cidalise dit que l'Italien l'ennuye: Durimon ajoute qu'il traduit les scènes en français. Le Chevalier & Nerine offrent dechanter les deux rôles, ce qui est accepté. Arlequin voudroit aussi y faire sa partie, mais on le renvoye au Buffet, & il en marque sa joie par une cabriole.

Cettte piece dont l'intrigue est médiocre & dont tout le comique ne vient que d'un rôle épisodique & très-ridicule, est encore de Chevrier. Cependant plusieurs détails qui sont agréablement écrits lui obtinrent une sorte de succès; mais l'intermede charmant qu'elle annonce & dont elle fut suivie en eut un bien plus grand & plus durable.



LA SERVANTE MAITRESSE.

Intermède, 14 Août, 1754.

PANDOLFE ouvre la ſcène par le Monologue ſuivant; il eſt aſſis devant une petite table.

A I R.

Long-tems attendre,
Sans voir venir;
Au lit s'étendre,
Ne point dormir;
Grand'peine prendre,
Sans parvenir;
Sont trois ſujets d'aller ſe pendre.

Il appelle Zerbine de toutes ſes forces. En ſe retournant il apperçoit Scapin, qui eſt entré ſans dire mot, & qui ſe tient tranquillement derriere lui. Comme malgré les cris de ſon Maître, il ne s'empreſſe pas d'aller chercher Zerbine, Pandolfe eſt obligé de le pouſſer dehors par les épaules. Il continue enſuite de ſe plaindre de ſa Servante & n'accuſe que lui-même dont les bontés l'ont rendue inſolente; elle

entre en diſputant avec Scapin, qu'elle ſe met en devoir de ſouffleter; Pandolfe l'arrête, & lui demande ce qui peut la mettre ſi fort en courroux; elle lui répond qu'elle ne veut pas ſouffrir que Scapin lui donne des leçons. Pandolfe a beau lui dire que c'eſt de ſa part, & qu'il veut avoir ſon chocolat; ce chocolat n'eſt point fait, & Zerbine n'a pas le tems d'en faire. Pandolfe impatienté, & hors de lui-même, fait beaucoup rire Scapin: Zerbine s'en offenſe, & Pandolfe avoue qu'on a raiſon de ſe mocquer de lui, mais il aſſure que tout ceci finira. Il demande à Scapin ſa canne & ſon épée pour ſortir. Zerbine s'y oppoſe: il faut encore que le vieillard en paſſe par-là. L'inſolence de ſa Servante lui fait prendre la réſolution de ſe marier, fût-ce à une guenon. Zerbine le raille ſur ce prétendu mariage, & lui dit que s'il ſe marie, il n'aura pas d'autre femme qu'elle. Cette impudence redouble la colere de Pandolfe; Zerbine inſiſte ſur ſon projet & agace tellement le bon homme, qu'il ſe laiſſe tenter & ſort ne ſcachant plus où il en eſt: ainſi finit le premier Acte.

Zerbine ſeule commence le ſecond

& fait connaître les ruses dont elle se sert, & qu'elle conseille d'employer à toutes les jeunes filles qui se trouvent dans le même cas.

AIR.

Vous gentilles
Jeunes Filles,
Aux Vieillards qui tendez vos filets,
Qui cherchez des maris, beaux ou laids,
Apprenez, retenez bien mes secrets;
Vous allez voir comme je fais.
Tour à tour avec adresse,
Je menace, je caresse;
Quelque tems
Je me défends;
Mais enfin je me rends.

Elle a mis Scapin dans ses intérêts: il consent à se déguiser, pour faire le personnage d'un Capitaine qui la demande en mariage. Zerbine appercevant Pandolfe, fait semblant de se repentir de ses insolences & de sa témérité, & elle lui dit qu'elle est recherchée par le Capitaine Tempête, auquel elle a promis sa foi. Pandolfe s'attendrit par dégrés & veut cacher son attendrissement; elle se jette à ses genoux, il lui prend la main comme en cachette; elle la lui

abandonne comme par mégarde & ne doute plus du ſuccès de ſa ruſe ; pour frapper le dernier coup, elle demande à ſon Maître la permiſſion de lui préſenter ſon prétendu : Pandolfe y conſent & elle l'introduit : cet homme par ſon air furibond & par ſes grimaces fait peur au vieillard qui commence à plaindre Zerbine de tomber en de pareilles mains. Le Capitaine garde un ſilence obſtiné en préſence de Pandolfe, qui s'en étonne. Zerbine promet en le tirant à l'écart, de le faire parler : la réponſe qu'elle rapporte eſt que le Capitaine demande à Pandolfe la dot de ſa future, puiſqu'il lui a tenu lieu de Pere : Pandolfe, plus ſurpris que jamais, lui dit : d'aller ſe promener. Le faux Capitaine fait ſemblant d'entrer en fureur, & menace Pandolfe en grinçant les dents. Pandolfe appelle Scapin qui ne ſongeant plus au perſonnage de Capitaine qu'il eſt obligé de faire, veut accourir, & Zerbine le retient. Pandolfe qui a perdu tout à fait la tête, ſe propoſe pour epoux à Zerbine, ſi elle veut congédier le Capitaine.

ZERBINE.

Ah ! mon cher Maître, en conſcience

Vous méritez la préférence ;
Je vous la donne, & c'eſt de très-grand cœur,
Voilà ma main, vous êtes le vainqueur.

PANDOLFE.

Il ne faut pas non plus braver le Capitaine,
Attends qu'il ſoit ſorti de la Maiſon.

ZERBINE.

Oh ! ne vous mettez pas en peine ;
Je vais d'un mot le mettre à la raiſon.

(*à Scapin.*)

Scapin, tu peux quitter cet attirail fantaſque,
Nous n'avons plus beſoin de maſque.

(*Scapin ſe découvre en riant aux éclats.*)

Pandolfe ſe met d'abord en colere contre lui, mais il lui pardonne bientôt une fourberie à laquelle il eſpere devoir ſon bonheur ; & la piece finit par un Duo dialogué entre Pandolfe & Zerbine.

Cet intermede eſt une imitation libre, de la *Serva Padrona*, que les bouffons Italiens avoient executée depuis peu ſur le théâtre de l'Opéra. M. Bauran qui eſt l'Auteur des paroles de la Servante Maîtreſſe, avoit parodié

avec beaucoup d'intelligence & d'exactitude la Musique du fameux Pergoleze, & par ce moyen il sçut réconcilier cette excellente Musique avec ceux qui par attachement pour l'ancienne, ou par humeur contre la nouvelle, s'étoient obstinés à refuser de l'entendre à l'Opéra. Ils accoururent en foule l'admirer & l'applaudir dès qu'elle fut ainsi naturalisée. On doit regarder le succès de la Servante Maîtresse, comme l'époque du changement qui est arrivé dans notre Musique & du goût de la nation pour ce genre de Pieces si mal à propos appellées Opéra-Comiques; mais malheureusement parmi le grand nombre d'Auteurs qui s'y sont livrés, très-peu ont approché de leur modele.



L'ESPRIT DU JOUR.

Piece en un acte en Vers, 11 Septembre 1754.

LA premiere scène se passe entre un Complaisant & un Provincial. Le Complaisant attend que Madame, c'est l'Esprit du Jour en cornette, passe à sa toilette, pour lui faire sa cour. Le Provincial vient demander la protection de l'Esprit du Jour: le Complaisant en fait un éloge brillant; le Provincial est fort surpris, il ne se doutoit pas qu'une femme pût réunir tant de qualités. Le Complaisant pense que le Provincial veut avoir un emploi dans la finance; il l'interroge à ce sujet. Le Provincial qui est un nouveau noble, se révolte en entendant parler de finance.

Le COMPLAISANT.

Cet état à présent est très-considéré,
L'on y sait allier les mœurs & la décence,
Et peut être ira-t-on jusqu'à le respecter.
Bouffi d'orgueil & paîtri d'arrogance,

Jadis un Financier ne savait que compter ;
C'était - là toute sa science ;
Il ne compte pas moins aujourd'hui, mais il pense ;
Il n'aurait dans le monde osé se présenter,
Avec lui maintenant on s'amuse, on s'allie,
Dans des cercles choisis, employant ses loisirs,
Il y répand les douceurs de sa vie ;
Et bien loin d'y nuire aux plaisirs,
Sa présence les multiplie.

Le Provincial rougit d'avoir été jusqu'à présent si ignorant. L'Esprit du Jour arrive à sa toilette avec deux Femmes de Chambre ; il s'adresse ainsi au Complaisant.

C'est vous ! . . . Quel tems fait-il ? . . . Pour le coup je suis morte ;
On n'a jamais reposé de la sorte ;
J'ai la tête si lourde . . . & le jour m'éblouit,
En vérité je me sens excédée,
Passer trois heures dans son lit,
Sans avoir du sommeil la plus légere idée . . .

Le COMPLAISANT.

Il n'y parait pas.

L'ESPRIT.

Entre nous.

Je ne ſuis bonne à rien, j'ai l'air auſſi mauſſade
Qu'une femme qui ſort des bras de ſon époux,
C'en eſt fait, aujourd'hui je veux être malade.

(*au Provincial.*)

Ah ! Monſieur, approchez, on m'a parlé de vous.

(*à ſes Femmes.*)

Que l'on avance ma toilette.

(*au Provincial.*)

Vous venez de Province ?

(*bas au Complaiſant.*)

Ah ! qu'il en a bien l'air.

(*Haut.*)

Sa Famille eſt dit-on aſſez honnête.

(*à ſes Femmes.*)

Mon peignoir, allez donc, partez comme un éclair.

(*au Provincial.*)

Je verrai mes amis, je vous rendrai ſervice.

(*au Complaisant.*)

J'appris hier la mort de la vieille Arténice,
Son jeune époux en sera bien content.

(*à ses Femmes*)

Vous raccommoderez cette boucle, sans
doute ?

(*au Complaisant & au Provincial.*)

Cela sera fait dans l'instant.
Parlez, Messieurs, parlez, je vous écoute.

(*à ses Femmes.*)

Eh bien, de ce côté, faites-en donc autant.

(*au Complaisant.*)

Pour son Amant quel coup de foudre !
Cet Officier . . . la . . . qui . . . la brusquait tant ?

(*à ses Femmes.*)

Il ne me faut qu'un œil de poudre ;
Je suis malade.

(*au Complaisant.*)

Elle a trouvé
Son Roman de trop longue haleine,
Son Médecin l'a bien-tôt achevé.

Le Complaisant fait un affreux portrait

trait d'Artenice ; & l'Esprit lui dit :

Mais vous êtes, je vois, encor de ses amis ;
Car vous vous souvenez bien d'elle.
A l'amitié l'on doit être fidele.

Le COMPLAISANT.

Je ne dis rien. . . .

L'ESPRIT.

Qui ne soit très-permis.
Vous soutenez à merveille ce rôle.

(à ses Femmes.)

Cela finira-t-il ?

(au Provincial.)

Mais quel âge avez-vous ?

(tout de suite à ses Femmes.)

Mon rouge est trop coupé ; je suis com[illegible] folle.

(au Provinci[illegible])

Vous avez donc bien voyag[illegible]

Le PROVIN[illegible]

Je viens du fond [illegible]

L'ESPRI[illegible]

Donnez-m[illegible]
Moitié [illegible]

Il faut tout dire à ces especes-là.

(*voulant quitter sa robe de toilette.*)

Que l'on est malheureux! tenez donc bien cela;
La pesanteur de cette main m'assomme;
Mais non, je ne veux point m'habiller autrement.

(*au Complaisant.*)

Chez Lisimon, allez dès ce moment,
Pour lui recommander de ma part ce jeune homme.

(*bas à l'oreille.*)

Faites-le si légérement,

(*Haut.*)

Qu'il comprenne à quel point son état m'intéresse.

Le PROVINCIAL.

Quel excès de bonté!

L'ESPRIT.

Peut-être serez-vous un peu brusqué d'entrée;
On brusque pour avoir l'air d'un homme important.
Allez, allez, saisissez cet instant.
Revenez.

Le PROVINCIAL.

De vos ſoins mon ame eſt pénétrée.

L' E S P R I T.

Vous êtes bien heureux de m'avoir rencontrée.

(*bas au Complaiſant.*)

Vous le conſignerez à ma porte en ſortant.

Le Perſiflage aborde l'Eſprit du jour; la ſcène qui ſe paſſe entr'eux eſt à peu-près du même ton que celle de la toilette; mais elle fait moins de plaiſir, parce qu'il y a moins d'action. Le Perſiflage appercevant une Marquiſe qui aime ſon Mari, s'éloigne & revient l'inſtant d'après pour ſeconder l'Eſprit du jour. Il débitent l'un & l'autre mille impertinences contre les époux conſtans & les femmes fideles. La Marquiſe ſoutient leurs attaques avec fermeté, elle y répond même avec une intrépidité peu commune, & elle les quitte en leur témoignant tout le mépris qu'ils méritent. Le Perſiflage s'en va enſuite ſouper dans une petite maiſon. Un Chevalier, que l'eſprit trouve atrabilaire, parce qu'il eſt raiſonnable, remplace le Perſiflage. L'Eſprit commence par ſe

mocquer de ceux qui payent leurs dettes ou qui n'en contractent pas de nouvelles ; ce n'est pas-là la maniere des gens d'une haute naissance. Le Chevalier lui répond :

En ce cas-là, je suis très-roturier ;
Car chez moi le même ouvrier
Ne vient jamais deux fois chercher sa récompense,
Et le plaisir de le payer,
Me fait jouir de ma dépense.

Le Chevalier fronde ensuite les travers du siecle.

Moi je ne vois par-tout que faux discernement ;
On ose mesurer l'estime à la dépense,
La noblesse à l'impertinence,
Le bon sens à la pesanteur,
Les vertus à l'éclat, les mœurs à l'indigence,
L'esprit aux quolibets, le mérite au bonheur,
Le plaisir aux seuls airs, les talens à la mode ;
La tendresse aux présens, le respect au crédit,
Tout en un mot s'abâtardit ;
L'homme d'esprit sans bien n'est plus qu'une Pagode ;
Une riche Pagode est un homme d'esprit.

L'Eſprit du jour & le Chevalier ne peuvent s'accorder ; ce dernier quitte Paris pour aller réſider en Province , & après avoir fait ſes adieux, l'Eſprit lui-dit :

Vous reviendrez ; alors vous croirez me ſurprendre ,
L'on vous reverra, je le ſens ;
Dans quel tems croyez-vous pouvoir ici vous rendre ?

Le CHEVALIER, *en ſortant.*

Je fixe mon retour à celui du bon ſens.

La derniere ſcène eſt entre Arlequin & l'Eſprit ; c'eſt une critique de toutes les nouveautés qui ont été données l'été précédent.

Si des détails vivement écrits & des Epigrammes redoublées pouvaient faire le ſuccès d'une Piece, aucune n'en aurait mérité un plus brillant que l'ouvrage dont nous venons de donner l'extrait. Le ſtile en eſt ſouvent brillant, toujours facile : mais on y trouve rarement des ſituations théâtrales. Des caracteres déjà préſentés pluſieurs fois ſur la ſcène , n'offrent rien de neuf aux Spectateurs toujours avides de nou-

veauté. On rendit cependant juſtice à M. Rouſſeau de Toulouſe qui en eſt l'Auteur, en la regardant comme l'ouvrage d'un homme de beaucoup d'eſprit, & ce qui eſt plus rare, il ſe la rendit lui-même en retirant ſa Piece après la dixieme Repréſentation.

DEBUT DE VERONEZE.

Pietro Antonio Veroneze, fils de Carlo Veroneze, qui jouait le rôle de Pantalon, débuta par le rôle du Docteur dans le double Mariage d'Arlequin. Il fut aſſez applaudi, mais ne fut point reçu; & ce n'eſt qu'à la rentrée du théâtre de cette année (1767), qu'il l'a été à demi-part & pour le même emploi qu'il remplit avec ſuccès. Il entend auſſi très-bien la partie des décorations, mais il a peu d'occaſions d'exercer ſes talens en ce genre.



LA FÊTE D'AMOUR.

Comédie en un acte, en vers, précédée d'un Prologue, 5 Décembre 1754.

LE Sieur Chanville & Madame Favart dialoguent ce Prologue. Le premier se plaît à allarmer Madame Favart sur le sort de la Piece, dont il ne peut croire qu'elle soit l'Auteur.

M. CHANVILLE.

Votre mari du moins l'a corrigée ?

Mde. FAVART.

Mais quand cela ferait ainsi,
Penseriez-vous que ce fut un grand crime ?
On doit consulter ceux qu'on aime & qu'on estime,
Où pourrais-je trouver un plus sincere ami ?

M. CHANVILLE.

Un époux pour ami ! votre Piece est mauvaise;
Et cela n'est pas théâtral.

Quant aux Vers elle les abandonne, & avoue de bonne foi qu'un ami s'est chargé de rimer sa Prose.

M. CHANVILLE.

De trouver des Rimeurs vous devez être ſûre,
Et l'eſſain Poétique à vous plaire, excité,
Attend l'ordre de vous ; vous avez la bonté
D'écrire quelques traits jettés à l'avanture,
Et vous dites après d'un ton de dignité,
Qu'on porte cette Proſe à la Manufacture,
Et qu'on la mette en vers.

Madame Favart inſiſte ſur ce que le plan d'une Piece eſt le plus difficile. M. Chanville prétend que ce n'eſt pas celui de celle-ci.

Votre Piece eſt ſans fond, c'eſt un ouvrage étique;
La ſcène eſt au Village, & ſans ſavoir pourquoi
Vous y campez l'amour qui n'y fait nul emploi;
Un perſonnage auſſi métaphyſique,
Avec trois Payſans n'eſt-il pas déplacé?

Me. FAVART.

Je crois que pour ce Dieu c'eſt un choix très-ſenſé,
Dans les Cieux il s'endort à côté des Déeſſes;

Croit on que ſur la terre il ſoit plus reſ-
pecté ?
Vous ſavez qu'à la ville on n'a que des foi-
bleſſes,
Que l'on prend pour la volupté.
A la Cour il ſe trouve encor plus maltraité ;
Sans être né ſenſible, on affecte de l'être ;
On jure par ſon nom, ſouvent ſans le con-
naître ;
On l'y traite à peu près comme la vérité.
Ayant donc le deſſein de le faire paraître,
J'ai cru que le Village était l'unique lieu
Où l'on pût décemment faire paſſer ce Dieu.

M. CHANVILLE.

Ces Perſonnages-là ſont rebattus, nous laſſent;
Preſque toujours ils ſont froids à glacer,
Croyez que de l'amour vous pouviez vous
paſſer.

Mde. FAVART.

Jamais les femmes ne s'en paſſent.

M. Chanville lui demande ſi elle n'a pas donné des billets pour applaudir ſa Piece.

Mde. FAVART.

De cet expédient un Auteur a beſoin,

Lorsqu'il craint qu'on ne cherche à lui faire
la guerre.
Un tel soupçon ne peut m'être permis;
J'éprouve chaque jour les bontés du Parterre;
Ses applaudissemens sont pour moi des avis;
La reconnaissance m'éclaire;
Plus il est indulgent, plus mon esprit soumis
S'efforce de trouver les moyens de lui plaire.

Elle finit par cette fable qu'elle adresse au Public.

Une jeune Fauvette, un jour, dans un bocage,
Des différens oiseaux entendait le ramage;
Elle écoute, elle admire, elle prend des leçons;
Manqua d'abord les traits de mélodie;
Mais le desir d'être applaudie,
Lui donna l'art de moduler ses tons.
Je crois que cette Fable est faite pour m'instruire.
Les Oiseaux que j'entends chanter,
Sont les Auteurs que l'on admire,
Et que je voudrais imiter;
Contenter le Public est ce que je desire.
A mes premiers essais s'il daigne se prêter,
A faire mieux un jour je parviendrai peut-être;

Par mon peu de talent je n'ose m'en flatter,
Mais le desir de plaire est toujours un grand maître.

Le théâtre représente le jardin de Lubin, Jardinier-Fleuriste.

L'Amour déguisé en jeune Paysan ouvre la scène & expose l'usage où sont les Paysans de ce hameau, de lui offrir leurs hommages par celui qu'ils en trouvent le plus digne. Il a résolu de jouer lui-même ce rôle pour faire le bonheur de Colinette qui lui a paru mériter ses bienfaits.

Lucas, garçon Jardinier de Lubin, pere de cette Colinette, vient consulter l'Amour sans le connaître, & le prie de l'aider de ses avis pour le tirer de l'embarras où l'a mis l'Amour qu'il a pris pour Colinette, qu'il n'ose demander en mariage parce qu'elle est riche, & qu'il n'a rien. L'Amour lui donne l'exemple du parti qu'il doit prendre dans ce même jardin, qui appartient à Lubin & qui cependant est cultivé par Lucas.

L'AMOUR.

Le Maître d'un Jardin, aimant l'oisiveté,
Jouit en paresseux de sa propriété;

De travailler lui-même il ne prend pas la peine,
Ses Garçons en font tous les frais,
Et les maris. . .

LUCAS.

J'entends, font de même à peu près.

L'Amour ajoute que l'on n'épouse que ceux que l'on veut attraper. Lucas qui ne peut croire que Colinette soit capable de le tromper, dit qu'il en courrait volontiers les risques. L'Amour qui cherche à lui inspirer de la jalousie, lui demande ce qu'il ferait si l'on venait à en conter à sa femme ; Lucas répond qu'il la renfermerait.

L'AMOUR.

Ce serait une mal-adresse ;
Colinette pour lors perdrait son agrément ;
Il serait bientôt effacé par la tristesse.
La beauté de bien près tient à l'amusement,
Je m'apporterai pour exemple,
Qu'un Oranger jeune & chargé de fleurs ;
Avec plaisir on le contemple,
Il parfume les airs de ses douces odeurs ;
S'il est trop renfermé, cette fleur tombe terre ;
Les feuilles perdent leurs couleurs ;

L'arbre jaunit, desseche & languit dans la
ſerre;
Et bien loin d'en jouir, le triſte Poſſeſſeur
Honteux de ſa mépriſe, & devenu docile,
Se donne bien ſouvent une peine inutile
Pour rendre à l Oranger la vie & la fraîcheur.

LUCAS.

Vous m'baillais de l'intelligence,
Eh bian! j'aurions la complaiſance
Qu'on ne renfermât pas l'Oranger.

L'AMOUR.

Tu tomberais dans un autre danger.
Un tourbillon de vent peut-être
Un beau matin viendrait tout ravager;
C'eſt l'image d'un Petit-Maître.
Tu le verrais avec douleur,
Arracher ce qu'un autre cueille;
Il ôterait toute la fleur,
Et ne laiſſerait que la feuille.

Lucas qui n'eſt que plus incertain, prie l'Amour de le laiſſer ruminer à part; mais auſſitôt qu'il eſt ſeul, ſa gaieté reprend le deſſus, & il chante en faiſant l'ouvrage de Colinette.

Morgué, ça va tout ſeul, j'en ſis ſurpris moi-
même,

En travaillant pour moi, mon ratiau paraît
lourd,
En travaillant pour ce que j'aime,
C'est une pleume de l'Amour.

Colinette arrive aussi en chantant; elle est agréablement surprise de trouver sa besogne faite, elle en remercie Lucas.

LUCAS.

Bon! bon! j'crois que vous vous moquais,
C'te b'sogn' la n'est que de la misere;
Je ne fais pas à biaucoup près,
Toute stella que je vourais.

COLINETTE.

Il en faut demander davantage à mon pere.

Cependant ils se mettent à l'ouvrage, de peur que Lubin ne les gronde, mais ils sont tous deux fort distraits dans leur besogne; Lucas surtout ne sait comment s'y prendre pour parler de son amour à Colinette, il prend l'occasion de deux branches amoureuses qu'elle allait couper, & pour lesquelles il demande grace.

Ne remarquais-vous pas qu'alles s'entrelaçons;

Voyais comme alles s'embrassons!
C'est sur l'instinct que ma raison se fonde :
Tout ce qui s'aime est nécessaire au monde,
Il n'en faut retrancher que ce qui n'aime pas.

Lubin les surprend, & Lucas lui répond qu'il lui apprenait à tailler des Arbres. Lubin ordonne à sa fille de fuir Lucas, parce que ce garçon est entiché d'amour. Colinette, comme de raison, ne manque pas de demander ce que c'est que l'amour, & Lubin lui répond que c'est une bête douce les premiers jours,

All' flatte, all' fait la patte de v'lours ;
Mais en d'ssous la griffe est cachée.
Drès qu'alle voit que d'elle on n'a pus peur,
A vous saisir alle s'apprête,
Pis tout d'un coup all' vous prend à la tête,
Pis all' se boute après au biau mitan du cœur ;
Et pis quand eune fois alle s'est là campée,
Alle s'y tiant, alle est là dans son fort ;
L'on va, l'on viant, l'on crie, alle pince pus fort ;
Et si par la piquié queuqu' fillette attrapée,
Approche de trop près un homme atteint de ç' fort,
Alle le gagne tout d'abord.

Ce portrait de l'amour n'effraye point Colinette, qui espere l'apprivoiser avec Lucas; mais Lubin lui signifie qu'il n'en veut point entendre parler, & il sort.

Colinette à qui l'envie de plaire fait naître la coquetterie, se mire dans le ruisseau où elle n'allait d'abord que pour puiser de l'eau pour arroser les fleurs de son Jardin, elle en cueille quelques-unes pour mettre dans ses cheveux, & tandis qu'elle les arrange, l'Amour arrive & cherche à s'amuser de sa naïveté. Colinette encore remplie des leçons de son Pere, est effrayée de l'approche de l'Amour, mais elle se familiarise bientôt avec lui; & après avoir écouté de l'Amour lui-meme une définition de ce sentiment, elle lui demande comment elle pourra connaître si Lucas en a pour elle.

L'AMOUR.

Il vous aime sincérement,
S'il vous parle de mariage;
Mais il éludera, s'il ne veut être Amant
Que pour le simple amusement.

Colinette ne doute point que Lucas ne veuille l'épouser, mais elle craint

que ſon pere ne veuille pas y donner ſon conſentement : l'Amour ſe charge de l'obtenir.

Lubin revient avec Lucas, à qui il ordonne de finir ſon ouvrage ainſi qu'à Colinette qu'il éloigne, afin de conſulter l'Amour ſur la fille ; mais elle revient tout doucement les écouter à pluſieurs repriſes ; ce qui oblige Lubin à s'éloigner, après leur avoir recommandé de travailler & de chanter, pour faire voir qu'ils ne s'amuſent pas à cauſer.

LUCAS, *chante.*

Ne m'entendais vous pas,
Ma petite Brunette ?
Si ma bouche eſt muette,
Mes yeux ne le ſont pas.
Ne m'entendais-vous pas ?

COLINETTE.

Le langage des yeux,
Eſt un charmant uſage,
A deux cœurs bien épris il offre mille appas ;
Mais à quoi ſert c'langage ?
. . . .
Prenons garde ſi l'on ne nous entend pas.

AIR : *La moitié du chemin.*

L'autre jour Catin appercevant Guillaume,
L'autre jour Guillaume appercevant Catin,
Furent s'cacher darriere un gros tas d'chaume,
Et pis tout bas Guillaume dit à Catin :

(*Elle parle à demi voix.*)

Tians, Lucas, on a biau m'défendre
De m'trouver ſeulette avec toi,
Je n'pouvons obéir, & je n'ſavons pourquoi
J'avons tant de plaiſir à t'entendre.

(*Elle chante.*)

Pis tout d'un coup Guillaume,
D'un peu plus près veut parler à Catin ;
La Belle fit de ſon côté,
La moitié du chemin.



Colinette donne ſa main à baiſer à Lucas, & pendant qu'il l'a lui baiſe elle crie : eſt-ce bien mon pere ?

LUBIN.

Fort bien, chantais toujours comm' ça.

Lucas baiſe encore la main de Colinette, & ſe ſentant plus hardi, il parle d'amour à Colinette, qui toujours

prévenue de ce que lui a dit ſon pere, lui demande comment il peut dormir avec cela ; mais elle ajoute qu'elle ſait comment l'apprivoiſer, & que c'eſt par le mariage. Lucas qui de ſon côté eſt prévenu par l'Amour, entre dans une grande colere de ce qu'on parle de mariage avec un honnête homme comme lui. La tendre & naïve Colinette eſt affligée d'avoir pû lui cauſer du chagrin. La querelle ne dure guère, ils ſe racommodent bientôt ; & Lubin qui s'eſt approché doucement, avance la tête au moment qu'ils vont s'embraſſer, de façon que Lucas rencontre ſa joue au lieu de celle de Colinette ; il fait un beau tapage en les ſurprenant ainſi, il congédie Lucas qui accepte facilement ſon congé, parce que ſon Parain, le Seigneur du Village, l'a fait ſon Maître Jardinier. Cette nouvelle fait changer de ton à Lubin qui lui accorde volontiers ſa fille ; mais celui-ci à ſon tour qui eſt fortement prévenu contre le mariage, la refuſe, ce qui étonne Lubin & afflige Colinette qui ſe met à pleurer, Lucas ne peut tenir à ces larmes, & malgré les remontrances de l'Amour qui eſt arrivé au commencement de la ſcène, il

se résout à l'épouser quoi qu'il puisse lui en arriver.

L'AMOUR, *à Lucas.*

Quelque jour tu seras fâché.

LUCAS.

Je n'vous entendons pas, morguenne je sis lâché ;
Si j'avons Colinette, & qu'un Galant l'approche,
Tatiguenne... je ne dirons mot ;
A not' moitié je n'frons aucun reproche,
A not' Rival je n'baillerons point taloche ;
Mais j'n'agirons pas comme un sot ;
D'amour & d'amiquié je r'doublerons la dose,
Qu'un nouviau Courtisan s'présente après, s'il ose,
Colinette varra, jarnigoi,
Si queuqu'un peut l'aimer mieux que moi.

Lubin ne comprend rien à tout cela, mais l'Amour le lui explique en se découvrant, & il consent de bon cœur à les unir ; & la Piece finit par la Fête de l'Amour & la Noce de Colinette & de Lucas, que les habitans du Village célébrent par leurs danses.

Mad. Favart & M. Chevalier con-

nus pour les Auteurs de cette Piece, l'ont jugée eux-mêmes trop ſevérement, pour qu'il ne reſtât rien à ajouter à leurs propres obſervations. Nous dirons ſeulement qu'elle fit le plus grand plaiſir, & qu'elle eut cinquante repréſentations.

LE CAPRICE AMOUREUX, OU NINETTE A LA COUR.

Comédie en trois actes, en vers, mêlée d'Ariettes, 12 Février 1755. (1)

NINETTE en filant au rouet, ouvre la ſcène avec Colas, & débute par cette Ariette.

Travaillons d'un bon courage;
La fraîcheur
De cet ombrage,
La douceur
De ce ramage,

---

(1) Le théâtre repréſente au premier acte une Campagne agréable, coupée d'arbres fruitiers, avec des cabannes de Payſans ſur les aîles. On les voit travailler à différens ouvrages.

Nous donne cœur
A l'ouvrage.
Près de l'objet qui m'attendrit,
Je file à merveille;
Quand la fatigue m'assoupit,
L'amour me réveille.



Elle prie en même-tems Colas d'aller cueillir du fruit pour elle ; il monte sur un arbre, & voit la plaine couverte de Chiens & de Piqueurs ; il descend alors tout allarmé, & dit à Ninette :

Rentrez, rentrez ; morgué, ces malins drilles,
Comme au Gibier fesont la guerre aux filles.

Astolphe, Roi de Lombardie, paraît avec Fabrice son Confident & lui fait l'aveu de sa passion pour Ninette, par cette jolie Ariette.

Oui, je l'aime pour jamais;
Rien n'égale ses attraits.
De son teint, la fleur naïve,
Toujours fraîche, toujours vive,
Confond les efforts de l'art.
C'est la nature
Simple & pure,
Elle enchante d'un regard.

Dans ſon cœur eſt l'innocence,
Dans ſes yeux eſt la candeur,
Sa parure eſt la décence,
Et ſon fard eſt la pudeur.



Fabrice ſort, & Ninette revient en chantant. Aſtolphe lui témoigne ſa ſurpriſe de la voir ſi contente dans un état ſi borné, & lui offre une fortune éclatante, en lui déclarant qu'il l'adore. Ninette qui le prend pour un Officier de ſa Cour, lui répond naïvement que cette déclaration lui fait grand plaiſir: Gardez, lui dit-elle,

Gardez tous vos tréſors; je ne veux qu'une grace.
Vous ſavez que l'on chaſſe
Tous les jours en ces lieux, du matin juſqu'au ſoir;
Si vous avez quelque pouvoir,
Parlez au Prince, afin que l'on nous débarraſſe
De tout le train que font ſes gens.
Je ne comprens point quelle fievre
Peut faire ainſi courir les champs?
Pour le plaiſir de prendre un lievre,
On ravage quarante arpens.

Elle le prie, en conséquence, de ne plus revenir, en lui avouant franchement qu'elle aime Colas. Le Prince lui dit de mieux placer son ardeur, ajoutant qu'un sort brillant l'attend à la Cour, & que les charmes d'une toilette la rendront encore plus belle. Qu'est-ce qu'une toilette, lui demande Ninette? Il lui fait cette ingénieuse description:

C'est un Trône où triomphe l'art;
C'est un Autel que l'on érige aux graces;
C'est-là qu'on peut des tems rapprocher les espaces,
Par l'heureux prestige d'un fard,
Qui des ans applanit les traces.
Des couleurs du plaisir on ranime son teint.
Et le pinceau rival de la nature,
Par une agréable imposture
Fait éclore la fleur d'un visage enfantin.
Chaque jour on est aussi belle;
D'un air plus triomphant la jeunesse y sourit,
La beauté même s'embellit,
Se fixe & devient immortelle.

Un Tableau si flatteur pique la vanité curieuse de Ninette mais elle craint de fâcher Colas: il survient dans cette

cette irrésolution, & fait éclater sa jalousie. Elle l'avertit tout bas de la cacher, de peur d'irriter Astolphe. Le Prince qui s'en apperçoit, la rassure, en lui disant :

Si Colas vous est cher, je deviens son ami.

COLAS.

On n'est guerre ami du mari
Quand on veut l'être de la femme.

Le Prince sort après avoir dit à Ninette.

L'heureux Colas vous intéresse.
Puisse-t-il mieux que moi faire votre bonheur!

Ninette reproche à Colas sa grossiéreté vis-à-vis d'un Seigneur si poli, qui la veut mener à la Cour; il lui répond qu'Astolphe lui parlait d'amour, & que cela ne convient pas. Elle lui répart avec une ingénuité rare aujourd'hui, même dans une jeune Paysanne.

Les Messieurs de la Cour sont trop bien élevés,
Pour entreprendre rien contre la bienséance.

Colas qui apperçoit dans ce moment

le Prince qui revient, & qui la regarde de loin, veut obliger Ninette à rentrer malgré elle ; elle résiste : il la tire par le bras ; elle crie alors, & chante avec toutes les graces d'une jolie enfant qui pleure, cette Arriette si heureusement parodiée de Berthole à la Cour.

Ahi ! ahi ! il me fait grand mal ;
Le brutal ! le brutal !

COLAS.

Oui, je vous ai fait grand mal.

NINETTE.

Le Seigneur vient ici,
Ahi ! ahi ! puisqu'on me traite ainsi,
Je vais me plaindre de ce pas, &c.

Astolphe témoigne sa surprise en s'écriant :

Est-ce là ce tendre Colas ?

Colas veut s'emporter ; mais Fabrice lui apprend qu'Astolphe est le Prince. Ninette & Colas sont surpris à leur tour. Le Prince presse Ninette de venir embellir sa Cour. Elle y consent, en disant tout bas qu'elle veut punir Colas sans lui manquer de foi.

Colas ſe deſeſpére, & veut ſuivre Ninette, mais il eſt arrêté par une troupe de Chaſſeurs. Ils le forcent à s'éloigner ; & forment une danſe qui termine le premier acte.

Le théâtre change au ſecond acte, & repréſente un appartement du Palais d'Aſtolphe. Ninette paraît en habit de Cour : elle eſt ſuivie de pluſieurs Femmes de Chambre, qui portent chacune différentes parrures ; ſon panier l'embarraſſe & lui donne un air gauche Elle refuſe le rouge dont on veut l'embellir, & laiſſe tomber les diamans qu'on lui préſente, pour prendre des fleurs qu'elle jette un inſtant après, lorſqu'elle reconnaît qu'elles ſont artificielles.

. . . .

> Ici l'on ne doit rien qu'à l'art,
> La beauté n'eſt qu'une peinture,
> Juſqu'aux fleurs tout eſt impoſture.

Fabrice veut lui donner des leçons de politeſſe, mais elle le rebute, & prie le Prince qui entre, de la débarraſſer de cet homme qui l'ennuie, ajoutant quelle aimerait mieux voir Colas. Aſtolphe lui répond :

Vous allez voir Colas ; j'espere qu'en ce jour
Vous mettrez entre nous un peu de différence;
Je ne veux qu'à force d'amour,
Lui disputer la préférence.

Il donne ensuite des ordres pour qu'on montre à Ninette toute la magnificence de sa Cour, & voyant paraître la Princesse, il sort pour l'éviter. Emilie, (c'est le nom de la Princesse qui lui est destinée,) témoigne ses craintes à Clarice sa Confidente ,& la charge d'examiner les pas du Prince & de Ninette. Elle exprime ensuite ses sentimens par une Ariette.

Viens espoir enchanteur,
Viens consoler mon cœur, &c.

Voyant revenir Astolphe avec sa petite-Paysane, elle s'éloigne pour les observer. Le Prince demande à Ninette ce qu'elle pense de la Cour : Ninette lui répond avec une franchise spirituelle.

J'ai vu de toutes parts de beaux petits objets
A talons rouges, en plumets;
Ne sont-ce pas des femmes en épées ?
J'ai vu trotter aussi de gentilles poupées,
Qui portent de petits colets.

Ah ! que de plaiſans perſonnages,
Crainte de déranger l'ordre de leurs viſages ;
Ils parlent tous comme des flageolets.
Tu, tu, tu, tu. Dans nos Villages
Nous n'avons jamais vu de tels colifichets.
Et puis j'ai vu de graves Freluquets,
Qui prenaient un air d'importance,
Et de jolis Vieillards coquets,
Qui ſemblaient marcher en cadence ;
L'un d'eux, pour me voir de plus près,
Juſques ſous mon menton s'approche,
En tirant un œil de ſa poche ;
C'eſt un bijou, c'eſt un ange, Eh ! mais, mais. . . .

Emilie s'avance, fait un compliment ironique à Ninette ſur ſes charmes, & la félicite d'avoir fait la conquête d'Aſtolophe, qui s'en défend devant la Princeſſe. Ninette répond qu'elle aime Colas. Le Prince pour appuyer ce diſcours, dit qu'il a donné des ordres pour le faire venir. Ninette replique qu'elle aime mieux retourner au Village.

Le Prince raſſure Emilie, & lui promet de renvoyer Ninette ; mais dès qu'il eſt ſeul, il peint ſon irréſolution par une Ariette.

Le Nocher, loin du rivage,
Lutte en vain contre l'orage, &c.

Et se retire sans savoir ce qu'il doit faire.

Colas entre paré à peu-près comme Taler dans Démocrite, & se plaint comme lui de la réception ridicule qu'on lui a faite à la Cour. Ninette qui survient, & qui apperçoit Colas, baisse sa coëffe, se couvre le visage de son éventail, & contrefait sa voix en grasseyant, pour éprouver Colas & n'en être point reconnu. Cette scène a besoin du jeu des Acteurs pour être sentie. Ninette en jouant les Vapeurs, déclare à Colas qu'elle est éprise de ses charmes, & lui propose de répondre à son ardeur, en l'assurant que sa fortune sera faite. Colas qui la prend pour une Dame de la Cour, répond qu'il y consent, en disant tout bas :

Je ne veux qu'allarmer Ninette,
Et le dépit me la ramenera.

Ninette alors se dévoile, & fait éclater sa colere contre Colas ; il a beau vouloir se justifier, elle ne veut plus l'entendre. Ce qui occasionne un Duo dialogué à l'Italienne, dont le con-

traſte toujours ſoutenu, finit vivement le ſecond acte.

Ninette ouvre ſeule le troiſieme dans le même appartement, où l'on voit des lumieres ſur une table. Elle fait entendre dans une Ariette quelle tirera bientôt vengeance d'un ingrat qui l'a trahie. Fabrice vient l'avertir que le Prince doit arriver dans un moment; elle lui demande ſi Colas eſt prévenu, qu'elle doit parler au Prince tête-à-tête; Fabrice lui répond qu'oui & qu'il fait de gros ſoupirs; Emilie entre, & paraît ſurpriſe de retrouver encore Ninette, qui lui proteſte qu'elle eſt à la Cour contre ſon gré, & lui avoue en riant, qu'Aſtolophe lui a demandé un rendez vous; qu'elle s'y trouvera, par la raiſon qu'une fille de bien ne craint rien. Cette maxime n'eſt pas toujours ſûre. Comme on entend du bruit, Ninette engage la Princeſſe à s'éloigner avec elle, ajoutant qu'elle a ſur ce point un ſecret à lui dire.

Colas arrive guidé par ſa jalouſie, & ſe cache ſous la table pour entendre, ſans être vû, l'entretien nocturne du Prince avec Ninette, qui revient & qui éteint les bougies en voyant entrer Aſtolphe. Le Prince lui en demande

la raiſon, & montre une pudeur qu'elle paraît oublier. Elle répond que ſon cœur eſt bien gardé la nuit comme le jour, & le prie de lui apprendre ce qu'il ſouhaite d'elle. Il replique que ſes ſoupirs lui expliquent ſes vœux; elle lui repart qu'elle veut faire ſon bonheur, & qu'il attende un moment. Elle va chercher la Princeſſe & la met à ſa place; le Prince dit à Emilie, qu'il prend pour Ninette,

J'ai deſiré long-tems un cœur ſans impoſture,
Un cœur ſimple, ingénu, formé par la nature.

Ninette en apportant des lumieres, répond au Prince qu'il a trouvé ce tréſor dans Emilie qui eſt devant lui. Aſtolphe, honteux de ſon inconſtance, rend ſon cœur à la Princeſſe, qui lui pardonne. Colas ſorti de deſſous la table, paſſe des plus vives allarmes à la plus grande joie. Aſtolphe s'unit à la Princeſſe, & Colas à Ninette.

Cette Piece charmante, eſt encore de M. Favart qui la donna d'abord en trois actes: & c'eſt ſur ce plan que nous en avons fait l'extrait. Il l'a depuis remiſe en deux actes, & n'a fait en

cela que rapprocher les beautés dont elle eſt remplie. Les détails en ſont, on ne peut pas mieux écrits; les ſituations bien imaginées, les airs bien choiſis; & de toutes les Pieces données juſqu'alors en ce genre, aucune n'a renfermé plus de choſes agréables & mieux mérité ſon ſuccès; c'eſt moins une Parodie, comme on la mal-à-propos nommée, qu'une imitation ingénieuſe de Bertole à la Cour qui en a fourni l'idée.

RETRAITE DE ROSALIE ASTRAUDI.

Roſalie Aſtraudi, qui avait débuté le 30 Avril 1744, par le rôle de Florine dans l'Iſle des Talens, avait été reçue & avait continué de remplir avec ſuccès les rôles d'Amoureuſes & de Soubrettes, tant dans la Comédie Françaiſe que dans toute les Parodies, quitta le théâtre à la clôture de 1755, & eſt morte depuis, après avoir épouſé le Comte de.....



LE MAITRE DE MUSIQUE.

Parodie en un acte en vers, mêlée d'Ariettes, 3 Mai 1755.

LAMBERT ouvre le premier acte avec Laurette, & débute en grondant, par cet air.

Ah! quel martire!
Sans cesse instruire,
Cent fois redire,
Sans rien produire,
C'est toujours pire.
Eh! laisse-moi,
Va, tais toi.

Laurette se fâche à son tour, & son Maître lui-dit :

Mademoiselle joue au mieux l'impertinence,
Et pour faire dans peu l'Actrice d'importance,
Il ne lui manque plus, ma foi, que du talent,
Encor souvent on s'en dispense,
En mettant à la place un ton bien insolent.

LAURETTE.

En ce cas-là, Monsieur, je suis en bonne école,

Je puis très-bien l'apprendre ici de vous.

Lambert se met au Clavecin. Laurette crie exprès méchamment au lieu de chanter, il l'interrompt en disant.

Chanteur qui pour mieux nous séduire,
Voulez être à la fois agréable & touchant,
Que l'haleine du doux zéphire,
Qui, de sa Flore, à l'oreille soupire,
Soit l'image de votre chant.
Eh! crois-moi, renvoyons aux halles
Tous ces Chantres bruyans, qui savent seulement
De leurs grands cris remplir nos salles.

Excellente leçon pour tous nos théâtres! Laurette chante de nouveau & chante bien, Lambert témoigne qu'il est content, & lui promet, si elle continue, de la rendre dans peu une parfaite Actrice. On annonce Tracolin comme un personnage ridicule. Il entre, & après avoir embrassé Lambert, il regarde Laurette, & s'informe quel est ce charmant objet. Lambert lui répond que c'est un sujet qu'il éleve pour le théâtre. Tracolin se récrie: quelle mine! quel jeu! quelle voix!

Lambert lui demande s'il l'a entendue. Non, replique-t'il.

. . . . . . Nous autres gens de l'art,
Nous n'avons pour cela besoin que d'un regard,
Et nous jugeons d'une voix par la vue.
D'ailleurs, ajoute-t il,
. . . . . . Avec un tel minois,
A-t-on jamais manqué de voix.

Il se répand en fleurettes, qui donnent d'autant plus de jalousie à Lambert, que Laurette y répond.

Tracolin paraît si transporté d'entendre Laurette, qu'il l'embrasse & la demande à son Maître qui la lui refuse. On vient chercher Lambert de la part d'une Duchesse. Il est obligé de sortir malgré lui, & de laisser Tracolin seul avec son écoliere. Tracolin fait sa tendre déclaration. Laurette joue l'Agnès, en disant :

AIR : *La pudeur me guide.*

La pudeur me guide,
Me rend timide,
Je n'ose lever les yeux,
Si quelque curieux
Auprès de moi se place,

Et me regarde en face,
Je ſuis toute honteuſe de cela.
Ma langue s'embarraſſe,
En lui diſant de grace,
Souffrez, Monſieur, que je paſſe,
Je ne puis reſter là
Où me voilà.
La pudeur, &c.



Si quelque téméraire
Pourſuit trop loin l'affaire,
Moi qui ſuis bonne, & ne me fâche guere,
J'excite ma colere,
Et lui dis d'un ton ſévere,
Mais finirez-vous donc, Monſieur,
Sachez qu'on eſt fille d'honneur,
Sachez qu'on a de la pudeur.



Tracolin lui offre ſa fortune avec ſa main, & ſe jette à ſes genoux, Lambert revient & le ſurprend avec Laurette. Il fait éclater ſa jalouſie, & l'acte finit par un trio bien fait & bien exécuté.

Lambert, qui revient avec Laurette, commence le ſecond acte par cet air qui exprime ſi bien ſon dépit jaloux.

Non, je ſuis trop en colere,
Me diras-tu le contraire ?
Quand moi-même j'ai vu le téméraire,
Qui te faiſait les yeux doux !
Pourquoi faire,
Etait-il a tes genoux ?
Vaine ruſe !
Mauvaiſe excuſe !
Me crois-tu donc aſſez buſe,
Pour m'en laiſſer amuſer :
Mais voilà comme on s'abuſe,
Quand on penſe m'abuſer.



Laurette perſiſte à ſe juſtifier & l'amene par degrés au point de l'obliger à demander grace lui-même. Cette ſcène eſt parfaitement bien traitée & filée avec beaucoup d'art. Lambert eſt ſurpris à ſon tour par Tracolin aux genoux de Laurette, qui dit à ce dernier qu'il ſurvient à propos, & qu'elle avait beſoin de ſa préſence pour faire connaître ſes ſentimens. Tracolin ſe flatte alors de ſe voir choiſi. Lambert tremble au contraire de ne l'être point. Laurette les deſabuſe tous deux en donnant la main à ſon Maître. Tracolin ſe retire confus, & Lambert ravi, chante avec

Laurette un Duo qui termine la Piece.

Elle eſt du même Auteur que la Servante-Maîtreſſe, quoique très-plaiſante on ne peut nier qu'elle ne ſoit une ſœur très-cadete de ſon ainée. Ce n'eſt pas que M. Baurans ne l'ait traitée avec beaucoup d'adreſſe & de gaité; & le ſeul tort qu'on lui peut faire, eſt celui de la comparaiſon.

C'eſt la derniere qu'ait donné M. Baurans. Cette Auteur naquit à Toulouſe d'une famille honnête. Son pere, plus recommandable dans ſa patrie par la ſageſſe de ſa conduite & par l'étendue de ſes vues pour le commerce, que par ſon habileté à profiter de ſes avantages, ſe contentait de trouver dans ſon induſtrie & dans un patrimoine très-borné, les moyens d'élever une famille nombreuſe. Le jeune Baurans ſe diſtingua de bonne heure par ſa pénétation & par ſes talens naiſſans. Il montra dès l'âge le plus tendre ce caractere doux, ſenſible, ces mœurs pures & ſimples qui augmentent parmi ſes amis les regrets de ſa perte. Son pere le deſtinait au Barreau; mais il tenait de la nature un penchant invicible pour les beaux-Arts; le devoir l'emporta ſur la Nature; il ſe prêta aux vues de ſon pere,

& ſe livra à l'étude des Loix. Malgré l'inclination la plus forte, la Poéſie & la Muſique, pour leſquelles il ſe ſentait les plus grandes diſpoſitions, ne furent plus pour lui qu'un amuſement. Il cultiva les Arts & ne négligea point l'étude des Loix. Il ſavait que la Muſique & la Poéſie ne méritent de plaire, qu'autant qu'elles peignent ou les objets qui frappent nos ſens, ou les impreſſions de l'ame. Il remonta à la ſource des Arts, & étudia la Nature; il fit des progrès rapides dans la Phyſique; il nous reſte de lui un Eſſai ſur *l'Electricité*, qui prouve ce qu'il eût pû faire dans ce genre. Ces délaſſemens l'aidaient à ſupporter le fardeau d'un devoir d'autant plus pénible, qu'il contrariait tous ſes goûts. Il ſurmonta tout, excepté ſa timidité; affection de l'ame qui n'eſt point une paſſion, & qui cependant eſt plus forte que toutes les paſſions enſemble, fléau des talens qui naît de l'amour propre, & qui en eſt le tyran. M. Baurans, malgré ſa répugnance, avait acquis la connaiſſance la plus étendue des Loix; mais, lorſqu'il voulut entrer dans la carierre, ou tout autre, avec bien moins de ſavoir & de diſpoſitions, eût pû faire

la plus grande réputation, il ſe méfia de ſes forces, & renonça à une victoire aſſurée; non qu'il craignit le combat, mais parce qu'il redoutait l'éclat du triomphe. Il aurait renoncé avec plaiſir au Barreau; mais il ne voulait pas déplaire à ſa famille. Dans cette alternative, il ſe borna à une charge de Subſtitut du Procureur-Général au Parlement de Toulouze; il en remplit les fonctions avec zèle, tant qu'il ne fallut que donner des concluſions par écrit. Enfin il crut qu'il lui ſerait plus aiſé de vaincre ſa timidité ſur un théâtre où il ſerait moins connu. Il vint à Paris, dans le deſſein de ſe faire recevoir Avocat au Conſeil; mais ſa fortune fut un obſtacle qu'il n'avait point prévu. Il lutta quelque tems contre elle. La perte qu'il fit de ſon pere lui fut plus ſenſible que tout ce qu'il avait éprouvé du ſort. Il n'hérita que de ſes vertus; il ne négligea point ce patrimoine, & ſe hâta de le mettre à profit. Comme il avait reçu l'éducation la plus heureuſe, il voulut la tranſmettre, & n'ayant aucun deſſein de ſe marier, il ſe choiſit une famille; ce fut celle d'un de ſes Protecteurs, qui dépoſa

entre ſes mains les droits ſacrés de pere, & qui lui confia ſon fils. M. Baurans devint bientôt l'ami de l'un, & ſe conduiſit comme le pere de l'autre. Il ſe retira avec ſon eléve au College de Louis le Grand; comme il ne s'était engagé que de veiller ſur ſes mœurs & de diriger ſes études, ſes loiſirs lui permirent de ſe livrer à ſes goûts ſans réſerve.

Depuis que le célebre Rameau avait accoutumé les Français à ſon harmonie; qu'il avait créé pour ainſi dire, un genre nouveau de Muſique, leur prévention en faveur de l'ancienne monotonie, s'etait un peu affaiblie; mais il n'y avait encore que quelques connaiſſeurs qui vouluſſent convenir de la ſupériorité de l'Italie dans cet art, ſur la France; le préjugé régnait toujours ſur le gros de la Nation. M. Baurans entreprit de le diſſiper entiérement. L'éloquent Citoyen de Geneve avait tenté, par ſes argumens, de nous perſuader que notre Muſique ne méritait point ce nom, & que ce qui nous plaiſait ne devait point nous plaire; ſes raiſonnemens parurent des paradoxes; au lieu de perſuader, il révolta les eſprits prévenus; & ceux qu'il gué-

riſſait de leur erreur, ſe plaignaient encore d'avoir été guéris. M. Baurans uſa de plus d'adreſſe ; il attaqua leur opiniâtreté par le ſentiment même. Il choiſit un des chefs-d'œuvre de la Muſique Italienne *la Serva Padrona* de l'inimitable Pergoleze. Il compoſa des paroles Françaiſes, auxquelles il adappta le chant du célébre Muſicien Italien. Sa timidité lui fit garder long-tems le ſecret, il ne communiqua ſon projet qu'à quelques amis. L'excellente Actrice qui fut ſi ſouvent applaudie dans cette Piece, le força de lui communiquer ſon ouvrage, l'encouragea & ſe chargea du ſuccès. Il fut complet ; le Public y courut en foule. Le nombre prodigieux de repréſentations qu'eut ce Drame, l'éclat avec lequel il ſe ſoutint, annoncerent une révolution prochaine dans notre Muſique ; malgré le préjugé, les Ariettes de Pergoleze furent chantées à la Cour & à la Ville ; & ſi quelque choſe peut nous faire croire le délire des Abdéritains après la repréſentation de l'Andromede d'Euripide, c'eſt l'eſpece d'enthouſiaſme qui s'empara des Français pour les airs de la Servante-Maîtreſſe. M. Baurans donna un ſecond Eſſai dans ce genre, qui

n'eut pas moins de ſuccès ; c'eſt le Maître de Muſique. Le concours des Spectateurs à ces nouveautés, engagea pluſieurs Auteurs à tenter la même entrepriſe ; preſque tous réuſſirent, mais jamais avec le même éclat que l'Auteur de la Servante-Maîtreſſe : chacun de ces ſuccès fut un nouveau triomphe pour la Muſique Italienne. Bientôt on oſa voler de ſes propres aîles ; & après avoir épuiſé ſur nos paroles Françaiſes ce que l'Italie avait de plus précieux, nous compoſâmes nous-mêmes dans le goût Italien, qui, dans très-peu de tems, devint le goût univerſel & dominant, quoiqu'on ne l'atteigne encore que de fort loin.

M. Baurans jouiſſait avec modeſtie de ſa réputation, il convenait qu'il en devait la plus grande partie à Pergoleze ; mais ce qu'il ne devait à perſonne, c'était d'avoir délivré ſa Nation d'un préjugé qui tenait à de ſi anciennes & de ſi profondes racines ; d'avoir oſé, le premier, adapter le chant Italien aux paroles Françaiſes ; & d'avoir oſé faire aimer par ce moyen un genre proſcrit ſans le connaître.

Au milieu des ſuccès & des applaudiſſemens, il eut une attaque d'apo-

plexie ; la moitié de ſon corps reſta percluſe. Ses jours avaient été traverſés par les diſgraces de la fortune & par quelques chagrins domeſtiques ; il commençait à jouir du fruit de ſes travaux ; il fallut ſe préparer à ceſſer de vivre. La voix de la patrie ſe fit entendre , il voulut la revoir , ſoit que les paſſions nous dominent, que les affaires nous accablent , ou que les préjugés nous aveuglent , un inſtinct ſecret nous rappelle ſans ceſſe aux lieux qui nous ont vû naître. Ne cherchons point à le détruire ; il eſt la récompenſe de la fidélité avec laquelle nous avons rempli les premiers devoirs que la Nature nous a impoſés. Laiſſons l'honnête-homme ſe perſuader que ſa cendre eſt due à ſon Pays , & qu'elle ne peut repoſer auſſi tranquillement dans une terre étrangere. M. Baurans ſe fit tranſporter à Toulouze , Ville où , après la capitale, les Arts & les Sçiences ſont le plus en honneur. Il y fut reçu , par ceux de ſes amis que la mort ne lui avait point enlevés , avec des tranſports de joie que troublait l'état de langueur où il était. Il mourut , au ſein de ſa famille , vers le commencement du mois d'Avril 1764 , âgé d'environ

54 ans. Sa piété, la simplicité de ses mœurs, la droiture & la bonté de son cœur, le rendirent cher à ses amis & à ses compatriotes: son goût & ses talens doivent rendre sa mémoire recommandable aux Gens de Lettres.

LES CHINOIS.

Parodie en un acte en vers, mêlée d'Ariettes, 18 Mars 1756.

Le théâtre représente un appartement décoré à la Chinoise ; on voit dans le fond l'horison à travers une jalousie brisée. Xiao ouvre la scène avec son Intendant, à qui il donne l'ordre d'aller vîte préparer une Fête somptueuse pour la nôce de sa fille qu'il doit marier ce jour-là. Resté seul, il exprime la joie qu'il aura d'être grand-Pere, par l'Ariette suivante.

ARIETTE.

Je vois, grace à ma fille,
Accroître ma famille;
Un tas d'enfans fourmille;
Ah! je les vois déjà.

Tandis que l'un ſautille,
L'autre a l'envi babille.
J'aurai de la famille;
Elle ſera gentille,
Et me reſſemblera. (*trois fois.*)



Je ſuis, grace à ma fille,
Grand pere de famille;
Un tas d'enfans fourmille,
Auprès de moi ſautille,
En m'appellant mon Papa.
Je ne me ſens pas d'aiſe,
L'un grimpe ſur ma chaiſe. (*Bis.*)



En m'appellant Papa,
Et me baiſe;
L'un grimpe ſur ma chaiſe,
L'autre joue au dada,
En m'appellant Papa. (*Bis.*)



Paix-là; taiſez-vous, paix-là,
Paix-là, vous dis-je:
Encore! ce bruit m'afflige,
Il faut que je corrige. . . .

(*Contrefaiſant la voix d'un enfant.*)

Ah! ah! pardon; pardon, pardon, mon grand Papa,

Je ne le ferai plus ; non, non.
Levez-vous donc.
Je vais, &c.



Agésie sa fille entre avec sa Suivante, Xiao lui apprend qu'il doit la marier ce jour-là même avec un jeune-homme qui revient d'un grand voyage ; que c'est l'Empereur qui fait ce mariage, & qu'en conséquence elle doit s'y disposer. En la quittant, il lui-dit :

Dépêche-toi d'avoir beaucoup d'enfans ;
Eternise mon sang par ta progéniture.

AGÉSIE.

Je n'épargnerai rien, mon pere, je vous jure,
Pour rendre vos desirs contens.

Chima félicite sa jeune Maîtresse sur cet hymen ; mais Agésie lui avoue en confidence qu'elle craint ce nœud, & qu'elle voudrait bien que l'Epoux qu'on lui destine, ressemblât au jeune homme qu'elle a vu la semaine derniere, de sa fenetre, dans un coup de vent qui avait abattu la jalousie ; elle ajoute qu'il fit arrêter sa barque pour la contempler ;

templer ; qu'il lui avait paru charmant ; qu'il n'avait de Chinois que l'habit ; & que ſans l'avoir entretenu, elle lui avait trouvé beaucoup d'eſprit ſur les différens tranſports qu'il avait fait paraître Dans ce moment le Chinois dont elle parle, entre par la fenêtre de ſon appartement. Agéſie paraît d'abord effrayé, ainſi que ſa Suivante. Dans le premier mouvement que la peur lui inſpire, elle lui ordonne de ſortir ; mais un ſentiment plus doux qui ſuccede à la crainte, l'oblige auſſi-tôt à le rappeller.

Tamtam (c'eſt le nom du jeune Chinois) fait éclater ſon ardeur par cette Ariette, dont la morale ſe trouve dans plus d'un Opéra Français.

ARIETTE.

Que je baiſe cette main ;
Mais pourquoi cet air mutin !
Que vous ſert-il d'être belle,
Si vous êtes cruelle ?
Mais perſonne ne nous voit.
Quelle eſt farouche !
Que je touche
Seulement le bout du doigt ;
Mais perſonne ne nous voit.

Que vous sert-il d'être belle,
Si vous êtes si cruelle ?
Vous souffrez de vos rigueurs,
C'est à notre âge
Que l'on s'engage.
Le printems est pour les fleurs,
Et l'amour est pour nos cœurs ;
La sagesse
Pour la vieillesse,
La tendresse pour nos cœurs.



Agésie se défend, mais avec douceur. Cependant Tamtam se plaint de cette rigueur prétendue, en s'écriant :

En France, où j'ai fait un voyage,
Le Sexe n'est pas si sauvage.

La curieuse Suivante lui demande comment on fait l'amour à la Française. Tamtam répond que si sa Maîtresse veut le permettre, il va l'en instruire.

AGÉSIE.

Mais oui, l'on est bien aise
De savoir d'un pays les usages, les mœurs.

TAMTAM.

Pour donner au tableau de plus vives couleurs,

Il faudrait, ne vous en déplaiſe,
Me ſeconder & me prêter du jeu.
Tenez, figurez-vous que vous êtes l'Amante,
Moi, l'Amant;

AGÉSIE.

Soit,

TAMTAM, *à Chimca.*

Vous, la Suivante
Que je vais engager à protéger mon feu.

Agéſie va s'aſſeoir & prend le thé, Tamtam commence par prier Chimca de parler pour lui à ſa Maîtreſſe, de lui bien peindre ſon amour; & pour mieux l'y déterminer, il lui offre une bourſe qu'elle accepte après quelques façons. Chimca inſtruit Agéſie du feu dont un jeune Amant brûle pour ſes charmes, & lui demande la permiſſion de l'introduire auprès d'elle. Eh bien! dit Ageſie, il peut paraître. Tamtam s'approche, s'incline devant elle, & dit à Chimca de ſe tenir à deux pas. Enſuite il ſe tourne vers ſa Maîtreſſe, & lui peint l'état de l'Amant qu'il repréſente par l'Ariette qui ſuit; elle eſt des plus théâtrales.

ARIETTE.

Son cœur d'abord palpite;
Il veut, mais il hésite;
Il dit des mots sans suite;
Certain trouble l'agite.
Il a peur de manquer d'égards;
Et la crainte
Est peinte
Dans ses regards.
Bien-tôt l'amour l'inspire,
Il vante les attraits;
Quels yeux charmans! quels traits!

AGÉSIE.

Après.

TAMTAM.

L'Amant soupire,
Et l'ose dire,
Et l'aveu ne déplaît pas. (*Bis.*)
Ainsi l'amour pas à pas,
Pour engager tend ses lacs.

(*Agésie, avec un peu d'émotion.*)

La peinture intéresse.

CHIMCA, *à part.*

Ah! ma pauvre Maitresse!

Commence à ſe troubler. (*bis.*)
Ah ! ma pauvre Maîtreſſe !
Son cœur ſe laiſſe aller,
Se laiſſe, laiſſe, laiſſe,
Se laiſſe, laiſſe aller.

TAMTAM.

Le cœur plus fort palpite ;
On veut, mais on héſite ;
On dit des mots ſans ſuite,
Un nouveau trouble agite.
L'amour brille dans les regards,
Et l'audace
Chaſſe
Les vains égards ;
La Belle ſe retire,
Et paraît ſe fâcher.

AGÉSIE.

Eh ! mais ! . . . .

TAMTAM.

L'Amant ſoupire (*bis.*)
Et ſaiſit un bras.

AGÉSIE, *en ſoupirant.*

Après.

TAMTAM.

Doucement, il le flatte ;

Qu'il eſt rond, blanc & frais!
Ah! quelle peau délicate!
Que je le baiſe.

AGÉSIE.

Mais. . . .

TAMTAM.

Quoi!

AGÉSIE, *troublée.*

Quoi!

TAMTAM, *lui baiſant la main.*

Le tendre Amant le baiſe.

AGÉSIE, *plus émue.*

Après.

TAMTAM.

Et le rebaiſe.
Elle s'appaiſe,
Et ne ſe défend pas. (*Bis.*)
Ainſi l'amour pas à pas,
La fait tomber dans ſes lacs.

CHIMCA.

Ah! ma pauvre Maîtreſſe!
Je la vois ſe troubler.
Ah! ma pauvre Maîtreſſe!

Son cœur ſe laiſſe aller,
Son cœur ſe laiſſe, laiſſe, laiſſe,
Se laiſſe, ſe laiſſe aller.

Agéſie revient de ſon trouble, & reproche un peu tard à Tamtam d'avoir trop oſé. Il excuſe ſon audace, en diſant qu'il l'adore & qu'il attend la mort à ſes genoux.

Agéſie lui répond tendrement.

On aurait à punir à la fois deux coupables,
Ah! je le ſuis autant que vous.

Mais elle lui déclare en même-tems qu'un époux, ou plutôt un Maître, doit s'unir avec elle inceſſamment. Il demande quel eſt cet époux; je ne ſais, dit-elle; j'ignore auſſi, replique t'il, celle que j'épouſe ce ſoir; je viens de recevoir à l'inſtant ſon portrait. Chimca prend ſon portrait, l'examine, & s'écrie: *ah! ma Maîtreſſe c'eſt vous même.* Nos Amans ſe livrent à la joie: mais elle eſt tout à coup troublée & changée en frayeur, par l'arrivée du pere qui entre le ſabre à la main, & qui veut tuer ſon gendre ſans le connaître. Ce dernier le tire de ſon erreur, en lui montrant le portrait d'Agéſie, que

Xiao lui a envoyé. Le Mandarin est transporté de joie à son tour, & dit à Tamtam de sortir sans être apperçu, & qu'il va au plutôt l'unir à sa fille,

Cette Piece qui est une Parodie *del Cinese*, Intermede Italien, est encore de M. Favart qui n'a cessé pendant très-longtems de consacrer ses travaux au Théâtre Italien qu'il soutenait presque seul par ses ouvrages ainsi que son épouse par ses talens ; celui-ci qui n'eut pas moins de succès que les autres, eut vingt-six représentations; il était suivi d'un Balet intitulé *les Nôces Chinoises*, & terminé par un feu d'Artifice.

Le 23 du même mois, on donna l'*Embarras des Richesses*, & l'*Apparence trompeuse*, au profit du sieur Carlin, qui huit jours auparavant, avait joué le Retour d'Arlequin & les deux Arlequines pour la premiere fois, depuis l'accident qui lui était arrivé, & le Public lui avait marqué avec effusion le plaisir qu'il avait de le revoir.

On fit cette année la clôture du théâtre, le 31 Mars par les Chinois & Ninette à la Cour, & l'ouverture le

26 Avril aussi par les Chinois, suivi des Magots, Parodie de l'Orphelin de la Chine, & précédée de la Silphide, & du compliment ordinaire.

LES AMOURS DE MATHURINE.

Parodie de Daphnis & Alcimadure, en deux actes, avec un Divertissement, 10 Juin 1756.

MATHURINE ouvre seule la scène & paraît agitée d'une passion naissante. Colin qui en est le secret objet, la surprend dans les réflexions qu'elle fait sur son nouvel état, & lui fait une peinture touchante du sien, la maniere dont il s'y prend pour le lui déclarer est très-délicate; cependant Maturine s'en défend sans autre raison que de vouloir garder sa liberté; un Amant plus instruit ne verrait dans ces refus qu'une victoire certaine; mais le tendre Colin qui a plus d'amour que d'expérience, n'y trouve qu'une résistance cruelle; aussi dès qu'il est seul, il se plaint. Comme c'est l'usage des Amans, de l'Amour & de ses rigueurs,

La Riffole, Soldat en pointe de vin, veut l'emmener au cabaret pour le consoler & lui chante :

De Mars, de moi suis les leçons;
Sois Français, épouse la gloire;
L'amour ne veut pour nourriçons,
Que les enfans de la victoire.

COLIN.

Habitans méconnus, peut-être plus utiles
Que vos braves, que vos Héros;
Citoyens méprisés, mais heureux, mais tranquilles,
Nous rendons par nos soins les Campagnes fertiles.
D'abondantes Moissons & de nombreux Troupeaux,
Sont les pénibles fruits qu'enfantent nos travaux.
Quels sujets servent mieux leur Prince & la Patrie?

Loin d'appaiser le tourment de Colin, la Riffole le redouble en lui apprenant qu'il est son Rival. Colin brave cependant ses menaces & sort en disant qu'il craint plus les rigueurs de Mathurine, que les fureurs de la Riffole.

Cette Bergere ouvre le ſecond acte ainſi que le premier, c'eſt-à-dire en ſe plaignant des maux que l'Amour lui fait ſouffrir, elle s'endort enfin, ſans doute pour les ſoulager, & Colin ramené pas l'eſpoir revient bientôt, la trouve endormie & lui dérobe un baiſer.

COLIN.

Bergere trop inſenſible!

MATHURINE, *toujours endormie.*

Senſible.

COLIN.

Ton cœur eſt-il flexible?

MATHURINE.

Flexible.

COLIN.

Ho
Nos cœurs ſont écho.

MATHURINE.

Echo.

COLIN.

Faut-il que je t'aime.

MATHURINE.

Aime.

COLIN.

Je ne ſoupire nuit & jour
Qu'amour.

MATHURINE.

Amour.

COLIN.

Je ſens une joie extrême.

MATHURINE.

Extrême.

COLIN.

Quoi ? Tu l'éprouve de même.

MATHURINE.

De même.

Toute cette ſcène produit une ſituation intéreſſante, eſt agréablement dialoguée, & Mathurine après avoir achevé ſon rêve ſe réveille, & voit Colin qui lui avoue de bonne foi le larcin qu'il vient de lui faire ; elle le gronde, il offre de lui rendre le baiſer qu'il lui

a pris, mais elle aime mieux le lui pardonner, & elle le prie d'aller chercher les Bergers du Village qui n'attendent qu'eux pour commencer leurs jeux; ce qui est fort nécessaire pour que la Rissole puisse venir déclarer librement son amour à Mathurine qui ne le reçoit qu'avec mépris. La Rissole qui vraisemblablement ne se sent pas assez de force pour tirer vengeance d'une Bergere, appelle ses camarades à son secours, Colin accourt à celui de Mathurine & se jette au milieu des Dragons qui n'auraient pas beaucoup de respect pour lui s'il n'était appuyé d'un Officier qui vient ordonner aux Dragons de quitter les étendarts de l'Amour, pour voler à ceux de la Victoire, & Mathurine touchée de l'amour de Colin, se rend à ses vœux.

Cette petite Piece est généralement bien écrite, les Ariettes ont le mérite d'être analogues à la Musique de la Pastorale Languedocienne sur laquelle elles ont presque toutes été parodiées. Cet ouvrage agréable est de M. de la Combe Avocat, il a été bien reçû du Public & a eu dix représentations.

La prise du Port-Mahon donna lieu aux couplets suivans qui sont de Mad. Favart, & qui furent chantés le dix Juillet à la fin du Ballet des Artisans.

Que ce grand jour,
Pour nous, m'amour,
Est un grand jour de fête!
Apprens, Fanchon,
Que d'Port Mahon,
J'avons fait la conquête;
Mais de c'que j'l'avons sitôt pris,
In faut pas que l'on soit surpris,
Not Maréchal,
Grand Général,
Etait à notre tête.



D'aller aux coups,
Plus vit' que nous,
Son courage pétille.
C'est trop oser,
C'est s'exposer,
Mais c'est en ça qu'il brille;
Et comme il est entreprenant,
Ce Héros prend toujours le d'vant,
Et tout d'abord,
Il brusque un Fort,
Com' le cœur d'une Fille.



L'ſanglais voyant
Son air pimpant,
Diſaient; Soldats de France,
Vot Général,
Va-t-il au bal
Avec cette élégance ?
Oui, Meſſieurs; vous danſ'rez pour nous,
Et vous danſerez malgré vous;
Ils ont voulu,
Ils n'ont pas pu,
Lui faire réſiſtance.



Au premier ſon
De not' canon,
Leur mine ſe refrogne,
Loin d's'approcher,
Y vont s'cacher,
De peur qu'on n'les empogne.
Y voyont bien que, c'Maréchal,
Avec ſon petit air jovial,
Eſt un vivant
Mauvais plaiſant,
Qui va drait en beſogne



Nul ne s'en plaint,
Si l'on le craint,
On l'en aim' davantage,

Il fait tout bien,
Sarpedié, rien
N'résiste à son courage;
Quand d'chacun on a l'amitié,
On est vainqueur plus d'amoitié,
Avec l'esprit,
Quand l'cœur agit,
C'est qu'on fait bien d'l'ouvrage.



Tous les Bourgeois,
A haute voix,
Lui font offrir asyle,
Leur femme aussi,
D'un ton poli,
Lui font dire en beau style;
Monseigneur, dès que j'vous ons vu,
Jons dit, soyez le bien venu,
Il s'est montré,
Il est entré
Tout dego dans la Ville.





LE RETOUR IMPREVU.

Comédie en trois actes, en vers libres, 15 Juillet 1756. (1)

MONSIEUR & Madame Oronte nouvellement arrivés de l'Amérique ouvrent la scène, & la Femme reproche à son Mari de ne point chercher à polir ses discours lorsqu'il à un modele excellent sous les yeux.

M. ORONTE.

Vous voulez dire ce Marquis,
Sa bouche est un trésor de paroles dorées;
Que j'avais toujours ignorées;
De petits mots éblouissans,
Où d'ailleurs rien ne manque, excepté le bon sens,
Qu'il fuit avec un soin qu'il tient de la nature;
Ses propos sont faits comme lui;
Ils n'ont jamais été dans la bouche d'autrui;
Sa conversation ressemble à sa figure.
Mais vous en raffollez.

(1) La scène est à la Campagne, dans le Château de M. Oronte.

Madame Oronte avoue qu'elle se fait honneur du profit qu'elle tire de ses leçons, & elle continue d'en donner de ridicules à son Mari qu'elle presse d'acheter un Comté afin d'en porter le titre.

Le Valet de Chambre du Marquis arrive & annonce son arrivée, Monsieur Oronte qui craint que sa fille ne prenne quelque goût pour cet écervelé, questionne ce Valet lorsque sa femme est partie.

M. ORONTE.

Le Marquis voudrait être mon gendre,
Crois-tu qu'il ait pour elle une amitié bien tendre?

Le VALET.

J'en jurerais bien. (*à part*) Mais je ne gagerais pas. (1)

Le Valet de Chambre continue à répondre, du ton d'un Valet insolent, qu'il a tout pouvoir sur l'esprit de son Maître, ce qui fait dire à l'autre qu'il devrait l'engager à être moins fat; le Valet

(1) Cette excellente plaisanterie se trouve encore mieux employée dans l'Ecossaise.

cherche à le juſtifier ſur la néceſſité de ſuivre la mode.

Le plus ſage la ſuit, le plus heureux l'invente.
Par exemple, la mode eſt d'être bel eſprit,
Chacun diſſerte, rime, écrit;
On n'a jamais tant vû de brochures divines.
La mode eſt à préſent des petites poitrines;
On ne boit que de l'eau, ce n'eſt plus le bon air
D'avoir comme autrefois, de bons yeux, de voir clair;
Tout le monde eſt aveugle, & ſe ſert de lorgnettes.
L'uſage eſt, à préſent, des habits radieux;
Chacun ſe couvre de paillettes.
Nous reprocherez-vous, d'un air ſéditieux,
La révolution qui s'eſt faite au théâtre;
Et du goût ancien follement idolâtre,
Oſerez-vous fronder notre goût dominant?
On danſait autrefois, on ſaute maintenant;
La cabriolle eſt applaudie,
Les graces ne vont plus que par ſauts & par bonds.
Voyez le ton nouveau qu'a pris la Tragédie;
On n'exprime plus rien qu'à force de poumons,

Et qu'en assourdissant les Loges, le Parterre;
Malheur à qui n'a pas une voix de tonnerre.
Aux efforts que l'on fait, à la peine qu'on
prend,
On dirait qu'on joue en plein vent.

Le Valet sort, le Marquis arrive une lorgnette à la main & s'épanche en propos de persifflage convenables à son ton; Monsieur Oronte le prie de quitter ces discours futiles, de parler de choses plus sérieuses; le Marquis lui dit qu'il adore sa fille, Oronte lui répond qu'il lui fait beaucoup d'honneur, mais que résolu de faire le bonheur de sa fille il lui laissera faire le choix de son époux.

Un petit Courier arrive avec un gros paquet de Lettres, elles sont d'un Duc, d'un Prince, &c. Il trouve aussi la liste du Marly, le Journal de la Cour, ses courses, ses Voyages, les emplois à donner; les morts, les mariages; Oronte en revient toujours à son premier objet qu'il faut se faire aimer de sa fille pour l'obtenir, ce qu'il croit être plus difficile que le Marquis ne le pense, attendu que sa fille aimait un Gentilhomme à qui elle avait été promise en Amérique: le Marquis de-

mande le nom de ſon Rival & on lui apprend qu'il s'appellait Arimon, mais qu'il vient de mourir & laiſſe une ſucceſſion conſidérable. Le Marquis laiſſe échapper un éclat de joie, mais il prend auſſitôt un air indifférent & dit à Monſieur & à Madame Oronte, d'arranger le tout pour le mieux, lorſqu'ils ſont partis il fait part de ſon heureuſe avanture à ſon Valet de Chambre, & lui apprend qu'il eſt l'unique héritier de cet Arimon.

Le MARQUIS.

Qu'il eſt doux d'hériter! Quel plaiſir de draper!

Le VALET.

Vive les parents morts; ils ont bien du mérite.

Le MARQUIS.

Il me laiſſe un gros bien qu'il avait amaſſé.
Le plus bouffon de l'avanture,
C'eſt celui qui devait épouſer ma future.
Laiſſons la Pénélope au pauvre trépaſſé.

Il ordonne de tout préparer pour ſon départ. Arlequin, Valet de ce Monſieur Arimon, vient lui confirmer la nouvelle de la mort de ſon Maître; mais il en

ajoute une qui eſt moins flatteuſe pour le Marquis, il lui apprend qu'Arimon a fait nauffrage avec tout ſon bien ; il prend cependant la choſe en galant homme & dit qu'il en ſera quitte pour rabattre ſur la Demoiſelle Oronte. Il ſort pour aller contremander ſon départ, & Arlequin dit qu'il va le ſuivre à la piſte pour trouver l'habitation de Monſieur Oronte. Ainſi finit le premier acte.

Arimon & Arlequin commencent le ſecond, & ce dernier accable ſon Maître de careſſes que lui inſpire la joie de le retrouver après l'avoir cru mort. Arimon dit à ſon Valet qu'il vient d'apprendre qu'Aſtérie, fille d'Oronte, dont il avait reçu la foi, doit s'engager ce jour méme à un autre, & qu'Helène ſa Suivante qui devait être la femme d'Arlequin, épouſe le Valet de Chambre de cet heureux Rival. Arlequin veut aller ſur le champ les accabler de reproches, mais ſon Maître lui fait obſerver qu'il vaut mieux ne ſe pas faire connaître afin de s'aſſurer des ſentimens de leurs Maîtreſſes ; Arlequin approuve cette idée & ſe cache derriere une paliſſade du Jardin, afin d'y guetter ſon Helène qui ne tarde pas à arriver ſui-

vie du Valet du Marquis qui lui débite beaucoup de Fleurettes, il eſt vrai qu'elle n'y répond pas favorablement, mais elle les écoute avec patience, ce qui ſuffit pour mettre Arlequin dans une grande colere; il ſort furieux de ſa cachette, tombe ſur le corps de ſon Rival; & Helène qui eſt perſuadeé qu'il eſt mort, le prend pour ſon ombre & s'enfuit, il revient bientôt avec ſa Maîtreſſe qui ne croit point au revenant, & demande à Arlequin qui lui apprend que le pauvre Arimon eſt péri. Aſtérie ſe laiſſe tomber ſur un gazon, s'évanouit; mais Arimon qui était caché & qui a été témoin de ſes regrets, vole à ſon ſecours, tombe à ſes pieds, & la voix de cet Amant la rappelle bientôt à la vie: ils ſe livrent d'abord à toute l'yvreſſe que leur fait éprouver la joie de ſe revoir, mais Aſtérie apprend à Arimon tout ce qui ſe paſſe & lui conſeille de cacher pour un inſtant la perte de ſa fortune; Arimon qui n'a pas moins de probité que d'amour s'en défend ainſi.

Vous même pourriez-vous m'accorder mon
pardon?
Que je leur en impoſe & que je les abuſe,

Que l'amour le plus pur ait recours à la ruse ;
Que je change en larcin ce qui doit être un don ! . . . .

Astérie craint qu'il ne soit la victime de sa probité, mais elle ne fait que l'en estimer davantage ; Hélène vient leur rendre l'espérance & leur apprend qu'elle attend le Valet de Chambre du Marquis, à qui elle se propose de jouer un bon tour, il produit en effet une scène assez plaisante que nous passerons cependant parce qu'elle ne produit rien d'analogue à l'action principale & ne fait rien au dénouement.

Monsieur & Madame Oronte apprennent au Marquis qu'enfin il est aimé de leur fille, il leur demande si elle en a fait l'aveu, Mad Oronte qui prend toujours la parole, répond qu'elle n'en est pas convenue, mais qu'elle à découvert ses sentimens par un stratagéme ; qu'elle a laissé tomber devant elle la Lettre qui contenait la nouvelle de la mort d'Arimon, qu'Astérie la lue & que loin d'en paraître plus affligée, elle en a montré plus de joie.

Plusieurs scènes se passent au troisieme

me acte entre Helène & Arlequin, Monſieur Oronte & ſa Femme ; mais comme elles ne ſont que de rempliſſage, nous viendrons à celle où Madame Oronte apprend à Aſtérie qu'elle va être heureuſe d'épouſer celui qu'elle aime, la croit inſtruite du retour d'Arimon, & ſe livre à une joie qui eſt de peu de durée, lorſqu'elle apprend que c'eſt le Marquis à qui elle eſt deſtinée. Arimon paraît, & accablé de douleur il dit à Monſieur & à Madame Oronte, qu'après avoir perdu tout ce qu'il poſſédait, il ne doit plus prétendre à la main d'Aſtérie, & qu'il vient lui rendre ſa parole. Cette ſituation produit encore un équivoque qui fait croire à M. Oronte qu'Arimon n'eſt affligé que de la perte du cœur de ſa fille & de ſon infidélité ; mais Arimon l'inſtruit de la véritable cauſe de ſa douleur, & Aſtérie lui apprend la raiſon qui l'a empêché de s'affliger de ſa mort parce qu'elle venait de le voir. Madame Oronte dont le fond du cœur eſt excellent, promet à Arimon tous les ſecours qui dépendront d'elle, & le Pere d'Aſtérie l'aſſure que ſa fille n'aura jamais d'autre époux que lui, & elle le conſole en lui donnant les plus flatteuſes eſpé-

rances. Le Marquis arrive & presse Monsieur & Madame Oronte de combler ses vœux, en lui accordant, ce jour même, la main de la charmante Astérie. En ce moment on apporte une Lettre de Brest. Monsieur Oronte l'ouvre & lit : « La mort du pauvre Ari-
» mon n'est que trop confirmée ; mais
» ses biens, qu'on croyait perdus avec
» lui, se sont recouvrés depuis, à peu
» de chose près. Si vous lui connaissez
» quelque héritier, qu'il parte au plu-
» tôt, & vienne réclamer une succes-
» sion qui en vaut bien la peine. Il ne
» saurait trop se presser. »

Le Marquis transporté de joie, leur apprend qu'il est l'héritier de cet Arimon, & qu'il va partir à l'instant pour voler où la fortune l'appelle.

Mde. ORONTE.

Et l'amour ?

Le MARQUIS.

Il ne défend pas

Que, pour deux ou trois mois, on le quitte pour elle.

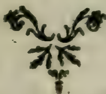
Vous voyez, je suis attendu ;

Différons; gardez-moi vos bontés, je vous prie.

Madame Oronte piquée de l'indifférence que le changement de fortune fait montrer au Marquis, se vange d'un procédé si outrageant; elle appelle Arimon & lui donne sa fille; le Marquis sort en disant ces Vers,

> Il faut qu'il ressuscite exprès,
> Pour me voler son héritage;
> On n'a pis que des siens.

Cette Comédie est un ouvrage posthume de la Chaussée. Le Dialogue en est vif. La plupart de ses situations sont comiques & théâtrales. Les caracteres sont soutenus, mais ils ressemblent à beaucoup d'autres, dé à trop souvent employés. L'intrigue n'est pas moins commune & le dénouement se prévoit dans le second acte; elle eut cependant une sorte de succès, & fut jouée huit fois.



LA BOHEMIENNE.

Comédie en deux actes, en vers, mêlée d'Ariettes, 28 Juillet 1756. (1)

NISE, & Brigani ouvrent gaiement la premiere scène par ce Duo.

Dans l'espérance
Du plaisir,
On peut d'avance
Se réjouir;
Mais les soucis de l'avenir
Sont des tourmens qu'il faut bannir.

Brigani se plaint que la faim le presse, & qu'on ne vit pas d'espoir, sa sœur le console en l'assurant qu'ils vont être incessamment riches. Tu connais bien, dit-elle, Calcante, ce gros Marchand que tu viens de voir à la Foire de Bologne, il sera notre ressource, je veux quitter l'état de fourbe.

BRIGANI.

Comment veux-tu changer de vie?

(1) Le théâtre représente une Place publique.

Avons-nous le moyen d'être d'honnêtes-gens?

NISE.

Mon frere, nous l'aurons par un bon mariage;
Lorſqu'on a des attraits en partage,
Et qu'on a l'art de s'en ſervir,
Tous les cœurs ſont à nous; on n'a plus qu'à choiſir.

BRIGANI.

Les Vieillards ne ſont pas de notre dépendance.

NISE.

En vain ces vieux Renards, ces ſombres loups-garoux,
Se font contre l'amour un rempart de prudence,
Quand nous voulons ils ſont à nos genoux,
Et nous ſavons les rendre doux;
Leurs cœurs plus tendres, plus ſenſibles,
Deſſéchés par les ans, en ſont plus combuſtibles,
Et, comme l'amadou, rien qu'un regard coquet,
Leur fait prendre feu, crac; c'eſt un coup de briquet.
Notre hommme eſt dans le cas; & ſitôt qu'il m'a vue,

J'ai porté dans son ame une atteinte imprévue ;
Il avait sous son bras un sac rempli d'argent,
Qu'il a serré bien vîte.

Elle ajoûte qu'il faut le débarrasser de cet argent, & ils se retirent au fond du théâtre, où Brigani va se déguiser en Ours.

Calcante paraît, & après avoir renvoyé un valet muet qui le suit, il fait entendre qu'il vient chercher la jeune personne, dont les yeux fripons l'ont frappés; Nise qui l'entend, s'approche de son frere travesti en Ours. Elle demande à Calcante s'il veut savoir sa bonne avanture, le vieillard lui répond galamment que c'en est une déja que de la rencontrer ; tandis qu'il présente ses mains à Nise, Brigani s'avance & tâche de lui voler son argent, le bonhomme qui l'apperçoit & qui croit voir un Ours, veut se sauver ; mais Nise le rassure en lui disant qu'il est aussi privé que lui; il tend ses mains à Nise, qui lui promet d'abord longues années; elle continue ensuite :

Certaine Fille,
Gentille,

Pour vous ſoupire.
De ſon martyre
Qui la guérira ?
Hem ! hem ! Monſieur la guérira.

CALCANTE.

Oh ! ſans grimoire,
On peut vous croire,
Cela ſera.

NISE.

Ah ! . . . je vois une
Fortune. . . .
Que rien ne borne.
Au Capricorne
Eſt écrit cela ;
Oui, oui, Monſieur ſe mariera.

CALCANTE.

Oh ! vraiment voire,
On ne peut croire
Ce conte-là.

Niſe ſoutient que Calcante deviendra l'époux d'une jeune beauté ; mais il élude ce diſcours, & Niſe alors fait ſauter ſon Ours, dont il paraît charmé ; elle conſent à lui céder pour trente ducats ; mais comme elle voit qu'il a de

la peine à se déterminer, elle recommence à le faire danser, en chantant l'Ariette suivante :

ARIETTE.

Examinez sa grace,
C'est un petit Amour,
Aussi beau que le jour.
(à l'Ours.)
Regardez-nous en face,
Et faites, mon Mignon,
Un pas de rigodon.
Et sautez donc, sautez donc;
Brunet, sautez pour Javote,
Tournez pour Charlotte,
Et faites serviteur,
Comme un joli Monsieur.
Donnez-moi la menote,
La menote,
Et faites serviteur.

Calcante en offre vingt ducats; ensuite il en ajoûte quatre, & Nise le lui abandonne en lui protestant que sans l'indigence où elle se trouve, elle ne s'en déferait point, tant elle a d'attachement pour lui; il l'assure que de son côté il l'aime à la folie, il l'invite à venir le voir quelquefois & promet de lui donner..... des conseils;

Niſe répond à cette galanterie par une Ariette fort tendre, pendant laquelle le faux Ours vole la bourſe de Calcante, défait ſon collier, s'enfuit & laiſſe ſa chaine dans la main du vieillard, qui, dès que Niſe eſt partie, veut le faire danſer, s'apperçoit trop tard de ſa fuite, & court de tous côtés pour le chercher. Niſe revient & lui demande ce qui l'oblige à crier; il répond que c'eſt ſon Ours qui s'eſt échappé. Niſe l'invite à ne ſonger qu'à elle, & lui demande ſi elle ne vaut pas bien un Ours; elle ajoûte pluſieurs agaceries, auxquelles Calcante répond par cette Ariette:

ARIETTE.

Oh! laiſſez donc mon cœur par charité,
Oh! laiſſez donc mon cœur en liberté.

(*A part.*)

Quelle eſt pouponne!
Mon cœur ſe donne,
Malgré ma volonté.

(*Haut.*)

Oh! laiſſez donc, &c.



Peſte de mine,
Qui me lutine,

Peste de mine,
Qui m'assassine !
Fut-on jamais plus tourmenté?
Oh ! laissez donc, &c.



Quel martyre ?
J'expire...
En vérité.
Oh morbleu, c'en est trop; prends donc ma liberté.



NISE.

Vous avez la mienne en échange,
L'amour que j'ai pour vous, doit sembler plus étrange;
Mais chacun a son goût, j'aime un Vieillard sensé.

Elle ajoûte qu'elle est bien revenue des jeunes gens qui l'ont tant de fois trompée, elle promet encore à Calcante de lui trouver son Ours, & ils finissent le premier acte par un Duo charmant, dont l'air est on ne peut pas mieux parodié.

Au second Acte le Théâtre représente des ruines, & des mazures abandonnées.

Nise & Brigani, en habits de Bohémiens, ouvrent cette ſcène ; le dernier craint que le vieillard ne renonce à l'amour, parce que l'argent eſt ſa ſeule idole.

NISE.

L'Avarice a beau ſe défendre,
L'Amour eſt le tyran des autres paſſions.

Elle le preſſe en même temps d'aller changer de figure pour la ſeconder avec leurs camarades, dans le rôle de Magicienne qu'elle va jouer. Niſe reſte ſeule. Calcante paraît déſeſpéré.

Dès qu'il apperçoit Niſe, il l'implore pour retrouver ſa bourſe. Elle lui dit qu'elle va tâcher de le ſervir; mais qu'elle a beſoin de ſa préſence, & qu'elle craint qu'il n'ait peur. Il proteſte qu'il affronterait le Diable, pour ravoir ſon argent. Niſe alors conjure l'enfer, & particuliérement Griffifer qui en eſt le Caiſſier. Brigani paraît en longue robe noire, avec une grande perruque armée de cornes, une barbe touffue, & des griffes aux pieds & aux mains. Niſe lui demande s'il a la bourſe; il répond qu'oui. Calcante prie le faux diable de la lui rendre; celui-ci lui réplique que

sa bourse lui appartient; que c'est un argent mal acquis, & lui propose un accommodement, c'est que Calcante épouse Nise, & que sa bourse lui servira de dot. Le vieux Marchand ne veut pas y consentir. Griffiser appelle ses camarades pour punir ce refus. Des Bohémiens, déguisés en diables, viennent épouvanter Calcante.

Nise lui dit avec douceur, m'épousez vous? Je goûte assez la chose, répart le bonhomme; que ces Messieurs se retirent: fais-moi voir ma bourse & tu seras contente. Elle fait éloigner les Bohémiens, & commande à Griffiser de faire briller à leurs yeux la bourse de Calcante. Il accourt, & montre la bourse, en disant:

Lucifer vous ordonne
D'être époux dans le moment,
Ou redoutez le plus dur châtiment.

Le Diable faire un mariage, se récrie Calcante; il devrait l'empêcher. Brigani répond plaisamment:

Il fait ses intérêts.
C'est lui qui préside au ménage,
Et ce n'est pas à toi de sonder ses Décrets.

Nise alors joue la tendresse, en disant qu'elle ne veut pas que Calcante l'épouse malgré lui; qu'elle l'aime trop pour causer son malheur, & qu'elle va lui rendre sa bourse. Brigani lui déclare que si elle n'est épousée, il faut qu'elle périsse; qu'elle peut rendre la bourse à ce prix. Elle la donne à Calcante, & feint de s'évanouir entre ses bras. Le barbon attendri, s'écrie : voilà ma main : Je ne souffrirai pas que tu perdes le jour. Nise revient de sa fausse pamoison, & le bonhomme dit :

Allons, figurons-nous que la bourse est sa dot,
On n'a du moins rien ôté de la somme ?.

Ce dernier vers prouve que l'avarice ne veut rien perdre, & qu'elle est toujours sa passion dominante. Brigani répond que la somme est entiére, & qu'il est un Diable honnête homme. Et l'Ours, demande Calcante? *Vous le voyez en moi*, répart le frere de Nise, en se démasquant, je suis le Diable, l'Ours, & Brigani. Vous m'avez attrapé, s'écrie le vieillard :

Mais Nise est si jolie,
Qu'en la voyant il n'est rien qu'on n'oublie.

Cette Piece finit avec beaucoup de gaieté. C'est une imitation de la *Zingara*, Intermede Italien, que Mr. Favart a rendu beaucoup plus agréable que l'original. Cet Auteur ne manque jamais d'embellir tout ce qu'il touche, & les graces de son pinceau sont toujours d'accord avec la vérité. Depuis que l'on met des paroles Françaises sur des airs Italiens, aucuns n'ont encore été si bien parodiés que ceux qui se trouvent employés dans la Bohémienne, non seulement le sens des paroles est toujours parfaitement d'accord avec l'expression de la Musique; mais on doit encore remarquer qu'il n'y a pas une seule faute de prosodie dans toute la Piece. Elle eut un succès des plus constans & des plus suivis, & fut représentée 24 fois.

DEBUT DE Mlle. VICTOIRE.

Le 19 Août Mademoiselle Victoire, déja connue au Théâtre de l'Opéra par ses talens pour le chant & pour la danse, débuta sur le Théâtre Italien par le rôle de la Débutante dans les Débuts, & celui de Cloé dans l'Embarras des Richesses; ensuite par celui de la Ser-

vante Maîtreſſe, & pluſieurs autres, dans leſquelles elle eut un égal ſuccès; elle n'a cependant point été reçue, & la plûpart des Spectateurs n'en ont pas moins été étonnés qu'affligés.

PLUTUS, RIVAL DE L'AMOUR.

Comédie en un acte en proſe, 2 Septembre 1756. (1)

PLUTUS prie Mercure de l'aider à faire la conquête des Graces; celui-ci doute qu'il ſoit poſſible au Dieu des Richeſſes de ſéduire ces Divinités, & répond que l'affaire ſerait bientôt faite s'il n'en voulait qu'à des mortelles. Le Meſſager des Dieux ſort pour aller exécuter les volontés de Plutus, qui de ſon côté va recevoir l'encens des humains.

Le Théâtre change, & repréſente, dans le fond, l'Amour, couché ſur un lit de roſes; les Graces ne le reconnaiſſent pas & veulent l'éveiller après

---

(1) La ſcène eſt à Cythere.

avoir résolu de l'élever parmi elles; mais il s'éveille de lui-même, & feignant aussi de ne les pas connaître, il leur dit les choses les plus galantes; les Graces répondent sur le même ton; il les prie de vouloir bien le garder avec elles; elles s'en défendent; il insiste tendrement; elles sont prêtes de se rendre, mais elles sentent tout l'empire qu'il prend sur elles, & se sauvent pour lui dérober sa victoire. Mercure arrive, reconnaît l'Amour & lui fait part de son message.

L' A M O U R.

Plutus a fait le Procès à l'Amour; Mercure est son Avocat, la Beauté sera le mien, & je suis sûr de gagner ma cause; préparez le Plaidoyer; moi, pendant ce tems-là, je vais suivre le Plaisir qui m'appelle; nous sommes faits l'un pour l'autre; nous devons mettre à profit tous les momens qui se présentent; je regrette ceux que je perds avec toi en vains discours. Adieu: fais ta Charge, je vais faire la mienne.

Lorsque l'Amour est sorti, les Graces reviennent, & paraissent toutes émues; Mercure leur en demande la raison, & leur dit, que si l'Amour en

est la cause, il sçait un moyen sûr pour éviter ses piéges, c'est de le suivre dans le Palais de Plutus; il leur étale avec profusion les richesses de ce Dieu, & leur dit que la Fortune étant la Souveraine du monde, elles partageront son empire.

EUPHROSINE.

Des offres si brillantes ne flattent pas nos cœurs. L'éclat est l'ami du vice; mais la simplicité est la compagne fidéle de la vertu

Aglaé & Thalie sont de même avis, & elles ajoûtent: Retournez auprès de Plutus; dites lui, qu'en vain vous avez voulu nous séduire, & que les Graces, pour plaire, n'ont besoin d'autre trésor que de celui de la Sagesse. L'Amour revient, presse de nouveau les Graces qui sont inflexibles. Lorsque Vénus arrive, il la supplie de parler en sa faveur; mais elle lui reproche, à son tour, d'avoir trop long-temps négligé la Beauté, ce qui l'a obligée de se servir des Graces. Mercure revient encore, & en voyant Vénus, les Graces & l'Amour rassemblés, il dit qu'il ne manque plus que le Plaisir & la Volupté. Il annonce à Vénus le prochain retour

de Mars, pour lequel il lui dit d'apprêter des lauriers. La Folie arrive, menant Terpsicore & le Plaisir à sa suite. Elle apprend aux Déesses ce qui occupe les Mortels, que nous nous garderons bien de rapporter ici, parce que c'est ce qui les a occupés & les occupera dans tous les tems.

Plutus vient défendre sa cause contre l'Amour, & la perd comme de raison. Mercure lui conseille de s'en tenir à ce Jugement sans appel, & outré de dépit, il quitte les Dieux & les Déesses pour se retirer parmi les Mortels, dont il est certain d'être toujours bien reçu.

On entend un bruit de trompettes, qui annonce l'arrivée de Mars, & l'Amour à qui Vénus avait ordonné d'aller le joindre, pour se réjouir, reste auprès des Graces, qu'il promet de ne plus quitter.

A la seconde représentation on introduisit le Génie de la France, qui venait annoncer le retour & la gloire de Mars, faisant allusion à la prise du Port-Mahon, qui venait de se rendre à M. le Maréchal de Richelieu.

Avant la premiere représentation, Mademoiselle Silvia vint haranguer ainsi le Public.

On vient ſouvent, Meſſieurs, pour vous ſéduire,
Par un long compliment mandier un ſuccès;
Mais nous n'avons que deux mots à vous dire.
L'Auteur eſt femme, & vous êtes Français.

Les Spectateurs furent inſenſibles à cette cajolerie, & jugerent cet Ouvrage à la rigueur; il eſt vrai qu'on ne peut pas dire que ce ſoit une Comédie, ni même un Drame, puiſqu'on n'y trouve ni ſituations comiques, ni actions théâtrales; mais une allégorie dialoguée, ingénieuſement imaginée & très-agréablement écrite. Dans quelques claſſes qu'on le place, il ne peut faire qu'honneur à Madame Hus, qui en eſt l'Auteur.



LE CHARLATAN.

Intermede en deux actes, mêlé d'Ariettes, 17 Novembre 1756. (1)

TRACOLIN, appuyé ſur une table, eſpére réparer par le produit d'une nouvelle profeſſion qu'il vient d'embraſſer, le dérangement où ſes égaremens ont mis ſa fortune & celle de Livie, dont il eſt le Tuteur & l'Amant, mais dont il n'eſt point aimé; il continue à ſe livrer à ſes réflexions.

Le talent, le ſavoir ſeuls ſont inſuffiſans,
Il faut en impoſer par un air d'importance;
Enfin prétendez-vous rang, honneurs, opulence,
Je ne ſais qu'un moyen. . . devenez Charlatans.

Livie arrive, en habit de Simone, ayant une gibeciere; Tracolin ſe réjouit de voir que ſa Pupille a pris le même parti que lui, & en conçoit un favora-

(1) Le théâtre repréſente le Laboratoire d'un Charlatan.

ble augure; mais il ſe trompe, car ſa Pupille n'a pris ce déguiſement que pour retrouver Octave qu'elle aime. Livie fait pluſieurs tours de gobelets & de gibeciere, qui ſurprennent Tracolin & lui font eſpérer le plus grand ſuccès dans ſa nouvelle entrepriſe; il veut encore parler de ſon amour à Livie, qui le rebute & qui ſort; reſté ſeul, il ſe livre au chagrin que lui cauſe l'indifférence de Livie, & les remords qu'il éprouve d'avoir abandonné Julie. Octave déguiſé en Valet Charlatan, ſe préſente à lui & lui offre ſes ſervices, & lui dit qu'il ſait contrefaire à merveille l'aveugle, le boiteux, le muet & le ſourd; il contrefait tous ces rôles l'un après l'autre, & Tracolin l'engage dès ce moment; il lui offre encore les ſervices d'une jeune Arlequine, remplie de talens. Tracolin promet de la prendre lorſqu'il l'aura examinée; mais il eſt obligé de ſortir pour aller noircir les cheveux gris d'une vieille Coquette. Dès qu'il eſt ſorti, Julie arrive & Octave lui apprend le ſuccès de leurs ruſes. Elle ſe retire voyant arriver Livie; Octave ſe tient auſſi un peu à l'écart pour écouter Livie, qui ſe livre à la gaieté qu'exige ſon nouveau caractère; il s'appro-

che enfin, se fait connaître; au moment où ils s'embrassent, Tracolin les surprend, & veut assommer Octave, qui s'esquive adroitement, & le premier acte finit.

Au second acte, le Théâtre représente une Foire de Village, on voit au milieu le Théâtre du Charlatan, des curieux sous divers habillemens, forment quelque pas de Ballet, paraissent acheter des drogues & s'amuser à la parade. Tracolin, Julie, Octave & Livie distribuent des paquets en chantant gaiement des Couplets.

TRACOLIN, *à l'Assemblée.*

Voici ce Nectar si vanté,
Que votre Serviteur apporte de la Chine.
Recipe du bon vin de Beaune ou d'Auvillé;
Infusés dans une chopine,
Une guttule ou deux de ma liqueur divine,
Chantez, amusez-vous, aimez en liberté . . .
C'est le trésor de la santé,
L'abrégé de la Médecine,
L'art de conserver la beauté;
Le remede aux vapeurs, l'ame de la gaieté.
Mais pour rendre plus efficaces
Les vertus de ce baume, il faut auparavant

Voir mon Spectacle, il va commencer à l'instant,
On n'attend plus que vous; venez prendre vos places.

OCTAVE, *d'un ton burlesque.*

Ici chez nous les grands faiseurs
Des tours de l'équilibre avec la Femme forte,
Les Sauteurs & les Voltigeurs;
Ne vous amusez pas davantage à la porte,
Le plaisir est dedans, entrez vîte, Messieurs.

Tous les Acteurs entrent, excepté Tracolin & Julie à qui il demande ce qui a pu l'engager à prendre parti avec lui: elle lui répond que c'est l'infidélité d'un volage qui l'a abandonnée. Tracolin dit à part, que cette jeune Arlequine pourrait bien le venger de l'ingratitude de Livie, & il la presse d'ôter son masque; elle s'en défend, ce qui fait juger à Tracolin que son Amant est en ce lieu, & lui fait présumer que ce pourrait bien être son nouveau Valet; Julie appuye cette erreur, & Tracolin, pour l'engager à l'écouter, lui apprend la prétendue infidélité de ce Valet, qu'il a surpris avec Livie. Il ajoûte que cette inconstance doit lui servir d'exem-

ple. Il ſort, Livie arrive & Julie lui apprend l'eſpérance qu'elle commence à recevoir de ſa ruſe.

Tracolin reproche encore à Livie ſon indifférence : elle lui avoue ingénûment que ſon cœur a de l'amour pour un autre ; & Tracolin indigné, adreſſe de nouveau ſon hommage à Julie, qui lui oppoſe la réſiſtance qu'elle croit néceſſaire pour l'enflammer tout à-fait. Livie paraît avec Octave, & Tracolin propoſe à Julie d'être elle-même témoin de l'infidélité de ſon Valet : les deux Amans ſe livrent à leur tendreſſe. Tracolin s'avance pour les ſurprendre ; mais il l'eſt lui-même, lors qu'Octave ſe fait connaître, & bien plus encore, lorſque Julie ſe démaſque. Cette Amante, à qui il marque tout ſon repentir, lui pardonne ſon inconſtance, lui rend ſon cœur, le dédommage des pertes de ſa fortune, & les quatre Amans ſont unis.

Cette Pièce eſt une Parodie du *Tracollo Medico ignorante*. Elle eſt pleine de gaieté & très-vivement dialoguée. Elle fut applaudie, & eut huit repréſentations, malgré le défaut d'exécution qui fit beaucoup de tort à l'illuſion.

ſion. Ellé eſt de Monſieur de la Combe, déjà connu par les *Amours de Mathurine*, *par le Spectacle des Beaux Arts*, *par les révolutions de Ruſſie*, *par l'hiſtoire de Chriſtine*, & par pluſieurs autres productions, ſur-tout par le Dictionnaire des beaux Arts, ouvrage excellent, utile, & fait avec beaucoup de ſoin.

LA JEUNE GRECQUE.

Comédie en trois actes, en vers libres, 16 Décembre 1756 (1)

AGATHON, Valet de Philoxipe, maudit le moment où ſon Maître s'eſt aviſé de venir habiter cette retraite, qui eſt éloignée de tous les cabarets. Il projette avec Criton, Marchand d'Eſclaves, le moyen de l'engager à quitter cet azile, où il ne reſte que pour voir une jeune Eſclave, dont il eſt ſécretement amoureux, & il ne doute point qu'il ne retourne à la Ville auſſi-tôt que quelque Marchand l'aura achetée & emmenée. Criton ſort, après

(1) Le théâtre repréſente un bois conſacré à Vénus Uranie; on voit dans le fond le Temple & la Statue de la Déeſſe; ſur un des côtés, eſt la Cabanne de Simas.

avoir goûté ce projet, & Policrite; cette Esclave, parait. Elle demande à Agathon s'il lui a cueilli des fleurs pour la Fête de Vénus; il lui en apporte un plein panier; il le renverse par terre, & ils s'occupent à faire des guirlandes. Policrite entretient Agathon de son Maître, & celui-ci, selon l'usage des Esclaves, n'en fait pas un portrait fort avantageux. Philoxipe le surprend, & il se sauve. Philoxipe qui est honteux de la passion qu'il ressent pour une Esclave, espere que son imbécillité détruira le charme que sa beauté a fait naître; cependant il s'approche d'elle galamment & lui dit;

Quand pour offrir nos vœux le hameau vous couronne,
On doit de la Déesse attendre les faveurs.
Vous offrez à Venus l'hommage de nos cœurs,
C'est ne lui présenter que ce que l'on vous donne.

La réponse modeste & spirituelle de Policrite, acheve la défaite de Philoxipe, qui lui demande si elle a fait vœu de ne jamais quitter cette cabane; Policrite lui répond qu'elle doit obéir au destin qui l'y a condamnée, & ajoûte que der-

nierement, elle profita du moment où il était à la chasse pour voir son Château.

J'entrai dans un Sallon qui me parut un Temple,
Ensuite je passai dans des Appartemens,
Que l'art enrichissait de divers ornemens;
J'examine avec soin, je parcours, je contemple,
Et j'apperçois des vases précieux,
Qui renfermaient des fleurs toutes nouvelles.
C'était les vases seuls qui fixaient tous les yeux,
On dédaignait des fleurs les couleurs naturelles.
Hélas! dis-je, leur sort serait plus glorieux
D'embellir le moindre bocage,
Que de languir avec obscurité
Dans ces lieux, où la pompe avec son étalage,
Empêche de sentir l'hommage
Qu'on doit à la simplicité.

Piloxipe est de plus en plus enchanté & ne cache point à Policrite l'admiration qu'elle lui inspire; elle lui répond quelle n'est pas la seule qui ait obtenu son suffrage. Philoxipe s'en défend, lui fait presque une déclaration des sentimens qu'il éprouve, & Policrite se

retire, ſous prétexte de rejoindre ſes compagnes, qui doivent ſe rendre au Temple de Vénus. Philoxipe appelle Agathon, ſon Valet, lui parle avec tranſport de la jeune Eſclave, & celui-cì prenant un air avantageux, lui fait entendre qu'il en eſt aimé; Philoxipe furieux veut l'envoyer pour ſa vie aux carrieres; Agathon effrayé, avoue qu'il badinait, alors Philoxipe veut lui faire donner mille coups d'étrivieres, pour ce menſonge; Agathon ſe trouve dans une cruelle alternative, lorſque Criſipe, ami de ſon Maître, vient l'en tirer & demander grace pour lui. Ce Criſipe eſt avare, groſſier, & tel qu'on peignait autrefois les anciens Financiers. Il apprend à Philoxipe qu'il vient en ces lieux, pour faire enfermer un ſien neveu, qui s'eſt amouraché d'une ſimple Villageoiſe, il demande à Philoxipe ſon avis ſur cela, ce qui met ce dernier dans une ſituation aſſez ſemblable à celle du Métromane. Criſipe demande encore à Philoxipe, s'il n'a pas dans ſon voiſinage un eſpece de Sage, que l'on nomme Simas; il ajoûte qu'il lui doit cent talens, dont il veut ſe faire payer; Philoxipe répond que Simas eſt un Philoſophe indigent, qui n'a pour tout bien

que ſa vertu, & qui ne craint point qu'on la ſaiſiſſe.

CRISIPPE.

Ce mot de Philoſophe eſt un terme enchâſſé,
Qu'on affiche par prévoyance ;
Voit-on tout ſon bien éclipſé,
C'eſt en grands ſentimens que l'on fait ſa dépenſe,
Et la Philoſophie eſt un état forcé,
Qui ſert de faſte à l'indigence.

La jeuneſſe du Hameau paraît, conduite par Policrite ; Criſippe l'admire, & vers le milieu de la Fête, il tire Philoxipe à l'écart, pour lui demander qui elle eſt ; lorſque la Fête eſt achevée, Philoxipe lui apprend qu'elle eſt eſclave de Simas, & Criſippe s'en réjouit, parce qu'il prétend l'avoir en payement de ce qui lui eſt dû par ce Philoſophe ; Philoxipe, qui n'eſt pas de cet avis, ſe charge de traiter ce marché, afin de l'éviter ; il dit à Criſippe :

Vous réuſſiriez mal, chargez-moi de ce ſoin.
Dans un cœur vertueux, l'infortune eſt altiere,
Vous le révolteriez, mais je ſaurai de loin ;

Sans l'offenser, traiter cette matiere.
J'aurai peut-être l'art de fléchir son esprit.
L'adversité résiste aussitôt qu'on l'aigrit;
Mais lorsqu'on la ménage, & qu'on la considere,
La bonté l'adoucit, l'humanité l'éclaire,
Et l'on obtient tout, d'abord qu'on l'attendrit.

Crisippe y consent, & Philoxipe frappe à la porte de la cabane de Simas, que cette visite surprend, & qui demande à quoi il peut être redevable de cet honneur.

PHILOXIPE.

Avec impatience
Depuis long-tems chez vous desirant d'être admis,
Je veux mériter d'être au rang de vos amis.

SIMAS.

Seigneur, l'amitié veut un peu plus d'équilibre;
Son lien le plus fort, vient de l'égalité.
Lorsque l'on veut s'unir avec intimité,
Il faut former ce nœud sans cesser d'être libre,
Et que tous les devoirs ne soient pas d'un côté,
Précisément c'est le cas où nous sommes,

Je vous dois tout, ſuivant le préjugé des
hommes ;
De vous à moi l'eſpace eſt infini,
Et l'amitié demande un terrein plus uni.

Simas entrevoit bientôt la raiſon de l'empreſſement que Philoxipe lui montre ; il lui dit :

Vous paraiſſez vraiment zelé pour moi,
J'en remercirai Policrite ;
Lorſque l'on peut avoir tel Eſclave chez ſoi,
Convenez donc qu'on a bien du mérite. . . .

Philoxipe a beau l'aſſurer de ſon déſintérreſſement, Simas perſiſte dans ſon opinion.

SIMAS.

Je connais trop les hommes, Philoxipe ;
Il en eſt peu de généreux.
Je vois depuis longtems que la vertu, chez eux
Eſt ſouvent un moyen, rarement un principe.

Agathon vient avertir ſon Maître que Criſippe l'attend à table ; ce mot explique l'énigme à Simas, qui connaît toute la dureté de ce créancier. Lorſqu'il eſt ſeul, il dit :

Faut-il t'abandonner, ô cabane chérie!

Mais opposons les traits de la Philosophie
A ce revers inattendu,
Sous un Ciel plus serein, allons passer ma vie
Dans des lieux où l'honneur ne soit point combattu.
Le sage trouve sa Patrie
Par tout où regne la vertu.

Simas commence le second acte avec Policrite, à qui il reproche le soin qu'elle prend de se parer depuis quelque tems; il lui parle de Philoxipe, & la franchise de cette jeune fille ne lui permet pas de lui cacher qu'elle l'aime. Simas après lui avoir fait une réprimande plus tendre que sévere; lui apprend l'arrivée de Crisipe; la nécessité où il est d'abandonner sa retraite, & enfin il avoue à Policrite qu'elle est sa fille, en lui remettant un portrait de lui, dont sa Mere n'a jamais voulu se défaire; Policrite reçoit cette nouvelle avec toute la tendresse dont elle est capable, & lui demande pourquoi il ne le lui a pas plutôt révélé.

SIMAS.

Si je vous ai caché de qui vous êtes née,
C'était par un excès de l'amour paternel.

J'ai voulu vous ſauver le paſſage cruel,
D'un changement de deſtinée ;
Lorſque l'on n'a connu que l'état du malheur,
A ſes traits émouſſés notre ame s'accoutume ;
Les ſeuls revers affectent notre cœur :
L'infortune paraît tirer ſon ameſtume
Des droits que l'on avait de prétendre au bonheur.

Criſippe arrive, dit qu'il aimerait mieux de l'argent comptant ; mais qu'il s'accomodera de l'Eſclave. Simas dit, qu'il ne peut s'en défaire, & demande Philoxipe pour arbitre. Criſippe, qui s'eſt douté que ſon ami aimait auſſi Policrite, & qui voit l'empreſſement qu'elle témoigne pour ſa médiation, cherche à l'en dégoûter, par un portrait très-déſavantageux, & ſur-tout appuié ſur les mauvais procédés qu'il lui ſuppoſe envers les femmes. Agathon qui a été piqué des refus de Policrite, revient & amene Criton, Marchand d'Eſclaves, qui vient pour l'acheter ; Simas prétend qu'elle eſt libre & aſſure qu'il le prouvera en ce moment. Un Eſclave vient apporter une lettre à Policrite, qui la lit, & y trouve ce qui ſuit :

» Policrite, quoique vous n'ayez

» pas les sentimens d'une Esclave, vous
» êtes cependant sur le point d'en
» essuyer tous les chagrins : on vou-
» drait vous les épargner, & prévenir
» la douleur que vous auriez d'appar-
» tenir à un autre Maître que Simas.
» Le porteur de cette Lettre est char-
» gé de vous remettre cent talens, si
» vous voulez renfermer vos jours dans
» le Temple voisin, consacré à Diane.

L'Esclave qui a apporté cette lettre, observe le silence sur la main qui l'a donnée, & offre seulement les cent talens dont il est porteur. Crisippe prétend qu'ils viennent de Cytheride, une des Maitresses que Philoxipe a abandonnée.

SIMAS.

Pour se venger d'un Amant qui l'oublie,
Elle employe un moyen qui n'est pas rebattu;
C'est la premiere fois qu'on voit la jalousie,
Prendre les traits de la vertu.

Quoi qu'il en soit, Policrite ne balance pas à se consacrer à Diane, ce qui touche un peu Crisippe & lui fait croire que Policrite ferait une très-bonne femme, que d'ailleurs elle doit etre très-économe, de la maniere dont elle a été

élevée; cette idée en fait naître d'autres à Crisippe dont il promet de faire part dans peu de temps. Simas imagine qu'il voudrait peut-être épouser Policrite; mais elle aime mieux se consacrer à Diane; elle demande à son Pere, pourquoi, dans ce moment, il ne déclare pas qu'elle est sa fille; & ce pere répond, qu'à Sparte, tous les enfans d'un débiteur sont de droit esclaves de son créancier, cette raison justifie suffisamment le silence de Simas, qui sort, en recommandant à sa fille d'éviter Philoxipe; il arrive & Policrite le reçoit avec toute la froideur & la méfiance que lui a inspirée le discours de Crisippe. Piloxipe lui dit les choses les plus tendres, qui ne font qu'accroître la prévention de Policrite; elle s'écrie:

Ciel! peut-on être faux avec un air si vrai?

PHILOXIPE.

Policrite à ce point humilie & condamne
Un cœur rempli du plus parfait amour!
Elle pourra me regretter un jour,
Lorsque le temple de Diane
La possedera sans retour.

Philoxipe révéle ainsi son secret, &

Policrite, pénétrée de reconnaissance, reconnaît la fausseté des discours de Crisippe; Philoxipe la confirme par la justice qu'il vient de lui rendre, en lui apprenant que son dessein est de l'épouser, & qu'il va la demander à Simas, elle l'en empêche, parce qu'elle veut auparavant le faire revenir de l'injuste prévention où il est sur son compte. Elle sort, Crisippe arrive, & fait connaître, par un *à parte*, qu'il est déterminé à l'épouser aussi; mais qu'il craint la censure de Philoxipe, celui-ci se trouve dans la même situation, ce qui produit une scène assez comique; mais dont l'invention n'est pas nouvelle. Agathon vient les mettre tous deux d'accord, en leur apprenant que Policrite est mariée, & pour preuve il leur montre le portrait de Simas, qui d'abord ne surprend point Philoxipe, parce que l'on peut avoir le portrait d'un bienfaiteur, & que Policrite n'a pas fait difficulté de lui montrer; mais il est outré de dépit lorsqu'il lit ces mots qui sont autour:

Conservez ce Portrait d'un époux plein d'ardeur,
Et qu'il soit sous vos yeux moins que dans votre cœur.

Chrisippe n'est pas moins furieux; il jure que Simas payera sa dette, ou mourra en prison. Ils sortent tous deux & finissent le second acte.

Policrite ouvre le troisieme acte avec Simas, à qui elle apprend que Philoxipe est tendre & sincere & demande à l'épouser, quoiqu'il la croye encore Esclave, Simas est enchanté de cette heureuse nouvelle; mais Philoxipe vient bientôt la détruire; il accable de mepris Policrite, qu'il croit perfide, & sort, sans écouter d'explications.

Policrite reste immobile de douleur, Simas la partage & lui dit qu'il lui reste la ressource de se consacrer à Diane. Policrite lui apprend qu'elle n'est plus en son pouvoir d'accepter ce secours qui venait de Philoxipe; Simas admire l'étrange contraste de vices & de vertus dont l'homme est composé, & se résout à partir; il prie sa fille d'aller vendre, pour subvenir aux frais du voyage, les brillans qui sont autour de son portrait; mais elle s'apperçoit quelle l'a perdu. Simas lui dit d'aller le chercher dans la cabane, & qu'il va l'attendre au Port. Policrite va chercher le portrait, après avoir dit quelques mots à Agathon, pour ne pas laisser la scè-

ne vuide. Philoxipe arrive, & Crisippe à son tour; les deux Rivaux s'entretiennent de la perfidie de Policrite qui sort de la cabane en cherchant le portrait; Crisippe lui apprend que Simas va être arrêté; Policrite au désespoir, lui offre sa liberté pour racheter celle de son bienfaiteur, & Crisippe sort en lui disant ironiquement qu'il veut bien s'en rapporter à Philoxipe, & qu'elle peut s'adresser à lui. Policrite oublie l'outrage qu'elle vient d'en recevoir, & le conjure de lui être favorable, dans les termes les plus touchans.

PHILOXIPE.

Elle est tout à la fois, fausse, douce, & hardie.

POLICRITE.

Simas faisait la douceur de ma vie,
Il est mon Protecteur, mon Maitre, mon soutien;
Mon cœur est si content quand ma bouche le loue.

On conçoit aisément que ce n'est pas le moyen de toucher Philoxipe; aussi son indignation est-elle extrême. Il a traite avec la derniere humiliation,

& il la compare aux femmes du monde qui ont le plus raffiné l'art de la perfidie.

POLICRITE.

Bien loin que mon état m'attirât cette offense,
Vous auriez dû savoir que le malheur
Est un titre sacré pour tout homme qui pense;
Si je n'ai point d'ayeux, du moins j'ai des vertus,
Je sais m'apprécier & je m'estime plus
Que vos beautés pleines d'audace,
Dont souvent l'on m'a fait des portraits si charmans,
Et qui, sortant d'une ancienne race,
Comptent cependant moins d'Ancêtres que d'Amans.

Philoxipe est tantôt touché, tantôt indigné des larmes de Policrite, dont l'air de candeur ne lui paraît qu'un excès de fausseté. On améne Simas, qui est environné de ceux qui l'ont arrêté; cette vue met le comble à la douleur de Policrite, qui demande qu'on ôte la chaîne de Simas, & qu'on la lui fasse porter eule : Philoxipe se sent ému, touché du sort de ces malheureux, il étouffe les mouvemens de sa jalousie, & consent

à payer pour eux. Criſippe n'était pas ſi fâché, qu'il n'acceptât ce parti; un mot éclaircit l'équivoque qui avait cauſé le dépit de Philoxipe. Simas lui apprend que les vers & le portrait ont été faits pour la Mere de Policrite qu'il lui accorde; celle-ci pardonne volontiers des tranſports que l'amour a fait naître. Criſippe eſt payé, Simas eſt libre, les Amans ſont unis, & la Piece finit à la ſatisfaction des Acteurs & des Spectateurs. Elle eſt de M. l'Abbé de V.... de l'Académie Françaiſe. On y trouva des ſituations très-intéreſſantes, des traits de morale bien penſés bien rendus, & généralement bien écrits; on reprochera à l'Auteur d'y avoir mis trop d'eſprit; mais c'eſt un beau défaut, lorſqu'il n'eſt aux dépens ni de la vérité, ni du ſentiment. Ceux qui ſont ſi réſervés dans cette dépenſe, peuvent, je crois, être moins ſoupçonnés d'œconomie que d'indigence.

Madame de Graffigni, qui avait quelque tems auparavant donné au Téâtre Français la Fille d'Ariſtide, prétendit que c'était le ſujet de ſa Piece qu'on lui avait volé; l'affaire & les deux manuſcrits furent portés chez M. le

Maréchal Duc de Richelieu, Gentilhomme de la Chambre, qui décida que le ſujet était le même; mais que les deux Pieces ne ſe reſſemblaient pas; cette diſpute ayant fait du bruit dans le Public, les Comédiens le haranguerent avant la premiere repréſentation, pour ſe diſculper de cette fauſſe imputation, & aſſurer les Spectateurs qu'ils avaient en probité ce qui leur manquait en talens. Madame de Graffigni, qui était préſente, s'enyvra à longs traits de la louange outrée dont ce compliment était rempli.



RAMIR.

Comédie héroïque en quatre actes en vers, 31 Janvier 1757. (1)

LE Comte de Cerdagne, connu par ses vertus & ses exploits, a épousé en secret Léonor, sœur d'Alphonse, Roi de Léon & de Castille. Ils ont enfreint, par cet hymen, les loix séveres du pays. Ramir en a été le fruit. Il vit depuis son enfance dans une retraite environnée de Forêts, & voisine de Burgos; sous la tutelle d'Erneste, qui par nécessité, lui cache sa naissance. Ce jeune Héros s'est déjà couvert de gloire, par des actions dignes de son Sang; il a défait, à la tête de quelques Pâtres, des Partis de Maures, qui ravagaient l'Espagne. Ernest informe souvent le Comte de l'état de son fils. Arlequin, Villageois, bon & fidele, est le porteur de ces avis secrets.

Rivaros, Ministre d'Alphonse, jaloux de la faveur du Comte de Cerdagne, & son plus grand ennemi, sur des

(1) La scène est à Burgos, & dans les environs.

ſoupçons fondés, fait arrêter Arlequin, chargé d'une lettre d'Erneſt. Léonor en eſt informée par Coraline ſa Suivante. Elle conſulte avec ſon Epoux, comment ils pourront parer ce contretems fatal; quand Scapin, Valet & confident du Comte, vient leur annoncer des maux encore plus grands. Le Roi de Barcelone a fait demander par un Ambaſſadeur, la main de la Princeſſe, & ne veut accorder la paix qu'à ce prix. Le Conſeil s'aſſemble à ce ſujet. Le Comte y allégue les plus fortes raiſons, pour engager Alphonſe à rejetter les propoſitions qu'on lui a faites. Rivaros eſt d'un avis contraire. Il s'emporte contre ſon ennemi, & fait naître dans l'eſprit du Roi des ſoupçons violens. Le Comte eſt obligé de ſe retirer.

Le Miniſtre dit alors qu'il fait arrêter un émiſſaire d'Erneſt. Arlequin eſt amené & Alphonſe trouve dans la lettre qu'il apporte des preuves preſque certaines de l'hymen de ſa ſœur. On va tâcher de convaincre les coupables. Bientôt l'Epoux eſt ſurpris, ſortant de nuit de l'Appartement de la Princeſſe. Elle y eſt retenue; & le Comte eſt envoyé aux priſons du Château de Lune, dans la Forêt d'Erneſt. Prêt à s'y voir

renfermer, il fait éclater ſon courroux & ſon déſeſpoir.

Ainſi dans un tombeau, privé de la lumiere,
Je vais loin des humains achever ma carriere,
J'y vais d'un long trépas éprouver les horreurs,
Jouet infortuné de mes Perſécuteurs,
Et ſui même de ceux, dont la main ſecourable,
Soutiendra de mes jours la trame déplorable.
. . . .
La Loi qui nous punit de l'ardeur la plus pure,
Outrage les mortels, l'amour & la nature. . .
Fortune, gloire, amour, vous m'avez donc trahi,
Plaiſirs, richeſſe, honneurs, tout eſt évanoui.
A ces Dieux des humains, aux charmes de ma vie,
Vont ſuccéder ici les maux & l'infamie!
Ainſi donc, en ce jour, dans ce vaſte univers
Il ne me reſte plus qu'une tombe & des fers!

A peine l'Epoux malheureux eſt-il entré dans le Château, qu'on apperçoit d'un autre côté le Fils, enveloppé par Rivaros & ſa ſuite. Il ſe défend avec un javelot, qu'on briſe dans ſes mains. Le Miniſtre lui ordonne de ſe rendre; il

répond qu'on ne le privera de la liberté qu'avec la vie.

RIVAROS.

Quels difcours ! . . . quelle audace !

RAMIR.

Elle fied à Ramir,
Et fur-tout avec toi.

RIVAROS.

Je pourrais la punir.

RAMIR.

Je demande la mort.

RIVAROS.

J'excufe ta jeuneffe.

RAMIR.

Par ce détour honteux, tu caches ta faibleffe.

RIVAROS.

Ceffe de m'infulter, & refpećte mon rang.

RAMIR.

On m'a toujours caché la fource de mon fang;
J'ignore jufqu'ici, qui de nous deux eft Maître;
Et fi j'en crois mon cœur, c'eft Ramir qui doit l'être.

RIVAROS.

Mortel présomptueux ! vil habitant des bois !

RAMIR.

Ils ont été le champ de mes premiers exploits.
Contre les Africains cruels & redoutables,
J'y défendis mon Roi, mon Pays, mes semblables,
Sans en être connu, sans en exiger rien ;
J'y détestai le mal, j'y fis toujours le bien,
L'honneur y fut ma loi, la gloire mon mobile,
La vertu mon soutien, la valeur mon azile ;
Voilà mes actions, condamne-les ; choisis
Celle qui doit ici m'attirer tes mépris. . . .

Rivaros veut le faire charger de chaînes. Ramir se saisit de l'épée du Ministre, & la tire.

Barbare ç'en est trop. . . . qu'on te donne une épée.

Alphonse survient, escorté de sa suite, & ordonne à Ramir de rendre l'épée.

RAMIR, *à Rivaros.*

Je mets sans murmurer, ce fer en ta puissance ;

Mon Roi parle, je cede, & retiens ma vengeance ;
Mais, ſans l'ordre d'Alphonſe, apprends qu'ici ma main
Ne te l'aurait rendu que plongé dans ton ſein.

Le Roi fait ſortir Rivaros, calme la colere de Ramir, & lui donne des leçons dignes d'un Héros.

Il faut moins aſſervir, que gagner tous les cœurs,
De ton ame farouche adoucis la rudeſſe,
Penſer, parler, agir ſans fierté, ſans baſſeſſe ;
Plains les infortunés & les Perſécuteurs,
Et de tes envieux, fais tes admirateurs.
J'ai vu tes premiers pas, dans le champ de la gloire ;
Pourſuis, elle eſt toujours le prix de la victoire ;
Et pour faire, en un mot, ma joie & mon bonheur,
Sers ton Prince, l'Etat, les humains & l'honneur.

Le Miniſtre revient avec Scapin pour apprendre à Alphonſe, qu'Al-

manfor Roi de Fez, & Zélime, fa fœur; fondent, à la téte des Maures & des Turcs, fur les environs de Burgos. Le Roi arme Ramir, & le reçoit Chevalier.

RAMIR.

Ah! furpris & charmé de cet honneur infigne,
Aux yeux de l'univers je veux m'en rendre digne,
Et je jure à vos pieds que ce glaive vengeur,
Dans le Camp d'Almanzor va porter la terreur,
Je veux dès ce jour même, au Prince qui m'honore,
Le montrer tout fumant du fang du Maure.
Si mon cœur s'abandonne à d'autres fentimens,
Si par mes actions je trahis mes fermens,
Puiffe le jufte Roi, que je fers & que j'aime,
M'arracher cette épée, & m'en percer lui-même.

Plufieurs fcènes comiques entre Scapin, Arlequin & Coraline fuccédent à cette action. On voit entr'autres Arlequin fait Tambour Major: qui vient battre la Caiffe.

. . . . Meffieurs, de par le Roi,

Et le brave Ramir, qui commande ſur moi,
Je viens faire ſavoir à la belle Jeuneſſe,
Qu'il nous faut des Guerriers ; j'en prends de
toute eſpece.
Je vais leur délivrer un bon engagement ;
Grands plaiſirs, bouche en Cour juſques au
Régiment,
Ils ſeront réputés l'honneur de la Caſtille ;
Et l'on doit diſtinguer les enfans de famille.
A ſon choix, on ſera Capitaine ou Soldat.
On a beſoin d'un Clerc, & d'un jeune Avocat.

Zéline paraît à la tête d'une Diviſion ſur une montagne qu'on voit dans la perſpective, tandis que plus bas, Ramir met en fuite un parti de Turcs. Elle deſcend, & l'attaque lui même. Les deux combattans, réciproquement émus & attendris, ſemblent vouloir ſe frapper à regret ; Ramir déſarme cependant Zéline, qui, outrée d'être vaincue, redemande ſes armes pour s'en percer le ſein : le jeune Héros les lui refuſe.

. . . . Hélas ! en combattant mon auguſte
ennemie,
Je craignais de trancher une ſi belle vie ;
Malgré moi, je cédais au plaiſir de vous voir,

Et ma main en tremblant, rempliſſait mon
devoir :
Echappée en ce jour aux hôrreurs de la guerre,
Vivez, pour embellir, & pour charmer la
terre.

Zéline demande ſi on veut l'outrager, par un ſemblable langage. Ramir s'en excuſe.

Si mes diſcours ici ſont trop peu meſurés,
Prenez-vous-en à vous, qui me les inſpirez.
Elevé dans les bois, guidé par la nature,
Je fuis également l'audace & l'impoſture. . .

La Princeſſe ne peut refuſer ſon eſtime, & même ſon admiration aux ſentimens d'un ennemi aimable & généreux, dont les premiers regards l'ont émue. L'approche des deux armées les interrompt enfin, & les force à ſe ſéparer.

Les Turcs & les Maures s'emparent de la montagne. Ramir à la tête des Caſtillans, les attaque dans tous leurs poſtes. Almanſor, prêt d'expirer ſous ſes coups, tombe percé d'un javelot, & les Africains ſont déſarmés.

RAMIR.

Le Barbare Almanzor vient d'expier ſes crimes.
Pourſuivons l'Africain ; immolons nos victimes.
Périſſent à jamais replongés dans les mers
Ces fléaux de l'Eſpagne & de tout l'Univers!
Dieu puiſſant, je te dois cette grande victoire,
Daigne combler ici mon bonheur & ta gloire;
Livre à ma faible main nos ennemis cruels;
Venge Alphonſe, Ramir, le monde & tes Autels.

Le Héros ſort avec vivacité, pour pourſuivre les fuyards au ſon des trompettes, des timbales & des tambours. Ainſi finit le troiſieme acte.

Au quatrieme, le théâtre repréſente une campagne. On voit dans le fond un des côtés du Château de Lune, preſque ruiné par le tems.

Scapin, chargé d'étendarts, annonce au Roi la victoire remportée par les Caſtillans. Il préſume de plus que Ramir aime Zéline ſa priſonniére. Le Vainqueur, ſuivi de Maures enchaînés & de Caſtillans chargés de dépouilles, vient confirmer lui-méme ſon glorieux deſtin. Il dit à Alphonſe, qui lui té-

moigne la plus vive reconnaiſſance ; qu'il eſt déja trop payé par l'honneur qu'il a eu de le ſervir.

Que dis-je ? à ma valeur vous avez applaudi :
Et d'un bonheur ſi grand, je dois être ébloui.
Cet encens prodigué par des flatteurs infâmes,
Doit produire l'orgueil & corrompre les ames ;
Mais dans tout l'Univers, rien n'eſt ſi précieux,
Que l'encens accordé par un Roi vertueux.

Zéline, chargée de chaînes, eſt amenée aux pieds du Roi. Elle lui parle avec fermeté, & attend ſon arrêt ſans le craindre. Le jeune Héros l'interrompt, pour parler en ſa faveur. Alphonſe ôte les chaînes à Zéline, & lui dit d'aller parer ſa Cour, où elle ne recevra que des hommages. Enfin il va récompenſer Ramir, & faire élever un trophée à ſa gloire. Le jeune Vainqueur dit que la récompenſe eſt trop grande. Il exige ſeulement qu'on lui apprenne le nom des Auteurs de ſa vie. Le Roi eſt embarraſſé par cette demande. Ramir inſiſte, ſupplie & preſſe Alphonſe, qui ſort précipitamment, avec douleur de ne pouvoir le ſatisfaire.

Le jeune Héros s'emporte contre

l'ingratitude de celui qu'il vient de ſervir, & ſe prépare à retourner dans les forêts, quand Arlequin vient l'inſtruire de l'intérêt que le Comte de Cerdagne a toujours pris à ſon ſort. Ramir veut parler à ce fameux Guerrier, dont le deſtin l'intéreſſe lui-même, pour tâcher d'en tirer quelques lumieres. On lui dit qu'il eſt retenu dans le Château de Lune pour un crime d'Etat, & qu'on ne peut l'y voir, parce que le Gouverneur a reçu à cet égard des ordres très-rigides. Ramir en eſt indigné. Arlequin lui conſeille de ſapper le mur le plus vieux du Château, qui répond au ſouterrein où ſont enchaînés les grands criminels. Le Héros, ſecondé de ſon eſcorte, attaque le mur, qui s'entr'ouvre peu à peu, s'écroule, & forme deux ouvertures, à travers deſquelles on voit un ſouterrein affreux. Ramir entre par la premiere, avec ſes Soldats; & l'inſtant d'après, le Comte de Cerdagne ſort par la ſeconde, portant à ſes bras quelques anneaux de ſa chaîne, briſée dans l'écroulement.

Le jeune Héros ſuit de près le Comte. Ils s'abordent avec émotion, ſe parlent, s'attendriſſent, & reconnaiſſent le lien dont les uniſſent le ſang & la na-

ture. Ramir mêle aux transports de sa joie, son indignation contre le Roi, dont il a défait les ennemis. Ah! mon fils, lui dit le Comte.

Un grand homme avec joie affronte le trépas,
Pour servir des humains qu'il reconnaît ingrats!

Ramir veut aller avec son pere se jeter aux pieds d'Alphonse.

Le COMTE DE CERDAGNE.

Fuyons plutôt les yeux d'un Prince prévenu,
Qui sans doute en ce jour punirait ta vertu.

RAMIR.

Moi fuir, Seigneur! mon bras répond de votre vie.

Le COMTE DE CERDAGNE.

Mais par un crime alors tu l'aurais avilie;
Pour calmer de son Roi la haine & la fureur,
La fuite est un triomphe, & non un dèshonneur.

Alphonse, qui a été averti de l'action de Ramir, vient, accompagné de Zéline & de Rivaros, pour faire arrêter & punir les deux nouveaux coupables.

Ils tombent à ses genoux. Le Comte veut mourir, pourvu que l'on sauve son fils. Ramir ne veut point survivre à son pere. Rivaros presse le Roi d'être inflexible; mais Zéline défend les deux Héros infortunés; Ramir a conservé ses jours; il a pris sa défense auprès d'Alphonse; elle doit le servir à son tour. Le Roi se rend enfin, reconnaît le Comte pour son frere, & Ramir pour son neveu. Zéline applaudit à ce trait généreux. Alphonse l'engage à combler le bonheur de Ramir par leur union. Elle se défend d'abord; mais elle change bientôt de langage & finit la Piece par ce vers :

Seigneur, je suis vaincue, & je dois obéir.

Cette Comédie est tirée des Italiens & mise en vers par M. Mailhol, qui dans son Avertissement convient que M. Araignon, Avocat, y a fait environ quatre-vingt vers, dont plusieurs ont été applaudis. Au surplus, de qui que ce soit cet ouvrage, il est bien fait, & mérite son succés.



LES ENSORCELÉS, OU JEANNOT ET JEANNETTE.

Parodie en un acte en prose, mélée de chants, 1er. Septembre 1757. (1)

GUILLAUME.

AIR : *Ah ! si t'en tâte, si t'en goût', si t'en as.*

MORGUÉ, l'amour est un chien de Sorcier
Qui m'fra bientôt oublier mon métier,
Moi qu'on nommait la fleur des Marichaux,
Pour un' Fillette, j'néglige mes ch'vaux,
Et je n'fais plus qu'm'occuper de mes maux.



Ah ! ma poitrine est un' forge d'l'amour,
Dont mes soupirs soufflent l'feu nuit & jour ;
D'une flâme ardente j'm'sens embrâser ;
Pour l'appaiser, j'm'efforçons de l'arroser ;
Mais j'ons beau boire, ça n'fait qu'l'attiser.

Madame d'Orville, de qui j'ai l'honneur d'être le Marichal, est la Maraine

(1) La scène se passe au Château de Madame d'Orville.

de Jeannette ; c'eſt elle qui lui baille ſa dot ; il faut que je l'i faſſe ma cour : alle vient de m'envoyer charcher ; c'eſt apparamment pour me propoſer de lui vendre ma petite jument dont elle a envie. Voilà une bonne occaſion pour li parler de Jeannette.

Madame d'Orville arrive, & propoſe à Guillaume le marché de ſa petite jument ; celui ci, ſans l'écouter, lui parle de Jeannette, ce qui produit des équivoques très-plaiſantes ; à la fin ils s'entendent ; Guillaume propoſe de troquer la petite Jument contre Jeannette & ſa dot. Madame d'Orville y conſentirait, ſans la répugnance qu'elle a de gêner l'inclination de Jeannette, qui aime Jeannot, fils de ſon Fermier. Guillaume lui apprend que ces deux enfans ſe croyent enſorcelés, & ſont venus le conſulter ſur les tourmens que l'amour, qu'ils ne connaiſſent pas, leur fait éprouver. Guillaume compte profiter de leur erreur, il ſe charge de la guériſon de Jeannette, & Madame d'Orville de celle de Jeannot. Lorſqu'elle eſt ſortie, ce jeune homme vient derechef conſulter Guillaume, auquel il expoſe ainſi ſon mal :

Je sens, quand j'voyons Jeannette,
Du plaisir & du chagrin;
Je n'sais pas ce que je souhaite,
Et le desir va son train;
Quand al' m'regarde, je grille,
C'a m'fait pardre la raison.
Les yeux tant doux d'une Fille,
Avont-ils queuque poison?



Je bûvons de belle iau claire,
Pour appaiser ce grand feu;
Je nous j'tons dans la riviere,
Et je n'y restons pas pour peu;
Je mettons dans not' salade
Des herbes de toutes façons,
Et j' n'en suis pas moins malade;
Ces remed'là sont pourtant bons.



Guillaume lui dit que c'est un charme que Jeannette lui a jetté; & lui ordonne de ne la plus regarder.

JEANNOT.

Air: *Adieu ma chere Maîtresse.*

Ah! Guillaume, votre recette
Ne m'est pas d'un grand secours,

J'ons biau n'pas r'garder Jeannette,
Hélas! je la voyons toujours.

Guillaume acheve d'effrayer Jeannot, en lui disant qu'il courra le loup-garou, & que le diable lui tordra le col; mais il lui donne un secret pour repousser le charme de Jeannette, & l'assure que Madame d'Orville achevera sa guérison.

Jeannette arrive à son tour, pour consulter Guillaume, qui s'offre lui-même pour la guérir du mal que lui fait Jeannot; mais elle n'ajoûte pas foi à ce reméde. Madame d'Orville survient & se fait expliquer comment Jeannot a donné le sort à Jeannette; elle répond que c'est par un bouquet & par un baiser; elle se promet bien de lui tout rendre, sans oublier le baiser. Madame d'Orville sort & lui dit d'oublier Jeannot & d'aller se divertir avec ses compagnes; Jeannette trouve que cela est plus aisé à dire qu'à exécuter, & voyant venir Jeannot, elle sort pour exécuter les ordres que sa Maraine lui a donnés & pour aller chercher tous les présens qu'il lui a faits; elle revient bientôt avec un panier où il y a des rubans & un

bouquet; ils se reprochent l'un à l'autre le mal qu'ils éprouvent.

JEANNETTE.

AIR: *Je m'en vais à la Riviere.*

Souvians-toi d'un jour de fête,
Que tu m'donnis un bouquet;
M'l'attachant d'un air honnête,
M'embrassant quand ça fut fait.
Ça Jeannot, en bonne foi,
Diras-tu que c'n'est pas toi?

JEANNOT.

Dis-moi quel pouvoir m'attire
Dès l'aurore sur tes pas?
Je m'déplais où tu n'es pas,
Je languis & je soupire,
Ça Jeannette, en bonne foi,
Qu'est-c'qui cause mon martyre?
Ça, Jeannette, &c.

JEANNETTE.

La nuit pour peu que j'sommeille,
Dans mes rêves je te vois;
En sursaut j'prête l'oreille,

Croyant entendre ta voix.
Ça, Jeannot, en bonne foi,
Si matin qu'eſt-c'qui m'éveille ?
Ça, Jeannot; &c.

Après un beau dépit de part & d'autre, Jeannette jette à Jeannot le bouquet, les rubans & le panier; Jeannot repouſſe le ſort comme Guillaume le lui a appris; mais tout cela n'y fait rien; ils ſentent leur mal augmenter, & ils ſortent en colere l'un contre l'autre. Madame d'Orville arrive, veut les appaiſer, commence par congédier Jeannette, & entreprend enſuite de guérir Jeannot; mais il aimerait mieux guérir avec Jeannette. Madame d'Orville lui promet de l'épouſer, après lui avoir fait donner une éducation convenable, & conſent à le guérir à ce prix. Elle ſort pour aller trouver ſon pere, & Jeannette, qui a tout entendu, revient, & dit à Jeannot qu'elle n'eſt plus fâchée contre lui, puiſque c'eſt ſans le ſavoir que l'on s'enſorcele. Madame d'Orville leur a auſſi appris que les Oiſeaux chantent pour ſoulager leur amour; ils en font de même; ils ſautent, danſent & courent l'un après l'autre pour ſe ſoula-

ger; ils essayent ensuite de dormir, mais aussi inutilement,

JEANNETTE.

Ecoute, Jeannot : v'là eune drôle de maladie, au moins.

JEANNOT.

Ça m'fait songer à c'que m'a dit ta Maraine ; un sort s'en va comme il est venu.

Tu sais que le sort qui nous dévore,
Nous est venu par un baiser ;
Il faut, pour l'appaiser,
T'en donner un encore,
Veux-tu, Jeannette ?

JEANNETTE.

Eh mais, oui dà.

JEANNOT.

Voyons, voyons comment ça f'ra.
Essayons ça.
M'en coutât-il la vie ?
Contentons mon envie.

GUILLAUME.

Alte-là.

Lorſqu'ils ſont prêts à s'embraſſer, Guillaume paraît, & les en empêche. Jeannette dit à ſa Maraine, qui la gronde, que c'eſt qu'elle voulait lui épargner la peine de guérir Jeannot. Madame d'Orville veut la marier avec Guillaume & prendre Jeannot pour elle; mais les deux Amans diſent qu'ils aiment mieux mourir enſemble que de guérir avec d'autres. Madame d'Orville & Guillaume ſont obligés de prendre leur parti, & ne pouvant plus long-tems s'oppoſer à l'amour intéreſſant de Jeannot & de Jeannette, ils les uniſſent tous deux.

Cette Piece eſt un ouvrage de Société entre Madame Favart, Monſieur Guerin, & Monſieur Harny; c'eſt ſans contredit de tous les drames faits ſur le Roman de Daphnis & Cloé, celui où l'on trouve le plus d'ingénuité. Il a été très-bien accueilli du Public & a eu vingt-huit repréſentations toujours applaudies.

Gratis.

Le 14 Octobre, les Comédiens donnerent *gratis*, Arlequin Baron Suiſſe,

les Enſorcelés, les Chinois & le Ballet de la Noce Chinoiſe, en réjouiſſance de la Naiſſance de M. le Comte d'Artois.

LA NOCE INTERROMPUE.

Parodie d'Alceſte en trois actes, en proſe, mêlée de chants, 26. Janvier 1758. (1)

ALCIDAC confie à Jaſmin le chagrin qu'il a de voir Modeſte, qu'il aime, s'unir en ce jour à Mazette; Jaſmin conçoit que ſon imagination va lui préſenter des tableaux réjouiſſans qui ne l'amuſeront gueres. Alcidac ſort avec Jaſmin, que Liſette, Suivante de Modeſte, veut arrêter; mais il lui apprend qu'on a déjà retranché la moitié de leur rôle, & qu'ils feront mieux de le ſupprimer tout-à-fait. Alcidac, Mazette, Modeſte & Fadès ſon père, ſuivis des gens de la Noce, viennent aſſiſter à une Fête d'eau-douce, prépa-

(1) Le théâtre repréſente un lieu agréable préparé pour une fête, ſur le bord de la Riviere.

rée ſur un train de bois à flotter, que Nicodème, Sénéchal de Normandie, donne à Modeſte, quoiqu'elle épouſe ſon Rival; elle danſe le menuet de la Mariée; enſuite pluſieurs perſonnes de la Noce forment des Contre-danſes, qui ſont ſuivies de celles des Bateliers que Nicodème a amené pour tirer l'oye. Il dit que c'eſt aſſez danſer ſur terre; il prend la Mariée par la main, la conduit ſur l'eau, & lorſque les autres vont pour la ſuivre, Nicodème fait lever la planche & ſont obligés de reſter ſur le rivage.

Madame Tontine, Blanchiſſeuſe de Nicodème, dont elle protége la fuite, vient ſe mocquer de Mazette; mais Gringole, Meunier d'un Moulin à eau, lui promet ſon ſecours & ſes bachots pour pourſuivre le raviſſeur.

Au ſecond acte, le théâtre repréſente un Château antique environné de foſſés; Nicodème paraît avec Modeſte, qu'il traite militairement, & avec laquelle il veut uſer du droit de conquête; heureuſement pour elle, Alcidac paraît à la tête de ſes Dragons; mais Nicodème qui fait lever la Milice du pays, & qui commande à la Maréchauſſée, dit qu'il ne le craint gueres, & rentre dans

son Château avec Modeste qu'il entraîne.

Une marche annonce Alcidac, qui paraît à la tête de ses Soldats ; il les harangue en peu de mots, & leur dit que de ce combat dépend le sort de l'Opéra. Nicodème paraît sur les murs de son Château, d'où il les brave. Alcidac ordonne à ses soldats de marcher ; mais Mazette, qui l'a suivi, est d'avis que l'on prenne d'abord la voie de la douceur ; il lui redemande sa femme, sans y regarder de si près, & lui promet la paix à ce prix.

NICODÊME.

AIR : *Vous irez aux Feuillantines.*

Vous l'aurez à votre tour,
  Quelque jour.

MAZETTE.

Quel revers pour mon amour !

ALCIDAC, *à Nicodême.*

Nous allons punir ton crime.

MAZETTE.

Et moi j'en (*bis.*) suis la victime.

Alcidac indigné, ordonne l'assaut ; les

affiégans & les affiégés chantent ou crient un chœur; Alcidac à la tète des fiens, brife la porte, & s'empare du Château. Fadès, pere de Modefte, vient en difant qu'il veut tout tuer; mais il arrive lorfque la befogne eft faite.

FADES.

AIR : *Vous qui cherchez des gens joyeux.*

J'arrive tout exprès, je croi,
Pour me faire moquer de moi;
Quoi qu'il en foit en pareil cas,
Ma peine n'eft pas vaine.
Sans moi l'on ne remplirait pas
Le vuide de la fcène.

Alcidac paraît avec Modefte qu'il ramene & qui avoue qu'il était tems. Il veut fe difpofer à partir; Fadès & Modefte l'arrêtent, comme de raifon; mais il leur répond qu'il doit fes foins à cent autres infortunées, & couper en en ce jour les oreilles à cinquante raviffeurs. Modefte n'eft pas la dupe de cette gafconade. Alcidac lui avoue franchement qu'il fuit fes attraits, & qu'il ne veut pas troubler le bonheur de fon union.

MODESTE.

En fait d'Hymen, quelque douceur
Qu'une femme reſſente,
Ne ſavez-vous pas bien, Monſieur,
Qu'un bon ami l'augmente ?

Alcidac ſort, & on apporte Mazette mourant; il apprend à Fadès que c'eſt Nicodème qui l'a ainſi accommodé d'un coup de gaule; Modeſte le trouve en très-mauvais état pour un jour de Noce; ils ſe lamentent tous deux, & Fadès dit qu'il vaudrait mieux envoyer chercher un Chirurgien. Monſieur de la Caſſe arrive à point nommé, & dit au malade de ſe conſoler, qu'il ne languira pas long-temps, parce qu'il n'a plus qu'un inſtant à vivre; mais que cela ne ſera rien, & qu'il lui rendra la vie avec une goutte de la Médecine univerſelle du Docteur Glouton, Philoſophe hermétique, cabaliſtique, balſamique, ſudorifique, empirique & magique, qui habite une iſle ſolitaire, pour y décompoſer les rayons du Soleil, dans un laboratoire ſouterrein.

Il ajoûte qu'il en eſt le dépoſitaire; mais comme il n'en reſte plus qu'une

goutte, il ne m'eſt permis de la donner qu'à une condition ; c'eſt de procurer au Philoſophe les moyens de renouveller ſon reméde, en lui procurant un ami véritable, ou une femme fidelle, dont le ſouffle pur entretienne jour & nuit le feu de ſes creuſets.

MAZETTE.

Ah! je ſuis mort ; que l'on m'emporte. (*On l'emporte*).

FADES.

Voilà une demande bien ridicule.

M. DE LA CASSE.

Pas plus que la propoſition de l'Opéra.

Le Chirurgien n'ayant pas de meilleures remédes à donner, ſe retire ; Modeſte dit à Fadès que ſans doute il va faire un effort généreux pour ſauver ſon fils ; il répond qu'il mourrait volontiers s'il pouvait offrir des jours dignes d'envie : Liſette s'excuſe par la raiſon contraire ; elle dit qu'elle eſt trop jeune pour renoncer à la vie ; Modeſte ſort & l'on entend chanter derriere le théâtre : *Il eſt mort ; Mazette a fini ſon ſort.* Un inſtant après une Symphonie gaie ſe fait entendre, & l'on

vient annoncer à Fadès que Mazette eſt guéri ; il ordonne que l'on cherche promptement Modeſte pour lui apprendre cette bonne nouvelle ; mais le Chœur fait encore entendre ces mots :

Pauvre Modeſte, hélas ! pour jamais on vous perd.

Alcidac & Mazette arrivent.

MAZETTE.

Elle m'a ſauvé la vie par ſa fidélité.

ALCIDAC.

Il y a bien des femmes qui ſont tout le contraire pour faire vivre leurs maris.

MAZETTE.

Mon cher ami, me voilà veuf.

ALCIDAC.

Tant mieux ; je crois que c'eſt ici le moment de te déclarer que je ſuis amoureux de ta femme.

MAZETTE.

Eh bien, voilà une nouvelle qui ne laiſſe pas que d'être conſolante.

Alcidac lui propoſe de délivrer ſa

femme, s'il veut la lui céder ; Mazette à qui on l'a déjà soufflée tant de fois, y consent, d'autant plus volontiers que s'il voulait la garder, Alcidac n'y perdrait peut-être rien.

Au troisieme acte, le théâtre représente un Paysage, & dans le fond une Isle. Luron passe, en payant, dans son bateau, tous ceux qui vont chez Glouton, Docteur, qui guérit les maux incurables, & meme de la Poésie ; Alcidac se présente & se fait passer de force. Le théâtre change, & représente le laboratoire de Glouton éclairé par une lampe. On voit dans le fond plusieurs Garçons qui pilent dans des mortiers, tandis que d'autres sont occupés à distiler. Modeste est auprès d'un fourneau enflammé, & Glouton devant une table, chargée de livres & de drogues.

Pour égayer Modeste, il fait danser toute son Apothicairerie ; il demande ensuite à l'Enfumé la liste des malades qui sont venus le consulter & la donne à lire à Modeste.

MODESTE, *lit.*

Adelle de Ponthieu.

GLOUTON.

Adelle de Ponthieu ! Qu'est-ce qu'elle m'écrit ?

MODESTE, *lit.*

AIR: *Sont les Garçons du Port au Bled.*

Seigneur, j'ai les pâles couleurs, (1)
Des pamoisons & des langueurs.

GLOUTON, *écrit.*

Pour vous fortifier, ma chere,
Prenez des gouttes d'Angleterre.

MODESTE, *lit.*

La grande Iphigénie **, pour des convulsions, des vertiges, & des vapeurs.

GLOUTON.

On la disait d'une santé si robuste.

MODESTE.

Elle marque qu'elle voulait venir vous consulter

---

(1) Adelle de Ponthieu, Tragédie très-intéressante; mais dont on a trouvé le coloris un peu faible.

(2 Iphigénie, Tragédie, qui a mérité le plus grand succès. On ne lui reproche qu'une versification un peu négligée; défaut dont on ne s'est point apperçu aux représentations; grace à l'art inimitable avec lequel la Demoiselle Clairon, & les sieurs le Kin & Bellecour ont joué cette Piece.

confulter elle-même; mais qu'en fortant de fon Hôtel, l'impreffion du grand jour l'a fait évanouir.

AIR : *De néceffité.*

Seigneur, elle a de l'humeur peccante,
Quelques vers dont la marche ferpente.

GLOUTON, *écrit.*

Princeffe, prenez pour Médecine,
Une quinteffence de racine.

MODESTE, *lit.*

AIR : *Du Cap de Bonne-Efpérance.*

La petite Iphigénie, (1)
A recours à vous, Seigneur.

GLOUTON.

Qui caufe fa maladie?

MODESTE.

Trop d'acide, trop d'aigreur;
Elle a de l'humeur cauftique,
Et de la bile critique.

GLOUTON, *écrit.*

Prenez quelque lénitif,
Et fur-tout un air plus vif.

---

(1) Parodie de la Tragédie d'Iphigénie.

MODESTE, *lit.*

Jeannot & Jeannette.

GLOUTON.

Qu'eſt-ce qu'ils chantent ?

MODESTE, *lit.*

Air : *Savez-vous bien, Beauté cruelle.*

J'aurions beſoin de vos recettes,
Je déclinons tout doucement.

GLOUTON.

Mes chers enfans, c'eſt que vous êtes
D'un très-petit tempérament.

MODESTE.

Enſeignez-nous ce qu'il faut faire,
Pour à ça fin de nous ragaillardir.

GLOUTON, *écrit.*

Jeannot, Jeannette, allez, allez dormir,
Le repos vous eſt néceſſaire.

L'Enfumé vient annoncer une grande figure antique, qui fait rire & pleurer tout-à la fois, & qui demande le moyen de prolonger ſa vie, c'eſt l'Opéra d'Alceſte ; Glouton l'envoye ſe faire mettre en Muſique ; un Coureur arrive & dit

au Docteur de le placer, parce qu'il eſt hors de condition.

GLOUTON.

D'où ſors-tu?

Le COUREUR.

De chez le faux Généreux (1); mais je n'ai reſté qu'un jour dans cette condition là.

GLOUTON.

(2) C'eſt que tu es un mauvais ſujet, va-t'en.

Le COUREUR.

Faites-moi donc le plaiſir de me prêter de l'argent ſur ce gage.

GLOUTON.

Qu'eſt-ce que c'eſt?

Le COUREUR.

C'eſt une Mitaine (3) que j'ai ramaſ-

---

(1) Le faux Généreux, Comédie en cinq actes, par M. Bret, jouée cinq fois à la Comédie Françaiſe.

(2) Le rôle du Coureur a été retranché à la ſeconde repréſentation.

(3) La Mitaine, Comédie repréſentée au Théâtre Italien.

fée fous le théâtre de la Comédie Italienne.

GLOUTON.

Fi donc! comme elle eft faite?

Le COUREUR.

Oh, je puis vous affurer qu'elle n'a fervi qu'une fois, elle eft toute neuve.

MODESTE.

AIR: *De Joconde.*

Enée a recours à Glouton, (1)
Voici fa maladie;
Il eft glacé par le poifon
De la mélancolie.

GLOUTON.

Qu'on le mette auprès d'un grand feu,
Sans cela l'humeur fombre
Pourra le réduire avant peu,
A n'être plus qu'une ombre. (2)

Luron furvient tout effoufflé & annonce à Glouton l'arrivée d'Alcidac, qui s'a-

(1) Enée & Lavinie.

(2) Il n'y avait dans cet Opéra que le Récitatif de l'ombre de Didon, qui fit plaifir.

muſe en paſſant à aſſommer un Dogue qui défendait l'entrée de ſa caverne ; il ſe ſauve avec tous les garçons du laboratoire, & Glouton reſte ſeul avec Alcidac, qui entre en menaçant de tout fracaſſer.

ALCIDAC, *levant la canne.*

AIR : *Oh reguingué.*

Je vous en prie, allons.

GLOUTON.

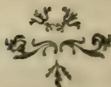
Eh bien,
Monſieur, vous m'en priez trop bien,
Pour que je vous refuſe rien,
Que de ces lieux, Modeſte ſorte,
Et que le Diable vous emporte.

Il ſort, & emmene Modeſte, qui trouve avec raiſon qu'on lui fait voir bien du pays.

Le théâtre change encore, & repréſente un lieu décoré pour une Féte. Mazette chante avec le Chœur la grande victoire qu'Alcidac a remportée ſur Glouton ; il paraît à l'inſtant avec Modeſte qu'il ramene, & qu'il preſſe de remplir l'engagement qu'a pris Ma-

zette avec lui; mais ce n'est qu'une épreuve, & ce Héros qui n'est pas moins généreux que celui de l'Opéra, rend à Mazette sa promesse & sa femme, en assurant pourtant cette derniere qu'elle le trouvera toujours au besoin.

Cette Piece qui est de Monsieur Favart, joint à une grande variété de tableaux, un grand fonds de gaieté, digne de l'ancienne Parodie, & j'ai cru faire plaisir au Lecteur, en copiant mot à mot toute la scène qui se passe chez le Docteur Glouton, parce que c'est une anecdote critique des Pieces de théâtre qui furent jouées dans ce tems là: celle-ci fit beaucoup de plaisir, & eut vingt-quatre représentations.



LA NOUVELLE ECOLE DES FEMMES.

Comédie en trois actes en prose, 6 Avril 1758. (1)

MELITE, d'une figure charmante, d'un caractère excellent; mais qui compte trop sur les devoirs de l'Hymen & sur la tendresse qu'elle a pour Saint-Fard, son Epoux, dont elle est amoureuse, a la douleur de se voir quitter pour la belle Laure, fille sans état, & qui sans fortune reçoit de grands Seigneurs; elle en porte ses plaintes au Chevalier, qui est ami de Saint-Fard & qui voudrait être quelque chose de plus auprès de Mélite. Cependant il justifie sa rivale.

Le CHEVALIER.

Que reprochez-vous à Laure? Elle est aimable, dites-vous; n'est-ce pas bien fait à elle, & est-ce à vous, Madame, à lui faire un défaut d'une qua-

(1) La scène est dans l'Appartement de Mélite.

lité que vous possédez plus que personne.

MÉLITE.

Je vous remercie de la galanterie; mais point de comparaison.

Le CHEVALIER.

Elle a des talens, *d'accord*; mais ces talens ne sont point avilis par l'usage qu'elle en fait. C'est pour le bonheur des personnes qui la connaissent, que l'art chez elle a su embellir la nature; & comme les talens sont des faveurs que la nature fait à peu de personnes, elle se charge d'en amuser par forme de dédomagement, celles à qui elle les refuse. Laure est jeune, ajoûtez-vous; grand défaut; j'en conviens; mais c'est le seul que les femmes pardonnent; elles savent qu'il ne dure pas. Laure fait beaucoup de dépense, & tient une maison; il est vrai; mais elle est riche, & sa richesse n'est point le fruit du deshonneur. Un vieux garçon fort opulent, prêt à l'épouser, mourut sans parens; il a laissé à sa Maîtresse tout le bien que huit jours plus tard il aurait laissé à sa femme. Depuis quand est-il défendu à l'amour d'être aussi géné-

reux que l'hymen? Laure ne voit que des gens fort riches & du plus haut étage : ſans doute ce ſont eux avec qui elle peut mettre ſon mérite dans le plus beau jour. C'eſt un tableau fini qui a beſoin d'être vu par des connaiſſeurs. Enfin, elle n'eſt point mariée : quelles entraves vous mettez à votre bonheur, Meſdames ; ſi vous ne pouvez jouir honnétement quelques années de votre vie ſans la perte de votre liberté.... ſachez donc que Laure n'a ni les raffinemens de la coquetterie, ni les artifices de l'infidélité, ni les noirceurs de la perfidie ; la liberté, l'amour, & la philoſophie chez elle ſe tiennent par la main ; c'eſt une ame noble, mais ſenſible, qui ſe livre avec décence à toute la vivacité de ſes goûts, & qui ſait allier la dignité des ſentimens les plus reſpectables, avec l'extérieur de la conduite la plus galante.

Mélite forme le projet d'aller conſulter Laure qui ne la connaît pas, ſur les moyens de ramener un perfide. Laure conſommée dans l'art de ſubjuguer les hommes, eſt flattée de la conſultation ; elle donne de ſages avis, blâme le ton froid & languiſſant de Mélite, & cette prétendue décence, qui eſt la

compagne de l'ennui ; elle lui reproche de s'abandonner trop à sa passion & de ne pas étudier assez les moyens de plaire. Cette conversation est interrompue par l'arrivée d'un carrosse qui entre dans la cour. Laure apprend que c'est Saint-Fard, qui arrive ; elle propose à Mélite de passer dans son cabinet, pour être à portée d'entendre une conversation qui l'instruira encore mieux que les préceptes. Saint-Fard entre.

Laure à sa toilette, s'ajustant quelques boucles de cheveux.

Ah ! Monsieur, vous voilà, je suis fort aise de vous voir : Eh bien ! on ne peut donc pas avoir la clef de votre Loge ?

SAINT-FARD.

Je me suis fait un plaisir de vous l'apporter moi-même.

LAURE.

Un plaisir d'apporter une clef ! cela s'appelle mettre du plaisir par-tout. Mais voilà une belle heure pour aller à un Opéra nouveau.

SAINT-FARD, *tire sa montre.*

Il n'est que cinq heures & demie,

& vous n'y arrivez jamais avant ſix heures.

LAURE.

D'accord : mais préciſément aujourd'hui je voulais y aller de bonne heure.

SAINT-FARD.

Et c'eſt pour cela que votre toilette n'eſt pas encore finie.

LAURE.

Ce petit ton ironique veut me prouver apparemment que je n'ai pas le ſens commun.

SAINT-FARD.

Quelle idée, charmante Laure ! quelqu'un mieux que moi, ſait - il ce qui en eſt ?

LAURE.

Et pourquoi le ſçauriez vous plus qu'un autre ? N'ai-je donc de l'eſprit que pour vous : êtes-vous ſeul capable d'en juger ?

SAINT-FARD.

Ni l'un ni l'autre, Madame ; mais je défie que perſonne s'y intéreſſe plus que moi, & c'eſt cet intérêt qui me fait

diſtinguer toutes vos bonnes qualités mieux que perſonne.

LAURE.

Oh! pour le coup, voilà un compliment qui vous eſt d'une grande reſſource; les hommes ſont admirables, ils ne nous ont pas plutôt lancé l'épigramme, qu'avec quelques fadeurs ils comptent tout raccommoder, & que nous ſommes contentes. Oh bien, Monſieur, gardez votre compliment pour une meilleure occaſion, & votre Loge pour un autre jour.

SAINT-FARD.

Vous n'allez donc point à l'Opéra?

LAURE.

Si vraiment, n'y a-t-il que votre Loge dans le monde? J'ai celle du Baron, qui, plus attentif que vous, me l'a envoyée dès le matin.

SAINT-FARD.

Et vous l'avez acceptée?

LAURE.

Pourquoi non?

SAINT-FARD.

Le Baron eſt heureux, Madame. Si j'avais imaginé que vous euſſiez pu douter de mon exactitude, vous auriez eu la clef de la Loge dès hier; ainſi celle du Baron....

LAURE.

Soit; tout ce tracas de clefs me rompt la tête. Laiſſons cela.

SAINT-FARD.

Volontiers, je connais votre ſincérité. Là, avouez que quand je ſuis arrivé, vous aviez un petit beſoin de gronder, dont vous m'avez donné la préférence.

LAURE.

Pourquoi non? C'eſt une faveur. Aimeriez-vous mieux que je l'euſſe gardée pour un autre (*elle ſe leve, on ôte la toilette.*); vous en ſentirez mieux le plaiſir de m'entendre chanter l'air que vous m'avez envoyé. Les paroles ſont ſimples & modeſtes; voilà comme je les aime, &c.

Elle ſe radoucit, chante le Duo, développe tout l'art de la coquetterie, & finit par envoyer ſon Amant à

l'Opéra. Mélite sort de sa prison, remercie Laure de ce qu'elle vient de voir & d'entendre. Sur quelques traits qui échappent à Mélite, Laure découvre que Saint Fard est son Epoux. Il s'était annoncé garçon, cette trahison l'offense; elle promet à Mélite de lui renvoyer Saint-Fard dès le même soir.

Mélite arrivée chez elle, prend un habit de bal; le Chevalier, ami de Saint-Fard, & qui voudrait inspirer à Mélite le goût de la vengeance, lui amene une Fête fort à propos. Saint-Fard paraît; les caprices de Laure le mettent hors de lui-même. Il craint de troubler la Fête qu'on donne chez lui; il veut se retirer, Mélite le retient. Dans un Ballet figuré elle unit l'Hymen avec l'Amour. Le Chevalier paraît. Nouvelle entrée, dans laquelle un Danseur, habillé comme le Chevalier, veut faire violence à l'Amour. Ce Dieu l'éconduit & amene Mélite à Saint-Fard. Le Chevalier demeure confus, & Saint-Fard se réconcilie avec son adorable Epouse.

Cette Comédie est de Monsieur de Moissy, Auteur du Provincial à Paris; l'intrigue en est simple, les caractéres vrais, & le sujet, pris dans nos mœurs.

Le caractére de Laure paraît calqué d'après Ninon l'Enclos; l'esprit, les talens, les graces, & le mépris des préjugés; voilà son portrait. Ses mœurs ne sont ni licentieuses, ni séveres; mais son ame est généreuse, noble, & compatissante. Elle écoute l'Amour, & obtient de la considération; ce caractere est neuf au théâtre & y produit un grand effet, joué par Madame Favart, qui s'en acquitte supérieurement. On aurait seulement désiré qu'elle reparût à la fin de la Piece pour y recueillir le fruit de ses leçons, ce qui aurait été très-facile, en venant masquée dans le bal, qui en fait le dénouement. Il est sagement annoncé au premier acte, & bien naturellement amené au troisieme. Elle a eu dix-huit représentations, très-applaudies.



L'ENTÊTÉ.

Comédie en un acte, en vers, 5 Juin 1758.

DERVAL est amoureux & aimé de Célie, niéce d'Araminte, vieille ridicule ; malgré les dispositions favorables où se trouvent pour lui & le cœur de la niéce, & le goût de la tante, Lindor son ami, l'avertit dans la première scène, que son entêtement avec tout le monde, & particuliérement avec Araminte, pourrait rompre son mariage, & lui faire préférer Argant, son Rival, personnage doux & complaisant. Ce motif émeut Derval qui, voyant entrer Araminte, court lui demander pardon de la derniere querelle, que son obstination lui a fait avoir avec elle : il ajoûte à cela un compliment qui la flatte ; mais ce raccommodement n'est pas de longue durée. On parle d'un Auteur ; Araminte le trouve mauvais, Derval aussi-tôt soutient qu'il est bon : Araminte veut répliquer, Derval insiste ; on s'échauffe, on se brouille, & Araminte fort indignée, promettant

de donner ſa niéce à Argant. Lindor, après de nouveaux reproches, engage Derval à aller la retrouver, pour ſe réconcilier de nouveau; celui-ci y conſent & réuſſit. Cette ſcène eſt ſuivie d'une entrevue tendre entre Célie & Derval, ſon Amant; elle lui fait les mêmes reproches & les mêmes prieres que Lindor. Elle l'exhorte à imiter le caractere d'Argant, dont la douceur lui aurait inſpiré de l'amour, ſans ſes ſentimens pour Derval. Celui-ci la contredit, ſur l'opinion qu'elle a d'Argant; mais Célie le voyant paraître, ſe retire. Elle dit en partant à Derval, que s'il eſt vrai, comme il le prétend, qu'Argant ſe pare d'une douceur feinte; il doit apprendre de lui cet art, qui peut ſeul l'aſſurer de ſon cœur. Argant entre avec un maintien qui annonce ſon caractere. Cette ſcène eſt la plus comique de la Piece.

Derval, non content de ſe perſuader que cet homme eſt jaloux, entêté, de mauvaiſe humeur, veut encore le forcer d'en convenir lui même. Argant céde à tout ſans conteſtation, répond tranquillement, & ſoutient parfaitement le caractère ſous lequel on l'a repréſenté. Cette douceur irrite Der-

val, qui eſt encore ſur le point d'avoir une querelle avec Araminte, qui n'eſt pas de ſon avis ſur le compte d'Argant. Lindor heureuſement raccommode tout, propoſe la concluſion du Mariage qu'Araminte fixe à l'inſtant même, & à l'occaſion des noces, ſonge à ſe procurer un concert. Elle en parle à Derval, qui applaudit à cette penſée. Araminte ravie de le voir de ſon ſentiment, l'embraſſe de joie; elle lui demande ſon choix entre Armide, Atis, Roland. Derval ſe récrie ſur l'idée qu'elle a de donner de la muſique françaiſe, & la fronde. Araminte déchire la muſique Italienne, & pour s'en mocquer, chante comiquement une Ariette en cette langue. Derval répond par un récitatif Français; chacun d'eux vante ſon goût. Araminte dit à Derval qu'il a tort; Derval ſoutient qu'elle n'a pas raiſon. On ſe brouille encore. Célie & Argant arrivent ſur ces entrefaites. Araminte donne à ce dernier ſa niéce, qui accepte ce parti, rebutée par les procédés de Derval, à qui elle les reproche. L'Entêté ne veut point démordre de ſa thèſe, & ſort en s'écriant que tout cela ne l'empêchera pas de dire que la muſique françaiſe eſt miſérable.

Cette Piece eſt de Monſieur Bret; on l'a trouvée bien écrite, & l'eſprit n'eſt pas ce qui y manque; mais le caractère de l'Entêté ne fournit point aſſez de comique: en ne s'obſtinant que ſur des matieres rebattues, telles que la Littérature, & la Muſique, l'uniformité des démêlés, répand néceſſairement trop de monotomie ſur la ſcène; cette Piece cependant n'eſt pas ſans mérite; les gens de l'art lui ont rendu juſtice; mais les gens du monde ne s'y ſont point aſſez amuſés; elle n'a eu que peu de repréſentations.

Le 15 Février, le Théâtre Italien fut fermé, ainſi que tous les autres, pour le convoi de Madame la Ducheſſe d'Orléans; ils ſe rouvrirent le lendemain, & l'Opéra ſeul reſta fermé pendant neuf jours.

DEBUT DE Mme. BOGNOLI.

Le 12 Avril Madame Bognoli, ſœur aînée de Mademoiſelle Catinon, débuta avec beaucoup de ſuccès par le rôle de Silvia dans le Jeu de l'Amour & du Hazard, & par celui de Silvia dans la Silphide: le Public lui

trouva beaucoup de jugement, d'intelligence, & tous les talens d'une Actrice conſommée ; elle fut reçue peu de tems après ; mais à préſent, que le chant eſt plus accueilli que la Comédie ; elle n'a que rarement occaſion d'exercer ſes talents.

Le Signor & la Signora Deamici jouerent le 20 Juillet 1758, par ordre de Meſſieurs les Gentilshommes de la Chambre, la *Serva Padrona* & *Gli raggieri della femina ſcaltra*, Intermédes Italiens, qui ne firent qu'un médiocre plaiſir.



LE FILS D'ARLEQUIN
PERDU ET RETROUVÉ.

Canevas Italien en cinq actes, 13 Juin 1758.

LE théâtre repréſente la montagne ſur laquelle eſt ſituée la maiſon d'Arlequin ; les avenues en ſont illuminées d'une maniere ruſtique ; ſes voiſins danſent & chantent en réjouiſſance du rétabliſſement de ſon Epouſe qui vient de relever de ſes couches. Dans le voiſinage de la cabane d'Arlequin, eſt une autre chaumiere où Roſaura & Celio, d'intelligence avec Scapin, ont fait cacher leur enfant, du même âge que celui d'Arlequin, & qu'ils gardent en cet endroit, en attendant qu'ils ayent trouvé à qui le confier, ou que leur mariage ſoit déclaré. Roſaura vient avec Scapin pour voir ce cher enfant. Pendant qu'elle le careſſe, Pantalon arrive; elle veut cacher ſon fils, Pantalon demande ce que c'eſt ; Scapin imaginant tout d'un coup de ſe ſervir de la conformité des circonſtances & des âges, dit à Pantalon que l'enfant que tient Roſaura, eſt le fils d'Arle-

quin. Pantalon lui ordonne de le prendre & de le rendre à son pere. Scapin voudrait le porter en quelque lieu où il fut en sûreté; mais il est rencontré de nouveau par Pantalon, qui le remet lui-méme à Arlequin. Scapin, encore plus intrigué, a peur qu'Arlequin retournant à sa maison, & trouvant un autre enfant, ne découvre l'intrigue. Que faire? Pendant qu'Arlequin s'amuse à badiner avec son fils, assis par terre, à quelques pas de sa chaumiere; Scapin y entre sans être apperçu, & emporte son véritable enfant; Camille trouve son mari, occupé à caresser son fils; ce spectacle l'attendrit & l'enchante; elle en témoigne sa joie à Arlequin. Celio, mari de Rosaura, qui sait l'avanture, survient & cherche des prétextes pour demander à ces bonnes gens de lui confier leur fils. Arlequin s'en défend, en disant qu'il lui appartient; Celio lui dit qu'il pourrait se tromper, & que l'enfant n'est point à lui. Arlequin conçoit des soupçons sur la vertu de sa femme; elle se défend & entre en fureur contre Celio. Pantalon survient, & Arlequin qui le connaît pour un homme savant, le prie de tirer l'horoscope de son fils pour

voir s'il eſt effectivement bien à lui. Pantalon le lui promet.

Au ſecond acte, Scapin découvre à Celio que Roſaura n'eſt point fille de Pantalon. Celui ci veut la donner en mariage à Filene, qui eſt lui-même aimé de Dorinde; nous paſſerons cette épiſode, qui n'a été ajoûtée que par rapport à la Cantatrice qui débutait alors. Arlequin vient avec Pantalon, pour ſavoir l'horoſcope de ſon fils; voici ce qu'il lui apprend:

Ce fils que d'Arlequin on avait toujours cru,
Eſt un fruit de l'amour qui n'eſt pas bien connu.

Ses ſoupçons redoublent; il s'emporte contre Camille; elle ſe déſeſpere; ils ſe querellent & ſe brouillent.

Au troiſieme acte, il ſonge aux moyens de ſe venger de ſa femme; il ſe détermine à l'abandonner; mais pour lui laiſſer des marques de ſon reſſentiment & la punir de l'outrage qu'elle lui fait, il met le feu à ſa chaumiere; il ne veut pas même ſauver ſon enfant, voulant exterminer tout ce qui pourrait être un témoignage de ſon déshonneur. Celio arrive; & voyant l'embrâſement, s'écrie; Ah! mon pauvre enfant! j'ai trouvé le pere, dit Arlequin

en s'en allant. Celio entre dans la chaumiere; prend l'enfant & part. Scapin survient, voit l'incendie, ne doute pas que l'enfant de Celio ne soit brûlé; & pour empêcher le désespoir de Rosaura, il imagine de lui substituer le fils d'Arlequin qu'il a entre les mains, & de lui faire entendre que c'est le sien. Camille affligée du courroux de son mari, arrive en se plaignant de son sort; elle tourne tristement les yeux vers sa chaumiere, en regrettant la paix dont elle y jouissait; elle la voit consumer par les flammes & s'abîmer à l'instant. L'horreur & l'effroi la saisissent, elle court au travers des ruines pour sauver son enfant, & ne le trouvant pas, sort en poussant des cris de désespoir & de douleur. Rosaura arrive & demande à Camille la cause de ses pleurs & de ses gemissemens. La vue des affreux restes de l'embrâsement, la saisit elle-même. Camille étonnée de l'intérêt qu'elle prend à son malheur, en cherche les motifs. Scapin arrive avec l'enfant d'Arlequin sous son manteau. Rosaura s'avance pour lui faire des reproches; Scapin l'appaise, en lui donnant l'enfant qu'il tient & qu'il lui dit être son fils. Camille veut le lui enlever,

ver, diſant que c'eſt le ſien. Pantalon ſurvient, qui oblige Roſaura à le céder; elle s'évanouit, & Filene accourt à ſon ſecours; Celio qui la voit dans ſes bras, en conçoit de la jalouſie.

Le quatrieme acte commence par une ſcène de dépit, entre Celio & Roſaura; Scapin les reconcilie. Arlequin qui a trouvé l'enfant de Celio entre les mains d'un Payſan, a cru que c'était le ſien, & arrive en le careſſant. Camille vient d'un autre côté avec ſon véritable fils, que Pantalon lui a fait rendre. Ils ſont tous deux étonnés en ſe rencontrant; tous deux prétendent avoir entre les bras l'enfant légitime; & chacun prétend que celui qu'il n'a pas eſt ſuppoſé; ce qui donne lieu à une ſcène entre les deux acteurs. Celio inſtruit par le Berger de l'enlévement de ſon fils, ſurvient, & s'approchant d'Arlequin avec promptitude, lui enléve, de même qu'à Camille, celui qu'elle a dans ſes bras. Tous deux ſortent pour courir après les raviſſeurs; Roſaura rencontre Filene, qui lui parle encore. Scapin leur découvre qu'ils ſont frere & ſœur; ils s'embraſſent; Celio ſurvient, nouveau ſujet de jalouſie lequin vient pendant que celui

bandonne à la fureur, & lui demande ſon fils; il l'impatiente tant, que Celio en colere, le veut battre; Arlequin le repouſſe avec la téte. Je te bleſſerai, dit-il, avec les armes que tu m'as faites.

Au cinquieme acte, Pantalon voyant que tout eſt découvert, promet de rendre compte à Roſaura de ſon bien, & lui permet d'épouſer Celio. Cependant Arlequin vient redemander ſon fils à Celio, & Camille vient auſſi faire la méme demande à Scapin. Tous deux s'en vont ſans rien répondre, & reviennent un moment après avec les deux enfans. Le tout eſt de ſavoir quel eſt celui d'Arlequin. Scapin qui eſt au fait de toute l'intrigue, la développe, en diſant que celui que Celio tient eſt le ſien, & remet à Camille & à Arlequin celui qu'il leur a enlevé. Tout le monde ſe réjouit, & la Piece finit.

Cette excellente Comédie eſt de Monſieur Goldoni, & a été miſe au théâtre par le Sieur Zanuzzi avec beaucoup d'intelligence; on peut la mettre à côté des meilleures pieces d'intrigue, ſoit anciennes, ſoit modernes : le célébre Auteur à qui l'on en eſt rede-

vable, eſt, ſans contredit, celui qui a marché le plus près ſur les traces de Plaute, & des anciens Auteurs comiques.

DEBUT DE Mlle. COLLET.

La Demoiſelle Collet débuta le 21 Janvier 1761 pour les rôles d'Amoureuſe, dans le Maître de Muſique & la Fille mal gardée; ſon jeu enfantin lui obtint les applaudiſſemens du Public, qui les lui redoubla dans le rôle de Betzi du Roi & le Fermier. C'eſt preſque les ſeuls où elle ſe ſoit diſtinguée. Elle avait peu de voix & remplaçait par des minauderies, ce qui lui manquait du côté de l'expreſſion. Elle fût depuis reçue à demie part, pour les ſeconds rôles dans le chant, & elle eſt morte au mois d'Avril 1766.

DEBUT DE Mlle. VILETTE.

Mademoiſelle Vilette qui avait déjà paru avec ſuccès ſur le théâtre de l'Opéra, dans le Devin de Village, n'en eut pas moins dans celui de Zerbine & dans tous les autres qu'elle remplit ſur le Théâtre Italien, où elle joua pour

la premiere fois, le 7 Septembre. Sa voix charmante reçut dès-lors les plus grands applaudissemens; mais les progrès qu'elle a faits depuis dans la déclamation ne sont compréhensibles que pour les Spectateurs qui ont eu le bonheur d'en être journellement les témoins.

MELEZINDE.

Comédie en trois actes en vers, 7 Août 1758.

MELEZINDE, fille de Sélime, un des principaux de la Cour du Mogol, ayant préféré un jeune Seigneur, nommé Zarès, à l'Empereur lui même dont elle était aimée, l'Empereur irrité de cette préférence, exila son mari, & éloigna Sélime de la Cour, en lui donnant le Gouvernement d'une des Isles de son Empire. Mélézinde y suivit son pere, malgré tous les artifices qui furent employés pour la retenir. Zarès au fond de son exil, apprit la retraite de son épouse; mais sa jalousie ne put lui permettre de vivre éloigné d'elle. La place de Grand-Prêtre vint à vaquer

dans l'Isle où résidait Mélézinde; Zarès saisit cette occasion pour éprouver par lui-même sa fidélité. Il se déguise, se rend dans cette Isle, & s'y fait élire Grand Prêtre. Sélime, qui ne le croyait pas si près de lui, avait sollicité sa grace, & l'avait obtenue; mais il le faisait chercher inutilement; on n'avait trouvé que Zima, son Esclave, époux de Zémire, & compagnon de Zarès dans sa fuite; encore cet Esclave accablé de maux, & prêt à rendre les derniers soupirs, n'avait-il pû donner aucune nouvelle de son Maître. C'est dans ces circonstances que commence l'action.

Zarès ordonne à Orosmin, son Confident, de publier qu'il est mort dans son exil, & que son trépas a suivi de près celui de Zima, que l'on vient d'apprendre. Le dessein de Zarès est d'éprouver si Mélézinde, le croyant mort, voudra se livrer aux flammes, suivant une coutume établie dans le pays, dont cependant l'usage commence à s'abolir. Aussi-tôt que Mélézinde apprend la mort de son mari, elle se détermine à ce sacrifice. Sélime, son pere, employe tout ce que la raison & la nature peuvent lui inspirer pour la détourner de

cette résolution; elle est inébranlable. Il va trouver le Grand-Prêtre; le conjure d'y employer son autorité. Tout ce que Sélime peut obtenir; c'est que le Grand Prêtre suspendra le dévouement de sa fille; mais si elle persiste, il ne s'y opposera point. Mélézinde toujours déterminée à mourir, demande une entrevue avec le Grand-Prêtre, le presse de lui permettre de faire à son Epoux le sacrifice de sa vie. Zarès enchanté des sentimens de sa femme, est sur le point de se découvrir; mais il s'arrête, & pour achever de sonder le fond de son cœur, il lui tient un discours artificieux, dont le but apparent est de la détourner de son dessein, en l'assurant quelle perdra tout le fruit de son action, si la vaine gloire, plutôt que la tendresse, est le motif qui l'y engage. Il lui fait une peinture des douceurs de la vie, & lui donne des louanges flatteuses sur ses charmes. Mélézinde est dans la plus étrange surprise d'entendre un Grand-Prêtre lui conseiller son deshonneur. Zarès lui répond qu'il voudrait la combler de gloire. Vous savez, lui dit-il, que lors qu'une Veuve s'arrache à la rigoureuse loi du bucher, pour épouser un Ministre des

l'Autels, bien loin de perdre ſa réputation elle eſt au contraire généralement révérée. Je brûle depuis long-tems en ſecret pour vous; accordez-moi votre main, & ne me livrez point à l'horreur de conduire à la mort celle pour qui je voudrais donner ma vie. Cette feinte artificieuſe jette Mélézinde dans le plus grand embarras. Elle ſçait que d'un côté ſon pere s'oppoſera à ſon ſacrifice, & de l'autre elle craint que le Grand-Prêtre n'employe mille moyens pour l'empêcher. Pour remplir ſon devoir, & ſe délivrer de ſes craintes, elle ſe détermine à feindre. Elle répond au Grand-Prêtre que quoiqu'elle ſente bien qu'en éloignant l'inſtant de ſon trépas, elle s'expoſe à ne jamais l'accomplir, cependant elle eſt trop ſenſible à l'honneur qu'il daigne lui faire, pour ne point lui accorder du moins cette faible marque de condeſcendance. Elle ſe retire après ces paroles. Par cette réponſe, Zarès, qui la croyait plus qu'à demi vaincue, entre dans les tranſports d'une jalouſie qui parvient à ſon comble, lorſqu'il reçoit un billet ſigné du nom de Zémire, Eſclave de Mélézinde & veuve de Zima, par lequel elle lui apprend que Mélézinde, ſéduite par les

offres qu'il lui a faites, renonçe à la résolution de mourir; que pour elle, loin d'imiter sa Maîtresse, elle se détermine à se sacrifier pour Zima, son époux. La lecture de cette Lettre remplit le Grand-Prêtre de fureur contre Mélézinde, & d'admiration pour Zémire. Il donne l'ordre pour le sacrifice de cette Esclave. Tous les Ministres du Temple forment une marche au son des instrumens, & amenent la victime couverte d'un voile; on la couronne de fleurs. Le Grand-Prêtre lui fait un discours & se dispose à la conduire au bucher, quand Sélime, pere de Mélézinde, paraît avec un poignard à la main, arrête le bras du Grand Prêtre, l'accuse de manquer à la parole qu'il lui a donnée d'éloigner le sacrifice de sa fille, & lui reproche de l'avoir cachée sous un voile, pour la lui ravir avec plus de sureté. Le Grand-Prêtre paraît surpris, Sélime arrache le voile, qui au lieu de Zémire, fait voir Mélézinde vêtue en Esclave. Il accable de reproches le Grand-Prêtre, qui se justifie sur son erreur, & se fait reconnaître pour Zarès, en ôtant la thiare & la fausse barbe qui le déguisaient. Il se jette aux pieds de son épouse, dont il reçoit les

plus vives marques de tendresse; Sélime l'embrasse, & lui apprend que c'est à l'Esclave Zémire, qu'ils ont obligation de leur réunion, puisque c'est elle qui est venue l'avertir du péril de sa Maîtresse.

Il faudrait lire le dénouement dans l'ouvrage, ou le voir à la représentation, où il n'a jamais manqué son effet.

Le sujet de cette Piece tient beaucoup du tragique, & ce n'est que pour s'accommoder aux loix du Théâtre Italien que M. le Beau, qui en est l'Auteur, y a introduit le personnage épisodique d'Arlequin; les Spectateurs Français trouverent l'épreuve de Zarès indiscrette, ce qui n'empécha cependant pas cette Piece d'obtenir quelque succès; elle eut six représentations.



LE SULTAN GÉNÉREUX.

Ballet héroique, 10 Mars 1759.

ON ſuppoſe que des Amans ont trouvé le ſecret de s'introduire dans le Sérail, dans un canapé, dans une pendule, &c. Dès que l'une des Sultanes ſe trouve ſeule, ſon Amant ſort de l'un de ces meubles. Une ſeconde ſurvient, qui eſt préte à dénoncer l'infidélité de la premiere; mais ſon Amant paraît à ſon tour, & lui impoſe ſilence. Une troiſieme arrive, les apperçoit, & veut les trahir; pareil incident la rend diſcrette; ainſi de ſuite juſqu'à la Sultane favorite, qui n'ayant point d'Amant qui la retienne, veut tout déclarer au Sultan. Les autres femmes ne pouvant la fléchir, prennent le parti de la poignarder; mais leurs Amans les en empêchent. Enfin le Sultan paraît, ne reſpirant que la vengeance; la Sultane favorite s'intéreſſe pour les coupables; elle demande leur grace & l'obtient.

Ce Ballet eſt du Sieur Pitrot, alors Compoſiteur des Ballets de S. M. le Roi de Pologne, Electeur de Saxe,

& maintenant Maître de Ballet de la Comédie Italienne; celui dont nous venons de parler, ainsi que celui de Télémaque, y ramenerent pendant quelques tems les Spectateurs qui semblaient l'avoir abandonné.

Télémaque dans l'Isle de Calipso, est à peu près l'épisode du poëme de M. de Fenelon mis en danse; mais il y a des scènes qu'il n'était pas possible d'exprimer; telle est, par exemple, celle où Calipso veut savoir de Télémaque si Mentor n'est pas une Divinité. Il en est de même des leçons de Mentor, & d'une infinité de détails annoncés dans le Programme. Mais l'inconvénient le plus inévitable était le personnage de Mentor, qu'il eût été ridicule de faire danser, & dont l'action froide & muette est déplacée au milieu d'un Ballet.

Les sujets les plus graves s'exécutaient en Pantomime chez les Romains; mais on sait que la Pantomime n'était qu'une déclamation muette au son des instrumens, & point du tout ce que nous appellons une danse.

Dans celle-ci, le Compositeur doit choisir pour scènes, des tableaux sensibles, qui admettent une action vive

dans le pathétique, une action brillante dans le léger, une action élégante dans le gracieux, le voluptueux, &c. Tout ce qui est grave, tranquille & froid; tout ce qui ne peut pas être peint aux yeux, doit être banni de ce Spectacle. Parmi le petit nombre de sujets qui lui conviennent, le quatrieme acte d'Armide me paraît un des plus heureux; les combats des Chevaliers Danois, tous les artifices des Nymphes qui s'empressent à les séduire; la douce volupté où ils trouvent Renaud plongé auprès d'Armide, les efforts qu'ils font pour l'en détacher; la violence qu'il se fait à lui-même; la douleur & le désespoir de son Amante abandonnée, tout cela peut être exprimé par la danse.

Un Compositeur doit encore faire attention de n'employer dans ses Ballets, & de ne présenter sur la scène que des sujets familiers & présents au plus grand nombre des Spectateurs, tels que celui dont nous venons de parler.

La clôture se fit le 31 Mars, par la Nouvelle Ecole des Femmes, la Joute d'Arlequin & le Ballet de Té-

lémaque. L'ouverture le 23 Avril, par la premiere repréſentation des évenemens de la Chaſſe, Canevas Italien, en quatre actes, qui ne réuſſit pas.

Mort de Carlo Veroneſe.

Carlo Veroneſe, originaire de Veniſe, qui avait été reçu le 6 Mai 1744, pour le rôle de Pantalon, mourut en 1759, après avoir rempli cet emploi & enrichi la ſcène d'un grand nombre de Canevas Italiens. Sçavoir :

Coraline Magicienne, en cinq actes.

Coraline Jardiniere, en trois actes, avec un Divertiſſement.

Les Mariages fortunés, en un acte.

Coraline Protectrice de l'innocence, en trois actes.

Les Folies de Coraline, en cinq actes.

Coraline Fée, en trois actes.

Le Prince de Salerne, en cinq actes.

Le faux Marquis, en deux actes.

Les Heureux Eſclaves, en deux actes.

Les deux Sœurs rivales, en cinq actes.

L'Arcadie enchantée, en quatre ac-

tes, précédée d'un Prologue en vers Français.

Les Fées Rivales, en quatre actes, précédées d'un Prologue en vers Français.

La Fauſſe Nobleſſe, en un acte.

Les Doubles Engagements, en quatre actes.

Coraline Intriguante, en quatre actes.

Les Deux Arlequines, en deux actes.

Arlequin Jouet de l'Amour, en un acte.

Les Philoſophes Militaires, en deux actes.

Arlequin Génie, en cinq actes.

Les Perdrix, ou le Trompeur trompé, en un acte.

Arlequin Globe, en deux actes.

Le Retour d'Arlequin, en un acte.

Les Epoux réconciliés, en trois actes.

Les Intrigues amoureuſes, en quatre actes.

Les Déguiſements amoureux, en trois actes.

Les Fourberies, en un acte.

Le Sieur Veroneſe a encore remis au même théâtre pluſieurs anciens Canevas avec des changemens & des

additions; mais de tous les ouvrages qui ſont ſortis de lui, aucuns n'ont fait autant de plaiſir au Public, que les Demoiſelles Coraline & Camille, ſes deux filles.

Antonio Sticotti, fils de Fabio, fut reçu, comme nous l'avons dit, en 1729 au Théâtre Italien, où il a joué juſqu'au moment de ſa retraite qu'il a faite à la clôture de 1759. Il rempliſſait les rôles d'Amoureux, de Valet, de Payſan, de Pierrot & même ceux de Pantalon, depuis la mort de ſon pere. Il a en outre donné, comme Auteur, en ſociété avec Panard, la Parodie de Roland, les Fêtes ſinceres, l'Impromptu des Acteurs & les Ennuis de Thalie; Barbacol, en ſociété avec Monſieur Morambert; & à lui ſeul la Parodie d'Atys, intitulée Cibele amoureuſe; le Compliment de 1745, dialogué entre Arlequin & Coraline; ainſi que beaucoup de ſcènes Françaiſes qui ſont applaudies. Il eſt maintenant retiré à Meaux, où il occupe la place de Directeur de la Poſte aux Lettres.

L'IMPROMPTU DE L'AMOUR.

Comédie en un acte, en prose, 19 Novembre 1759.

UNE jeune Américaine, nommée Agathine, nouvellement arrivée en France, inspire de l'amour à Cliton, frere de Bélise, laquelle s'est chargée d'Agathine. Cliton pour s'en faire aimer, se travestit en Jardinier, & prend le nom de Lucas; sous ce déguisement, il plaît à Agathine, qui lui avoue naïvement son penchant. Cliton a formé le dessein de l'épouser; mais il craint que cette jeune Américaine ne refuse sa main s'il se découvre à elle, parce qu'elle voit que les Epoux riches ne s'aiment point en France; ce qui lui donne une grande répugnance pour épouser un homme riche. Cliton pour détruire cette répugnance, imagine de faire venir des Acteurs de Paris, qui exécuteront une scène entre l'Amour & la Sagesse, dont l'effet doit faire revenir Agathine de sa prévention. On fait croire à cette jeune fille que l'Amour doit venir dans ce lieu pour se justifier aux yeux de la

Sagesse, de tous les torts qu'on lui impute. Elle se prête avec docilité à cette invention, & après avoir écouté la justification de l'Amour, elle demande conseil à ce Dieu sur le parti qu'elle doit prendre. Elle aime Lucas, dit-elle ; mais elle lui trouve une ame ambitieuse ; il veut devenir riche, & elle craint que leur amour ne puisse subsister avec les richesses. L'Amour la rassure, & lui dit qu'il veut faire leur fortune, qu'elle peut l'accepter de lui sans crainte, & que la tendresse de Cliton n'y perdra rien. Agathine se rend ; elle donne sa main à Lucas, qu'elle reconnaît ensuite pour Cliton, & la Piece finit par un Ballet.

On a trouvé dans cette Piece peu d'action & le dénouement romanesque ; mais on y a remarqué bien des choses agréables & beaucoup de facilité dans le stile. Monsieur de Moissy en est l'Auteur ; elle a eu bien moins de succès que la Nouvelle Ecole des Femmes, qui lui fait tant d'honneur.

Mort de Zanetta Rosa Benozzi.

De toutes les pertes que le Théâtre Italien fit cette année, la plus sensi-

ble & la plus considérable sans doute, fut celle de Zanetta Rosa Benozzi, connue sous le nom de Silvia. Cette Actrice inimitable était venue avec la Troupe en 1716. Elle joua pendant quarante-deux ans les rôles d'Amoureuses, avec la même vivacité, la même finesse, & la même illusion; jamais le Public inconstant ne se refroidit pour elle; elle jouit des applaudissemens jusqu'au moment de sa mort, & emporta les plus vifs regrets. Elle excellait surtout dans les Pieces de Monsieur de Marivaux, dont elle avait parfaitement saisi le dialogue fin & spirituel; un volume suffirait à peine pour contenir tous les éloges qu'elle a reçus, tant en prose qu'en vers; nous nous contenterons de rapporter cette Fable, qui nous a paru digne de lui avoir été adressée.

PROTHÉE.

Depuis qu'on a banni de la scène ennoblie,
Le comique grossier, les obscènes couleurs
Des premiers pinceaux de Thalie;
Depuis que l'esprit seul produit de vrais Acteurs,
Qui de nos mœurs si bien nous traça la peinture,

Tant d'agrément ſur la ſcène employa,
Sauva mieux l'art, rendit mieux la nature,
Que fait l'aimable *Silvia* ?
D'un talent ſi nouveau je connais le modele,
C'eſt un ſecret qu'amour m'a déclaré,
Non qu'en ce point le Dieu m'ait préféré,
A qui l'amour ne parle-t-il point d'elle ?
Or voila le ſecret, peut-il être ignoré ?
Sur une plage où regne Cytherée,
Une des Graces un beau jour,
Se promenait de ſes ſœurs ſéparée,
Prothée alors parut aux rives d'alentour,
Il la voit, il la ſuit ; qui ne ſuivrait les Graces !
Elle fuit, & le Dieu de voler ſur ſes traces ;
Il approche, admire, aime, héſite, oſe parler.
Avec colere Eglé répond a cet hommage;
Le refuſer ſans ſe troubler,
Peut-être aurait été d'un plus mauvais préſage.
Que fait Prothée ? il change de langage ;
Sait varier ſes ſoins ; cache ſes déplaiſirs ;
Encore qu'amoureux on ne réuſſit guère ;
Devenez ſéduiſans, épargnez les ſoupirs,
Amans, tout eſt prouvé d'abord qu'on a ſû plaire.
Il plut auſſi, bientôt un mutuel amour,

Dans le ſein des plaiſirs éterniſa leur chaîne;
Ce fut ainſi pour l'honneur de la ſcène,
Que *Silvia* reçut le jour.
Qui pourrait s'y tromper? Elle a du Dieu ſon
pere,
Cet ingénieux caractere
D'enjouement, de variété,
Et la naïveté de ſa charmante mere.

Silvia était née à Toulouſe en & elle épouſa en 1720, Joſeph Baletti, qui jouait les ſeconds Amoureux ſous le nom de Mario; elle a eu de ce mariage Antoine-Etienne Louis Baletti reçu en 1742, & qui remplit actuellement le même emploi. Louis Baletti, ſecond fils, Danſeur, & Jeanne Baletti, épouſe de M. Blondel, Architecte du Roi.

DEBUT DU SIGNOR ZANUZZI.

Le Signor Zanuzzi débuta le 25 Juillet 1759, par le rôle d'Amoureux dans le Chevalier d'Induſtrie, Canevas Italien en trois actes, qu'il joua avec beaucoup d'intelligence & de vivacité; il fut reçû à part, & continue de remplir cet emploi à la ſatisfaction du Public.

DEBUT DU Sr. LE JEUNE.

Le 16 Janvier, le Sieur le Jeune fit connaître ſes talens pour le chant, la danſe & la déclamation, dans les Talens à la mode, où il débuta pour le rôle d'Amoureux, qu'il a toujours rempli depuis, avec la même nobleſſe & la même aiſance qu'alors on remarquait en lui. Il avait auſſi débuté avec quelque ſuccès au Théâtre Français, par le rôle d'Egiſte dans Mérope; mais il n'avait point été reçu, cet emploi étant rempli.

DEBUT DE LA Dlle. JOURDAIN.

Le 29 Janvier, la Demoiſelle Jourdain débuta dans *l'Epouſe ſuppoſée*, le premier Février dans *la Servante de qualité*, & le 5 dans *le Divorce.* Elle joua dans ces trois Pieces le rôle de Soubrette, & ne fut point reçue.

DEBUT DE LA Dlle. MARTIN.

Le 16 du mois de Février ſuivant la Demoiſelle Martin, qui s'était fait connaître avantageuſement ſur le théâtre de l'Opéra Comique, débuta ſur celui de l'Hôtel de Bourgogne par les rôles d'Amoureuſes dans le Jeu de l'A-

mour & du Hazard, la Coquette fixée; la Servante Maîtresse, la Bohémienne & le Maître de Musique; elle les a tous remplis, à la satisfaction du Public, qui a été fort étonné d'apprendre qu'elle n'avait point été reçue.

Le 23 Février 1760, les Comédiens donnerent une représentation de la Servante Maîtresse, au profit de leur Camarade Baletti, pour le dédommager autant qu'il leur était possible d'un accident funeste & singulier. Ce malheur arriva par une fatalité qu'il était difficile de prévoir. Au dernier acte de Camille Magicienne, Pantalon amene avec lui des Soldats pour forcer la Tour, où Camille tient enfermés Lelio & Flaminia; alors on faisait tirer une décharge de coups de fusils contre cette Tour: un des Soldats destinés à cet assaut, en attendant avait posé son fusil à côté de celui de la Sentinelle du théâtre, qui était sorti pour quelques besoins. La scène étant arrivée plutôt qu'il ne comptait, il fut appellé, & prit avec précipitation au lieu du sien, le fusil de la Sentinelle chargé d'une balle, dont il perça la cuisse du sieur Baletti, qui jouait le rôle de Lelio; en cet endroit

le Spectacle finit comme on peut se l'imaginer, & le Public marqua par sa sensibilité, toute la part qu'il prenait à un accident si malheureux.

L'INNOCENTE SUPERCHERIE.

Comédie en trois actes, en prose, mêlée d'Ariettes, 16 Février 1760.

LE vieux Concierge d'un Château, homme riche & veuf, est devenu amoureux de Florette, jeune Villageoise orpheline, qui a été élevée chez Monsieur & Madame Cadeau. Cette Florette aime Colin, fils du Concierge, & en est aimée. D'un autre côté, le Seigneur du lieu, à qui le Concierge est redevable de sa fortune, veut le remarier à Madame Thomas, sa femme de confiance, qui est venue aussi. Le Concierge qui ne se sent plus aucun goût pour Madame Thomas, & qui doit user de ménagement à l'égard de son Seigneur, veut faire ensorte que la coquetterie de Madame Thomas lui serve de prétexte à éluder son mariage avec elle. Pour remplir ce dessein, il propose à la jeune Florette de déguiser son sexe,

& de paſſer pour un jeune garçon ; elle y conſent. Colin eſt fort intimidé de l'amour que ſon pere a pour elle ; mais elle le raſſure. Habillée en homme, le Concierge la préſente à Madame Thomas, qui en devient amoureuſe, & comme il n'y a point de chambre vuide dans le Château, elle propoſe de faire coucher cette Florette, qui a pris le nom de Finet, dans la chambre de Colin. Cette propoſition ne plaît point au Concierge ; mais eſt fort du goût de ſon fils. Le Pere veut que ce Finet aille loger au donjon ; à quoi Madame Thomas répond, qu'étant ſi haut, & dans un corps de logis ſéparé, elle ne pourra pas s'en faire entendre quand elle en aura beſoin. La conteſtation finie, Madame Thomas, ſeule avec Finet, lui fait l'amour, & lui donne une bourſe de louis. Le Concierge, revenu ſur la ſcène, & ſeul auſſi avec Finet, lui donne le contrat d'un bien qu'il a acheté pour ſa chere Florette, & qu'il lui avait promis. Munie de ces deux préſens, elle les montre à Colin, dont elle raſſure la tendreſſe allarmée. Le Concierge a une affaire preſſante qui l'appelle à Paris ; & il veut y envoyer ſon fils à ſa place. Colin s'en défend ;

défend; & Florette modeſtement s'offre à l'y ſuivre, ce que le Pere refuſe. Madame Thomas, qui entre dans le moment, s'oppoſe auſſi à ce que Finet aille à Paris; elle veut auparavant lui donner quelques leçons de politeſſe. Elle ajoûte qu'elle a des droits ſur lui; à ce mot, Finet lui rend la bourſe qu'elle lui a donnée, en lui diſant, que ce ſerait un bien mal acquis de ſa part. Le Concierge triomphant, fait des reproches à la coquetterie de Madame Thomas, & promet qu'il s'en plaindra à ſon Protecteur. Dans le même temps, Finet lui rend auſſi à lui-même le Contrat dont il lui a fait préſent, ce qui donne la revanche à Madame Thomas. Florette alors ne ſe déguiſe plus. Elle avoue qu'elle aime Colin, & qu'elle ne s'eſt prêtée à l'innocente ſupercherie, que pour parvenir au bonheur de s'unir à lui. J'en ſuis fâchée pour vous, dit-elle à Madame Thomas; mais j'en ſuis bien aiſe, pourſuit elle, en courant dans les bras de Colin. Madame Thomas & le Concierge renouent leurs premieres amours. Ils font la paix enſemble, & uniſſent les deux jeunes gens. La Piece finit par un quatuor.

La Muſique de cette Piéce & le choix des airs ont paru très-agréables; mais on a trouvé trop d'uniformité dans les ſcènes, & pas aſſez de variété dans les ſituations; ce qui vient ſans doute de la difficulté qu'il y a d'introduire un ſi petit nombre d'interlocuteurs. Au reſte, cette Piece n'eſt pas ſans mérite, puiſque l'on ne ſaurait diſconvenir qu'il n'y ait des ſcènes très-naturelles, & des détails très-bien écrits. Elle eſt de M. de Laval, & elle eut douze repréſentations.

Le 22 Mars, les Comédiens firent la clôture de leur théâtre par la Piece précédente, & l'ouverture le 14 Avril ſuivant, par *la Nouvelle Ecole des Femmes*, & la premiere repréſentation de *la Rentrée des Théâtres*, précédée du compliment ſuivant, qui fut prononcé par le Sieur le Jeune.

Il paraît enfin, ce jour que nous avons ſouhaité avec tant d'impatience! Etre privés de votre préſence, Meſſieurs, c'eſt languir hors de notre élément.

Mais, au moins, pouvons-nous nous flatter que pendant ces temps de dé-

ſœuvrement, on ne nous reprochera point d'avoir négligé, ni perdu de vue l'intérêt de vos plaiſirs. Pénétrés des malheurs de l'année derniere, nous nous ſommes appliqués, par de nouveaux efforts, à les réparer, s'il eſt poſſible, pendant le cours de celle-ci. Au reſte, le mauvais ſuccès des Pieces que nous vous donnâmes, ne fut qu'une fâcheuſe deſtinée que tous les autres Spectacles partagerent avec nous; & nous ne nous en ſommes reſſentis plus particulierement, que par l'épuiſement de nos piéces de fond, incapables de ramener & d'entretenir l'affluence à notre Théâtre. Il ſemblait même, que les Auteurs, déſeſpérant d'y acquérir aucune gloire, nous euſſent entiérement abandonnés.

Mais cette année commence ſous des ſignes plus heureux; les Muſes reviennent à nous: quelques nouveautés raniment nos eſpérances; l'émulation ſe réveille parmi nos jeunes Auteurs. Eh! notre ſort peut-il être encore bien douteux, lorſqu'il ne dépend plus que de vos bontés? Vous avez toujours pris plaiſir à les répandre ſur nous; c'eſt par elles que nous nous ſommes ſoutenus

juſqu'ici; & ce n'eſt que par elles que nous eſpérons de nous relever.

Puiſſions-nous donc, Meſſieurs, contribuer, cette année, avec plus de gloire & de ſuccès, à vos amuſemens qui, j'oſe dire, ſe renouvelleraient ſans ceſſe à notre Théâtre, ſi le mérite des Pieces que nous vous donnons répondaient toujours à l'empreſſement que nous avons de vous plaire. (1)

(1) Il *fallait ajouter*, & nos talens pour les rendre.



LA RENTRÉE DES THÉATRES.

Comédie en un acte, en vers, 14 Avril 1760. (1)

LE Bon-Sens & l'Invention, Déesse du génie, que l'Esprit avait proscrite du Parnasse Français, sont étonnés de s'y revoir. L'état malheureux de l'Empire d'Apollon, afflige beaucoup le Bon-Sens; l'Invention le console, & lui dit, que l'Esprit se trouvant forcé de les rappeller auprès de lui, il y a tout à espérer de leur réunion. L'Esprit paraît, son clinquant éblouit le Bon-Sens lui-même; & l'Esprit est ravi de le voir aussi pris pour dupe. Il avoue naturellement, qu'il est à bout, & qu'il s'est retourné de toutes les façons. Mais il ajoûte qu'en nuisant beaucoup, il n'a pas laissé de rendre quelques services.

L'Invention lui demande des nouvelles de Thalie.

(1) La scène est sur le Parnasse Français, & se passe dans le Palais de l'Esprit. L'Auteur n'a point sorti de l'unité du lieu.

L'ESPRIT.

Apparemment que vos dons éclatans
Pour l'avenir l'ont assez enrichie ;
A ne rien faire elle passe son tems.
Le sublime d'ailleurs l'a presque anéantie,
Et le goût sérieux ne permet plus qu'on rie.
On la laisse, par grace, ébaucher les talens,
&c.

Le BON-SENS.

Ainsi la Tragédie a toutes vos faveurs ?

L'ESPRIT.

Elle triomphe encor, en dépit des Censeurs.
Elle se sent pourtant beaucoup de son vieil
âge,
Les ans ont bien changé ses traits & son langage ;
Mais ce n'est plus son tems de jouer de malheur,
Et le Public pour elle est plein de politesse.
S'avise-t-on d'abord de proscrire une Piece ?
Le lendemain, sans faute, on demande l'Auteur.
A le fêter chacun s'empresse,
Puis, on le laisse avec honneur,
Sous un laurier sans séve, enterrer sa langueur.

Le Bon-Sens, l'Invention & l'Esprit se réunissent; un Auteur satyrique arrive & se prépare à faire revivre le redoutable Boileau; il se déchaîne ainsi contre la Tragédie.

Eh! peut-on sans rougir, combler de tant d'honneurs
Tous ces colifichets, qu'au theâtre on admire,
Fades productions d'un stérile délire?
Ces Vers enflés de mots, au travail mesurés;
Ces Drames, dessinés en traits de perspective;
Tableaux sans coloris, de froideurs enquadrés;
Ce flux d'événemens, gauchement préparés;
D'immobiles Soldats, cette foule inactive;
Ces caractères mal tissus,
Quelquefois annoncés, & jamais soutenus;
Ces plats conspirateurs, à la fureur oisive;
Ces timides Héros, stilés sur nos Romans;
Ces Amans sans chaleur, ces Rois sans politique;
Ces Tyrans sans esprit, vrais balourds du tragique;
Et ces Femmes d'idée, aux beaux raisonnemens.

Le Bon-Sens conseille à l'Auteur satyrique, de critiquer avec plus de ménagement; mais celui-ci ne répond

que par des menaces terribles, & s'en va, en promettant de tout exterminer, même avant que de rien voir.

Viennent ensuite un Poëte lyrique & un Musicien; ils font leur compliment à l'Invention en langage d'Opéra; mais le Poëte s'avisant de dire à l'Invention, qui les prend tous deux pour Poëtes, que l'autre n'est que Musicien, il s'éléve entr'eux une querelle sur la préséance, qui a beaucoup diverti. Le Bon-Sens les maltraite; ils ne le connaissent ni l'un ni l'autre; & l'Invention leur ayant dit qui il est, ils l'accablent d'injures; ils se réconcilient même tous deux pour défier ce Dieu, qui les menace de revenir à l'Opéra. Le Musicien transporté, demande au Poëte de seconder son génie. Celui-ci fait des vers que l'autre met sur-le-champ en musique. Le Bon-Sens ne peut tenir contre leur fureur; il s'enfuit de peur qu'ils ne le poignardent. Un Maître de Ballets se présente aussi-tôt. Son projet est d'introduire les Ballets jusques dans la Tragédie Française. Le Poëte & le Musicien sont de son avis; mais il fait une autre proposition bien outrageante pour nos deux Artistes. La voici:

Tous nos Muſiciens ne nous fatiguent plus
Que d'airs embrouillés, biſcornus;
Nos grâces avec eux ne ſauraient plus paraître :
De l'Opéra, laiſſez-moi ſeul le maître.
Par mes ſoins vigilans bientôt il renaîtra
Des plus beaux airs de France & d'Italie,
Le choix harmonieux réglera mon génie;
C'eſt l'Orcheſtre qui chantera,
Et la Pantomime jouera.
Ainſi toujours brillant, & prodigue en merveilles,
Je ſauverai l'ennui d'entendre, à tous momens,
Les vers écorcher le Bon-Sens,
Et la muſique les oreilles.

Le Poëte & le Muſicien font des imprécations contre lui; il ſe rit de leurs fureurs, & ils le pourſuivent, en chantant le Duo de *Tancrede*; *Suivons la fureur & la rage*, &c

Une Symphonie annonce le Récitatif Français, qui paraît couronné de pavots. Il ſe fait reconnaître à l'Invention, par ces vers qu'il chante:

De l'Empire ébranlé, des ſons & de la rime,
Reconnaiſſez en moi le ſoutien magnanime!

. . . .

Compagnon de Morphée, on m'appelle en
deux mots,
Le grand Récitatif, couronné de pavots.

Il devait chanter ensuite ces quatre vers, que l'on a retranchés sans qu'on sache pourquoi.

Malgré qu'on dorme ou que l'on bâille,
Faites renaître mes appas;
Hélas! où voulez-vous que j'aille,
Si Paris ne me garde pas?

Il se plaint des grands succès de l'Ariette Italienne, qui l'a presque détruit. L'Invention avant que de rien dire sur le nouveau goût de Paris, veut connaître le chant Italien. L'Ariette Française & l'Italienne entrent sur la scène, en se querellant. La Française veut reprendre la préséance sur sa rivale: celle-ci veut la garder. L'Invention appaise la querelle, en demandant qu'elles chantent l'une après l'autre. Elle permet à la française de chanter la premiere. Cette Ariette, les bras pendants, à la maniere de nos Actrices de l'Opéra tirées des Chœurs pour chanter des airs légers, fait en deux reprises l'énumération des vingt-trois mots qui forment le brillant de l'A-

riette Françaiſe; *gloire*, *environne*, *victoire*, *couronne*, *vole*, *triomphe*, *régne*, *enchaîne*, *enchante*, *lance*, *brillez*, *enflammez*, *badinez*, *folâtrez*, *voltigez*, *murmure*, *coule*, *ravage*, *roule*, *réveille*, *gronde*, *s'éleve*, *rire*. L'Ariette Italienne chante à ſon tour; l'Invention lui donne la préférence. Elle ſort triomphante, & l'autre très-piquée. Le Récitatif tremble du jugement que l'Invention va porter à ſon égard; mais elle ſe contente de lui donner de bons conſeils, & il la quitte très-ſatisfait.

L'Eſprit revient, non comme l'Eſprit, mais comme Ambaſſadeur des Petits-Maîtres. Il prie l'Invention de relever la fortune de la Troupe Italienne, qui tombe tous les jours. Il ſe plaint du tort que les Comédiens Français ont fait à leur élégance, en ſupprimant leur Théâtre. Il repréſente que celui des Italiens leur reſte encore; mais que, par malheur, les Dames n'y viennent plus. Arlequin arrive d'un air ſatisfait. Pendant la clôture, il a été en Italie ramaſſer des Acteurs, & il en ramene une recrue. On ſe mocque de lui, ſur ce qu'il croit relever la Comédie avec des Acteurs Italiens.

On lui demande comment il veut qu'on puisse les entendre. A cela il répond :

Mais ils sauront parler, pourvu qu'on daigne attendre ;
Et c'est toujours un fond pour l'avenir.
En dix ans ils pourront se faire ;
Et pendant ce tems-là, comme à notre ordinaire,
Nous jouerons pour notre plaisir.

Cette réponse a fait rire & a été applaudie. L'Invention lui dit, que l'on n'est curieux que de piéces nouvelles ; & que ce n'est que cela qui pourra relever sa Troupe. Il la supplie de les aider. Elle lui demande, s'il sçait faire valoir une Piece Françaife. A quoi il répond :

J'y suis, grace aux Auteurs, assez mal à mon aise,
Pour qu'on ne vous en dise rien,
Mais je plais dans l'Italien,
Je divertis, j'amuse, & tout le monde m'aime.
Je m'y trouve toujours fort bien,
Car je fais mes rôles moi-même.

L'Invention lui demande une scène à l'Impromptu. Il objecte qu'il est seul, & que cela devient trop difficile. Alors

il apperçoit Mademoiſelle Camille en habit d'Arlequin : on la croit ſa ſœur ou ſa femme; il répond qu'il n'a ni femme ni ſœur. Mademoiſelle Camille cherche à ſe faire reconnaître par ſes lazzis ; & n'y parvient que par un rire qui lui échappe. Il s'écrie alors.

Comme une folle, elle rit ; c'eſt Camille !

Elle paraît avoir envie de parler à l'Invention ; & la Divinité la preſſe obligeamment de s'expliquer. Arlequin n'oublie pas de lui dire comme à l'oreille,

Modere-toi, ſi ta langue le peut.

C'eſt par ces plaiſanteries que l'Auteur voulait faire écouter Mademoiſelle Camille, dans le Français ; dont on s'imaginait, à tort, que la langue lui était encore étrangere. Rien ne pouvait mieux annoncer la douceur de ſon caractere, que de permettre qu'un Auteur s'égayât en Public à ſes dépens. Quelle autre Actrice l'eût ſouffert ? Auſſi lui a-t-on ſu bon gré de ce petit ſacrifice qu'elle a fait de ſon amour propre. Voici ſon diſcours à l'Invention, pour diſpoſer le Public à lui être favorable dans le Français.

De crainte en vous parlant, mon ame qui s'émeut,
A son ambition, peut-être téméraire,
Osera-t-elle ici s'abandonner.
Le Public, des talens est le Juge & le pere;
Tout ne respire en moi, que l'ardeur de lui plaire.
Au genre Italien j'ai peine à me borner.
Me former au Français, est la gloire où j'aspire;
Trop heureuse si, quelquefois,
Je voyais à mes vœux le Parterre sourire;
Daignez, auprès de lui, me prêter votre voix;
Sa clémence, toujours, nous mene à son estime.
Quand on s'en voit d'abord applaudir dans des riens,
On sent qu'à nos desirs il accorde les siens.
La confiance alors, par degré, nous anime;
Et lorsque nos talens, devenus précieux,
Ont mérité qu'il les honore,
Il en doit mieux chérir des fruits nés sous ses yeux,
Qu'à force de bonté lui même a fait éclorre.

L'Invention termine la Piece en se

préparant à appaiſer & ramener le Bon-Sens, que les deux Auteurs lyriques ont fait fuir, & Arlequin implore pour ſa Troupe, l'indulgence du Public.

Cette Comédie épiſodique eſt de M. Brunet; elle fit beaucoup de plaiſir aux perſonnes de goût, qui la trouverent bien écrite & remplie de traits agréables; le Public les applaudit tous d'abord, mais s'étant enfin apperçu que la plûpart retombaient ſur lui, il ſe contenta de les écouter ſans les applaudir & ſans ſe corriger; enfin elle eut du ſuccès & fut jouée douze fois ſur le Théâtre du Boulevard, où les Comédiens s'étaient établis pendant les réparations & les embelliſſemens qu'ils faiſaient faire à leur Salle.

Rétabliſſement de la Salle.

La Salle de l'Hôtel de Bourgogne exigeant une grande réparation, tant pour ce qui concernait la ſolidité du bâtiment, que pour la décoration, M. le Duc d'Aumont, premier Gentilhomme de la Chambre, ordonna cet ouvrage, qui devint conſidérable & par le travail & par la maniere dont il a été

traité. L'Artiſte, ſuivant les ordres qui lui avaient été donnés, avait conſervé tous les planchers & tous les poteaux, qu'il ne pouvait ſupprimer ſans un renverſement total de la conſtruction primitive. Il n'a donc rien changé à l'ancienne diſpoſition ; mais il a tellement ménagé la décoration, qu'il ſemble que la Salle ſoit conſtruite à neuf, par le grand nombre de commodités qui s'y trouvent actuellement.

L'avant-ſcène était décorée par deux colonnes accouplées d'ordre corinthien de toute la hauteur de la Salle, & ſurmontées d'une architrave en relief qui ſe liait avec la friſe & la corniche, peinte ſur le plafond. Le ſofite de ces colonnes était orné de rinceaux d'un goût antique, avec de belles roſettes dans les milieux. Le ſocle régnait avec le deſſous des balcons. Toute cette avant-ſcène était peinte en marbre blanc veiné, & tous les chapiteaux, baſes & ornemens dorés; dans l'épaiſſeur de cette avant-ſcène étaient pratiqués deux eſcaliers, conduiſant à tous les balcons & aux loges grillées, placées ſous le théâtre.

Les balcons, de niveau avec les premieres loges, ſont d'une très-belle

compoſition; ils ont été principalement remarqués, & les Artiſtes en font cas. Les grilles des petites loges qui ſont deſſous, ſont de bon goût & s'accordent bien avec l'enſemble général.

Toute cette Salle eſt peinte en marbre blanc veiné, & tous les ornemens ſont en or. Les poteaux des premieres loges ſont décorés de têtes de Lions en conſoles, tenant un feſton de laurier. Les devantures ſont ornées de feuilles de refend & de canaux; le deſſous de ces devantures eſt ſoutenu par des conſoles très-mâles; le deſſous des plate-bandes eſt orné de roſettes qui s'entrelacent, & de poſtes courantes.

Les appuis des ſecondes loges ſont ornés ſucceſſivement de lyres avec des branches de laurier & une guirlande de chêne, & de médaillons pareillement ornés de guirlandes. Les plate-bandes de ces ſecondes loges ſont les mêmes que celles des premieres.

Ceux des troiſiemes loges ſont embellis par des têtes d'Apollon & des rinceaux d'ornemens. Des conſoles d'un bon genre ornent les poteaux des ſecondes & des troiſiemes. Autour de celles-ci regnent les deux premieres moulures de l'architrave de l'avant-

ſcène; leſquelles ſervent de tailloir aux conſoles, & ſuppléent l'architrave de la corniche, qui eſt mâle, & dont tous les ornemens ſont bien entendus. Dans la friſe regnent au pourtour des feſtons de fuites. Le plafond eſt peint en ciel, des Génies artiſtement grouppés ſoutiennent les luſtres qui ſemblent attachés aux guirlandes avec leſquelles les Génies ſe jouent.

L'eſcalier qui conduiſait aux premieres & ſecondes loges a été totalement changé, & on en a ſubſtitué un nouveau beaucoup plus large & plus commode. On a ménagé à l'entrée un beau Veſtibule qui communique au Parterre & à l'eſcalier des troiſiemes, dont cependant la communication eſt interrompue pendant le Spectacle, par une grille qu'on ouvre à la fin, & qui laiſſe au Public un grand eſpace pour ſortir. Telle était la diſpoſition de la Salle, lorſque vivement ſollicités par des perſonnes de la plus grande diſtinction, de faire conſtruire des loges dans l'avant-ſcène, pour être louées à l'année, les Comédiens Italiens ſe déterminerent à en ſupprimer les colonnes, pour ſatisfaire à l'empreſſement du Public, d'une part, & d'autre côté

pour ne point empiéter ſur les ſecondes & troiſiemes loges, tant la fureur des petites loges eſt devenue à la mode.

En conſéquence, pendant les trois ſemaines de vacances de l'année 1764, les colonnes ont été jetées à bas, & ont été remplacées par trois loges de chaque côté, contenant chacune ſix places, & deux loges de ſoubaſſement pareilles à celles qui ſont ſous les balcons. Ces loges ſont en ſaillie de ſept à huit pouces ſur le poteau où ſe termine le balcon, dont les places deviennent meilleures qu'elles n'étaient auparavant, & ſe terminent en plan circulaire du côté du théâtre. Leur décoration eſt la même que celle qui regne dans toute la Salle. Derriere ces nouvelles loges ſont adroitement pratiqués des eſcaliers qui y conduiſent & qui deſcendent ſous le théâtre; ce qui rend la communication plus facile qu'elle n'était auparavant, parce que l'eſcalier du côté de la Reine, deſcendait ſeulement juſqu'en bas. Ce changement en a occaſionné un général dans la Salle, qui a été repeinte & dorée de nouveau en entier; elle eſt préſentement dans l'état le plus brillant. Tous les fonds des loges qui étaient en marbre de brêche violette, ont été peints en

damas jaune, ce qui fait un meilleur effet & est plus avantageux aux femmes. Il n'est resté du plafond que la corniche; le reste a été peint & changé.

Quand les colonnes étaient en place, un simple sofite orné de rinceaux dans le goût antique qu'elles portaient, terminait la Salle: en y suppléant des loges, il a fallu changer la forme du plafond vers le théâtre; il se termine présentement en une voussure, au milieu de laquelle sont les armes du Roi, soutenues par quatre Vertus, la Force, la Justice, la Prudence & la Tempérance. Sur le plafond dans l'angle du côté de la Reine, est le Temple du Goût, où de petits Génies soutiennent les médaillons des Auteurs modernes qui ont travaillé pour ce théâtre (1); de l'autre côté sont des Génies tenant le haut d'une grande & vaste draperie, qui forme le rideau, & qui lorsqu'il est levé se joint aux pentes qui descendent le long des loges jusques sur le théâtre; au dessous des armes sur le rideau est Thalie,

(1) On n'y voit point ceux des Delisle, des Marivaux, des Boissi, des Favart; depuis longtems ils sont placés au temple de l'immortalité.

tenant la devise, *castigat ridendo mores*, de la main droite; de l'autre un masque accompagné de plusieurs petits Génies, dont un regarde à travers le masque, & lance un trait (emblême qui paraît très-propre à cette Muse, qui sous le masque lance des traits piquans) & les autres levent le rideau qui ferme l'entrée du Palais de cette Muse. Le Public, quoique regrettant l'ancienne avant-scène, qui était le seul cadre que nous eussions à Paris dans nos Salles de Spectacles, a paru très-satisfait du nouvel arrangement qui n'a rien gâté à cette Salle.

Toutes les peintures & dorures ont été faites avec le plus grand soin. Le plafond & le rideau, qui sont à présent les morceaux les plus intéressans, sont très-bien imaginés. La draperie est d'une très-grande vérité; l'étoffe, dont le dessus est une grande broderie d'or, & le dessous un velours cramoisi, est parfaitement exécutée. L'entrée du Temple de Thalie, à moitié découverte, dans le péristile duquel est une Cassolette jettant des parfums, soutenue par trois figures de femmes, fait un très-bon effet, parce qu'elle se lie avec la richesse de la draperie.

M. Girault, Architecte & Ingénieur-Machinifte des Spectacles du Roi, en furvivance, qui fut chargé par M. le Duc d'Aumont en 1760, de la reftauration & de l'embelliffement de cette Salle, a fait en dernier ces changemens. M. Canot a peint & exécuté le plafond & le rideau qu'il a imaginés de concert avec M. Girault.

DEBUT DE LA SIGNORA SAVI,

Le 28 Mai la Signora Savi débuta pour les rôles de premiere Amoureufe, fut reçue à demi-part, & eft morte au mois d'Avril 1766.

DEBUT DU SIEUR CAILLOT.

Le fieur Caillot débuta le 28 Juillet 1760, par le rôle de Colas dans Ninette à la Cour, dans lequel il eut un fuccès qui n'a fait qu'augmenter chaque jour.

Les Comédiens donnaient alors leurs repréfentations au théâtre des Boule-

vards, où ils eurent la permiſſion de donner des Bals pour ſe dédommager des frais qu'ils faiſaient pour le rétabliſſement de leur Salle.

LA NOUVELLE TROUPE,

Piece en un acte en vers, mêlée de chants & de danſes, 9 Août 1760.

PIERROT, battant de la caiſſe, annonce l'arrivée du Sieur Brécourt, Chef de Troupe, qu'il annonce ainſi:

Le ſieur Brécourt arrive exprès de Lombardie,
Pour établir en ce pays,
Un théâtre de Comédie.
Il recevra des Acteurs à tout prix,
Mais il veut que ſur-tout, les femmes ſoient jolies;
Le ſieur Brécourt, afin d'y parvenir,
Me charge de bien avertir
Qu'il permet les Amans & les tracaſſeries.

Julie, Roſalie, Hortenſe & Roſette

---

(1) Le théâtre repréſente une Salle de Comédie.

lui demandent à parler à cet Entrepreneur ; qui paraît, & devant lequel elles ne manquent pas de se chanter pouille ; Madame Brécourt vient en faire autant à son mari, de ce qu'il reçoit des Actrices sans la consulter ; elle les congédie, & elles sortent en le menaçant de lui arracher les yeux. Un Maître de Ballet se présente, & s'annonce de cette maniere :

Je suis une excellente emplette ;
Jai parcouru les Terres & les Mers ;
De tout ce que j'ai vu , j'ai fait une gazette.
Je n'ai point employé la prose , ni les vers ;
J'ai voulu me servir d'un langage uniforme ,
Qui puisse être entendu chez les Peuples divers.
J'en retrace les mœurs , les vices , les travers ,
Je donne à cette histoire une nouvelle forme ,
C'est un tableau vivant des usages , des airs ;
Ils sont en action , au lieu d'être en maximes ;
En un mot , j'ai voulu réduire en Pantomimes
Les ruses dont l'amour se sert dans l'univers,
Et j'en fais des Ballets sublimes.
J'ai sur tous les climats composé des Sujets ;
Par exemple , j'ai peint une intrigue Espagnole.
Un Amant vient danser un pas bien langoureux,

Au triste son de la viole.
Il trace dans ses pas son martyre amoureux ;
Au bout d'un certain tems une beauté divine
Ouvre une jalousie & se rend à ses vœux ;
Une échelle de corde aussi-tôt l'achemine ;
Je fais exécuter alors un pas de deux,
Que l'Orchestre discret accompagne en sourdine.

BRÉCOURT.

Pour un moment si glorieux,
Une sourdine ici paraîtrait fort bisarre.
Le Français fait souvent sonner une fanfare
Pour annoncer qu'il est heureux.

On annonce une Danseuse, ensuite une Chanteuse, qui font chacune l'essai de leurs talens ; & pendant ces deux scènes, Madame Brécourt ne cesse de contrarier son mari, & d'agacer le Maître de Ballet, qui lui répond sur le même ton.

Justine arrive en chantant ; elle fait ensuite le récit de son voyage, qu'elle vient de faire par la Diligence pour s'éloigner plus promptement de son mari.

JUSTINE.

J'étais avec d'honnêtes gens,

Polis, attentifs, obligeans.
En femmes, nous avions d'abord deux Provençales,
Mere & fille, venant toutes deux à Paris;
La mere excitait tous nos ris,
Par ses leçons grammaticales.
Ma fille, vous allez voir les plus beaux esprits,
Comme moi, prenez garde à l'accent du pays,
Dans les syllabes principales.
En hommes, nous avions deux Juges Bas-Normands,
Un Officier Gascon, d'environ quarante ans;
La sœur d'un Avocat, précieuse & savante;
De plus un gros Prieur de la ville du Mans,
Qui revenait des eaux avec sa Gouvernante;
Les deux Normands parlaient de Procès appointé,
Le Gascon, d'intrépidité;
Les Provençales peu farouches,
Du matin jusqu'au soir, chantaient avec gaîté;
Le gros Prieur ronflait d'un air de dignité,
Et la Gouvernante aux yeux louches,
Les avait sur son Maître incessamment tournés,
Et prenait son mouchoir pour écarter les mouches

Qui ſe plaçaient ſans ceſſe ſur ſon nez.
Le dernier jour vit naître une hiſtoire tragique,
Les Normands diſputant tous deux ſur un Procès,
Pour trouver des raiſons, firent beaucoup de geſtes;
Dans la chaleur de leurs débats,
Un coup de poing des plus funeſtes,
Jetta la Provençale à bas;
C'était la mere; avec un grand fracas,
Elle nous dit qu'elle était fort caduque.
Monſieur, pourſuivit-elle, en parlant au Gaſcon,
Tuez-moi, ſans façon,
Cette vieille perruque.
Elle s'évanouit afin de nous toucher;
Auſſi-tôt la fille s'écrie,
Eh! ma mere' ma mere! arrête donc! Cocher!
Meſſieurs, Meſſieurs! de l'eau de la Reine d'Hongrie,
Le Prieur s'éveille en ſurſaut.
Qu'eſt-ce donc qui peut faire un ſi grand tintamare?
Alors le Gaſcon parlant haut,
Se met à crier, gare, gare,
Faites-moi place, il faut qu'en cet endroit

La vengeance éclatante aborde à pleines voiles.
Je veux du ſeul bout de mon doigt,
Faire aller ce Normand viſiter les étoiles.
— Moi, je vais t'apprendre à parler,
Et dans l'inſtant te bien gauler,
Repartit le Normand, d'une façon brutale.
Le Gaſcon le voyant fâché,
Sut ralentir ſa valeur martiale;
Recule, tombe, écraſe un Serin panaché,
Que careſſait la jeune Provençale.
— Sandis, je ſavais bien que je tuerais quelqu'un;
Cet événement m'eſt commun.
— Mon Serin que j'aimais autant qu'une perſonne!
Qui me conſolera de ſon trépas?

(*En accent Normand.*)

— Il ne faut pas que cela vous étonne,
Cet Habitant de la Garonne
Ne s'entend à tuer que ceux qu'il ne voit pas.

Juſtine, pour donner une idée de tous ſes talens, chante un Pont-Neuf, & déclame alternativement avec Arlequin des vers pompeux de Tragédie, ce qui produit une ſcène très-comique; mais celle qui a paru la plus plaiſante, tant par la maniere dont elle eſt

faite, que par celle dont elle eſt rendue, eſt celle d'un Payſan, couſin du Machiniſte, qui vient ſe propoſer en qualité de *Muſicien.*

Le PAYSAN.

Pour fardonner en bais car, en bais mol,
Sangul'ois, j'valons un Roſſignol
D'Arcadi' Royal' de muſique,
Eh! pargué, je ferions la nique
A tous tant qu'ils ſont tous; comptez qu'j'irons not' train,
Avant l'âge d'quinze ans, j'ons chanté dans l' leutrain,
Et pis j'ons ſoufflé d' l'ogre, où j'ons fait des merveilles,
Pis j'ons vu l'Opira, j'l'ons vu pu d'une fouas,
Et je m'ſouviens bin d'tout, j'crais entendre les vouas
Corner encore à mes oreilles.
Les Acteurs étions bons, j'les ont examinés;
Car, morgué, je ne ſis pas bête.
Un biau Prince d'abord venait chanter du nez,
Sa Princeſſe d'un air honnête,
Les bras en l'air, les yeux tornés,
L'y répondait en chantant de la tête,
Et pis y avait un Roua,
Droit comme un Eſtafier.

Stila chantait d'la gorge, & pis y avait un
Chantre,
Qui pour se donner l'air sorcier,
S'battait les flancs, tirait la voix de son ventre,
Ah! qu'c'était biau! morgué, dis-je, à part,
moua,
Si j'étions-là, je serions dans not' centre.

Madame Brécourt lui demande quel rôle il veut faire;

Mais moi, j'n'sais qu'vous dire.
Tout c'qu'ous voudrais, un Amour, un Zerphire,
Queuqu' Dieu, queuqu' Diable, un Héros,
un Tyran;
Queuqu'enchanteux, un' Nymphe d'bargerie,
Une Princesse, une Furie;
Le chouas m'est fort indifférent,
J'allons si vous voulais essayer plusieurs rôles.
De l'Opira j'ons r'tenu les paroles,
Car j'ons acheté l'placard.
J'enfilerons les mots à ma mode, au hasard,
Com'ça s'pratique. Un Prince Amant d'une
Princesse,
Font un Moineroque d'tendresse.
Mais il faut, s'il vous plaît, vous tenir à
l'écart.

(*En Haute-Contre.*)

Jarnigué, Princeſſe adorable,
Quand finirez-vous le tourment
D'un Héros déplorable ?
Si c'eſt un crime d'être aimable,
Ah ! qui des deux eſt plus coupable,
Vous de charmer ſi tendrement,
Moi, d'aimer ſi parfaitement ?
Ah ! qui des deux eſt plus coupable ?
Jarnigué, Princeſſe adorable,
Quand finirez-vous mon tourment ? (*Bis.*)
C'en eſt trop, terminons une ennuyeuſe vie.

(*Il tire un petit coûteau de ſa poche.*)

(*En Baſſe-Taille.*)

Arrêtés, arrêtés, hélas ! quelle barbare envie !
Ah ! ne vous donnez point la mort,
Car vous feriez un grand tort
A la Princeſſe qui vous aime.

(*En Haute-Contre.*)

Qui m'aime ! juſte ciel ! Dieux, queu bonheur extrême,
Murmurez . . . doux oiſaux ;
Coulais, coulais charmants Zerphirs,
Volais, volais, ruiſſiaux,
Pour chanter mes plaiſirs. (*Bis.*)

(*En Basse-Taille.*)

Ta tendre flamme est couronnée ;
Je viens de la part des Enfers,
Pour ordonner ta destinée ;
De deux parfaits Amans l'agriable Hymenée,
Doit effrayer tout l'Univers.
Descendez, descendez d'l'orlimp' Troupe immortelle,
Sortez de vos antres profonds ;
Que les joyeux plaisirs, transformés en Démons, (*Bis.*)
Célebrent la terreur d'une flâme éternelle. (*bis.*)

(*En Chœur.*)

Chantons, chantons, sautons, sautons,
Triomphe, gloire,
Chantons, Cupidons,
Chantons la Victoire.

(*En Dessus.*)

Non, non, il n'est point de si joli nom,
Que le nom de la Victoire.
Non, non, il n'est point de si joli nom,
Que celui de Cupidon,
De la Victoire & de la Gloire.

Madame Brécourt encourage le Pay-

ſan, & Monſieur Brécourt demande les ſuffrages du Public, qu'il obtient facilement pour une Piece pleine d'excellentes plaiſanteries. Elle fut faite par Meſſieurs Favart & Anſeaume.
dans les circonſtances où les Comédiens furent obligés de donner leur repréſentation ſur le Boulevard, pendant que l'on réparait leur Salle de l'Hôtel de Bourgogne, où ils ne rentrerent que le 8 Octobre, & dont ils firent l'ouverture par la nouvelle Joûte, Parodie de Tancrede, & par la Fortune au Village, Parodie de l'Opéra d'Eglé, précédée d'un Prologue, dans lequel ils implorent le ſecours de Monſieur de la Rapſodiere, Auteur Comique, qui leur promet des nouveautés en abondance. Ce Spectacle fut ſuivi de la Veillée Cochoiſe, nouvelle Pantomime, de la compoſition du Sieur Billoni, alors Maître de Ballets du Théâtre Italien.

Les Comédiens donnerent le 20 Septembre, la premiere repréſentation de l'Ecoſſaiſe, dont nous ne donnerons point l'extrait, attendu que ce n'eſt autre choſe que la Piece de M.

de Voltaire mise en vers par Monsieur de la Grange; nous nous contenterons de rapporter la harangue qu'ils firent au Public à ce sujet.

Messieurs, oser remettre sous vos yeux, un Drame, que le premier Théâtre du monde vous a déja présenté, avec ses succès ordinaires, est une entreprise dont nous ne pouvons dissimuler le danger. Il semble que séduits par quelques applaudissemens, dont vos bontés daignent chaque jour encourager notre faiblesse, nous voulions entrer en concurrence avec la Scène Française. Non, Messieurs, cet esprit de rivalité ne nous amene pas aujourd'hui devant vous; l'ambition de vous plaire nous anime seule; & nous ne craignons, à cet égard, aucune supériorité. Nous avons cru qu'un ouvrage, qui avait déja pu vous amuser, pourrait, à la faveur du langage de la Poësie, piquer encore votre curiosité. Cet espoir nous a fait étouffer la voix de l'amour propre, qui ne pourra que souffrir beaucoup de la comparaison, si touchés de notre zele, vous ne daignez, Messieurs, pour quelques momens, oublier nos modèles. J'ai sans doute à craindre plus particulie-

rement à cette comparaiſon; & je ſens que je n'ai jamais eu tant beſoin de votre indulgence.

DEBUT DE SAVI.

Le Sieur Savi débuta le 15 Octobre 1760, par le rôle d'Arlequin dans la Dame inviſible, & n'eut aucun ſuccès. Il fut cependant plus applaudi le ſurlendemain dans Arlequin Sénateur Romain; mais il renonça prudemment à cet emploi, & fut reçu à penſion pour celui de Docteur, & les rôles rompus qu'il a joués depuis, juſques à la clôture du théâtre en 1767, qu'il s'eſt retiré, après la mort de la Signora Savi, ſon épouſe, qui avait été reçue pour les rôles d'Amoureuſes, qu'elle jouait avec intelligence & vivacité.



LE PRÉTENDU.

Comédie en trois actes en vers, mêlée d'Ariettes, 6 Novembre 1760.

UN riche Bourgeois de Paris, veut donner sa fille en mariage à un Provincial. Cette fille aime un jeune Officier, qui l'aime aussi; le Pere n'en sait rien. Ces deux Amans se font part de leur situation, & tâchent réciproquement de ranimer l'espérance dans leurs cœurs. Le Pere vient, l'Amant disparaît; scène entre le Pere & la fille sur le mariage qu'elle doit conclure avec le Provincial, & dont elle se défend de son mieux; mais il faut obéir. Arrive son Maître à danser, suivi du jeune Amant, qui passe pour son Prevôt. Tandis que le Pere est un peu éloigné, nos deux Amans chantent, sur l'air de leur menuet, qu'ils continuent toujours de danser, quelques vers sur l'embarras où ils se trouvent. Enfin, le Pere surprend l'Amant aux pieds de sa fille; le Maître à dan-

ser s'enfuit, & le Pere arrête le Prevôt, qui n'ayant plus de défaite, est obligé d'avouer son amour. Le Pere lui dit qu'il est très-fâché de le refuser; mais que tout est arrêté pour le mariage de sa fille avec un autre. Les deux Amans cherchent en vain à l'attendrir, & l'acte finit. La scène du menuet, quoique imitée du Bal Bourgeois, Opéra-Comique, n'en a pas moins été applaudie.

Au second acte, l'Amoureuse propose à Marine, sa Suivante, de passer devant le Provincial pour sa Maîtresse & elle-même pour sa Soubrette. Le Pere, qui est sorti, leur laisse le tems d'exécuter leur stratagême. Le Provincial arrive, très empressé de voir sa prétendue. Marine, sous le nom de sa Maîtresse, qui l'accompagne comme Soubrette, paraît très-aimable aux yeux du Provincial, qui croit voir en elle une Déesse; l'émotion qu'elle sent à sa vue, la fait tomber entre les bras de sa Suivante, qui la ramene à son Appartement. Le Provincial resté seul, s'applaudit de l'effet que sa présence vient de produire sur le cœur de sa Prétendue. La fausse Soubrette revient; le Provincial lui demande des nouvel-

les de sa Maîtresse, lui fait le portrait des plaisirs & des amusemens de son pays. La Soubrette lui fait à son tour celui de la maniere dont les maris & les femmes vivent à Paris; cette peinture révolte le Prétendu, que la fausse Soubrette laisse à ses réflexions. Le Pere revient, embrasse son gendre, & lui demande s'il a vu sa fille, & s'il en est content. Celui-ci répond qu'il a tout lieu de l'être; mais qu'elle a une Soubrette, dont les discours ont un peu choqué sa délicatesse. Ensuite il lui apprend que sa vue a causé tant d'émotion à sa fille, qu'elle est un peu malade; le Pere se fait conduire à l'Appartement qu'il lui a destiné, & va chez sa fille, qui se présente dans le moment, appuyée sur Marine, en se plaignant beaucoup. Le Pere veut envoyer chercher un Chirurgien, Marine dit que celui de la Malade est à la campagne; mais qu'un jeune Médecin a promis de venir dans le moment. Le Galant de la Demoiselle est ce Médecin; qui arrive, lui tâte le pouls, & devine que chez elle le cœur est attaqué. L'accès de la Malade redouble, le Médecin presse le Pere de la soulager, en lui accordant celui qu'elle

aime ; embarras du Pere, inſtances du Médecin & de Marine, & l'acte finit. On voit que le déguiſement de l'Amoureux en Médecin n'eſt pas plus nouveau que les ſtratagêmes précédens.

Le troiſieme acte commence de la maniere la plus ingénieuſe, & prête de grands effets à la Muſique. C'eſt l'Amoureuſe, l'Amant Médecin, & Marine, qui entrent ſur la ſcène l'un après l'autre, en faiſant chacun une comparaiſon, & en s'uniſſant enſuite par un Trio, qui eſt de la plus grande beauté ; on laiſſe Marine ſeule lorſqu'on entend le Provincial. Il fait de nouvelles proteſtations d'amour à cette Soubrette, qui reprend alors le rôle de Maîtreſſe, & qui le prie de différer encore leur mariage de quelques jours. Il eſt étonné, & demande les raiſons de ce délai. Elle lui avoue enfin ſa ſupercherie. Le Provincial, que la Maîtreſſe, ſous l'habit de Soubrette, a déja indiſpoſé contre-elle, n'eſt point fâché de ce qu'elle ne l'aime point, & ſe réſout à partir la nuit ſuivante, ſans que le Pere n'en ſache rien. Marine paraît le regretter ; & ce

ſentiment le touche au point, qu'a-près quelques réflexions, il veut bien convenir de l'épouſer, & lui donne ren-dez-vous ſur le minuit pour partir en-ſemble. Le Provincial ſeul, chante une Ariette ſur les différentes qualités qui plaiſent dans les trois conditions des femmes. L'Amoureuſe, contrefaiſant toujours la Soubrette, vient trouver le Provincial. Leur entretien ſe ter-mine par un Vaudeville ſur les peines qu'on a dans le mariage, lorſqu'on ne s'aime point. L'Amoureuſe inſtruit ſon Pere, du deſſein que le Provincial a formé d'enlever Marine; ils ſortent tous deux dans le deſſein de ſe venger. Ma-rine vient au rendez-vous; & en at-tendant le Provincial, elle chante une nouvelle Romance très-jolie. Cepen-dant le ſommeil la gagne; le Pere qui ſurvient, la fait remonter à ſa chambre, & attend le Provincial, qui frappe à la porte & le prend pour la Soubret-te, dont le Pere contrefait la voix. A la vue de la mépriſe, il cherche à ſe juſtifier, & ſa fille vient ſe join-dre à lui; le Pere vaincu par ſes inſ-tances, lui accorde celui qu'elle aime, qui paraît auſſi-tôt; ce mariage arrê-

té, Marine refuse de suivre le Provincial que l'on renvoye en lui souhaitant un bon voyage.

Quoique les situations de cette Piece n'offrent rien de neuf, elle ne laissa pas que de faire plaisir, parce qu'elle est théâtrale, & qu'elle fut très-bien jouée. Elle est du Sieur Riccoboni fils, & la Musique de Monsieur Gaviniez, célébre par son talent pour le Violon; on y applaudit plusieurs airs très-agréables, & qui ne nuisaient point au succès de la Piece, qui eut dix-neuf représentations.



LES CAQUETS.

Comédie en trois actes en proſe, 4 Février 1761.

LE premier acte ſe paſſe dans la maiſon d'Adrien. Madame Griffon, Mademoiſelle Nanette, & Monſieur Belhomme ſont chez lui pour ſigner le contrat de mariage de Babet, qui paſſe pour ſa fille; Marotte & Catherine, Revendeuſes à la Toilette, & couſines d'Adrien, y ſont auſſi. Tous ces perſonnages, aſſis en cercle, cauſent, en attendant l'arrivée du Pere & du Marié. Les Revendeuſes trouvent que Dubois ne montre pas aſſez d'empreſſement pour ſa prétendue, & ſurtout le blâment de n'avoir pas encore apporté les préſens de nôce. Madame Griffon en prend le parti, & trouve mauvais qu'on parle mal d'un garçon qu'elle protege, & qui eſt le filleul de ſon mari. Les Revendeuſes répondent par des traits peu meſurés. Madame Griffon ſe fâche, & elle eſt ſur le point de s'en aller. lorſqu'Adrien & Dubois arrivent. D'abord ils ſont

honnêteté à Madame Griffon & à ſa Compagnie. Les Revendeuſes ſont fort choquées, prétendant que dans une aſſemblée de cette nature, les Parens ſont les premiers auxquels on doit faire attention. Elles ſe fâchent encore davantage, quand on les prie de ſe reculer un peu, afin que Dubois trouve place auprès de Babet. Elles veulent reſter à leur place, & prétendent qu'on faſſe reculer les autres. On a beau leur repréſenter que Madame la Procureuſe mérite des égards & du reſpect, elles n'en veulent rien croire. Madame Griffon les trouve fort impertinentes. Marotte lui répond avec vivacité & en termes ſi offenſans, que Madame Griffon prend le parti de s'en aller abſolument, & emmene avec elle Mademoiſelle Manette. On fait tout ce qu'on peut pour les retenir; mais inutilement, & tout le monde les ſuit pour les reconduire & les appaiſer.

Marotte & Catherine demeurent ſeules, & ſont contentes d'avoir eu l'avantage, puiſque le champ de bataille leur eſt demeuré; lorſqu'Angélique arrive, pour eſſayer la Robe de nôce. On la voit; on la trouve trop riche; Angélique leur dit qu'elle a fait cet

ouvrage avec bien du chagrin; on lui en demande la raiſon ; elle avoue qu'elle aime Dubois qui aurait été ſon mari, ſi elle avait eu du bien, & qui ne l'a quittée pour Babet, que parce qu'il trouve chez celle-ci deux mille écus en mariage. Marotte eſt révoltée d'apprendre qu'Adrien donne une pareille ſomme à une fille qui ne lui appartient pas, tandis qu'il a des parens à qui ſon héritage doit revenir naturellement. On la prie de s'expliquer là-deſſus; après s'être un peu défendue, elle confie à Catherine & à Angélique qu'Adrien n'avait jamais eu qu'une fille qui était morte à Rouen, d'où il était revenu avec Babet, qu'il a toujours fait paſſer pour ſa fille, quoiqu'elle ne le ſoit pas. Comme on refuſe de la croire, elle montre l'extrait mortuaire de la petite fille, qu'elle a fait venir, pour être plus aſſurée de la vérité de ce fait, qui lui avait été autrefois confié par ſa mere. Lorſqu'on lui demande qui peut être Babet, elle avoue qu'elle ne ſait pas où Adrien l'a priſe; mais elle proteſte que ce n'eſt pas ſa fille. Angélique, à cette nouvelle, conçoit quelqu'eſpérance, que ſi l'on vient à le ſavoir, le mariage de

Babet pourra ſe rompre, & que Dubois lui reviendra. Elle part pour aller chez Madame Griffon achever une Robe, & toutes les trois ſe quittent, Marotte leur diſant de ſe taire ſur ce qu'elles viennent d'apprendre, & les deux autres aſſurant qu'elles n'en parleront jamais.

Le ſecond acte ſe paſſe dans la rue, devant la maiſon de Madame Griffon. Elle ſort de chez elle en racontant à Dubois ce qu'elle vient d'apprendre au ſujet de Babet. Elle lui fait concevoir qu'on ne doit plus penſer à une fille dont on ne ſait pas l'état. Dubois déſeſpéré, lui demande d'où elle ſait cette nouvelle. Madame Griffon refuſe de trahir la confiance de ceux qui l'ont inſtruite, & ſe retire fort piquée des queſtions de Dubois. Elle lui dit qu'elle a déja écrit à ſon Pere que les affaires ſont changées, & qu'elle ne fera aucun uſage du conſentement qu'il avait envoyé pour le mariage de ſon fils.

Dubois au déſeſpoir, voit revenir Babet, qui l'aborde d'un air content, & à qui il n'oſe dire ce qu'il vient d'apprendre. Babet s'apperçoit de ſon air triſte & embarraſſé; elle le preſſe de lui en

apprendre la caufe; Dubois déclare en tremblant, que l'on affure qu'Adrien n'eft pas fon Pere. Babet l'écoute en riant, parce qu'elle ne peut pas s'imaginer qu'il y ait aucun doute fur fa naiffance; mais elle veut favoir d'où eft venue cette nouvelle. Dubois, en la conjurant de n'en point parler, lui fait entendre qu'il l'a apprife de Madame Griffon; Babet furieufe veut aller fur-le-champ demander à Madame Griffon l'explication d'un femblable difcours; Dubois fait tous fes efforts pour l'en diffuader, mais inutilement Enfin, il la prie de ne pas dire qu'elle tient de lui cette nouvelle; ce que Babet promet. Dubois fe retire, voyant arriver Madame Griffon. Babet dès le premier mot, dit que Dubois lui a appris ce qu'elle a dit d'elle. Madame Griffon en convient, déclarant favoir tout cela d'Angélique; celle ci, qu'on appelle, avoue l'avoir entendu dire à Marotte; laquelle arrivant dans le moment, avec Catherine, fur les reproches que lui fait Babet, reproche elle-méme à Angelique d'avoir divulgué ce fecret, pour faire rompre le mariage de Dubois, dont elle eft amoureufe. Le jeu de cette difpute perd dans le récit, &

ne peut être bien ſenti que ſur la ſcène. Toutes les femmes ſe retirent chacune de leur côté, fort piquées les unes contre les autres, d'avoir été mêlées dans ce caquet. Marotte reſte avec Babet, à qui elle fait une eſpéce d'excuſe à ſa maniere, de ce qu'elle a dit d'elle, ſans cependant ſe dédire. Babet fort chagrine, dit à Dubois qui arrive avec Monſieur Belhomme, que le fait eſt éclairci, & qu'elle voit bien qu'Adrien n'eſt pas ſon Pere. Monſieur Belhomme ſe rappelle quelques diſcours d'Adrien, qui le confirment dans cette idée. Marotte fait enviſager à Babet, que les parens d'Adrien feront leurs efforts pour que ſon héritage ne paſſe pas dans les mains de Babet. Monſieur Belhomme, voyant les deux Amans dans l'affliction, propoſe un accommodement à l'égard de la dot. Il promet de faire Babet ſon héritiere, & de lui aſſurer ſa ſucceſſion par contrat de mariage; il dit que ſon revenu monte à cinq mille livres; ce qui eſt beaucoup plus conſidérable que le bien d'Adrien. Les Amans reprennent quelqu'eſpérance, lorſqu'Adrien arrive. Celui-ci, ſur les queſtions qu'on lui fait, convient que Babet n'eſt pas ſa fille;

il ajoûte que ſon Pere eſt un riche Négociant de l'Inde, duquel il n'avait reçu aucune nouvelle depuis plus de dix ans, & qu'il avait cru mort; mais qu'il venait d'apprendre que ce Négociant était arrivé à Paris, & le cherchait par-tout. Marotte écoute cette nouvelle avec plaiſir, & ſort pour l'aller dire à tout le monde. Dubois & Babet ſentent renaître leur joie; & tous rentrent chez Adrien, pour avoir une entiere explication de ce fait.

Le troiſieme acte ſe paſſe ſur un Pont de la Seine, d'où partent les Bateaux pour Rouen. Monſieur Renauld, ſuivi de Menachem, avec lequel il eſt venu à Paris, ordonne à un Valet qui le ſuit, de s'informer dans le quartier, où peut être la demeure d'Adrien. Menachem lui demande la raiſon pour laquelle il montre tant d'empreſſement de trouver cet homme. Monſieur Renauld lui répond, qu'ayant été obligé de partir pour l'Inde, il y a douze ans, ſa femme, qu'il a perdue depuis, l'avait accompagné; mais que n'oſant expoſer ſa fille, en bas-âge, au mouvement de la mer, il l'avait laiſſé en garde à cet Adrien, qui demeurait alors à Rouen,

&

& qui depuis eſt venu demeurer à Paris. Pendant cette converſation, ils voyent Marotte, qui ſort de ſa maiſon; & Monſieur Renaud lui demande ſi elle ne pourrait pas lui apprendre la demeure d'Adrien. Marotte lui répond qu'elle eſt fort en état de l'en inſtruire, puiſqu'elle eſt ſa couſine germaine; mais qu'Adrien eſt actuellement dans l'embarras que lui cauſe le mariage de ſa fille. Monſieur Renaud, demande quelle eſt cette fille? Marotte lui raconte qu'Adrien l'a fait longtemps regarder comme telle; mais qu'elle ne l'eſt point; que la famille d'Adrien, informée de cela, n'avait pas voulu laiſſer aller la choſe plus loin; enfin, ſon caractere médiſant lui fait tenir des diſcours capables de jetter dans l'eſprit de Monſieur Renaud, de violens ſoupçons ſur la vertu de ſa fille. Elle s'apperçoit de ſon trouble, & lui demande s'il ne connaîtrait pas ce riche Négociant, qu'on dit être le pere de Babet. M. Renaud convient qu'il le connaît; mais preſſé par Marotte, qui ſoupçonne que ce pourrait être lui même; il s'en défend; & pour ſe débarraſſer des queſtions qu'on lui fait, il dit qu'elle eſt la fille

de son compagnon de voyage. Marotte reconnaît ce dernier pour ce Juif qu'elle a vu, dans les Caffés, vendre des lunettes d'Angleterre. Monsieur Renaud se retire fort troublé; Menachem le suit, & Marotte reste seule, riant de ce qu'elle vient d'apprendre. Catherine & Angélique surviennent & lui demandent la cause de sa gaieté. Marotte leur conte, en étouffant de rire, qu'elle a vu le Pere de Babet. On refuse d'abord de la croire; mais elle assure qu'elle dit la vérité; qu'elle a parlé au Pere de Babet; que c'est ce Juif, que c'est lui-même & qu'il en est convenu. Monsieur Belhomme & Dubois arrivent, les Revendeuses leur font des plaisanteries équivoques sur le Pere de Babet, qu'elles croyent connaître. Enfin Angélique explique à Dubois, qui est ce Pere, & sort en lui disant combien elle est affligée des discours que cette aventure va produire. Marotte & Catherine s'en vont en plaisantant sur les bonnes lunettes dont Dubois sera pourvu à l'avenir. Dubois reste interdit; & Monsieur Belhomme, persuadé par les discours que ces trois femmes viennent de tenir, lui dit que

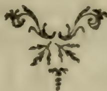
le mariage eſt à préſent impraticable de toutes façons. Babet arrive d'un air content & fort impatiente de voir ſon Pere ; elle eſt étonnée de la triſteſſe où Dubois eſt plongé ; il voudrait lui en expliquer la cauſe, & ne peut proférer que des mots entrecoupés. Enfin, Monſieur Belhomme montre le Juif à Babet, en lui diſant que c'eſt ſon Pere. Babet confondue, s'enfuit, ſans oſer le regarder. Cette fuite étonne Adrien & Monſieur Renaud qui rappellent inutilement Babet. Ils en demandent la raiſon. Dubois & Monſieur Belhomme leur expliquent la cauſe de ſon chagrin. La choſe s'éclaircit peu à peu. Dubois apprenant enfin que Babet eſt fille de Monſieur Renaud, entre en courant chez Adrien. Marotte & Catherine ſurviennent avec Angélique ; les deux premieres font compliment à Menachem de la jolie enfant qu'il a retrouvée ; Angélique les blâme de rire du malheur de Babet, dont elle paraît touchée. Dubois revient, conduiſant Babet, à qui il dit, tranſporté de joie, d'embraſſer ſon Pere. Lequel, demande naïvement Babet ? Monſieur Renaud l'embraſſe ; elle reçoit avec beaucoup de reſpect &

de joie les marques de tendresse de son Pere ; elle montre de la rancune pour les Revendeuses ; Angélique l'assure en pleurant, qu'elle est charmée de son bonheur. Monsieur Belhomme propose de l'épouser, pour la consoler de la perte de Dubois ; & Monsieur Renaud consent au mariage de sa fille.

Cette Comédie ingénieuse, est tirée de Monsieur Goldoni ; mais on n'en doit pas avoir moins d'obligation à Monsieur Riccoboni, fils, qui l'a mise si avantageusement sur notre théâtre, & l'a si bien ajustée aux mœurs de notre petite bourgeoisie. Tous les caracteres, quoiqu'en petit, y sont traités avec la plus grande vérité, & le dialogue nous en a paru si vif & si serré, que nous n'avons osé en rapporter le moindre détail, dans la crainte d'être séduits par la quantité de traits qui se succédent, & de copier ainsi toute la Piece, en voulant présenter tous les traits agréables. Elle eut trente représentations, & quoiqu'on la remette très-souvent, on la voit toujours avec le même plaisir.

RETRAITE DE MARIE LABORAS DE MEZIERE.

Marie Laboras de Meziere, qui avait débuté, & avait été reçue en 1734, pour les rôles de premiere & seconde Amoureuse, se retira à la clôture de 1761. Cette Actrice est née à Paris, a épousé François Riccoboni, & s'occupe maintenant à composer des Romans, qui font les délices du Public. Elle est actuellement l'Auteur qui se soit le plus distingué dans ce genre, dans lequel elle écrit avec beaucoup d'exactitude, de délicatesse, & d'une maniere qui lui est tout-à-fait propre. Ses ouvrages qui ont eu le plus de succès, sont le Marquis de Creci, les Lettres de Fanni Butteler, & sur-tout celles de Catesbi.



SOLIMAN II, OU LES SULTANES.

Comédie en trois actes, en vers libres, 9 Avril 1761. (1)

SOLIMAN ouvre la scène avec Osmin, Chef des Eunuques ; il est sur le point de voir partir Elmire, qu'il aime, ou plutôt qu'il croit aimer ; & il fait part à Osmin du chagrin que va lui causer cette séparation. Il avait le droit de la retenir dans son Sérail ; mais il a été assez généreux pour la laisser maîtresse de son sort, dans l'espérance de n'obtenir son cœur que d'elle-même. Osmin fait entrevoir au Sultan que rien n'est désespéré, & qu'Elmire craint peut-être son départ autant que lui-même.

SOLIMAN.

Sur quoi le juges-tu ?

OSMIN.

Sur ce qu'elle est femme . . . .

(1) Le théâtre représente les Appartemens intérieurs du Sérail.

Sur des diſtractions avec art ménagées ;
Des négligences arrangées ,
Un haſard préparé , qu'on place heureuſement ;
Et de petites maladreſſes ,
Faites le plus adroitement , &c.

Enſuite il établit ainſi le caractere de Soliman.

Vous n'eſtimez un bien que parce qu'il vous coûte ;
Qu'une jeune beauté céde enfin à vos vœux,
Vous vous en détachez ; & qu'elle ſoit ſévere ;
Vous gémiſſez , cela vous déſeſpere ,
On ne ſait trop comment vous rendre heureux.

Il paſſe enſuite aux difficultés que lui donne le ſoin de contenir les femmes du Sérail, & place adroitement le portrait de Roxelane.

Entr'autres nous avons une jeune Françaiſe ,
Vive , étourdie , altiere , & qui ſe rit de tout.
Elle vit ſans contrainte , & n'eſt jamais plus aiſe ,
Que quand elle me pouſſe à bout.

. . . .

Quand je la gronde , elle chante , elle danſe

Me contrefait, vous contrefait aussi,
C'est celle-la qui n'a point de souci,
Qui ne cherche point à vous plaire.

Elmire paraît, ses adieux sont tendres ; mais l'Auteur s'est bien gardé de la rendre trop intéressante, & il a fait connaître par des *à parte* que cette Espagnole avait plus de vanité que d'amour. Lorsqu'elle se croit sûre du cœur de Soliman, elle accepte ses présens, & consent à rester; fiere de son triomphe, elle ne balance plus à montrer à son Amant tous les sentimens dont elle paraît pénétrée, & elle le quitte pour contremander les apprêts de son départ.

OSMIN, *après qu'elle s'est retirée.*

Seigneur, je vous fais compliment,
Vous êtes, je le vois, dans un ravissement.

SOLIMAN, *mécontent.*

Non, je n'aurais jamais pu croire,
Qu'elle eût cédé si promptement. . .

Elmire revient avec un habit plus galant ; c'est un des présens de Soliman ; & elle s'en est parée pour lui plaire. Le Sultan fatigué de l'excès de

tendresse & des louanges fades que lui prodigue la sensible Espagnole, ordonne à Osmin de faire venir Délia, célébre Cantatrice de Circassie, & depuis peu arrivée au Sérail. C'est sous le prétexte d'amuser Elmire; mais en effet pour se dérober lui-même à l'ennui. Osmin introduit Délia; elle chante, & Soliman paraît enchanté de sa voix. Il lui donne beaucoup d'éloges. L'Espagnole, outrée de dépit, quitte la scène.

Osmin vient dire qu'il ne tient plus à l'indocilité de la petite Esclave Française. Elle paraît.

ROXELANE.

Ah! voici, grace au Ciel, une figure humaine.
Vous êtes donc ce sublime Sultan,
De qui je suis Esclave? Hé bien, prenez la peine,
Mon cher Seigneur, de chasser à l'instant
Cet oiseau de mauvais augure.

. . . .

SOLIMAN.

Vous n'êtes pas en France;
Ayez l'esprit plus liant & plus doux;

Et croyez-moi, soumettez-vous.
On punit au Sérail le caprice & l'audace.

ROXELANE.

Ce discours a fort bonne grace.
Qu'un Empereur Turc est galant!
Prenez-vous ce ton-là pour être aimé des femmes,
Vous devez enchanter leurs âmes;
En vérité, c'est avoir du talent;
Mais, mais, je vous trouve excellent.
Et de vos volontés, voilà donc le Ministre?
Respectons ce Magot, avec son air sinistre;
Aveuglément nous devons obéir;
Il a vraiment de brillants avantages.
Ah! Si vous le payez pour vous faire haïr,
Il ne vous vole pas ses gages.

Le reste de la scène est écrit avec la même légereté, & le caractere de Roxelane n'est pas moins séduisant pour les Spectateurs que pour Soliman qui s'en laisse surprendre sans s'en appercevoir.

Au second acte, Soliman seul, fait en fumant sa pipe, quelques réflexions sur le caractere singulier de Roxelane, qu'il oppose à celui d'Elmire, si tendre, si respectueuse. Ce Prince qui a

fait inviter Roxelane à venir prendre du Sorbet avec lui, apprend par Osmin qu'elle refuse cet honneur. Elle entre sans se faire annoncer. Le Sultan en est surpris; mais il l'excuse. Il continue de fumer; elle lui demande sa pipe, il l'a lui présente, elle la jette. Le premier mouvement du Sultan, est de s'offenser de ce manque de respect. Il finit par en rire.

ROXELANE.

Et comment voulez-vous, Monsieur, qu'on vous corrige?

SOLIMAN.

Me corriger! de quoi donc s'il vous plaît?

ROXELANE.

De quoi! de quoi! ces Sultans me font rire;
Ils pensent que sur eux, nous n'avons rien à dire,
Je prends à vous quelqu'intérêt.
Croyez-moi, bannissons la gêne;
L'amitié me conduit; quand ce serait la haine,
Vous pourriez y gagner encor.
La haine est franche, elle vaut un trésor,
Nous devons lui prêter l'oreille.
Un ami par pitié, faiblement nous conseille,

Notre ennemi connaît tous nos défauts.
D'une gloire usurpée, il distingue le faux.
L'amitié dort, la haine veille.
Consultez-la, vous qui voulez régner.
Lorgueil nous trompe, eh! faut-il l'épargner?
Non.

SOLIMAN, *à part.*

Cette femme est étonnante!

Quelques Critiques ont accusé l'Auteur d'avoir mis de la prétention dans cette tirade, & n'ont pas senti qu'elle était nécessaire pour préparer la solidité des raisonnemens que Roxelane fait au troisieme acte, & pour répondre à ces vers.

Ah! telle est Roxelane en sa frivolité;
Sa raison perce à travers sa gaieté.
D'un nuage léger, c'est l'éclair qui s'échappe,
Et dont la lumiere nous frappe.

Le Sultan propose à souper à Roxelane, qui le refuse; mais elle lui offre à lui-même un dîner, qu'il accepte; elle le congédie alors, & lui dit d'aller vaquer aux soins de son Empire: lorsqu'il est parti, elle fait inviter à ce dîner, de la part du Sultan, Elmire & Délia; la premiere arrive avec

Osmin, qu'elle prie de lui être favoble. Roxelane, qui était sortie pour donner ses ordres, revient, écoute sans être apperçue leur conversation, & plaisante agréablement sa Rivale sur les petites ruses qu'elle employe pour obtenir le cœur de Soliman, qu'elle lui céde volontiers. Délia arrive à son tour, accoutumée à ne voir qu'un Maître dans un Amant; elle dit:

Qu'on doit devant son Maître,
Rester toujours dans la soumission,
Le silence, l'attention.
La nature a borné notre être;
Pour un Amant le Ciel nous a fait naître.
Qu'il soit Sujet, ou Souverain;
Il a les mêmes droits; enfin nous devons être,
Par l'arrêt de notre destin,
Esclaves,

ELMIRE.

Compagnes,

ROXELANE.

Maîtresses, &c. &c.

Ce seul vers fait connaître le caractere des trois Rivales.

ELMIRE, *à part.*

Son insolence me rassure ;
Elle en sera punie, & je ne crains plus rien.

Et ce monologue adroit empêche Elmire de se livrer à une jalousie, qui aurait jetté de la tristesse, & peut-être du trouble dans un repas dont la gaieté devait être l'ame.

Soliman qui s'attendait à un tête-à-tête avec Roxelane, est surpris de voir Elmire & Délia, au milieu desquels on le fait asseoir. Délia chante pendant le repas, & Roxelane chante à son tour, en s'accompagnant d'une harpe, *l'air de maudit Amour*, qui semble avoir été fait pour les paroles suivantes :

O vous que Mars rend invincible,
Voulez-vous être au rang de Dieux ?
Défendez-vous, s'il est possible, s'il est possible,
D'être esclave de deux beaux yeux.



Vous triomphez par la victoire ;
Mais tout l'éclat de votre gloire,

S'anéantit devant l'amour,
Et vous cédez à votre tour,
O vous que Mars, &c.



Le Sultan, hors de lui-même, se léve, s'approche d'elle, & lui témoigne le plaisir qu'il éprouve à l'entendre.

ROXELANE.

Oh! vous auriez encor plus de contentement,
Si vous voyez danser Elmire.

Elmire danse, pendant que Roxelane continue à jouer de la harpe, & qu'elle chante un Duo avec Délia. Ce moment offre un tableau voluptueux & théâtral. Soliman, qui ne voit, qui n'entend plus que Roxelane, regarde s'il n'est pas apperçu d'Elmire; il prend un mouchoir de soie qui pend à sa ceinture, & le donne en cachette à Roxelane; elle reçoit le mouchoir, & le met entre les mains de Délia.

SOLIMAN.

Quel mépris!

DÉLIA.

Quel bonheur!

ELMIRE.

J'expire.

Soliman, après un moment de silence, arrache le mouchoir de la main de Délia & le porte à Elmire, en lui disant :

Elmire! il est à vous; oui je déclare Elmire...

ELMIRE.

Ah! je renais.

SOLIMAN, *à Roxelane.*

Ote-toi de mes yeux.
C'est trop souffrir. Ingrate tu me braves;
Qu'elle soit mise au rang des plus viles Esclaves.

Roxelane est emmenée par quatre Eunuques noirs. En sortant, elle garde la tranquillité de son ame. Délia se retire confuse. Tous les personnages qui sont sur la scène disparaissent, excepté Osmin, que Soliman retient, & Elmire, qui s'éloigne dans le fond du théâtre. Il sort du côté opposé à Elmire, qui voyant que Soliman ne la suit point, se retire avec douleur.

Elmire commence le troisieme acte. Elle craint que la Française ne l'em-

porte ſur elle. Elle projette de la perdre ; cependant elle condamne ce ſentiment de vengeance. Soliman entre agité & inquiet. Il adreſſe la parole, tantôt à Elmire, tantôt à Oſmin ; ſes diſcours qui n'ont pas de ſuite, annoncent l'état d'une ame entraînée par une paſſion violente, qui l'agite d'autant plus, qu'il fait tous ſes efforts pour la vaincre. En jurant à Elmire l'amour le plus tendre, il ne ceſſe de parler de Roxelane. Eh! laiſſons Roxelane, lui dit l'Eſpagnole.

Pour raſſurer Elmire, il lui donne Roxelane pour Eſclave, & la laiſſe maîtreſſe de ſon ſort. Elmire qui l'accepte avec joie, dit :

Je ne veux point ſur elle abaiſſer un regard ;
Je veux. . . . . .

SOLIMAN.

Que voulez-vous ?

Il fait cette interrogation d'un ton à faire ſentir combien il s'intéreſſe encore pour elle. Cependant il l'envoye chercher pour l'accabler de reproches, & l'humilier, en la rendant témoin de ſon amour pour Elmire. Roxelane arrive en habit d'Eſclave,

& se cachant le visage. Soliman la croit pénétrée de douleur. Pour l'accabler davantage, il affecte des transports encore plus ardents pour Elmire. Mais quelle est sa surprise, lorsque tout-à-coup il voit rire Roxelane. Outré de colere contre elle, il fait retirer Elmire, pour ne pas laisser éclater en sa présence toute l'indignation qu'il conçoit contre cette Esclave superbe. Roxelane soutient les reproches du Sultan avec une fermeté & une dignité qui l'étonne, sans démentir sa gaieté naturelle, elle lui dit les choses les plus fortes. Soliman frappé de voir tant de solidité dans l'esprit d'une femme, qu'il ne croyait que frivole, en devient plus épris, & la presse de faire son bonheur. Roxelane, sans lui rien promettre, lui laisse entrevoir cependant quelqu'espérance.

Oubliez, lui dit-elle.

Oubliez votre autorité,
Obtenez un cœur de lui-même.

. . . .

Vous croiriez qu'en cédant à l'ardeur la plus pure,
J'aimerais par orgueil ou par timidité,

Je dois m'épargner cette injure,
L'amour devient ſuſpect, s'il n'a ſa liberté.

Soliman la lui donne ſur le champ, Roxelane touchée de la généroſité du Sultan, paraît émue, & lui demande la permiſſion de ſe retirer, en lui diſant :

Oſmin vous apprendra,
Ce que n'oſe dire ma bouche.

Le Sultan qui ſe flatte d'avoir enfin ſoumis le cœur de cette Françaiſe, ſe livre au plus doux eſpoir. On lui apporte une lettre d'Elmire, il lit :

Une Saïque préparée,
Pour jamais éloigne de ces lieux
L'Eſclave que tu m'as livrée.

Le Sultan effrayé de ce départ précipité, commande que l'on courre après elle. On ramene Roxelane. Elle commence par excuſer ſa Rivale aux yeux de ſon Amant. Elle lui avoue enfin qu'il a ſu toucher ſon ame & lui fait cet aveu, avec une eſpece de dépit contre elle-même. Solin an enchanté, ſe croit déja certain de ſon bonheur. Arrêtez, lui dit Roxelane.

L'amour aime ſa liberté,
Il veut encor l'égalité,

Votre pouvoir emporte la balance.
Mon très auguste Souverain,
Me prendrait aujourd'hui pour me quitter de main,
Et je dois m'assurer contre son inconstance.
Il ne m'obtiendra point, sans être mon époux.

SOLIMAN.

Quoi! Roxelane, y pensez vous?

ROXELANE.

Si mon Amant n'avait qu'une chaumiere,
Je voudrais partager sa chaumiere avec lui.

. . . .

Mais mon Amant possede un trône,
Si je ne le partage, il n'est pas mon Amant.

. . . .

SOLIMAN.

Mais un Sultan,

ROXELANE.

Peut tout.

SOLIMAN.

Mais nos Loix,

ROXELANE.

Je m'en mocque.

SOLIMAN.

Le Muphty, le Visir, l'Aga,

ROXELANE.

Qu'on les révoque.

SOLIMAN.

Mon Peuple.

ROXELANE.

A-t-il le droit de gêner votre cœur ?
Vous le rendez heureux, il vous défend de l'être ;
Est-ce à lui de borner les desirs de son Maître,
De lui marquer les dégrés du bonheur ?
Epouse d'un Sultan, une femme estimable,
Qui fait asseoir la tendre humanité
A coté de la Majesté,
Qui tend à l'infortune une main secourable,
Adoucit la rigueur des loix,
Protége l'innocence, & lui prête sa voix ;
Aux yeux de ses Sujets, le rend-elle coupable,
Sans cesse avec activité,
Elle étudie, elle remarque
Ce qui nuit, ce qui sert à votre autorité,
Vous présente la vérité,
Le premier besoin d'un Monarque ;
En la montrant dans tout son jour,
Elle sait l'embellir des roses de l'amour.

On vient apprendre à Soliman qu'Elmire désespérée du triomphe de sa Rivale, se dispose à partir; il répond qu'il l'a plaint, & il ordonne qu'on la comble de ses bienfaits; il commande ensuite à Osmin d'aller déclarer à tous les Ordres de son Empire, qu'il est déterminé à épouser Roxelane, à qui il s'adresse ensuite :

Ils vivront sous vos loix, ils seront trop heureux ;
Vous m'enseignez la douceur, la clémence ;
Et d'une équitable puissance,
Ce n'est que d'aujourd'hui que je suis revêtu.
D'un Souverain le règne ne commence
Que du moment qu'il connaît la vertu.

Il ne manque à Roxelane, pour mériter le cœur du Sultan, qu'elle a déja obtenu, que de lui montrer la générosité du sien. Elle lui dit :

A ton tour tu vas me connaître.
Je t'aime Soliman, mais tu l'as mérité ;
Reprens tes droits, reprens ma liberté,
Sois mon Sultan, mon Héros & mon Maître.
Tu me soupçonnerais d'injuste vanité ;
Va, ne fais rien que ta loi n'autorise ;
Il est des préjugés qu'on ne doit point trahir,

Et je veux un Amant qui n'ait point à rougir.

Tu vois dans Roxelane une Esclave soumise.

SOLIMAN.

Par de tels sentimens le Trône vous est dû.

ROXELANE.

S'il m'est permis d'user du pouvoir absolu,
Pour la rendre plus signalée,
Aux femmes du Sérail je donne la volée.

SOLIMAN, *en lui présentant sa main.*

J'y consens.

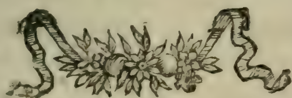
Le Conte charmant, qui a donné lieu à cette Piece, est trop connu, pour qu'il soit nécessaire d'en parler; mais la réputation & le mérite de ce Conte eût peut-être été un écueil pour tout autre que pour M. Favart; la difficulté d'en employer les beautés, d'en resserrer l'action, d'en soutenir les caracteres, & d'y répandre, en vers, un coloris aussi brillant que l'est celui de M. de Marmontel en prose, n'était pas un obstacle médiocrement difficile à vaincre; & pour traiter dignement un pareil sujet; il fallait nécessairement être au dessus de son original, pour en découvrir toutes les

difficultés, & n'en être pas éclipsé; mais si le succès de cette Piece mit le sceau à la gloire de M. Favart, il fut l'époque des injustices qu'il a essuyées & dont il paraît enfin que le Public est revenu. Le sort en cela l'a traité comme tous les grands hommes; les Spectateurs en applaudissant les Tragédies de Crébillon, voulaient qu'elles sortissent de l'obscurité d'un cloître, & la Cour en admirant les chefs-d'œuvres de Moliere, les attribuait à Chapelle, parce qu'il était un plus aimable convive. Nous ne parlerons pas du nombre des représentations de cette Piece, qui durera autant que le théâtre qui a le bonheur de la posséder; nous ne nous étendrons point à en faire tout l'éloge qu'elle méritait. Une Piece n'a pas besoin d'apologie, lorsque tout le monde lui rend justice (1).

(1) Le seul Auteur de la Philosophie de l'Histoire, donne lieu de croire qu'il ne la connaît pas, ou plutôt ceux qui le connaissent, lui & sa maniere d'écrire, doivent penser qu'il n'a affecté de lui donner le titre ridicule d'Opéra bouffon, que pour contraster plus plaisamment avec l'histoire de Zorobabel, à laquelle il la compare, *art. de Josephe.*

DEBUT DE Mlle. PICCINELLI.

Le 6 May 1761, la Demoiselle Piccinelli, qui depuis épousa le sieur Vesian, débuta dans la Cantatrice Italienne, Comédie en deux actes. Elle joint à une figure agréable, une voix également étendue & flexible, & le son en est en même-tems argentin & gracieux, sans déroger au goût national de la Musique Italienne, elle sut plaire aux oreilles Françaises. Elle réunit à ce talent celui de jouer la Comédie avec beaucoup de noblesse; avec tant de qualités, on fut moins étonné de son succès, qu'on ne l'a été de sa retraite, qu'elle a faite l'année derniere à la clôture du théâtre, & qui a été suivie des regrets de tous les partisans de la Scène Italienne.



ANNETTE ET LUBIN.

Comédie en un acte, mêlée d'Ariettes & de Vaudevilles, 15 Février 1762.

LE Bailli, qui voit avec concupiſcence, les charmes de la jeune Annette, & avec envie l'amitié qu'elle a pour Lubin, ſon couſin, les accuſe tous deux d'un commerce criminel, devant le Seigneur du Village, qu'il rencontre égaré de la chaſſe. L'un parle du Cerf qu'il pourſuivait, l'autre de Lubin qu'il veut pourſuivre. Ils ne s'entendent ni l'un ni l'autre; mais lorſque le qui proquo eſt éclairci, le Bailli fait le portrait d'Annette, dans ces couplets charmans que je ne puis m'empêcher de tranſcrire, quoiqu'ils ſoient dans la bouche de tout le monde.

(1) Le théâtre repréſente une Campagne; on voit un bois d'un coté, & de l'autre un côteau. Sur le devant du théâtre il y a une Cabane de verdure à moitié faite.

AIR: *Quand la Bergere revient des champs.*

Annette à l'âge de quinze ans,
Eſt un image du Printems;
C'eſt l'aurore d'un beau matin,
Qui ne veut naître,
Et ne paraître,
Que pour Lubin.



Son teint bruni par le Soleil,
Eſt plus piquant, eſt plus vermeil;
Blancheur de lys eſt ſur ſon ſein,
Mouchoir le couvre,
Et ne s'entrouve,
Que pour Lubin.



Sa bouche appelle le baiſer,
Son regard dit qu'on peut oſer,
Mais tout autre oſerait en vain;
C'eſt une roſe,
Qui n'eſt écloſe,
Que pour Lubin.



Le Bailli met en pendant de ce portrait, celui de Lubin, qui ne convient pas moins à l'Acteur qu'au perſonnage, & qui n'a pas l'air d'être

tracé par la main d'un Rival; le Seigneur convient que ce ſerait dommage qu'Annette fût le prix d'un amour villageois. Il ordonne au Bailli de le remettre dans ſon chemin. Ils ſortent tous deux, & Lubin arrive avec un fagot de feuillages, dont il couvre en chantant la cabane qu'il a élevée pour ſon Annette. Il s'inquiéte de ce qu'elle ne vient pas, & meſure le tems à ſon impatience, plus qu'à la hauteur du Soleil; enfin il l'entend chanter; il vole au devant d'elle; elle eſt hors d'haleine; il la gronde, la plaint, & la paye par un baiſer, qu'elle le menace de lui rendre; ils ſe félicitent mutuellement des biens que la nature leur a prodigués, & les préfere à toutes les magnificences qu'ils ont pu voir à la Ville.

ANNETTE.

Toutes ces Maiſons magnifiques,
Qu'à la Ville on trouve par tout,
Ne valent pas nos toits ruſtiques;
Ces feuillages nouveaux ſont bien plus de mon goût,
Que ces planchers pleins de dorure,
Où l'on ne voit le bonheur qu'en peinture.

LUBIN.

Les Grands ne ſont heureux qu'en nous contrefaiſant ;
Chez eux la plus riche tenture
Ne leur paraît un Spectacle amuſant,
Qu'autant qu'elle rend bien nos champs, notre verdure,
Nos danſes ſous l'ormeau, nos travaux, nos loiſirs,
Ils appellent cela, je crois, un Payſage.

ANNETTE.

Ah ! Lubin ! nous devons bien aimer nos plaiſirs,
Puiſqu'il faut tant d'argent pour en avoir l'image.

Cette réflexion eſt très-juſte & très-philoſophique, & c'eſt le ſeul reproche qu'on ait pu faire à cette Piece charmante. Lubin offre à ſon Annette une branche de roſes, qu'il accompagne de ce couplet galant.

Chere Annette reçois l'hommage,
Que chaque jour te rend mon cœur,
Ce bouquet eſt la douce image
De ton éclat, de ta fraîcheur ;
Pour donner encor plus de grace

Aux fleurs dont pour toi j'ai fait choix;
Contre ton sein que je les place;
Ces deux roses en feront trois,
Ces deux roses en feront trois.

Lubin invite Annette à se reposer sur le banc de gazon, & à partager avec lui le simple repas qu'elle lui a préparé; tandis qu'ils le mangent avec appétit, le ramage des oiseaux se fait entendre, mais Lubin qui leur préfere la voix d'Annette, la prie de chanter; elle ne se fait pas prier, & chante sur le champ une romance villageoise, qui est très plaisante, très naturelle, & très-convenable. Le Bailli, que la jalousie a ramené, les examine pendant cette scène, à travers les feuillages qui couvrent la cabane, & voit leur bonheur avec un œil d'envie. Il profite du moment où Lubin va rassembler leur troupeau pour répandre le trouble & l'effroi dans le cœur d'Annette qui n'avait connu jusqu'alors que l'amour & l'innocence; Lubin la trouve toute en larmes à son retour, & elle lui apprend toutes les prédictions sinistres que le Bailli vient de lui faire; il lui a, dit-elle, annoncé qu'ils auront des enfans, & que ces enfans les mau-

diront; Lubin ne comprend pas bien comment tout cela pourrait ſe faire, & n'y voit rien d'affligeant ; elle ajoûte qu'ils feront la cauſe que les vignes geleront; Lubin répond qu'il ne gelera pas lui, & que cela le conſole, cependant ils font leur examen de bonne foi & ne trouvent pas la moindre choſe à redire à leur conduite.

LUBIN.

Le cœur de mon Annette,
Et le mien ne font qu'un;
Moutons, chien & houlette,
Chez nous tout eſt commun,
Eh! mais oui-dà,
Comment peut-on trouver du mal à ça?
Oh n'enni dà,
Comment peut-on trouver du mal à ça.



Tes levres demi cloſes,
Reſpirent un air frais;
Croyant ſentir des roſes,
Je m'approche tout près,
Eh! mais, &c.



Une abeille farouche,
Un jour piqua ta main.

ANNETTE.

Un baiſer de ta bouche
En fut le Médecin,
Eh! mais, &c.



LUBIN.

Tu te ſens à la gêne,
Le ſoir dans ton corſet;
Moi te voyant en peine,
Je défais ton lacet,
Eh! mais, &c.



Quelques fois tu ſommeilles,
Doucement dans mes bras.

ANNETTE.

Quelques fois tu m'éveilles;
Mais je ne m'en plains pas,
Eh! mais, &c.



LUBIN.

J'allume des bourrées,
Lorſque viennent les froids,
De mes mains réchauffées
Je réchauffe tes doigts,
Eh! mais, &c.

Voilà tout pourtant, dit Annette; elle voudrait bien ſavoir comment on ſe marie, pour y remedier; Lubin, qui n'en ſait pas plus qu'elle, ne ſaurait l'inſtruire; mais le Bailli arrive, & Lubin en le voyant, entre dans une colere qu'Annette a bien de la peine à calmer. Le Seigneur arrive, Annette ſe ſauve dans la cabane, & Lubin l'engage difficilement à paraître devant lui; enfin, elle ſurmonte ſa timidité; elle lui raconte l'hiſtoire de leurs amours avec une naïveté charmante; le Seigneur en eſt enchanté, & la fait conduire à ſon Château; Lubin entend cet ordre avec la plus vive douleur, & voyant que ſes prieres ſont inutiles, il arrache un bâton de la cabane, & court après Annette, en prenant garde d'être apperçu du Seigneur; alors le Bailli, après avoir aggravé ſa faute, expoſe au Seigneur ſes deſſeins ſur Annette; c'eſt alors que le Seigneur reconnaît les motifs qui le faiſaient agir & il eſt prêt à lui en faire la plus ſévere réprimande, lorſqu'un de ſes Domeſtiques vient lui apprendre que Lubin après avoir aſſommé ſes chiens & ſes gens, a repris Annette qu'il enleve. Le Seigneur ſort

pour le faire arrêter, & le Bailli se sauve d'un autre côté.

Lubin arrive échevelé, tenant Annette d'une main & de l'autre jouant du bâton à deux bouts; il est agité de la plus violente fureur, & menace d'étendre mort sur la place, le premier qui osera se présenter devant lui; mais le Seigneur paraît, & sa seule présence le ramene à son devoir; il laisse tomber son bâton & se prosterne à ses pieds; Annette se jette aussi à genoux, & tous deux d'une voix suffoquée par la douleur, demandent grace l'un pour l'autre.

LUBIN.

Je conviens de mon tort, mais je vous le répete,
Monseigneur, prenez soin d'Annette;
S'il faut me séparer d'Annette absolument,
Recevez-moi Soldat dans votre Régiment.
Pour vous, avec plaisir, j'exposerai ma vie;
Je ne veux rien de plus; Annette m'est ravie.
Quand il fallait applanir des chemins,
Piocher, bêcher, & faire des levées,
Enclore vos Parcs, vos Jardins,
On me voyait toujours le premier aux corvées

C'etait par amitié plutôt que par devoir,
Je ne veux pas m'en prévaloir;
Mais à votre bonté si j'ai droit de prétendre,
Qu'Annette seule en soit l'objet,
Et j'en sentirai mieux le prix de ce bienfait,
Ah! Monseigneur, daignez m'entendre;
Quand vous voyez des malheureux,
Vous vous intéressez pour eux;
Vous dites à part vous; ils sont ce que nous sommes,
Oui, ces pauvres gens sont des hommes.

Le Seigneur, avec une vivacité qui tient du dépit, dit à Lubin de se lever & commande au Bailli de noter exactement ce qu'il va ordonner; Annette & Lubin frémissent. Le Bailli se réjouit de leur punition; mais le Seigneur laisse tomber ses yeux sur ces pauvres Amans, s'attendrit & leur pardonne; une joie immodérée succéde à la plus vive douleur; ils se jettent de nouveau aux pieds de leur Seigneur, dont ils baisent les mains & les habits avec la plus tendre reconnaissance.

Cette scène, quoique très-simple, est du plus grand pathétique; il est

difficile de la voir ſans ſe ſentir la larme à l'œil ; pour moi j'avouerai que je n'ai jamais manqué volontairement une repréſentation de cette Piece charmante, & que je n'en ai jamais vu une ſans me ſentir attendrir de cette ſituation touchante. Madame Favart & ceux qui ont eu part à cette Piece ne diſſimulent point l'obligation qu'ils ont eue au Conte de M. de Marmontel, qui ne peut diſconvenir à ſon tour qu'ils l'ont de beaucoup ſurpaſſé dans celle qu'il a faite lui-même, malgré les traits agréables dont elle eſt remplie. Quant à celle de Monſieur Favart, le ſuccès prodigieux qu'elle a eu nous diſpenſe de tout éloge, qui ſerait au-deſſous de la vérité.



Les Comédiens eurent la permiſſion de continuer leurs repréſentations pendant la ſemaine de la paſſion, c'eſt-à-dire juſqu'au 3 Avril, qu'il firent la clôture de leur théâtre par le *Maréchal*, ſuivi de *On ne s'aviſe jamais de tout*, & précédé du Compliment qui ſuit & qui fut prononcé par M. le Jeune, & fort applaudi par les Spectateurs.

COMPLIMENT.

MESSIEURS,

Les jours de repos ſont pour nous des jours de regrets; mais ſi le devoir indiſpenſable de nous dérober à vos yeux, devient pour nos cœurs un ſujet de triſteſſe, au moins nous laiſſe-t-il la conſolation de n'avoir que des graces à vous rendre.

Oui, Meſſieurs, l'année que nous terminons tiendra, ſans contredit, le premier rang parmi les époques de notre théâtre; jamais aſſemblée plus nombreuſe & plus brillante n'avait mieux conſtaté nos ſuccès; lorſque nous diſputions de zéle & d'empreſſement à vous plaire, vous avez paru, j'oſe le

dire, diſputer entre notre faveur de complaiſance & de bonté. La délicateſſe de votre eſprit s'eſt accommodée ſans peine à la ſimplicité de notre langage, & vous n'avez jetté ſur nous que les regards de l'indulgence, quand nous ne portions ſur vous que ceux de la crainte. Le plaiſir de nous encourager ſemblait vous dédommager de ceux que nous ne pouvions vous procurer ; ailleurs on vous donnait des Spectacles, ici vous ne voyez que des Fêtes ; & ce n'eſt que ſous les traits de la naïveté, que l'eſprit eſt venu parmi nous, obtenir les honneurs du jour. Annette & Lubin ſont les Héros qu'il nous a crées ; avez-vous mieux couronné les Conquérans de la terre que ces Héros de la nature ? Nous craindrions avec raiſon, Meſſieurs, les reproches que l'on aurait droit de faire à notre amour propre, ſi nous refuſions la part que nous devons de la gloire de nos dernieres ſemaines aux Acteurs d'un Spectacle dont la ſuppreſſion enrichit le nôtre d'un fonds d'ouvrages, que vos applaudiſſemens avaient rendu précieux.

Sur le point de voir ces Acteurs, que vous vous plaiſiez à honorer de vos ſuffrages, privés du bonheur de

les recueillir encore, nos Supérieurs ont bien voulu ſeconder l'empreſſement que nous avons marqué de nous aider de leurs talens. Nous avons vu juſqu'ici avec une joie inexprimable, qu'aucune partialité n'a troublé les commencemens d'une réunion ſi déſirée. Vous avez toujours été les mêmes à leur égard & les mêmes envers nous; vous n'avez point excité notre jalouſie, mais ſeulement notre émulation.

S'il était poſſible de peindre le ſentiment, jamais la vérité ne vous eût rien offert de plus pur que celui dont nous ſommes pénétrés. Mais le langage de l'eſprit eſt rarement celui de la reconnaiſſance. Vous retracer le ſouvenir de vos propres bienfaits, rougir d'en avoir été ſi peu dignes, c'eſt le ſeul hommage que nous ſoyons en état de vous rendre; employer tous nos ſoins pour juſtifier nos ſuccès à l'avenir, c'eſt le ſeul tribut que nous puiſſions vous promettre.

Tels ſont, Meſſieurs, les vœux que nous oſons vous préſenter; trop heureux, s'ils ſuffiſent à fixer toujours ſur nous les regards favorables d'un Public auſſi juſte que reſpectable, auſſi indulgent qu'éclairé.

LE PHILOSOPHE PRÉTENDU.

Comédie en trois actes en vers libres, mêlée de chants & de danses, 6 Octobre 1762. (1)

CLÉON, Amant de Clarice, ouvre la scène avec elle, & la presse de conclurre leur hyménée, qu'elle differe sans autre raison, que celle de vouloir jouir encore de sa liberté. Elle lui annonce l'arrivée d'Ariste; & par l'empressement qu'elle marque pour ce prétendu Philosophe; elle redouble la jalousie qui fait le fond du caractere de Cléon; Pasquin, Valet de celui-ci vient leur annoncer l'arrivée du Sage, dont il fait le portrait à son Maître, après que Clarice est sortie, pour aller recevoir son nouvel Hôte. Ce portrait est le même qu'on lit dans le Conte Moral de M. Marmontel. Il a seulement de plus le mérite d'être bien mis en vers; Pasquin apprend ensuite à son Maître, que selon ses ordres, il a affecté la même façon de penser du Philosophe; a flatté ses goûts, &

(1) La scène est dans la Maison de Campagne de Clarice, près de Paris.

ſi bien gagné ſa confiance, qu'il a réſolu de le prendre à ſon ſervice. Cléon qui s'eſt, ainſi que tous les Amans, allarmé de peu de choſe, ſe calme de méme, & ne doutant point que Clarice n'ait voulu le piquer, il projette de ſe ſervir contr'elle des mêmes armes. Il ſort & Ariſte paraît amené par la Préſidente, qui le préſente à Clarice; celle-ci lui fait un accueil gracieux, auquel le Pédant répond avec beaucoup de morgue, ce qui d'abord établit ſon caractere, & juſtifie l'impudence avec laquelle il traite les Dames. Comme il réduit le bonheur aux ſimples ſpéculations de la Métaphiſique, la Preſidente lui demande s'il n'a pas des ſens, il répond:

Madame,
J'en ai ſi vous voulez, mais ces ſens, ſur mon ame
Sont ſans force & ſans action;
Mon ame eſt inſenſible à leur impreſſion,
Et la reçoit comme une glace.
Chaque objet qui s'y peint s'arrête à la ſurface,
Et ſe trouve effacé, dans le même moment,
Par un ſecond qui le remplace,
Et qu'un autre à ſon tour efface.

La Préſidente conclut que s'il n'aime rien, il ne peut être heureux.

ARISTE.

Je ne le ſuis point ! juſtes Dieux !
Comment pourrais-je ne pas l'être !
Je vis ſans préjugés, ſans Protecteur, ſans Maître,
La vérité ſeule eſt ma loi ;
J'habite une retraite, & j'y commande en Roi.
Auſſi je ne m'arrache à cette paix profonde,
Que pour être par fois utile encor au monde.
Que pour diſtribuer aux aveugles humains,
Le ſuperflu de mes lumieres,
Pour eux de la vertu j'entrouve les barrieres,
Et leur en applanis les pénibles chemins.

Clarice s'étonne qu'un homme comme lui ne ſoit pas recherché par le Miniſtere; le Sage avale la louange, & aſſez content des Dames, il leur promet de paſſer deux jours entiers avec elle, pourvû qu'il y ſoit libre & ſolitaire. Lorſqu'il eſt ſorti, Clarice & la Préſidente ſe promettent bien de le perſiffler, & même de le rendre amoureux, afin de ſe mocquer de lui; Clarice y trouve le double avan-

tage de punir Cléon de ſa jalouſie; des violons annoncent l'arrivée des Habitans du Village, qui viennent apporter un bouquet à Clarice; Paſquin les fait ranger au fond du théâtre, & Clarice ſort pour aller chercher le Sage qu'elle veut amener à la Fête. La Préſidente, reſtée ſeule, a été un peu ſcandaliſée de la vanité de ſon amie, & forme contre elle le projet de lui diſputer la conquête du Philoſophe, dans laquelle elle trouve trois plaiſirs à la fois, celui de ſervir Cléon, d'humilier Clarice, & de démaſquer le faux Sage. Il arrive amené ou plutôt entraîné par Clarice, qui le fait placer au milieu de la Compagnie; après que l'on a danſé on préſente le bouquet à Clarice. Il eſt donné par un Payſan qui ne parle point, quoique Paſquin le pouſſe beaucoup pour le faire parler; après une Ariette chantée par un autre Payſan, la Préſidente va prendre le Philoſophe pour lui faire danſer un menuet dont il s'aquitte d'une maniere très-gauche, & l'acte finit par une contre-danſe générale.

Le Philoſophe ouvre la ſcène avec Paſquin, qui lui apprend que Clarice a pris beaucoup de goût pour lui, &

qu'il a déterminé ce penchant par le portrait de ſon caractere qu'il répete.

PASQUIN.

Ah! ſi vous connaiſſiez ſon eſprit, ſa grande ame. . . . .
Mais votre humilité. . . . .

ARISTE.

Dis toujours.

PASQUIN.

Sa vertu. . .
Ses qualités. . . . . .

ARISTE.

Après.

PASQUIN.

Sa ſcience profonde...

ARISTE.

Enſuite.

PASQUIN.

Sa frugalité. . . . .

ARISTE.

Enſuite.

PASQUIN.

Son humanité.

ARISTE.

Après.

PASQUIN.

Enſuite, après, mais en voila de reſte,
Et cela n'eſt pas mal pour un homme modeſte.

Paſquin lui apprend encore la jalouſie qu'il a cauſée à Cléon, mais il le raſſure en lui diſant que c'eſt un homme timide à qui il en impoſera facilement. Reſté ſeul, Ariſte s'applaudit de la bonne fortune que lui procure le caractere de Philoſophe qu'il affecte. Les réflexions qu'il fait enſuite ſur le crédit qu'obtient la ſingularité, ſont très-juſtes, & par cette raiſon un peu hors de ſon caractere. Pendant qu'il s'y livre, Clarice paraît dans le fond du théâtre, & feignant de ne le pas voir, elle lui fait connaître qu'elle affecte de la froideur pour lui. Ariſte s'applaudit de cette découverte, il l'aborde; leur converſation qui prend d'abord une tournure ſérieuſe & Philoſophique, eſt interrompue par Paſquin, qui vient annoncer une foule de Marchands de toutes eſpeces attirés par le bruit de l'hymen de Clarice. Elle lui ordonne, en affectant beaucoup d'humeur, de

les congédier, & lorsqu'il est parti, Ariste affecte de son côté de lui faire une peinture rebutante du mariage; il ne lui en fait pas une plus avantageuse de Cléon qui arrive, & dont l'air badin & ironique pique sensiblement Clarice. Elle ne peut le soutenir plus long-tems, & elle le prie de finir cette conversation qui la fatigue; il sort pour obéir à ses ordres & pour en donner d'autres pour un Concert qu'il lui prépare. Ariste aussi piqué, veut se retirer; mais Clarice le retient avec empressement, & la Présidente arrive & prétend avoir le Philosophe à son tour. Elles se le disputent, & la Présidente met dans la balance de son côté dix mille écus de rente, qui font un terrible contrepoids aux charmes de Clarice. Les Musiciens amenés par Pasquin, commencent le Concert que Cléon a préparé & qu'Ariste & Clarice trouvent détestable. Cléon sort par le conseil de la Présidente, & évite à propos l'humeur de Clarice que la Présidente raille en lui apprenant qu'elle ne renonce point à la conquête du Philosophe. Cette derniere ouvre le troisieme acte avec Cléon, qui est furieux de la préférence que le Pédant obtient sur lui; elle a toute

la peine imaginable à le calmer & à lui faire prendre le ton d'indifférence qui peut ſeul ramener Clarice ; il ſe rend enfin à ſes conſeils, promet de les ſuivre, & pour s'amuſer ſeulement, il projette d'eſſayer le courage du Philoſophe, qui paraît un livre à la main; il l'aborde & lui propoſe de renoncer à Clarice ou de ſe couper la gorge avec lui.

ARISTE, *gravement.*

Moi, Monſieur, me battre, non non,
Nous ne donnons jamais dans ces partis extrêmes,
Quand nous voulons mourir, nous nous tuons nous mêmes.

Cléon qui n'avait envie que de l'effrayer, remet ſon épée & lui marque tout le mépris qu'il mérite ; mais Ariſte hauſſe le ton en voyant arriver Clarice, qui lui reproche ce manque d'égard & cette violence. Cléon s'excuſe d'abord, lui dit qu'il a voulu ſavoir ſi ſon Vainqueur était digne de ſa conquête, & il ajoute en ſortant.

Si vous aimez les longs engagemens,
Monſieur eſt votre fait... il vivra très-longtems,

Et court très-grand haſard de mourir de vieil-
leſſe.

Ariſte aſſure Clarice que le reſpect qu'il a pour elle a déſarmé ſa colere, & celle ci le loue beaucoup de l'extréme prudence qu'il a montrée dans le fort de l'action. Ariſte après lui avoir demandé raiſon de l'inſulte qu'il vient de recevoir, lui dit qu'elle lui a inſpiré trop d'eſtime pour qu'il conſente à la voir la femme d'un pareil étourdi, & conſent à l'épouſer lui-méme pour lui épargner un pareil malheur. Mais il lui déclare qu'il ne veut point prendre d'amour; Clarice veut inſpirer un ſentiment pareil à celui qu'elle éprouve, & ne veut point ſe rendre ſans une déclaration d'amour très-formelle. Alors le Philoſophe après en avoir demandé pardon à tous les Sages de la Grece, tombe à ſes genoux en convenant que puiſqu'il eſt vaincu, rien n'eſt donc invincible. La Préſidente arrive, le ſurprend dans cette poſture; il eſt décontenancé, il ſe releve, elle veut le faire remettre à genoux, mais Clarice ſort en défiant à ſa Rivale, de lui enlever cette brillante conquête. La Préſidente plaiſante d'abord Ariſte, mais prenant

prenant un ton plus férieux, elle lui dit qu'elle veut épargner à fa philofophie la fotife qu'il allait faire de fe marier par amour, & lui propofe de la réparer en s'offrant à lui avec fa fortune. Elle lui donne un quart-d'heure pour fe décider, & le laiffe avec Pafquin qui eft venu lui annoncer les habits de noce qu'elle avait fait préparer d'avance. Le Philofophe fe détermine pour la Préfidente, par les confeils du Valet qui lui remontre qu'avec dix mille écus de rente on a Châteaux, Seigneuries, foupers fins, Bals, Concerts, Cuifiniers, Chevaux, Palfreniers, Poëtes, Courtifans, amis, efprit, talens, graces, vertus, &c. Cependant Arifte a donné fa parole à Clarice. Ce fcrupule paraît l'arrêter. Pafquin veut envain le combattre en le juftifiant par l'exemple. Le Philofophe lui répond :

Il faut quand on le peut, fe tirer avec gloire;
Je vais quitter Clarice, & je veux que fon cœur
Me refpecte dans fon malheur,
Et d'Arifte en fon ame eftime la mémoire;
Cléon eft amoureux. . . affichons la vertu
La plus fublime & la plus héroïque;

Cédons-lui sa Maîtresse . . . , oui, je suis convaincu
Que cette action est unique.

PASQUIN.

Ah ! le beau trait, Monsieur, tout Paris le saura,
Tout Paris vous admirera.

ARISTE.

Si cependant cette avanture
Allait être ignorée ! oh non, ma gloire est sûre,
Clarice à quelqu'amie ira conter ce trait,
Cette amie à quelqu'autre apprendra son secret,
Et *tous* applaudiront à cet effort suprême.
D'ailleurs mon pis aller, si cela n'est pas su,
C'est de le publier moi-même,
Il faut que le bien soit connu.

Cette tirade est du ton de la bonne Comédie, & parfaitement dans le caractere du personnage. Cependant pour la régularité grammaticale, il faudrait & *toutes* applaudiront, &c.

La Présidente revient, le Philosophe se rend, & elle le remet entre les mains de Pasquin, afin de le parer convenablement à la Fête. Ils sortent tous

deux, & la Préſidente s'applaudit du ſuccès de ſon entrepriſe. Clarice arrive déſeſpérée de ce que Cléon ſemble avoir pris ſon parti, & ſe repent de l'avoir traitée avec tant de rigueur. Il arrive, il a entendu ſes regrets, il reconnaît ſes torts, lui en demande pardon & l'obtient facilement. La Préſidente leur apprend qu'elle a triomphé du Philoſophe, & qu'elle l'a enlevé à Clarice, dont la Coquetterie eſt un peu piquée. Le regret qu'elle en montre, pique Cléon à ſon tour, & ils ſont prêts de ſe brouiller encore lorſqu'Ariſte revient. La Préſidente lui fait répéter une ſcène qu'elle veut exécuter le ſoir, dont elle doit être la Vénus & lui le Cupidon. Il ſe défend quelque tems de cette fantaiſie, mais il s'y prête enfin & ſe laiſſe enchaîner avec un ruban, ainſi que Charmant dans *l'Oracle;* il chante même une Ariette ſur le bonheur de ſon eſclavage, à laquelle la Préſidente répond qu'elle ne ſait pas chanter, mais qu'elle déclame, & elle lui dit qu'elle a juſqu'à ce jour penſé.

Que ces Meſſieurs, qui ſe donnent pour ſages,
N'étaient que des Faquins, qui ſavaient de grands mots;

Qui ſous un habit ſale & des dehors ſauvages,
S'amuſaient à duper les ſots.
Qui paſſaient pour de grandes ames,
Qui dédaignant l'argent, les plaiſirs & les femmes,
Les convoitaient tout bas, dans leur cœur corrompu
Se diſaient au-deſſus de l'homme,
Et n'étaient autre choſe en ſomme,
Que les Singes de la vertu.
J'en trouve un. . . . . . .

Ariſte ſe jette à ſes genoux en l'interrompant, & la Préſidente acheve : un Fat qui me fait voir, qu'on m'avait dit vrai. Tout le monde arrive, ſe mocque de lui, & il ſort en accablant d'invectives tout le genre humain. Les deux Amans ſe reconcilient de nouveau, ſont unis, & la Piece finit par un Divertiſſement & un Ballet.

Cette Comédie pour avoir été jouée ſans ſuccès, n'eſt pas ſans mérite. Elle eſt en général bien écrite, & l'intrigue qui n'eſt autre que celle du Conte de M. Marmontel, eſt naturelle & bien ſuivie. Elle eſt de M. Desfontaines, & eut quatre repréſentations dans une ſaiſon peu favorable aux Spectacles.

LE ROI ET LE FERMIER.

Comédie en trois actes mêlée d'Ariettes, 22 Novembre 1762.

RICHARD, fils d'un Fermier, Inspecteur des Gardes de la Forêt de Scheroud, dont il a reçu une bonne éducation, lui a succédé dans cette place. Il est devenu amoureux de Jenny sa cousine; le mariage allait se faire lorsque Jenny a été enlevée par un Milord revenu depuis peu de ses voyages; mais qui n'en a rapporté que des ridicules. Ce malheur imprévu met Richard au désespoir, & c'est dans ce moment qu'il ouvre la scène. Le poison de la jalousie vient encore envenimer sa douleur. Il craint que Jenny ne soit de moitié dans l'entreprise de son Rival. Il veut aller le trouver, lui arracher la vie, se livrer enfin à tous les excès dont est capable un homme en fureur. Les Gardes-Chasse arrivent, il leur ordonne de redoubler leur sévérité, d'arrêter tous les braconniers qu'ils trouveront, & s'ils résistent, de les lui amener pieds & mains liés; il

leur demande ensuite s'ils ont vu le Roi, comment il est habillé, quel chemin il a pris, sans doute dans le dessein d'aller lui demander justice; mais sa chere Jenny lui est rendue, & la jeune Betsy la lui ramene. Cette tendre Amante apprend à Richard les ruses que l'on a employées pour la faire entrer dans le Château du Milord qui est voisin de leur Ferme, les prieres & les menaces de ce scélérat, ses offres, les séductions d'une vieille femme, Ministre de ses plaisirs, & enfin le bonheur qu'elle a eu d'échapper à un danger si pressant, en se servant heureusement, des rideaux de la chambre, dans laquelle on l'avait enfermée. Elle les a attachés au bout l'un de l'autre, s'est glissée dans les fossés du Château qui, vraisemblablement étaient sans eau; delà elle s'est sauvée chez la mere de Richard; mais la vérité naïve du récit de Jenny ne le persuade point de son innocence, & Jenny pour l'en convaincre, est obligée de lui chanter le couplet suivant, le seul que l'on puisse citer de cette Piece.

Ce que je dis, est la vérité même,
Tous les trésors de l'Univers,

N'ont de valeur que par l'objet qu'on aime,
Que par la main dont ils nous ſont offerts ;
Un bouquet *qu'unit* un brin d'herbe,
Donné par toi, flatterait plus mon cœur,
Il ſerait un don plus ſuperbe,
Il ferait plus pour mon bonheur. ...

Un orage annoncé dès le commencement de la Piece, empêche Jenny d'achever, & elle aime mieux reprendre le refrein de ſon air, que de dire à quoi elle préfére *le bouquet qu'unit le brin d'herbe* L'orage augmente & oblige les Acteurs de ſe cacher ſous une roche, ce qui finit le premier acte. La Symphonie qui exprime parfaitement cet orage remplit l'entr'acte & fait l'admiration des amateurs de la Muſique Moderne.

Le Roi, dont le cheval eſt tombé mort dans la Forêt, la parcourt à pied ; il ſe plaint du malheur qu'il a d'être mouillé à la chaſſe, quoiqu'il ait ſurchargé la terre de ſes Palais ; ne ſachant où paſſer la nuit, & comment retrouver ſa route ; il eſt rencontré par Richard, auquel il ne ſe fait point connaître, & ne ſe donne que pour un Seigneur de ſa Cour. Richard encore fâché contre le Milord,

ne peut ſe refuſer quelques épigrammes ſur les Seigneurs, & après qu'il a contenté ſon humeur, il offre au Roi de le conduire chez lui, où il lui propoſe un mauvais ſouper, que le Roi accepte; Richard lui donne ſon bâton, il lui remet ſon épée, ſur laquelle il eſt tombé, & qui eſt fauſſée, remarque plus digne d'un Bretteur que d'un Monarque, & il ſort, dit-il, ſous la conduite de ſon Connétable. Pour donner plus de vérité à cette pointe, il faudrait qu'il y en eût en Angleterre; mais on eſt pas obligé de ſavoir l'hiſtoire pour faire un Opéra-Comique.

Au troiſieme acte, le théâtre repréſente l'intérieur de la maiſon de Richard. Sa Mere, Jenny & Betſy travaillent & chantent en l'attendant. Il arrive avec le Roi, qui enveloppé dans une redingote ne laiſſe voir aucune marque de diſtinction. Madame Richard, dont le caractere eſt celui d'une bonne femme, ſans éducation, vient avertir que le ſouper eſt prêt, & avec beaucoup de complimens & de révérence, elle invite le Roi à paſſer dans une chambre voiſine; il s'y rend; bien-tôt le vin manque. Richard court à la cave; mais un re-

gard de Jenny l'arrête en revenant, & il oublie le Roi & l'Univers. Ce Prince resté seul à table avec Madame Richard, qui l'ennuie sans doute des histoires de défunt son mari, la quitte & revient sur la scène, où il trouve Richard avec Jenny, qui est toute décontenancée de se voir ainsi surprise; Richard invite le Roi à rentrer; mais ce Prince pour la commodité des Spectateurs, dit qu'il aime mieux rester sur la scène. Alors on apporte des siéges, des verres, & Jenny, & Richard, & le Roi même boivent à la santé du Roi. Cette situation est vraiment théâtrale & piquante; mais ceux qui veulent la voir traitée d'une maniere intéressante, doivent la lire dans la Partie de Chasse d'Henri IV (1), Comédie, dont le sujet est le même; Cette scène est un chef-d'œuvre de sentiment; revenons à celle dont nous donnons ici l'extrait. Betsy, Richard & le Roi chantent tour à tour des couplets sur le bonheur de la vie champêtre, & les devoirs d'un Prince, tirés d'un fragment

(1) Comédie de M. Collé, Lecteur de son A. S. M. le Duc d'Orléans.

d'Opera; la petite Betsy accourt pour apprendre à son frere que ses Gardes amenent deux hommes qu'elle prend pour des voleurs, & dont Jenny reconnaît le premier pour le Milord qui l'a fait enlever. La scène se trouve disposée de façon que le Roi qui est resté assis se cache facilement derriere Richard & sa Mere, & qu'il peut entendre sans être vû la menace que le Milord leur fait de ne leur rendre qu'à bonnes enseignes Jenny, qu'il croit encore enfermée dans son Château. Alors le Roi indigné se léve, jette le Milord dans la confusion & tous les autres Acteurs dans l'étonnement; Lurwel cherche à justifier son crime par une imposture, en assurant le Roi que Jenny est une orpheline qu'il a prise sous sa protection, parce que Richard voulait l'épouser malgré elle; mais l'apparition subite de Jenny le confond; & le Roi le punit en l'exilant; ce Prince équitable récompense Richard en l'ennoblissant, dédommage Jenny en payant sa dot, & comble de biens ces honnêtes gens, qui après avoir fait des vœux pour sa prospérité, finissent la Piéce par un Vaudeville qui n'est pas ce qu'il y a

de meilleur, & dont le refrein eſt, *il n'eſt qu'un pas du mal au bien.*

Cette Piece ne reçut d'abord qu'un accueil très-équivoque, parce que la maniere dont elle eſt ecrite n'avait pu lui concilier le ſuffrage des perſonnes de goût; mais comme il n'eſt qu'un pas du mal au bien, en l'examinant de plus près, on lui a rendu la juſtice qu'elle méritait, on a ſenti le prix d'une action théâtrale bien conduite, bien dénouée & remplie de détails ſouvent heureux & toujours naturels; en faveur de tant de bonnes qualités, on a fait grace aux défauts de la diction, qui ont enſuite diſparu aux yeux du plus grand nombre des Spectateurs par l'illuſion que le jeu des Acteurs & les graces de leur chant on ſut y répandre. Ce ſerait ici l'occaſion de placer l'éloge du Muſicien, dont les airs charmans ont donné la vie à cette Piece, ſi la reconnaiſſance de l'Auteur des paroles ne nous avait prévenu, en avouant dans ſa Préface, que c'eſt à lui qu'il eſt redevable du ſuccès. A qui que l'on doive l'attribuer, on ne peut diſconvenir qu'on n'en a jamais vu de pareil ſur aucun théâtre. Elle a eu plus de deux cens repréſentations, & les

Comédiens assurent qu'elle a valu plus de vingt mille francs à Messieurs Sedaine & [illegible]. Si cela est, c'est un avantage que les chefs-d'œuvres de Moliere, de Corneille, de Racine, de Crébillon, de M. de Voltaire, & des plus grands Hommes n'ont jamais procuré à leurs Auteurs; mais nous savons que le Poëme de Milton n'a été vendu que cent écus, & que le chef-d'œuvre du divin Homere lui a à peine fourni dequoi subsister. Il ne reste plus qu'à inviter l'Auteur de cette Piece à écrire avec plus de soin, ce qui ne lui sera pas difficile, puisqu'*il n'est qu'un pas du mal au bien.*



LE GUY DE CHÊNE.

Comédie en un acte, en vers libres, mêlée d'Ariettes, 26 Janvier 1763. (1)

MACÉ, vieille Bergere, aime inutilement Zeli, jeune Berger, & se plaint que ses charmes l'ont quittée avant le desir de plaire; l'arrivée de Zeli augmente son trouble, & elle s'éloigne pour le cacher, parce qu'elle craint qu'il ne lui fasse l'affront de n'en pas profiter. Zeli accuse Tyamie d'indifférence, parce qu'il ne la trouve pas au rendez-vous où sans doute elle a coutume de le devancer; il croit la voir venir, mais ce n'est que Macé. Il dit:

. . . . . . Je la trouve sans cesse,
Cette vieille Bergere a toujours la fureur
D'aimer quelqu'un, c'est mon tour, par malheur.

(1) Le théâtre représente une Forêt, à travers laquelle on entrevoit les Cabanes d'un Hameau voisin.

MACÉ, *faiſant l'étonnée.*

Encor Zéli ! je crains fort qu'on ne gloſe,
Cela ſent trop ſon rendez-vous ;
Le haſard fait de plaiſans coups !

ZÉLI.

Bon le haſard ! il n'en eſt point la cauſe.
Je vous rencontre à chaque pas ;
Le haſard fait bien quelque choſe,
Mais il ne ſe répéte pas.

MACÉ.

Ah ! le fripon, il me devine.

ZÉLI.

Tout le Village auſſi ; vous êtes ſi peu fine !

MACÉ.

L'amour peut-il reſter long-tems contraint ?
Mais qu'en dit-il ce Village ?

ZÉLI.

Il me plaint.

Macé lui demande, s'il n'ira pas, comme les autres Bergers, chercher en ce jour, qui eſt le dernier de l'année, le Guy ſacré, ſigne de l'abondance que le Ciel promet & qui fait obtenir au premier qui l'a trouvé, la main de la

plus belle Bergere. Zéli lui répond qu'une ſeule a droit de le toucher, & ne lui cache point que c'eſt Tyamie, ce qui fait, avec raiſon, entrer la vieille Bergere dans une grande colere. Elle ſort en le menaçant de ſe vanger. Tyamie arrive, & ſa préſence le dédommage de tout l'ennui qu'il vient d'éprouver. Il craint qu'elle ne ſoit déclarée la plus belle, & par conſéquent le prix de l'heureux Berger, qui le premier aura trouvé le Guy. La modeſte Tyamie penſe moins avantageuſement de ſes appas. Le grand Druide arrive avec ſa ſuite, & juſtifie les craintes de Zéli, en faiſant proclamer Tyamie au ſon des trompes antiques. Il lui apprend qu'elle vient d'être choiſie à la pluralité des cœurs. Les deux Amans le preſſent en vain de faire tomber ſon choix ſur une autre, il leur répond qu'il ne peut rien changer aux ordres du deſtin, & il ſort avec ſa ſuite. Il ne reſte à Zéli, d'autre reſſource que d'aller trouver le premier le Guy myſtérieux, d'où dépend ſon bonheur; mais il craint d'avoir été prévenu par les autres Bergers: heureuſement il apperçoit une grive, cet oiſeau eſt très-friand de la graine du Guy, & il le ſuit dans l'eſ-

pérance qu'il l'aidera à en découvrir. Macé arrive & apprend à Tyamie, que c'est elle qu'il l'a fait nommer par le Druide. Le but qu'elle se propose est trop clair pour avoir besoin d'en rendre compte; mais Tyamie lui rend ruse pour ruse, & lui dit que le Berger qui est l'objet de leur empressement, voyant la Fête avec indifférence, est dans les champs occupé à garder son Troupeau. Macé profite de cette négligence, & elle sort pour aller faire hâter les autres Bergers. Tyamie restée seule, invoque ainsi l'Amour.

Amour, Amour, entends ma voix;
A mon Berger sois favorable;
Tu le dois, il est trop aimable,
Pour n'être pas heureux au bois.



Fais voir ton flambeau sur le Chêne,
Où croît ce Rameau desiré,
Que par ce fanal éclairé,
Zéli le découvre sans peine.
Amour, &c.



Colas arrive à la tête des autres Habitans du Hameau, & présente une couronne à Tyamie, qui cherche à l'a-

muſer par toutes ſortes de ſtratagêmes. Macé ſurvient & fait voir qu'elle ſe mocque de lui. Il ſe diſpoſe à réparer le tems qu'il a perdu, mais trop tard. Zéli revient & leur apprend qu'il a trouvé le Guy. Macé outrée de déſeſpoir, s'en prend à Colas de la perte de Zéli, & le menace de l'étrangler s'il ne veut au moins la réparer en l'épouſant. Les Amans ſont unis dans la cérémonie qui termine la Piece.

Le théâtre repréſente l'endroit le plus épais de la Forêt. Au milieu paraît le Chêne, ſur lequel on doit couper le Guy ſacré. Au pied eſt un petit Autel de gazon que les Druides entourent après y avoir dépoſé la ſerpe d'or & le voile qui doit recevoir le Guy. Quatre Druides l'étendent deſſous le Chêne, le grand Druide l'abat d'un ſeul coup, il tombe dans le voile, & après qu'il eſt deſcendu de l'Autel, il le prend & le montre au Peuple, comme le garant du bonheur qu'il lui annonce pour cette année. Il l'invite à ſe réjouir, & le Peuple montre ſon allégreſſe par des danſes vives & légeres.

Cette Piece fut aſſez bien reçue du Public. Les paroles ſont de M. de Jun-

quieres fils, & la musique de M. la Ruette; l'un & l'autre sont agréables, mais le sujet était plus propre à faire un Ballet pastoral qu'un Opéra-Comique. Aussi n'eut-il que douze représentations, & n'a point été suivi lorsqu'on a voulu le reprendre.

L'AMOUR PATERNEL.

Comédie en trois actes en prose, 4 Février 1763. (1)

ARLEQUIN, ouvre la scène avec Scapin, qu'il félicite sur son retour de Venise, où il était allé par ordre du Seigneur Stefanello, pour amener Pantalon son frere, avec ses deux filles, Clarice & Angélique. Il lui apprend que Pantalon sans fortune, ne subsiste que des secours de son frere, & qu'il les employe, la plus grande partie, à l'éducation de ses deux filles, qui en ont si heureusement profité, qu'elles sont devenues célébres, la premiere

(1) La scène est à Paris, dans une Salle de Compagnie de la Maison de Camille.

dans les Belles-Lettres, la ſeconde dans la Muſique. Arlequin obſerve que Stefanello étant mort, Pantalon n'était plus dans le cas de venir à Paris. Scapin répond que Pantalon étant déjà à Lyon, quand il avait appris la mort de ſon frere, il s'était déterminé à continuer ſon voyage par l'eſpérance d'hériter des biens de Stefanello ; mais qu'arrivé à Paris, il avait découvert qu'il n'avait aucun droit à la ſucceſſion, au moyen de quoi il ſe trouvait dans la plus grande détreſſe. Arlequin dit à cela que Pantalon devrait s'en retourner à Veniſe ; Scapin lui réplique qu'il s'en ſerait déja retourné, ſi Camille ne l'eut retenu auprès d'elle par ſes bonnes façons. Arlequin ne ſavait rien de tout cela, parce qu'il était à la campagne depuis ſix ſemaines ; il ſe plaint que Camille, qu'il doit épouſer inceſſamment, dépenſe ainſi tout ſon bien à recevoir & nourrir la famille de Pantalon ; elle vient & lui marque la joie qu'elle a de ſon retour ; mais il la querelle ſur ſa profuſion ; & lorſqu'elle a congédié Scapin, qui eſt auſſi amoureux d'elle, elle repréſente à Arlequin que c'eſt par reconnaiſſance, par honneur & par

équité, qu'elle s'est crue obligée de secourir la famille du Seigneur Stefanello, de qui ils tiennent tout le bien qu'ils possédent. Arlequin s'appaise sur le passé, mais il ne veut pas entendre raison sur l'avenir, & prétend que ses nouveaux Hôtes soient congédiés sous vingt-quatre heures. Il sort, Camille qui l'aime éperdûment n'ose lui déplaire, & quoi qu'il puisse en coûter à la bonté de son cœur, elle se résout à apprendre à Pantalon la cruelle nécessité où elle se trouve réduite. Celui-ci lui répond que son dessein est de retourner à Venise, & qu'il a donné ordre de vendre le peu de bien qui lui restait pour fournir aux frais de son voyage; mais qu'il n'en doit recevoir le prix que dans quelques mois; cependant pour ne lui point causer de peine il lui promet de faire vendre sur le champ tout ce qu'il posséde, jusqu'aux livres de sa fille; Camille touchée de cette extrêmité, ne veut plus consentir à son départ, & espere faire entendre raison à Arlequin. Pantalon ne peut s'empêcher de verser des larmes de joie; il s'exprime de la maniere la plus touchante avec Clarice qui survient. Il lui demande si

elle ne consentirait pas à donner la main à quelque honnête Gentilhomme qui la rechercherait ; Clarice n'en est point éloignée, & il profite de cette occasion pour faire connaître aux Spectateurs le caractere des autres Acteurs. Elle trouve que Celio est en général un aimable homme ; mais qu'il est trop libre, & d'une franchise trop indiscrette & trop hardie ; que Silvio a l'esprit plus mûr & mieux réglé ; mais qu'il est trop sérieux ; que Florinde n'est pas sans mérite ; mais qu'il est trop présomptueux ; & Petrone trop ignorant. Arlequin vient les interrompre & prédire à Clarice qu'elle ne recevra aucun accueil en France, parce qu'elle ne connaît pas le goût de la Nation.

CLARICE.

Vous avez beau dire, vous ne m'ôterez pas l'espérance. Je ne suis pas venue ici de mon chef; c'est mon pere qui m'y a conduite, & j'y suis venue avec le plus grand plaisir, pour voir & admirer la plus belle Capitale de l'Univers. Depuis le peu de tems que j'y suis, j'ai reçu tant de politesses, que je suis on ne peut pas plus satisfaite d'y

être venue. La galanterie Françaiſe eſt connue & admirée par tout. J'en vois encore bien plus que l'on ne m'en avait dit. Si mes faibles talens ne peuvent m'acquérir quelque eſtime, on ne peut blâmer ma bonne volonté; & je ſuis perſuadée, oui, très perſuadée que l'on aura au moins de l'indulgence pour moi.

Après avoir par cet éloge adroit, captivé la bienveillance du public, elle ſort, & Pantalon conſulte enſuite ſa fille Angélique ſur la Muſique Françaiſe; celle-ci lui répond avec beaucoup de vénération, qu'il faut pour bien goûter une choſe, y avoir les oreilles accoutumées. Le beau & le bon ne ſe connaiſſant bien que par comparaiſon; ſi l'on compare ſans paſſion, on trouve le bon par-tout; ſi au contraire l'eſprit eſt prévenu, on trouve par-tout l'ennui. Pantalon continue de louer ſa fille; il fait enſuite connaître ſon goût particulier pour la Muſique, dont il parle en homme qui n'en a aucune connaiſſance. On voit en lui le caractere d'un pere rempli de l'amour le plus vif pour ſes enfans, & dont les tranſports de tendreſſe dégénerent même dans une eſpece de folie. Il prie Angélique de le conſoler par une

Ariette. Elle eſt ſur le point de le ſatisfaire, quand Arlequin paraît & leur apprend qu'il vient de retenir pour eux trois places au Coche. Pantalon ſe fâche, & ne pouvant plus ſoutenir les inſultes d'Arlequin, il ſort & termine le premier acte.

Camille prie Scapin de l'aider à arranger la Salle de Compagnie, où elle lui fait apporter une table, des ſiéges, & une épinette, ce qu'il fait avec aſſez de docilité, par l'amour qu'il lui porte. Arlequin les trouve enſemble, en conçoit de la jalouſie, exige qu'elle congédie l'Aſſemblée qui doit venir; mais comme elle ne peut y conſentir, il ſe met dans une colere affreuſe & la quitte; nouveau ſujet d'affliction pour cette fille honnête, qui ne peut ſe réſoudre à renoncer à l'amour qu'elle a pour Arlequin, n'y à la compaſſion qu'elle reſſent pour Pantalon & ſa famille. Célio arrive & lui fait connaître qu'il eſt amoureux de Clarice, & qu'il réſerve Angélique pour ſon ami Silvio, qui a comme elle le goût de la Muſique. Camille qui regarde ces deux partis comme très-avantageux pour les filles de Pantalon, leur fait beaucoup d'accueil. Elles arrivent l'une après l'autre; leur

pere les ſuit, la converſation commence, & l'on annonce Petrone & Florinde; deux autres Gentilshommes Italiens qui prennent place. Pantalon ordonne à Clarice de lire le Sonnet qu'elle a composé le matin, il eſt intitulé : *le Paſſage des Sciences d'un pays à un autre*, en voici la traduction en vers blancs (1).

Autrefois ſur les bords du Nil & de l'Euphrate,
Minerve répandit les fruits de la Science ;
Mais franchiſſant bientôt l'immenſité des Mers,
L'arbre fécond des Arts fut planté dans la Grece.

Cette Rome jalouſe, & dont toute la gloire
Fut de donner des fers à cent Peuples détruits,
Ne put loin de ſes murs écarter l'ignorance,
Qu'en y faiſant entrer les talens de la Grece.

L'Europe dans la ſuite aux Barbares livrée,
Des beaux Arts oubliés avait perdu les traces,
L'Italien ſavant en ranima l'éclat.

Prodigue de ſes dons, la ſavante Déeſſe
Se fixant aujourd'hui dans l'Empire des Lys,

(1) Les regles du Sonnet Italien ſont les mêmes que celles du Sonnet Français, excepté que les vers ſont de onze ſillabes.

Réunit

Réunit dans Paris, Rome, Athene & Memphis.

Angélique à ſon tour chante une Cantate qui a pour titre, *le Poëte Italien*, qui demande à Apollon la grace de ne point échouer à Paris, chantée par Mde. Vezian ; elle ne pouvait manquer de faire le plus grand plaiſir. Le Signor Florindo qui ne veut pas demeurer en reſte, fait auſſi la lecture d'un Madrigal qui a pour titre, *l'Eloge de la Cire d'Eſpagne* ; il eſt auſſi ridicule que le titre peut le promettre, & toute l'Aſſemblée l'applaudit beaucoup par dériſion. Arlequin vient interrompre ces éloges ironiques, en diſant qu'il a auſſi fait une chanſon ; c'eſt ſon contrat de mariage qu'il tire de ſa poche & qu'il déchire. Cette violence ſépare l'Aſſemblée, & Camille s'afflige de nouveau de la triſte ſituation à laquelle elle ſe voit réduite.

Les quatre Italiens ramenent Arlequin chez Camille, ainſi qu'ils ſe l'étaient propoſés. L'Amour réconcilie ces deux Amans, qui n'oublient pas de faire toutes les petites cérémonies que l'amour propre inſpire dans ces racommodemens, pour n'avoir pas l'air de

faire le premier pas ; enfin tout ſe pardonne, & Arlequin promet d'épouſer Camille, ſitôt que Pantalon ſera ſorti de la maiſon. Cette condition renouvelle tous ſes chagrins, & Pantalon revient avec ſes filles lui apprendre qu'il a pris ſon parti ; à quoi Camille répond qu'elle n'aurait jamais eu la force de le lui dire, mais que chaque moment qu'il paſſerait chez elle, ferait pour elle un nouveau ſupplice. Alors les quatre Gentilshommes veulent engager Camille à montrer plus de courage & à ne pas démentir ſes bontés pour Pantalon & ſa famille ; mais cette fille prenant un ton ferme & pathétique, leur répond ainſi. Dites-moi un peu, Meſſieurs, vous qui me parlez en faveur de Pantalon & de ſa famille, vous qui avez tant de pitié pour ſes filles, n'avez-vous que des paroles inutiles & de vains conſeils à leur donner ? Si vous avez tant de compaſſion, que ne recherchez-vous à leur en faire reſſentir les effets ? Eſt-ce que ces Demoiſelles n'ont pas aſſez de mérite pour vous y engager ? Mais tenez, voici le moyen de les ſecourir, & de leur rendre juſtice ; ceux d'entre vous qui ont de l'amour pour elles, n'ont qu'à les épouſer. Ceux qui s'en

tiennent à l'eſtime, n'ont qu'à les aider à s'établir. Vous le pouvez, Meſſieurs, & vous le devez. Ce ſera-là la véritable pitié, le véritable héroïſme, la vraie gloire, & non d'implorer les ſecours d'une pauvre fille comme moi, qui ai fait tout ce que j'ai pu, & qui ai été juſqu'à ſacrifier les intérêts de mon cœur & ma propre tranquillité.

Pantalon ne ſe poſſede pas de joie, il fait l'éloge de Camille, il dit qu'elle parle ſi bien, qu'il faut que Clarice lui ait donné des leçons. Célio ſe ſent pénétré, & ne fait que réſoudre. Clarice & Angélique ſe plaignent entr'elles de leur deſtinée. Florindo attendri par le diſcours de Camille, s'offre d'épouſer Angélique. Il invite en même tems Angélique à s'expliquer & à déclarer celui qu'elle préfere; mais elle s'en rapporte modeſtement à ſon pere. Pantalon dit qu'il ne demanderait pas mieux que de la contenter, mais qu'il ne veut point faire tort à Clarice qui eſt l'aînée. Florindo alors s'offre de l'épouſer, en diſant qu'il lui eſt égal d'épouſer l'une ou l'autre. Célio pour ne pas voir Clarice ſacrifiée à une ſemblable union, déclare ſon amour pour elle.

Florindo ſe tourne vers Angélique, pour la prier de ſe déclarer.

Elle annonce que ſi ſon pere le trouve bon, elle choiſira Silvio. Pantalon y conſent. Florindo dit alors que de toutes façons il ne peut que ſe féliciter d'avoir porté les eſprits à l'héroïſme & à la gloire. Il demande à Pétrone ſon approbation, & Pétrone la lui donne. Pantalon donne l'eſſor à ſa joie ; il vante ſon bonheur, & en donne tout l'honneur à Camille, qui témoigne de ſon côté combien elle y eſt ſenſible.

Arlequin qui eſt inſtruit de tout, ſe réjouit avec Pantalon & avec ſes filles, de leur bonne fortune. Il offre avec tranſport ſa main à Camille, qui l'accepte avec vivacité & ſur-le-champ. Pantalon termine la Piece en diſant que le ſort de ſes cheres filles le fait jouir du plus grand bonheur, & qu'il n'y a pas dans la nature, d'amour plus ſublime & plus délicieux que l'amour paternel.

Cette Piece eſt la premiere que M. Goldoni ait donné ſur le Théâtre Italien, depuis ſon arrivée à Paris, où les Comédiens toujours attentifs à mériter l'attention du Public, l'avaient attiré

pour remettre en vigueur leur Scène Italienne qui commençait à être négligée. Cet illuſtre Auteur ſemblait y avoir ramené les Spectateurs pendant quelque tems, par pluſieurs Pieces que les Connaiſſeurs ont avec raiſon regardé comme des chefs-d'œuvres; mais le Public livré à un goût frivole, les abandonna bientôt; ce qui ne prouve pas plus contre le mérite de M. Goldoni, que contre les chefs-d'œuvres de Moliere & de Corneille, qui ne ſont pas moins abandonnés. Il me faudrait une connaiſſance plus parfaite de la langue Italienne, & des connaiſſances plus étendues pour pouvoir rendre à ſon talent toute la juſtice qui lui eſt due. Ne pouvant donc apprécier ſes ouvrages, il me reſte à faire connaître ſa modeſtie qu'il a ſi bien montrée dans la lettre ſuivante adreſſée à M. de Meſlé.



LETTRE DE M. GOLDONI.

Me voici, Monsieur, à la veille de faire représenter à Paris la premiere Comédie que j'y ai faite. La chose du monde qui me flattait le plus, tant que je ne l'ai vue que dans l'éloignement, me fait trembler maintenant que je suis au moment d'en jouir. Vous savez, Monsieur, la difficulté qu'il y a de réussir dans les ouvrages Dramatiques, vous qui êtes un si bon connaisseur du théâtre, vous qui l'aimez & le fréquentez. Mes faibles talens & les circonstances où je me trouve, rendent la chose encore plus difficile pour moi que pour tout autre. Je conviens d'avoir eu quelque succès en Italie. On m'y a fait sans doute plus d'honneur que je n'en méritais ; mais il faut l'attribuer à l'état misérable où languissaient les théâtres de mon pays. On a cru devoir me tenir un grand compte du peu que j'ai fait pour les relever. Aujourd'hui je suis à Paris, où le célebre Moliere a laissé les semences de la vraie Comédie, & où tant de génies heureux l'ont cultivée & embellie. Un

Peuple aussi éclairé que les Français, & dont les lumieres naturelles sont encore augmentées par l'éducation ; un Peuple accoutumé aux représentations des Pieces les plus sublimes & les mieux conduites, n'aura pas pour moi l'indulgence & la partialité de mes charitables Compatriotes. C'est ce qui cause mes craintes, c'est ce qui empoisonne ma joie & altere mon bonheur. Mais toutes mes réflexions sont inutiles à présent, je me suis laissé flatter par l'espérance, j'ai cédé à une invitation pressante & glorieuse. L'amour propre m'a conseillé & m'a conduit ici. Je me suis chargé d'une entreprise difficile, il faut donc la remplir comme je pourrai.

Outre les désavantages de mon peu de talent, j'ai encore contre moi une langue étrangere. Je ne sais point absolument écrire en Français, & quand je le saurais, il faut que j'écrive pour des Acteurs Italiens. Le plus grand honneur qu'ait jamais eu la Comédie Italienne, est sans contredit d'avoir été reçue en France, d'y être soutenue & protégée par le plus grand Roi du monde, & d'y être accueillie par la Nation de l'Europe la plus cultivée. Je trouve

néanmoins que les Comédies Italiennes qui ont été repréſentées à Paris juſqu'à préſent, n'ont été que des Pieces bouffonnes qui ont dû leur ſuccès à l'habileté des Acteurs à maſques. Je ſuis aſſurément un des premiers admirateurs de ces ſortes de perſonnages & des Acteurs qui les jouent, & je ne puis faire trop d'éloges du génie & de la préſence d'eſprit de nos Acteurs, qui par l'art difficile qu'ils ont de parler à l'impromptu, méritent d'être diſtingués des Acteurs des autres Nations. J'ajoute même que ce talent qui n'appartient qu'à nous, eſt trop beau pour le laiſſer périr. Mais, Monſieur, je ſuis dans l'uſage de compoſer différemment mes Comédies, & j'ai ſuivi tant que j'ai pu les traces des meilleurs Maîtres. Quoique je ſache bien que j'aye peu profité de leurs leçons, je ne puis me détacher de mon ſyſtéme. Je donnerai par la ſuite, ſi on le veut, des Pieces à Canevas; mais ce ſera malgré moi & par pure complaiſance. Quant à préſent & pour la premiere Comédie que je donne au Public, je n'ai pas le courage de le faire.

L'intérêt que vous avez la bonté de prendre à ma réputation, vous a en-

gagé, Monsieur, à me faire une heureuse observation. Vous m'avez fait considérer qu'une Comédie entiérement écrite en Italien, ne serait point universellement entendue à Paris. Votre réflexion est très-juste. Plusieurs Français, il est vrai, entendent l'Italien, mais ce n'est pas le plus grand nombre, & tous ceux qui vont à un Spectacle, ont raison de vouloir l'entendre. Je sais bien que l'esprit Français a tant de vivacité & d'aptitude, qu'il faut peu de chose pour lui faire comprendre le sens d'un ouvrage; aussi, sans la confiance que j'ai eue dans le génie de votre Nation, ou je n'aurais rien composé, ou j'aurais fait imprimer ma Piece avec la traduction Française. Mais d'un côté ç'aurait été manquer à mes engagemens; de l'autre, ç'aurait été montrer trop de présomption. J'ai pris un milieu dans ces deux partis. Je fais un extrait de ma Comédie, & j'y ai rendu compte, scène par scène, de tout ce qui se fait dans la Piece. J'ai résolu de faire mettre cet extrait en Français, & de le faire imprimer. Je suis bien persuadé que cet extrait, quelque sommaire qu'il soit, suffira aux Spectateurs pour leur

faire comprendre le dialogue, l'intérêt & l'intrigue.

LE BON SEIGNEUR.

Comédie en un acte, en prose, mêlée d'Ariettes, 19 Février 1763. (1)

LE Comte, Seigneur du Village, ouvre la scène avec Dubois, son Valet, qui lui demande s'il compte rester long-tems, & s'il doit faire ouvrir un grand coffre plein de livres de Morale qu'il a fait apporter.

Le COMTE.

Dubois, le meilleur livre de Morale est notre cœur, & c'est celui que l'on consulte le moins; j'ai passé quatre mois à Paris a jouir de tout, & je viens employer ici le reste de l'année à jouir de moi-même.

---

(1) Le théâtre représente d'un côté des Maisons rustiques; de l'autre, des Bosquets; & dans le fond, une Avenue qui conduit à un Château.

DUBOIS.

On m'avait bien dit, Monſieur, que vous étiez un Philoſophe, cependant je n'en voulais rien croire, car je vous ai toujours vu gai, modeſte, ſenſible & généreux.

Le COMTE.

AIR.

Quand l'auſtere Philoſophie
Sert à nous endurcir le cœur,
Ce n'eſt qu'une affreuſe manie
Qui de nous fait fuir le bonheur;
Prenons l'humanité pour guide,
Par nos bienfaits comptons nos jours,
Et qu'après la parque décide
S'ils doivent être longs ou courts.

Dubois inſiſte, & lui obſerve que négligeant les avantages de l'eſprit, de la naiſſance & de la fortune, il ſemble mépriſer ſon avancement & fuir le bonheur.

Le COMTE.

Fuir le bonheur, la fortune le montre, la grandeur l'annonce, l'amour le promet, la vertu ſeule le donne: ce n'eſt qu'en ſuivant la nature qu'on peut le trouver.

AIR.

Ici chaque instant voit renaître
Le bonheur au sein du plaisir,
Et si je cherche à le connaître,
Ce n'est que pour mieux en jouir;
Il faut avec délicatesse,
Afin d'aiguiser le desir,
Faire badiner la sagesse,
Et moraliser le plaisir.

Le Comte continue à établir son caractere bienfaisant, par ses réponses pleines d'humanité. Il se retire & se dérobe pour quelques momens à l'empressement de ses Vassaux, qui font entendre par leur chants, la joie qu'ils ressentent de son arrivée, & qu'il ne veut pas contraindre par sa présence.

Le Bailli & Thomas, Fermier du Château, arrivent à la tête des autres Paysans, & après avoir épanché leurs cœurs sur le compte d'un si bon Maître, ils projettent de deux Fêtes de n'en faire qu'une, & de marier Lubin, neveu du Bailli, à une des niéces de Thomas, qui commencent à devenir grandes, & par conséquent difficiles à garder.

AIR.

Une fille eſt comme une plante,
Quand la ſéve une fois fermente,
Le plus ſûr eſt de la cueillir;
Malgré vos ſoins & votre peine,
Drès qu'elle commence à fleurir,
Alle monte bien-tôt en graine.

Les conditions ſont acceptées de part & d'autre & le mariage eſt conclu. Le Bailli ſort pour aller diſpoſer ſon neveu à cet arrangement, & Thomas en fait part à Liſette, l'une de ſes niéces & ſa filleule, pour laquelle il a le plus de prédilection. Elle y conſent d'autant plus volontiers que Lubin eſt un fort joli garçon, & le ſeul que la Milice ait laiſſé dans le Village; mais Nanette qui ſurvient ſans être vue, écoute tout cet arrangement & ſe promet bien de ne ſe pas laiſſer priver ainſi de ſon droit d'aineſſe. Thomas ſort, afin de préparer le feſtin & de faire avertir Colette, la plus jeune de ſes niéces, de venir à la noce, parce qu'elle eſt dans un Village voiſin. Liſette reſtée ſeule, juſtifie ainſi le penchant ſubit qu'elle a pris pour Lubin.

ARIETTE.

Depuis que je ſonge à Lubin,
Un doux plaiſir
S'eſt emparé de moi ſoudain,
L'amour & le deſir,
D'un coup d'aîle,
Allument dans mon ſein
Une flamme nouvelle.
Depuis que je ſonge à Lubin, &c.



Si quelque tems à ſes douceurs
On préfere l'indifférence,
Il faut céder un jour;
Le germe de l'amour
Eſt né dans tous les cœurs:
En vain on s'en défend,
Pour éclore il n'attend
Qu'un rayon d'eſpérance.
Depuis que je ſonge à Lubin, &c.



Elle ſort pour aller rejoindre ſa ſœur Nanette, afin qu'elle ne ſe doute de rien; mais celle-ci, qui a tout entendu, vient ſe plaindre au Seigneur du paſſe droit que lui fait ſon oncle, & lui demande ſa protection; celui ci la lui

promet, ainsi que la main de Lubin, si ce jeune homme lui donne la préférence. Ils sortent l'un & l'autre, & ce Coq du Village arrive avec le Bailli, son oncle, qui lui apprend le Mariage avantageux qu'il vient de conclure pour lui. Lubin s'y refuse, & comme il a reçu de l'éducation par son oncle le Curé, il répond par ce couplet :

AIR.

Sous l'humble toît d'une Bergere,
C'est-là que se plaît le bonheur ;
Il repose sur la fougere,
Loin du bruit & de la grandeur.
Le poids d'une gloire importune,
Souvent étouffe le desir,
Et l'éclat qui suit la fortune
Vient effaroucher le plaisir.

Le Bailli mécontent de cette résistance, sort & le laisse avec Thomas, qui l'invite à se déterminer ; Lubin plus libre avec ce dernier, lui avoue qu'il aime ailleurs ; & le bon Thomas qui compâtit à sa peine, sort en lui promettant de faire entendre raison à son oncle.

Lubin qui, sans doute, est un gar-

çon discret, n'a heureusement pas dit à Thomas le nom de celle qu'il aime; c'est Colette qu'il voulait faire épouser à son Amant, & cette Colette qui arrive, n'a pas vraisemblablement été moins discrette que lui, puisqu'elle ne lui a jamais parlé de son oncle Thomas, ce qui aurait fort abrégé la Piece. Quoi qu'il en soit, Lubin est charmé de la voir arriver, mais très-affligé de la nouvelle qu'il a à lui apprendre. Colette comprend dès le premier mot la méprise qui cause son chagrin, & elle en profite pour s'assurer de sa fidélité; elle lui conseille d'épouser cette niéce de M. Thomas, ce qui cause à Lubin un dépit & un chagrin qu'elle n'a pas le courage de faire durer longtems. Elle lui apprend qu'elle est cette même niéce, & que c'est vraisemblablement pour l'unir à lui que son oncle l'a fait venir; mais ils sont loin de leur compte. Nanette & Lisette qui arrivent l'une après l'autre, ne veulent pas renoncer, l'une à ses droits, l'autre à ses espérances.

THOMAS.

AIR: *Des Trembleurs.*

Nous allons voir beau tapage;

N'attendez pas davantage,
Car les filles du Village
Se rendraient ici ſoudain ;
Choiſiſſez une Maîtreſſe.

NANETTE.

Pour moi, j'ai mon droit d'aîneſſe.

LISETTE, *à ſon oncle.*

Et moi j'ai votre promeſſe.

COLETTE.

Et moi, le cœur de Lubin.

Le Bailli ne voit d'autre moyen que de le tirer au ſort, ce que Lubin n'a garde d'accepter ; il aime mieux s'en rapporter à la déciſion du Seigneur qui arrive, qui a tout entendu, & qui, comme de raiſon, lui accorde celle que ſon cœur préfére. Le Bailli, qui eſt chargé de le haranguer, s'y diſpoſe, & chante avec emphaſe :

Alexandre le Grand, conquérant de l'Aſie ;
Céſar, Maître de l'Univers. . . .

Le COMTE.

Croyez-moi, Bailli, laiſſons-là ces Meſſieurs ; ils auraient détruit votre

Village, & moi je veux le rendre heureux. Un ruiſſeau qui arroſe les campagnes, vaut mieux qu'un torrent qui les ravage.

Cette Piece, qui avait été faite pour une fête particuliere, fut très-mal reçue du Public, & quoiqu'elle ſoit aſſez bien écrite, elle ne méritait pas un meilleur ſuccès. On a reproché à M. des B*** qui en eſt l'Auteur, que ſon Seigneur n'était bienfaiſant qu'en paroles; que les deux ſœurs de Colette étaient deux effrontées, & Lubin un amoureux froid & précieux. Le ſeul rôle qui pouvait faire quelque plaiſir, était celui de Thomas; mais il fut très-mal joué, par un Acteur qui a beaucoup de talens. La Muſique, qui eſt de M. des Broſſes, quoique très-agréable en pluſieurs endroits, était auſſi un peu froide & monotone, défaut qu'elle avait peut être contracté des paroles; il en faut ſouvent bien moins pour précipiter la chûte d'une Piece; celle-ci n'eut qu'une ſeule repréſentation.



LE BUCHERON.

Comédie en un acte, en prose, mêlée d'Ariettes, 28 Février 1763. (1)

SUZETTE sort de la forêt en chantant une chanson qui annonce sa gaieté. Colin, son Amant, attiré par sa voix, arrive sur ses pas; mais elle refuse de rester avec lui, parce que sa mere l'a bien grondée la veille pour le bouquet qu'il lui avait donné. Elle lui apprend encore qu'on veut la donner en mariage à M. Simon, riche Fermier qui la recherche. Colin s'afflige; mais ils sont obligés de se séparer, parce qu'ils entendent le pere de Suzette qui paraît bientôt chargé d'une cognée, d'un gros fagot qu'il jette à terre, & d'une bouteille garnie d'ozier

(1) Le théâtre représente à droite une Forêt, & à gauche quelques Chaumieres qui paraissent terminer un Hameau. On entend du fond de la Forêt des coups de cognée, dont le bruit sourd annonce que celui qui y travaille, est encore loin; ce bruit s'accroît & s'éclaircit successivement.

qu'il pose plus doucement. Il déplore la tristesse de son état dans l'Ariette suivante.

ARIETTE.

Dès le matin,
Je prends en main
Ma lourde Cognée;
Et dans le bois voisin,
Toute la journée,
Je vais taillant,
Coupant,
Abattant,
Han, han!



Qu'on a de peine
Pour un petit gain!
Mais un peu de vin
Me redonne haleine,
Mais un peu de vin
Me remet en train.
Ma besogne achevée,
Je n'ai pas plus de repos;
Sergent, taille, corvée,
Sont les moindres de mes maux.



A la maison,
Un vrai Démon;

Me querelle,
Me harcelle.
Méchante femme & point de pain;
Ah! quel destin!

On entend gronder le tonnerre, & Mercure paraît sur un nuage. Il vient de la part de Jupiter annoncer à Blaise, que touché de sa misere, ce Dieu remplira les trois premiers souhaits qu'il voudra former; Blaise est fort étonné de cet évenement; mais l'embarras, est le choix de ses souhaits, & pour s'ouvrir l'esprit il acheve sa bouteille. Margot le surprend, elle le traite d'ivrogne & de fainéant; mais il l'appaise bien-tôt en lui apprenant ce qui vient de lui arriver. Elle a d'abord peine à y rien comprendre; elle craint qu'il ne soit devenu fou; mais au nom de Jupiter elle donne une attention plus sérieuse, parce qu'elle ne croit pas que son mari osât se mocquer des Dieux. Blaise sort pour aller consulter le Bailli sur l'usage qu'il doit faire des graces que Jupiter lui a promises. Margot demeurée seule se réjouit de sa nouvelle fortune sur laquelle elle établit de grands projets. M. Simon, à qui elle a promis sa fille, la surprend en

danſant de joie; il lui rappelle ſes promeſſes; mais elle ſe rit de ſes prétentions, & il croit avec raiſon qu'elle extravague. Le Cabaretier & la Meuniere, qui ſont des créanciers de Blaiſe, viennent demander de l'argent à Margot, qu'ils traitent aſſez durement; mais ils changent de ton, lorſqu'elle leur apprend que ſon mari a trouvé un tréſor; alors ils s'adouciſſent, & ſortent en lui offrant tout ce qu'ils ont chez eux. Suzette accourt demander à ſa mere, ſi ce que ſon pere vient de lui dire eſt vrai; ſa mere le lui confirme, & lui défend de ſonger davantage à M. Simon, à quoi Suzette n'a pas de peine à ſe réſoudre; mais elle eſt moins obéiſſante, lorſque ſa mere lui défend de ne plus voir Colin, elle ne peut y conſentir, ni ſe réſoudre à le promettre à ſa mere, qui entre en colere, & s'avance pour lui donner un ſoufflet que M. Simon reçoit ſur ſa joue, qui ſe trouve par malheur ſous la main de Margot. Lorſqu'elle eſt ſortie, Suzette fait en riant ſes excuſes à M. Simon, qui lui répond galamment qu'il aime mieux l'avoir reçu qu'elle; il veut la déterminer à être ſa femme; mais elle lui répond franchement qu'elle ne

peut aimer que Colin dont elle fait le portrait dans les couplets ſuivans :

Colin a des yeux charmans,
Sur-tout lorſqu'il me regarde.
Je fuis les autres Amans,
Avec lui je me haſarde.
Enfin, voyez-vous, enfin,
C'eſt un plaiſir d'aimer Colin.



Il faut l'entendre chanter !
Fait-on quelque Chanſonnette ?
Je ne veux point l'écouter
Si Colin ne la répete.
Enfin, voyez-vous, enfin,
C'eſt un plaiſir d'aimer Colin.



Colin ne néglige rien ;
Si je veux aller plus vîte,
Sous ſon bras il prend le mien ;
Je ſens ſon cœur qui palpite.
Enfin, voyez-vous, enfin,
C'eſt un plaiſir d'aimer Colin.



Simon ſent qu'il n'obtiendra jamais le conſentement, ni de la mere, ni de la fille, & il ſe détermine de bonne grace à renoncer à ſes prétentions, &

même à solliciter le pere de Suzette en faveur de Colin. Blaise arrive avec le Bailli; Simon tient la promesse qu'il a donnée à Suzette, & engage son pere à lui donner Colin. Après avoir demandé l'avis au Bailli, il y consent, à condition toutefois que Margot ne s'y opposera pas; elle arrive, & ils se mettent tous à table, afin d'y jaser plus commodément de l'importante affaire qu'ils ont à traiter, & pour laquelle le grave Bailli se creuse inutilement la tête depuis une heure. Après que chacun a bu un coup, Blaise offre quelques petits poissons au Bailli, & comme il sait qu'il aime les anguilles, il dit qu'il souhaiterait en avoir une à lui présenter; aussitôt il en parait une dans le plat, au grand étonnement de tous les convives, & au grand mécontentement de Blaise, & sur-tout de Margot, qui devient furieuse du peu de fruit que son mari vient de retirer de son premier souhait. Elle lui fait tant de reproches, & l'accable de tant d'injures, que dans son premier mouvement, il souhaite de la voir muette; aussi tôt la parole expire sur ses lévres, & elle sort après les avoir battu tous. Blaise se livre aux regrets de l'imprudence,

dence, que l'indiſcrétion de ſa femme vient de lui faire faire ; mais il a bien plus lieu de s'en repentir, lorſqu'il ſe voit réduit à ne tirer d'autre avantage de ſon dernier ſouhait, que de rendre la parole à ſa femme; à quoi il conſent enfin, à condition qu'elle approuvera le mariage de Suzette avec Colin; alors l'abondance de paroles qui ſuffoquaient la pauvre Margot, depuis près d'un quart-d'heure qu'elle n'avait parlé, ſort de ſa bouche avec une volubilité ſi incroyable, qu'il y a apparence que s'il reſtait encore un ſouhait à Blaiſe, il s'en ſervirait pour la remettre dans l'état d'où il vient de la tirer. Cette ſcène qui eſt très-comique, finit la Piéce, qui eſt terminée par un Vaudeville, dont voici quelques couplets :

SUZETTE.

Tendrons qu'une Maman domine,
Sur votre choix, ſachez tromper ;
A l'époux qu'elle vous deſtine,
C'eſt le ſeul moyen d'échapper.
Doucement & dans le ſilence,
Vous en alliez venir à bout ;
Trop de pétulance,
Gâte tout.

COLIN.

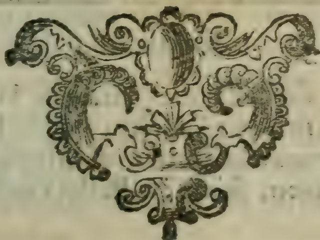
Galans, auprès d'une cruelle,
Conduisez bien l'art des soupirs,
Pour gagner le cœur de la Belle,
Mettez un frein à vos desirs;
Le timide, en tremblant, s'avance,
L'Entreprenant manque son coup;
Trop de pétulance,
Gâte tout.

BLAISE.

Richards qui faites grand tapage,
Blaise est pour vous une leçon;
J'aurais pu, me montrant plus sage,
Quitter l'état de Bucheron.
De vos biens, malgré l'abondance,
Vous trouverez dans peu le bout;
Trop de pétulance,
Gâte tout.

Ce joli Opéra-Comique, est un des ouvrages le plus agréable qui ait été donné au Théâtre Italien depuis la réunion. On y trouve de la gaieté, du sentiment, & même de la morale; les Ariettes en sont bien faites & ont donné lieu à la meilleure Musique que M. Philidor eut donnée jusqu'alors. Il

eft étonnant qu'il n'ait pas cherché à s'attacher un Auteur du mérite de M. Guichard, & il eft plus étonnant encore, que celui-ci encouragé par le plus brillant fuccès, ait ceffé de traiter un genre qui lui paraiffait fi propre. Le Bucheron eut vingt-quatre repréfentations, & c'eft une des Pieces que l'on voit le plus fouvent, & avec le plus de plaifir.



DEBUT DU Sr. LAUBREAU.

Le Sieur Laubreau, Directeur de la Troupe de Lyon, vint débuter à Paris, le 2 Mars 1763, par le rôle du Prince dans Ninette à la Cour, & par celui du Musicien dans le Magazin des Modernes; le goût de son chant le fit applaudir; il fut reçu à demi-part; mais il jugea à propos de se retirer à la clôture de 1765, pour retourner à Lyon, où il est à présent.

Gratis.

Les Comédiens donnerent le 22 Juin, *gratis*, en réjouissance de la Paix, les Caquets, le Retour d'Arlequin & le Bucheron, suivis du Ballet des Pierrots.



LES FÊTES DE LA PAIX.

4 Juillet 1763.

LE théâtre repréſente une grande Place environnée de portiques ; des trophées ſont ſuſpendus entre les colonnes, & ſur des gradins de pierre, diſpoſés en amphithéâtre, comme dans un Cirque. On voit des Statues repréſentant les grands Hommes qui ont illuſtré la France dans tous les genres. Au milieu de cette Place eſt repréſentée la figure équeſtre du Roi, avec ſon piédeſtal, & les ornemens qui l'accompagnent, tel qu'on le voit dans la Place de Louis XV (1).

Des Suiſſes veulent empêcher le Peuple d'approcher; mais le Chef des Héros d'armes ordonne de laiſſer paſſer tous ceux qui veulent s'approcher de la Statue du Roi, il chante :

Dans ce jour où tout proſpere,
Il n'eſt point d'états différens ;

(1) Cette ſuperbe décoration eſt de l'invention de M. Louis, ancien Penſionnaire du Roi, & premier Architecte de Sa Majeſté Polonnoiſe.

Laissez entrer petits & grands ;
Laissez les cœurs se satisfaire ;
Doit-on empêcher des Enfans
De venir voir leur pere ?

Des Jardiniers & des Bouquetieres viennent en chantant & en dansant, orner la Statue du Roi de festons & de guirlandes. Un Abbé en habit de campagne paraît avec une Bourgeoise qu'il presse de céder ; mais elle lui répond qu'elle n'a jamais cédé ; elle est honnête femme, & l'Abbé rassure ainsi sa vertu.

Je suis libre, j'ai du bien ;
Cet habit-là, Madame, & rien,
C'est à peu près la même chose ;
On le prend pour tromper les yeux ;
Plus d'un, ainsi que moi, par ce dehors impose
Sans engagement sérieux.

La BOURGEOISE.

Vous n'en avez aucun ?

L'ABBÉ.

Aucun ; s'il faut vous le dire.
Je me confie à vous, à peine sai je lire ;
J'ai pris cet attirail par prudence, par gout ;

Enfin, comme un passe-partout,
Car on en tire un fort grand avantage;
C'est moins pour moi, Madame, un état qu'un maintien;
Heureux qui sait en faire usage;
Par-là je tiens à tout, en ne tenant à rien.
On nous reçoit sans conséquence;
Insensiblement on s'avance.
On nous goûte en faveur de la frivolité,
C'est en elle aujourd'hui que mon état consiste,
Avec quatre doigts de baptiste,
Nous acquérons le droit de l'inutilité,
Et pouvons être oisifs en toute liberté.

La BOURGEOISE.

Mais tous ces oisifs-là, demandent de l'ouvrage.

L'ABBÉ.

Notre regne n'est pas tombé,
Nous nous insinuons toujours dans le ménage;
Chaque Maison a son Abbé.
Il y donne le ton, y joue un personnage,
Pour les Valets, il est Monsieur l'Abbé,
Pour le Mari, mon cher Abbé,
Pour la Femme, l'Abbé.

Lorsque la Bourgeoise, sensible aux

propositions de l'Abbé, regrette de n'être pas assurée du sort de son mari, qu'elle croit mort; ce mari qui est un Grenadier, vient & la surprend avec l'Abbé. La Bourgeoise est prête de s'évanouir de frayeur & de chagrin. Le bon Grenadier prend cela pour un effet de la tendresse de sa femme. Elle se plaint de toutes les inquiétudes qu'il lui a causées. Il dit n'être arrivé que de la veille; elle lui reproche son peu d'empressement, & le querelle de ce qu'il est déja yvre; il en convient; mais c'est dit-il, par sentiment qu'il s'est grisé; il a bu avec ses camarades à la santé de tous les peuples de la terre, qui sont nos bons amis, puisque la Paix est générale. L'Abbé veut se mêler d'appuyer les reproches de la femme; mais le Grenadier après l'avoir toisé du haut en bas, l'oblige à se retirer avec peu de ménagement pour un homme qui prend un habit respectable pour

Etre un mauvais Sujet, un mauvais Citoyen,
Etre à charge au Public, en un mot bon à rien.

Il se raccomode avec sa femme,

après avoir chanté une Ariette dont le refrein eſt :

Il faut que la paix ſoit bien grande,
Elle regne entre les époux.

Un Précepteur vient avec ſes Ecoliers à qui il montre la Statue du Roi, & les figures des Hommes Illuſtres qui rempliſſent les gradins du Portique, en les invitant à mériter d'y prendre place un jour avec eux.

Un Vieillard nommé Gombault, qui a ſervi le Roi auſſi long-tems que ſes forces le lui ont permis, détaille à ſes compatriotes les dangers que ce Monarque a partagé avec ſes Soldats; Louiſon, ſa petite fille, lui demande ce que c'eſt que la guerre; il lui en donne une idée, par la comparaiſon qu'il en fait avec un ouragan horrible, qui, quelques années auparavant, avait ravagé tout le canton; il bénit enſuite avec tous les Habitans la bonté du Roi, qui a épargné à toutes ſes Provinces les calamités que produit ce fléau; le fils de ce brave homme qui s'était mis dans le Service, quand ſon pere s'en eſt retiré, arrive & interrompt ou plutôt redouble les épanchemens de cœur de ces bonnes gens.

Il a servi en brave Soldat & a mérité le grade d'Officier & a été honoré de la Croix de S. Louis. Il se propose de faire servir la pension dont il est gratifié, à procurer à sa famille une vie plus commode, & se dispose lui-même à les aider dans les soins de la culture des terres, tant que la paix lui en laissera le loisir. En s'adressant à des Grenadiers qui surviennent & le reconnaissent pour un de leurs anciens camarades. Il leur montre ces bons Paysans, dont il ne rougit pas d'être le fils, & ils prennent dans leurs bras la petite Louison, qu'ils élevent pour lui faire voir la Statue du bon Roi. La Fête villageoise recommence avec les instrumens champêtres. Les Grenadiers s'y joignent & chantent des couplets galamment grivois. Successivement la Place se remplit d'une multitude de gens de tout âge & de tous états. La Fête devient générale & finit par un Ballet qui peint le tumulte de la joie, au milieu duquel un Carillonneur, sa femme & un Artificier chantent des morceaux qui caractérisent leurs fonctions.

Ce Divertissement, & sur-tout la scène qui le termine, ne sont pas moins

d'honneur au cœur de M. Favart, que le ſuccès mérité de l'Anglais à Bordeaux en a fait à ſon eſprit ; ce n'était pas une entrepriſe facile que de traiter un ſujet ſi rebattu ſur deux théâtres ſi différens, la chûte même de l'un des deux ſans donner la moindre atteinte à ſa gloire, n'en aurait pas fait moins d'honneur à ſon zèle.

La Muſique de ce Divertiſſement eſt de M. Philidor, il y a ſoutenu ſa réputation dans pluſieurs morceaux & ſur-tout dans celui où il a donné une image de la guerre ſi conforme aux paroles qu'il a traitées.

Fin du ſixieme Volume.

TABLE

DES MATIERES

Contenues dans ce ſixieme Volume.

A.

AMOUR paternel, pages 489.
Amours champêtres, 242.
Amours de Mathurine, 249.
Annette & Lubin, 458.
Aſtraudi, (ſa retraite.) 225.

B.

BALETTI, (repréſentation à ſon profit.) 382.
Bals, 406.
Baſtien & Baſtienne. 119.
Baurans, 231.
Bohémienne, 268.
Boiſſi, (ſon hiſtoire) 81.

Bon Seigneur, pages 514.
Brioché, 126.

C

CAILLOT, (son début) 406.
Campagne, 174.
Caprice amoureux, 213.
Caquets, 426.
Catinon, (son début) 129.
Charlatan, 284.
Chinois, 238.
Clôture de 1753, 101.
Clôture de 1754. 163.
Clôture de 1759. 372.
Clôture de 1760. 386.
Clôture & Compliment de 1764. 469.
Collet, la Demoiselle, (son début.) 363.

D.

DEAMICI, la Signora, (son début) 356.

E.

ECOSSAISE, 417.
Ensorcelés, 320.
Entêté, 352.
Esprit du Jour, 189.

F.

Fanfale, pages 41.
Femmes, (les) 113.
Fête d'amour, 199.
Fêtes de la Paix, 533.
Fêtes des environs de Paris, 103.
Fils d'Arlequin perdu & retrouvé, 157.
Flaminia, (ſa retraite) 53.
Fleurs, 11.
Frivolité, 67.

G

Gui de Chene, 493.

J.

Jardini, (ſon début) 87.
Jeune, (Le) (ſon début) 381.
Jeune Grecque, 289.
Impromptu de l'Amour, 376.
Incas du Pérou, 7.
Indes danſantes, 1.
Innocente ſupercherie, 383.
Jourdain, la Dlle. (ſon début) 381.
Jumeaux, 143.

L.

Laboras de Mezieres, (sa retraite) pages 437.
Lacédémoniennes, 163.
Laubreau, (son début) 532.

M.

Maitre de Musique, 226.
Martin, la Dlle. (son début) 381.
Melezinde, 364.

N.

Ninette à la Cour, 213.
Noce interrompue. 328.
Nouvelle École des Femmes, 343.
Nouvelle Troupe. 407.

P.

Philosophe prétendu, 472.
Piccinelli, 457.
Plutus, Rival de l'Amour, 279.
Port-Mahon, 254.
Prétendu, 420.

R

RAMIR, pages 306.
Raton & Rosette, 88.
Rentrée des Théâtres, 389.
Rétablissement de la Salle, 399.
Retour du Goût, 137.
Retour imprévu, 257.
Revue des Théâtres, 130.
Roi & le Fermier, (Le) 485.

S.

SAVI, Signor (son début) 419.
Savi, Signora (son début) 406.
Servante Maîtresse, 183.
Silvia, (son histoire) 377.
Soliman second, 438.
Sticotti, (sa retraite) 375.
Sultan généreux, 370.

T.

TIRCIS & Doristée, 55.
Turc généreux, 1.

V.

VALÉE de Montmorenci, 34.
Veronese, 198.

Véronese pere, (sa mort) pages 373.
Veux accomplis, 25.
Victoire, la Dlle. (son début) 278.
Villette, la Dlle. (son début) 363.

Z.

ZANUZZI, (son début) 380.
Zéphire & Fleurette, 156.

Fin de la Table.

